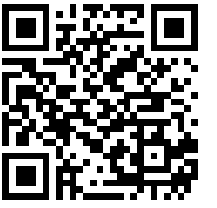
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B
12943

IV
66

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMP. DU ROI
45, RUE DU POINÇON

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— VINGTIÈME ANNÉE —

TOME LVIII

BRUXELLES
LIBRAIRIE C. MUQUARDT
TH. FALK, ÉDITEUR
LIBRAIRE DU ROI ET DE S. A. R LE COMTE DE FLANDRE
RUE DES PAROISSIENS, 18-20-22
MÊME MAISON A LEIPZIG

1888

Digitized by Google

Digitized by Google

LA VIE LATENTE

Qu'est-ce que la *vie ?*

Question à la fois profonde et banale; problème tellement simple que chacun croit pouvoir immédiatement le résoudre, et en même temps si compliqué que la science moderne commence à peine à en dégager les nombreuses inconnues.

Certes, si l'on met en regard du bloc de pierre gisant inerte sur le sol la monture fougueuse bondissant sous son cavalier, l'hirondelle au vol rapide, l'homme surtout qui sait à n'en point douter qu'il se meut et qu'il sent, l'hésitation ne sera pas possible. Mais interrogez un enfant et demandez-lui, par exemple, si sa poupée ou son pantin sont ou non des êtres doués de vie, et douteuse sera sa réponse. Vous l'étonnerez généralement beaucoup en lui assurant que son jouet n'est pas une créature vivante. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé, pour amuser une petite convalescente, de me tourner vers sa poupée, d'en tâter le pouls, de la coucher dans le berceau comme une malade, de faire le simulacre de lui administrer un remède, et tout cela sans voir naître sur les lèvres de l'enfant le moindre sourire d'incrédulité! Ses yeux suivaient mes gestes avec un intérêt soutenu, et sur sa physionomie naïve se peignait une sorte de sollicitude inquiète pour l'objet de mes soins.

Quelle ne sera point, par contre, la surprise de l'enfant quand vous viendrez à lui apprendre que les herbes immobiles de la prairie, que les grands arbres des forêts sont — non moins que lui — des formations vivantes! Il s'apercevra bien qu'en été le gazon vient tapisser le sol dénudé par l'hiver,

Digitized by Google

mais il n'aura pas vu germer les graines ni grandir les feuilles. Les fleurs couronneront le sommet des tiges, mais elles ne se seront pas épanouies sous ses yeux. Dans sa pensée, les fruits suspendus aux branches auront été apportés là par des mains invisibles comme les jouets accrochés à l'arbre de Noël. L'évolution caractéristique de la vie échappera complètement à son observation : il n'en percevra que les résultats.

Ne faut-il pas d'ailleurs quelque effort d'imagination, chez les personnes absolument dénuées de connaissances biologiques, pour se figurer qu'une graine, une fleur, un fruit, sont de véritables organismes dont les fonctions essentielles ne diffèrent point des nôtres? Et quelle ne devra pas être leur incertitude lorsqu'elles seront mises en présence d'une de ces individualités d'ordre inférieur que la nature a placées précisément à la limite des deux règnes; quand, au moins en apparence, l'être mis sous leurs yeux aura du minéral tout à la fois l'insensibilité, l'inertie et la simplicité de structure!

Les savants eux-mêmes ont renoncé à caractériser la vie autrement que par ses manifestations. Qu'on ne leur demande pas d'en définir l'*essence*. Pour eux, — et c'est là le grand progrès réalisé par la biologie moderne, — l'essence de la vie n'est qu'un mot : ils ne connaissent que des *organismes vivants* et ne recherchent que les conditions dans lesquelles ces organismes manifestent leur activité spéciale.

Depuis Platon jusqu'à Bichat, en passant par Thomas d'Aquin, on avait pensé qu'il existait chez les êtres vivants, à l'exclusion de tous les autres, un principe particulier, la *force vitale*, source unique et personnelle du fonctionnement des organes. C'était la force vitale qui présidait à la digestion, à l'assimilation, à la circulation, aux sécrétions, à la croissance. Elle se montrait partout présente dans l'organisme, spécialisant les phénomènes, réglant leur évolution et la dirigeant vers un but fixé à l'avance.

Rien n'était simple et séduisant comme cette idée de la vie. Pourquoi respirait-on? Parce que la force vitale dictait aux organes respiratoires le rôle qu'ils devaient remplir et la

Digitized by Google

manière dont ils avaient à le faire. Si l'absorption et la transformation des aliments s'opéraient dans les voies digestives, c'est que la force vitale intervenait pour accomplir ce travail. Quand le cœur battait, c'était encore et toujours la force vitale qui provoquait ses contractions.

Par là, tout s'expliquait aisément — aussi aisément que la vertu dormitive de l'opium. Et peut-être cette conception par trop philosophique paralyserait-elle encore aujourd'hui les efforts des biologistes sans les belles expériences de Lavoisier et surtout sans la mémorable découverte accomplie il y a une cinquantaine d'années par Schleiden et par Schwann.

Au premier reviendra l'éternel honneur d'avoir introduit l'analyse chimique dans l'étude des phénomènes vitaux; aux seconds, la gloire d'avoir décomposé les organismes supérieurs en une série d'individualités microscopiques pourvues chacune d'une activité propre et *obéissant aux mêmes lois que la nature inanimée*. La *théorie cellulaire*, fondée par eux, est venue porter un coup mortel à la doctrine platonicienne et dissiper à jamais les stériles illusions des vitalistes.

Il était acquis désormais que si les éléments intégrants de nos organes fonctionnent autrement qu'une molécule de granit, c'est uniquement parce qu'ils possèdent une composition différente. « La vie, a dit le célèbre Cl. Bernard, n'est qu'une modalité des phénomènes généraux de la nature; elle n'engendre rien; elle emprunte ses forces au monde extérieur et ne fait qu'en varier les manifestations de mille et mille manières... Tous les phénomènes qui apparaissent dans les êtres vivants retrouvent leurs lois en dehors de lui. »

Il y avait là dès lors toute une étude à refaire. Il fallait chercher à définir, en se plaçant à un point de vue entièrement nouveau, les propriétés distinctives des corps vivants.

Or, une chose différencie à première vue les organismes vivants des êtres inanimés : leur activité propre, à laquelle s'ajoutent une configuration déterminée et une composition chimique complexe qui leur est particulière. Chacun d'eux représente une individualité nettement séparée du monde extérieur, dont la durée — très variable d'ailleurs — *semble*

Digitized by Google

ne jamais être indéfinie. Mais le trait le plus caractéristique est fourni par la faculté dont ils jouissent d'effectuer des *échanges* continuels avec le monde ambiant. Entre eux et ce qui les entoure s'opère un trafic incessant. Le corps de l'animal comme celui de la plante sont le siège d'un mouvement intime, d'un va-et-vient perpétuel, qui fait qu'en dépit des apparences l'organisme ne reste pas un seul instant identique à lui-même durant tout le cours de son existence. Aussi bien dans l'ombre muette des bois qu'au milieu de la circulation fiévreuse des grandes villes, se déplacent et s'agitent sans trêve les molécules innombrables de la matière vivante. Sous les dehors d'une immobilité complète se cache une transsubstantiation ininterrompue. Prenez n'importe quel brin d'herbe, et jamais il ne sera le même à deux moments de son existence, l'intervalle entre ces deux instants ne fût-il que d'un centième de seconde!

Le but ou plutôt l'effet de ce travail intérieur est d'assimiler les substances étrangères et de déverser en retour dans les milieux environnants les résidus inutiles de cette élaboration. Sous ce rapport, l'organisme ressemble — passez-moi la trivialité de la comparaison — à un poêle de ménage que l'on alimente de bois ou de houille et qui en rejette les cendres après avoir employé ce combustible à chauffer la chambre et à faire bouillir la marmite.

Cette fonction s'appelle la *nutrition*. Elle est absolument propre aux créatures vivantes. Parodiant le mot fameux de Descartes, l'homme pourrait dire de lui-même avec une certitude absolue : « *Je mange, donc je vis.* »

Un caractère non moins typique est le *cycle* régulier que parcourt l'universalité des êtres doués de vie. Chaque individu vivant naît directement ou indirectement d'un parent semblable à lui-même; puis il se développe, s'accroît, et, après une existence dont la durée varie de quelques minutes à plusieurs siècles, disparaît définitivement de la scène du monde.

Chacun d'eux, enfin, possède virtuellement la *faculté de se reproduire*.

Rien de tout cela ne paraît se manifester dans l'empire

Digitized by Google

inanimé. La différence, toutefois, n'est pas aussi tranchée qu'on le supposerait de prime abord. Certaines substances *organiques* savent en effet se développer en dehors des corps vivants. Les chercheurs modernes ne sont pas encore parvenus à composer de véritables organes; à plus forte raison ont-ils renoncé à créer de toutes pièces l'*homoncule* des alchimistes. Mais ils ont réussi déjà — et cela sans avoir besoin de recourir à l'intervention de la matière vivante — à obtenir des produits en tout point identiques à ceux que fabrique spontanément l'organisme.

Qui ne se rappelle encore aujourd'hui, dans le monde scientifique, l'émoi causé par la découverte de Wöhler lorsque cet illustre chimiste exhiba pour la première fois des cristaux d'*urée* sortis de son laboratoire? Depuis lors, la *synthèse chimique* a permis à Berthelot de faire de l'alcool sans amidon et sans sucre, à Bayer de préparer un indigo artificiel ne différant en rien de l'indigo végétal, à un autre encore de produire de la cellulose sans le secours de la plante.

Se prévaloir de ces faits pour attribuer à la matière minérale des fonctions végétatives serait évidemment dépasser toute licence scientifique. Mais cependant, si l'on s'applique à suivre comparativement l'évolution du cristal et celle de la plante, on ne pourra s'empêcher de trouver entre elles un certain parallélisme. Né dans un milieu dont la composition est semblable à la sienne, le cristal ne grandit-il point comme le fait la plante en s'annexant les éléments qui lui conviennent? Ne manifeste-t-il pas, comme la plante encore, des affinités spéciales? Ne possède-t-il pas, lui aussi, une configuration propre et une existence indépendante? Enfin, chez l'un comme chez l'autre, ne voit-on pas l'individualité s'anéantir dans une disgrégation finale?

Plusieurs des grands traits distinctifs de la végétalité se retrouvent ainsi dans la sphère inanimée. Il ne paraît pas impossible d'aller plus loin encore et d'admettre que le minéral est exposé comme l'animal et la plante à une foule de *maladies*. « Non seulement, écrivait Jérôme Cardan il y a juste deux siècles, les pierres vivent, mais elles souffrent la

Digitized by Google

maladie, la vieillesse et la mort. » L'insolation, le refroidissement, l'humidité agissent défavorablement sur les minéraux. Des chocs répétés y développent des fissures, et par ces sortes de plaies béantes pénètrent du dehors, comme s'il s'agissait d'un organe blessé, des agents de décomposition qui portent leurs ravages jusque dans l'intérieur même de sa masse. Le mal s'aggrave; l'œuvre de destruction s'accomplit peu à peu; au bout de quelque temps, la dernière parcelle a changé de nature; on croirait qu'elle a disparu. Alors, comme le dit Thoulet, le minéral est mort: il est mort comme serait mort un homme.

Et que dirait-on si, poursuivant l'analogie, on venait à prétendre, en appuyant cette opinion sur des faits, que les cristaux ont aussi leurs créations hybrides? A côté des sujets typiques, tous les minéralogistes vous diront qu'il se rencontre des formes bâtardes et même des individus monstrueux.

Les pierres n'échapperaient même pas aux lois du *transformisme*, attendu que certaines d'entre elles semblent présenter des phénomènes d'*atavisme* et qu'il s'établit parfois entre individus de même espèce ou d'espèces différentes une sorte de *concurrence vitale*. « Les gros cristaux, disait Sainte-Claire Deville dans son langage imagé, les gros cristaux mangent les petits. »

Ainsi le règne minéral ne serait séparé de son voisin que par une frontière indécise. Entre les deux territoires s'étendrait une zone neutre dans laquelle se rencontreraient les composés organiques artificiels dont il a été fait mention tantôt. A côté d'eux viendraient aussi se ranger les produits remarquables que non seulement leur constitution élémentaire, mais aussi leur configuration extérieure désignent comme des états intermédiaires aux formations des deux règnes. Je veux parler ici des surprenantes imitations réalisées dans les laboratoires de Genève et d'Utrecht.

Déjà l'illustre Schwann avait entrepris des expériences — auxquelles il a consacré plusieurs années de sa vie — en vue de fabriquer de toutes pièces une *cellule animale*. Il devait naturellement échouer, car la confection d'une véri-

Digitized by Google

table cellule pour l'homme équivaudrait à une création nouvelle.

Plus modestes dans leurs prétentions, Monnier et Vogt se sont attachés récemment, non sans succès, à en reproduire la forme — mais la forme seulement — en faisant réagir les unes sur les autres des substances inorganiques.

Dix ans auparavant, Harting avait tenté d'obtenir, au moyen de composés appartenant aux deux règnes et mis en présence dans des plats ordinaires ou de simples bocaux, des formes et des combinaisons chimiques dont les organismes vivants semblaient avoir jusqu'ici monopolisé la fabrication. En déterminant sous des conditions particulières le contact de certains liquides organiques avec des solutions calcaires, il a vu se développer des *globules*, des *membranes*, des *fibres* rappelant à s'y méprendre des productions *animales* naturelles ou morbides. Ses « *calcosphérites* » formaient de véritables perles; sa *calcoglobuline* offrait une composition identique à celle de la chitine, cette substance qui constitue la carapace des insectes. D'autres précipités non moins curieux simulaient des formations glandulaires. Parmi ses dépôts lamelleux, plusieurs affectaient la structure de l'os de la seiche. Il parvint même à reproduire dans son laboratoire l'infiltration sénile du cartilage. Poussant plus loin encore ses ingénieux essais, il aurait réussi, après avoir dépouillé des œufs de leur enveloppe naturelle, à en restaurer presque entièrement la coquille.

II

Sans doute on alléguera que ces produits — coquilles d'œuf, perles fines, carapaces d'insecte — sont précisément de ceux qui ne vivent pas. Ils appartiennent bien, dira-t-on, à des êtres vivants, mais ils constituent chez ceux-ci des dépôts inertes, absolument soustraits aux nécessités de la vie. A ceci l'on peut répondre par une question préalable : à savoir s'il n'existe pas dans les corps inorganiques même, en dépit

Digitized by Google

de leur immobilité apparente, de véritables substitutions de matière.

Question moins paradoxale qu'elle ne le paraît, car un éminent chimiste contemporain, Kekulé, n'est pas éloigné de croire non seulement à une vibration perpétuelle, mais encore à une véritable *translation intérieure* des atomes, comparable au mouvement nutritif des animaux et des plantes.

Pourquoi aussi, retournant l'argument, ne se demanderait-on pas jusqu'à quel point la nutrition doit être considérée comme un caractère essentiel de la vie; si, en d'autres termes, l'urgence absolue de ces continuels emprunts au monde extérieur est bien dûment démontrée? N'est-on pas autorisé à formuler une réponse plus ou moins négative en présence de ces cas relativement nombreux, sur lesquels j'aurai l'occasion de revenir plus loin, où tout commerce nutritif semble réellement s'être arrêté chez des organismes végétaux pendant un laps de temps plusieurs fois séculaire, sans que cette suspension ait compromis le moins du monde leur vitalité?

On connaît une foule d'animaux qui subissent sans périr des abstinences presque illimitées. Des tortues enfermées dans du plâtre en ont été retirées vivantes après un séjour de plus de trois mois. Les grenouilles peuvent rester des hivers entiers sans pâture. Il est même des animaux que l'on n'a jamais vu manger. C'est ainsi que mon éminent collègue, le professeur Ed. Van Beneden, a pu conserver vivant, pendant trois années consécutives, un protée captif que l'on n'a jamais eu besoin d'alimenter.

Pour l'homme lui-même, ne sait-on pas pertinemment que certains individus sont en état de supporter une diète presque absolue et démesurément prolongée? Tel a été le cas si souvent cité d'un condamné du nom de Granié, qui ne succomba qu'après être resté plus de deux mois sans nourriture. On rappelait récemment aussi celui d'un prisonnier nommé Viterbi, avocat, puis magistrat sous le premier Empire, qui s'étant compromis dans une affaire de vendetta, se laissa mourir de faim pour échapper au supplice. Son abstinence a duré dix-sept jours, du 3 au 20 décembre 1821. Pendant cette longue

Digitized by Google

période, il n'absorba qu'un verre et demi d'eau. A partir du troisième jour déjà, la faim cessa de se faire sentir. Seule la soif persista avec une intensité extrême. Suivant les propres expressions du patient, elle était brûlante, prodigieuse, intolérable. Cette soif ardente ne disparut que deux jours avant la mort, laquelle eut lieu dans le plus grand calme, au milieu d'une lucidité d'esprit parfaite.

Je puis ajouter à ces exemples celui plus récent encore, recueilli par Völkel, d'un vieil ivrogne habitant Berlaburg qui, résolu à se tuer par la faim, cessa de manger à dater du 15 décembre 1886 et prolongea son abstinence jusqu'au 8 janvier 1887. Il but seulement de l'eau mélangée d'eau-de-vie et un peu de bière. Lorsqu'il succomba, son jeûne avait duré vingt-trois jours.

N'a-t-on pas vu, dans ces tout derniers temps, divers individus traverser avec succès de plus longues et de plus rudes épreuves? Chacun a encore présent à l'esprit le souvenir de la tentative de Tanner et celui du jeûne plus récent et moins suspect de l'Italien Succi? Pendant un mois entier, du 18 août au 18 septembre 1886, la privation d'aliments fut absolue : ce qui n'empêcha pas le personnage, jusqu'au jour où il rompit son jeûne, de manifester une vitalité physique exceptionnelle. Il est vrai de dire qu'il avait absorbé pendant ce temps une notable quantité d'eau, et l'on sait aujourd'hui, par les expériences de Laborde, combien est considérable l'influence exercée par les boissons sur la tolérance des animaux à l'égard de l'abstinence. Arrivé au terme de son épreuve, Succi avait seulement perdu 13 kilogrammes. La température de son corps s'était légèrement abaissée, et l'on put constater que ses produits de désassimilation avaient très notablement diminué dans le cours de son expérience : d'où la preuve que chez lui la consommation était presque nulle. Par le fait d'une aptitude particulière et tout individuelle de son système nerveux, il savait ménager plus et mieux que le commun des mortels son capital nutritif.

Un autre Italien — cette nation semble avoir vraiment le privilège de fournir des jeûneurs — a accompli, la même

Digitized by Google

année, un exploit plus remarquable encore. Son abstinence, à lui, n'a pas duré moins de *cinquante jours*. Il avait beaucoup maigri et perdu énormément de sa force musculaire; mais à aucun moment son existence n'en avait été sérieusement compromise.

Assurément, ce ne sont pas là des exemples d'une suspension absolue de la fonction; ils suffisent néanmoins pour montrer à quel niveau invraisemblable elle peut descendre, au moins chez certains individus.

III

Mais si la distinction virtuelle des deux grands règnes est déjà quelque peu confuse, elle devient quasi conventionnelle quand il s'agit des animaux et des plantes.

C'est aux confins des deux domaines, cela va de soi, que l'on voit les différences s'atténuer et la démarcation disparaître. Il existe là des formes tout à fait rudimentaires, ignorées des anciens naturalistes, où se combinent à part égale les attributs de l'animalité et ceux que l'on regarde comme caractéristiques de l'organisation végétale.

Il n'y a pas si longtemps que l'on classait parmi les animaux, sous le nom de *vibrions,* toutes les bactéries mobiles. Leurs évolutions rapides et spontanées et, pour certaines d'entre elles, leur mode spécial de multiplication les rapprochaient en effet singulièrement des animaux inférieurs. Plus bas encore, aux derniers degrés de l'échelle, on rencontre des organismes microscopiques vivant d'une existence *mixte*. Se nourrissant comme les animaux, ils se reproduisent et meurent à la façon des plantes. Dans leur première jeunesse, ces créatures interlopes — les *myxomycètes* — se déplacent spontanément; elles rampent sur les matières organiques en décomposition et s'alimentent de ces détritus. Puis, lorsqu'elles touchent au terme de leur existence, leur corps minuscule se rétracte, s'immobilise, s'enveloppe d'une coque inextensible et donne alors naissance à un grand nombre de *spores* ressemblant en tout point à celles des champignons inférieurs.

Digitized by Google

Que dire enfin de ces organismes composés dont la véritable nature a été révélée par du Bary, où l'animal et la plante vivent dans une communauté si étroite, dans une union tellement indissoluble qu'il est impossible de les considérer autrement que comme de véritables combinaisons végéto-animales?

En bien des circonstances, la transition entre l'animal et la plante est à ce point insensible, que le célèbre naturaliste Hæckel a cru devoir créer, pour l'ensemble de ces êtres énigmatiques, un troisième règne intermédiaire aux deux autres, celui des *protistes*. La doctrine de la descendance affirme, au surplus, que l'animal et la plante ne sont que des rameaux divergents issus d'une seule et même souche. « Si les plantes ne se meuvent pas, a dit Francis Darwin, c'est simplement parce qu'elles n'en ont pas besoin. »

Et encore, est-il bien exact que les végétaux ne présentent que des déplacements passifs? Sans parler de l'attraction exercée par la lumière sur les feuilles et les fleurs — attraction se manifestant par des évolutions trop lentes pour que l'œil humain soit en état de les suivre, — il est toute une série de plantes qui réagissent *visiblement* à l'égard des stimulants extérieurs. L'impressionnabilité de la feuille du drosera est telle qu'en déposant avec toutes les précautions imaginables, comme l'a fait Francis Darwin, sur la glande d'un de ses tentacules un fragment de cheveu de *deux millimètres*, on provoque à l'instant un mouvement très appréciable dans le reste de la feuille. C'est-à-dire qu'il y a là, indépendamment d'une sensibilité locale exquise, une transmission réellement extraordinaire des impressions, à peine inférieure à celle que réalise le système nerveux des animaux supérieurs.

Qui ne sait à quel remarquable degré d'excitabilité arrivent les feuilles de certains mimosas? Le frôlement de l'aile d'une mouche, le plus léger souffle de vent, l'ombre même d'un nuage passant sur le soleil suffisent pour déterminer la contraction instantanée de ses folioles. On connaît le quatrain suivant, d'ailleurs assez médiocre, qu'inspira jadis à

Digitized by Google

Voltaire le spectacle encore nouveau de ces curieux phénomènes :

> Le sage Dufaï, parmi ces plants divers,
> Végétaux rassemblés des bouts de l'Univers,
> Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
> Se flétrit sous nos mains, honteuse et fugitive?

Le « sage Dufaï » a laissé sans réponse, et pour cause, l'interrogation du poète. Mais un savant contemporain, Paul Bert, s'est chargé de ce soin en démontrant que ces plantes possèdent, à la base de leurs pétioles, des organes contractiles analogues à des muscles; il a fait voir, en outre, que l'impressionnabilité de la sensitive est influencée par les agents qui, chez l'homme, activent ou dépriment la sensibilité nerveuse. Soumettons un mimosa à une commotion électrique, et nous verrons ses feuilles se dresser soudain. Prolongeons l'électrisation, et la plante, à l'exemple de ce qui se passe en pareil cas chez l'animal, va tomber dans un état de prostration profonde, et la durée de cette inertie sera en raison directe de la durée des séances. L'analogie va plus loin encore, car la plante peut être insensibilisée par des vaporisations d'éther et cesser alors de répondre aux excitations les plus énergiques.

Le *Berberis*, l'épine-vinette commune, possède une excitabilité du même genre, mais moins vive et moins générale. En touchant, même légèrement, la base de ses étamines, on les voit se rapprocher instantanément du centre de la fleur.

Mais tout ceci n'est rien en comparaison de la contractilité quasi volontaire de certaines plantes relativement communes, qui jouiraient du singulier privilège d'exécuter, à l'instar du fameux *palmier à panache* de Méry, des mouvements étendus et rapides, sans y être provoquées par des sollicitations extérieures. Les observations de Lecoq, communiquées il y a quelques années à l'Institut de France, ont mis hors de doute la réalité du fait. Elles ont porté sur la *Colocase* comestible, cette espèce d'arum répandue dans les vastes plaines de l'Océanie tropicale et servant à la nourriture des indigènes.

Digitized by Google

On sait depuis longtemps d'ailleurs combien les œufs en général sont réfractaires aux causes habituelles de destruction. D'après le docteur Dwight, un œuf d'insecte déposé dans un tronc d'arbre depuis quatre-vingts ans aurait éclos dans une table fabriquée avec le bois en question. Des œufs d'ascaris fécondés, immergés d'abord dans l'alcool, traités ensuite par les réactifs les plus violents, puis mis dans le baume entre deux lames de verre, ont passé peu à peu à l'état d'embryons parfaits, et le professeur Ed. Van Beneden a pu étudier sur eux, au cours de ses belles recherches embryogéniques, les premières phases de l'organisation animale.

Dans cette rectification des idées d'Ehrenberg gît vraisemblablement la solution de notre problème, l'un de ceux, comme l'écrit Vulpian, qui intéressent au plus haut point la biologie générale. Dessiccation incomplète parfois, éclosion extraordinairement rapide souvent, résurrection jamais; telles sont, en dernière analyse, les termes dans lesquels peut se résumer la si curieuse histoire de la reviviscence.

Dr Vanlair.

Digitized by Google

WALTER SCOTT

ESQUISSE

I

Walter Scott est avant tout un romancier. L'historien, le poète disparaissent dans la gloire de l'écrivain « de genre ». Sa renommée est universelle et atteint des proportions égales à celle des plus grands esprits. Le roman est donc par lui-même une œuvre humaine de haute valeur, dès qu'il s'élabore dans une intelligence spéciale d'une grande puissance. La vie réelle ne suffit pas à la soif d'action de l'homme; il lui faut encore le récit de vies imaginées, d'événements en quelque sorte rêvés, pour satisfaire cette avidité de connaître même des choses et des êtres plus fugaces que le souffle de l'air, et qui cependant résistent au temps comme s'ils avaient été coulés en bronze.

Le roman, produit de l'observation de la nature, est une alimentation et une satisfaction pour l'esprit. A mesure que l'existence gagne en placidité, les œuvres émues ou satiriques, la mise en scène de faits et de caractères particuliers ou généraux, l'analyse des passions, le récit des crimes et des dévouements deviennent plus nombreux et plus recherchés. Quelques romans ont suffi à l'antiquité juvénile; pendant que les éléments de civilisation se coordonnaient, les lecteurs de roman devenaient plus nombreux. Depuis le XVIII^e^ siècle, il y a un véritable envahissement de cet art attrayant et

Digitized by Google

populaire. Ce qu'il est aujourd'hui donne la mesure de l'influence de nature essentielle qu'il exerçait déjà avant que Walter Scott eût commencé d'écrire. Mais s'il était plus rare un quart de siècle auparavant, il n'en caractérisait pas moins les tendances de l'époque.

Les romanciers s'inspirent du milieu où ils vivent, même lorsqu'ils empruntent leurs personnages aux temps qui ne sont plus; et dans ce dernier cas ils commettent surtout des anachronismes d'observation, puisqu'ils ne peuvent observer que l'histoire et l'art du passé. Les mœurs présentes, l'esprit qui règne, les aspirations populaires, les ridicules de certaines classes se dépeignent presque fatalement dans les œuvres d'imagination. L'écrivain subit une domination invisible, une force occulte irrésistible qui le presse de toutes parts et lui impose sa volonté : l'actualité.

Walter Scott n'a pas échappé à cette quasi-fatalité. Il avait en Allemagne, en France et en Angleterre des prédécesseurs qui n'y avaient pas échappé davantage. En Allemagne, Gœthe avait étudié dans *Werther* les effets de la mélancolie et de la sensibilité outrées sur le cœur humain. L'abbé Prévost, en France, avait publié *Manon Lescaut*. Ces deux œuvres expriment avec une vivacité admirable deux des manières d'être de l'homme vaincu par l'amour. Voltaire, Rousseau, Diderot sont les romanciers d'un temps troublé, sans assiette, pour qui la licence même n'a rien d'exagéré. *Faublas* est un tableau de la décomposition des mœurs élégantes. La solennelle *Corinne*, de Mme de Staël, aussi bien que la *Nouvelle Éloïse*, de Rousseau, font présager les romans à tendances. Dans toutes ces œuvres de caractères si divers, la société se reflète par quelque côté; c'est toujours le milieu qui se dépeint; c'est toujours l'agitation du moment qui est au fond des êtres et des choses mis en mouvement par l'imagination.

II

Walter Scott naît à Édimbourg en 1771. Lorsqu'il s'est senti un homme, la Révolution française venait de s'accomber.

Digitized by Google

L'Europe entière avait été bouleversée par la violence armée d'un soldat ambitieux; de profonds remaniements politiques et un progrès social s'étaient produits après et par ce bouleversement. Le bien était sorti du mal. Cependant, les anciennes mœurs semblaient avoir été reconstituées; mais ce n'était guère que dans la forme. Une évolution s'était faite, qui avait été précédée en Angleterre au XVII^e^ siècle. Seulement, comme l'Angleterre est occupée par une nation énergiquement conservatrice, les évolutions politiques qui s'y font n'ont point un effet radical sur ses mœurs, sur ses tendances, sur son idéal. Walter Scott était un véritable Anglais, quoique né en Écosse; il détestait la Révolution française faisant table rase du passé et voulant fonder sur des ruines un monde absolument nouveau. Il devait avoir horreur de la littérature à tendances, où l'on mettait aux prises les castes et les principes; il méprisait certainement ce sentiment d'égalité qui voulait passer un niveau sur la nation et abaisser les « grands » au détriment des « petits ». Il tient encore du trouvère; il « chante » des « héros ». L'*homme*, tel que l'a fait notre époque, ne lui est point apparu.

Certains écrivains de génie ont senti leurs aptitudes dès leur jeunesse. Byron a publié ses *Heures de loisir* à l'âge de dix-neuf ans; à seize ans, Caldéron avait écrit une comédie; à vingt ans, Victor Hugo a publié les *Odes et Ballades*. Gœthe et Schiller avaient environ vingt et un ans lorsqu'ils présentaient au public leurs premières compositions. C'est à trente ans seulement que Walter Scott débuta dans les lettres par des traductions et par des imitations de chants populaires et de légendes. Il continua d'écrire en vers, obéissant ainsi autant à ses goûts qu'à l'influence de son époque. Ce ne fut qu'en 1814 qu'il publia son premier roman, *Waverley;* il ne s'arrêta plus de produire qu'en 1831, un an avant sa mort.

Quel est le caractère de son œuvre?

Elle appartient tout entière à deux périodes distinctes, et c'est le moment où il vécut qui lui donne son style et sa couleur. Sa personnalité ainsi se compose, outre de ses facultés propres, qui le portent à voir les choses et les hommes d'une

Digitized by Google

certaine façon, de l'effet produit par une société qui meurt, tandis que la société nouvelle s'éveille à la vie.

Depuis ses premières traductions de l'allemand et des chansons populaires de son pays, depuis ses imitations des poèmes chevaleresques du moyen âge, jusqu'à son dernier roman, ces deux courants n'ont cessé de l'influencer. Il a conservé, dans ses compositions en prose, un accent particulier, qui est en quelque sorte un écho des épopées, mais en même temps il a été entraîné par les idées nouvelles à mettre en scène ses personnages d'une manière plus conforme à la vérité.

Walter Scott est ainsi en réalité un lien entre les deux mondes; tout en donnant la main au passé, il prépare l'avenir. Il est à la fois idéaliste et réaliste, mais avec des tempéraments et des sourdines. Son dessin étant rond, son style a une ampleur un peu égale. Il enveloppe ses observations et ses tableaux dans une forme qui dissimule leur véritable accent. Son œuvre est comme une symphonie qui endort la pensée en la caressant. Il a étudié toutes les castes sociales et en a constaté les imperfections; mais il a eu soin de résister aux suggestions de sa perspicacité au moment de les dépeindre. Croyait-il à une perfection possible? On pourrait en douter en constatant que ce qui manque le plus à ses personnages les plus parfaits, c'est la vie. Tous ses « héros » sont vertueux : c'est la vieille esthétique. N'est-ce pas là une protestation contre les criminels séduisants mis en scène par Byron? Je ne veux pas dire que Walter Scott ait étendu son œuvre dans un bain d'honnêteté pour mieux mettre en relief les procédés bohèmes de Byron; mais il se pourrait que son idéal eût été exagéré en lui-même par révolte naturelle contre la poésie « démoniaque » de l'auteur de *Lara*. Il reste ainsi dans des frontières voulues, conventionnellement, sans jamais en dépasser les limites.

III

Il a condamné avec un rigorisme intransigeant les révoltes de Robert Burns; ces protestations du bourgeois satisfait de

Digitized by Google

l'état social sont bien dans sa nature. Il admettait la gouaillerie et la satire, à condition qu'elles fussent conservatrices. Il ne trouvait point que la société fût mal organisée; les vieilles mœurs, les lois d'inégalité ne le gênaient pas.

Comme le Sganarelle de Molière, ce philosophe épicurien, quand il avait bien bu et bien mangé, il voyait l'univers en rose.

Tel est l'effet que produit son œuvre : elle sort d'une intelligence vive qui craint sans cesse de heurter les sentiments de la classe dirigeante, d'une conscience ouverte qui se ferme de parti pris.

C'est là une honnêteté conventionnelle.

Walter Scott présente ses contemporains, transporté dans le passé par son imagination, enveloppés d'une buée qui en efface les contours et diminue l'intensité de leur vie. Aux moments les plus passionnés, quand la violence du sang paraît devoir jeter ses personnages dans une mêlée furieuse, il combine ses effets de façon à ne point effaroucher ses lecteurs par un véritable désordre; il trempe son vin d'eau claire; il ménage sans cesse ses transitions par de longues périodes alanguissantes. Le drame arrive enfin, mais si longuement préparé, si impatiemment attendu, que son spectacle, tout en vous ayant intéressé, vous laisse altéré de passion et de vie.

Était-ce timidité ou calcul? Peut-être voyait-il juste et avait-il observé les inégalités désespérantes d'un pays gouverné par les traditions, et qui, aujourd'hui encore, conserve des lois et des mœurs qui tiennent par quelque côté à des usages depuis longtemps disparus dans les autres pays civilisés. Son propre instinct, les idées de ceux au milieu desquels il vivait, le poussaient sans doute à cacher les turpitudes des « maîtres » et à blâmer seulement les révoltes hostiles à l'ordre des choses établi. Une société étant édifiée sur des bases séculaires, est-il permis d'en tenter le renversement? Walter Scott, évidemment, avait conservé les préjugés du « bon vieux temps », le respect du seigneur et l'admiration de l'épée. Ses opinions sur la Révolution fran-

Digitized by Google

çaise étaient certainement celles de la majorité des Anglais. L'esprit de caste sature ses romans, qui se ressentent ainsi de sa ténacité à admirer les anciens; la nouvelle manière d'envisager la valeur de l'homme ne pouvait que lui être antipathique.

Aussi, le romantisme de Gœthe et de Schiller, après le sentimentalisme de Rousseau, ne l'influence guère. Il se confine dans sa vieille Écosse et s'y pénètre de passion archéologique. Après avoir chanté des légendes et composé des poèmes héroïques, en vain il écrit dans la langue des vivants, le génie intime qui le conseille le maintient dans la voie première. Jamais il ne se laisse entraîner par la passion ou par les actions de ses personnages : le sentier est droit devant lui et il le suit inébranlablement.

Avec quel amour il s'est complu à décrire le moyen âge, à faire retentir les masses d'armes sur l'acier des cuirasses, à parcourir les châteaux forts pour en montrer les étranges beautés et les combinaisons barbares! Il va et vient dans les époques passées comme un propriétaire dans son bois, sans s'égarer, se retrouvant facilement au milieu des labyrinthes des siècles disparus, qu'il a étudiés avec tant d'acharnement qu'on dirait qu'il y a vécu. Aussi la réalité a-t-elle peu de prise sur ses opinions : il ne connaît qu'une sorte de vertu, toute blanche, il ne met en scène que des héros coulés dans l'ancien moule des idéalistes. Pour trouver la vie en ces tableaux si admirablement conçus, il faut s'attacher aux petites gens qui y sont employés à faire ressortir la beauté et la noblesse des grands. Là seulement, dans les sphères inférieures, Walter Scott montre l'homme à peu près tel qu'il le voit autour de lui, vicieux, vaniteux, intrigant, insinuant, dévoué, loyal ou perfide. Mais nulle part, dans l'ensemble de son œuvre, on ne sent ce grand souffle humain qui passe au-dessus des préjugés, des traditions et des partis, pour aller féconder les misères du vrai peuple, le souffrant, l'opprimé courbé sous l'injustice dans les pays de privilège et d'aristocratie.

Digitized by Google

IV

Walter Scott est donc un idéaliste subissant malgré lui l'influence de la réalité. Son romantisme consiste à remettre en scène les mœurs du moyen âge ou d'un passé plus moderne, en les dépeignant avec des couleurs brillantes, en les montrant sous un aspect séduisant. C'est ce qui fait qu'*Ivanhoé* et *Quentin Durward* ne sont ni plus ni moins vivants que l'*Antiquaire*. L'esprit qui commande en ces compositions est un esprit prudent et conservateur. Ni les amertumes populaires, ni les désenchantements de la politique, ni les railleries gauloises n'ont de prise sur son intelligence, n'ébranlent les principes classés méthodiquement au fond de sa concience. En vain le vieux monde, déséquilibré, tombe en ruines; en vain l'observation et la science font entrevoir des vérités nouvelles et chassent devant elles, avec les fantômes des temps barbares, les hypothèses et les injustices traditionnelles, il reste attaché aux mœurs croulantes et aux dominations égoïstes. Le doute ne le hante pas. Il y a une telle sérénité dans son œuvre que l'auteur nous apparaît comme un chercheur enfermé dans une bibliothèque et n'ayant de rapports qu'avec les manuscrits enluminés et les volumes poudreux. Les clameurs des nations aspirant à la délivrance n'ont point d'écho dans ses romans; et les plaintes séculaires du misérable contre l'iniquité dont il souffre sous le joug le laissent froid. Walter Scott reste ainsi un dilettante littéraire qui fait de l'art pour l'art, et qui ne semble pas même avoir eu l'idée vague qu'un jour on ferait de « l'art pour l'homme »[1].

Ce qui a fait, ce qui fait encore la fortune des romans de Walter Scott, c'est leur placidité, ce sont les aventures de caractère intéressant, c'est la séduction caressante qui s'en dégage, l'idéalisme dont ils sont pénétrés, leur mise en scène si bien pondérée, malgré les longueurs qui relient entre elles leurs diverses péripéties. Il n'y a pas une jeune fille oisive, pas un écolier sentimental faisant l'école buissonnière par

[1] Burger.

Digitized by Google

dédain du travail, qui ne se sentira l'esprit transporté après la lecture de *Péveril du pic* ou du *Monastère;* mais pas un non plus, après avoir lu *Richard en Palestine* ou la *Légende de Monrose*, ne connaîtra les hommes et ne pourra se garer de leurs embûches. La moralité qui se dégage de ces ouvrages, à leur façon admirables, est spéciale et confine à la banalité : ils maintiennent l'esprit dans les ornières; ils ne sont que le résultat d'un conflit entre un idéal impossible et des réalités observées de parti pris. Et c'est en cela que l'art de Walter Scott, solennel et méthodique en même temps que séduisant, est un art de transition.

V

Quoique cet art soit le produit de l'ancienne esthétique, il n'en a pas moins servi à l'éclosion de l'art moderne. On ne trouve point de solution de continuité entre l'idéalisme absolu et le naturalisme actuel. L'étude des petites gens, quoique faite en quelque sorte pour produire un repoussoir, n'en a pas moins ouvert des voies inexplorées aux esprits nouveaux qui se sont adonnés au genre roman.

Les étapes sont bien établies : après le romantisme en Allemagne, en Angleterre et en France, à l'école duquel appartenait Walter Scott, la littérature devint réaliste, puis naturaliste, avec exagération en France.

De ces dernières évolutions, la première avait la bonne mesure ; elle demandait une chose rationnelle : que les écrivains en revinssent à l'étude attentive du vrai dans le domaine social et dans la nature. Le réalisme se bornait à accentuer les recherches du romantisme, avec plus de sincérité dans les observations, plus de sobriété dans la forme, sans admettre la prédominance « artistique » ou philosophique d'une caste sociale sur l'autre. Il ne concédait pas qu'on pût dédaigner ni la vertu, ni le vice, ni ce qui charme, ni ce qui est répulsif, ni les actions et les êtres honnêtes ou mauvais; il disait que le champ du vrai est vaste au point que toutes les aptitudes y peuvent trouver des éléments à mettre en œuvre, tous les

Digitized by Google

tempéraments des caractères et des passions à exploiter. Le roman de Walter Scott avait vaguement indiqué cette esthétique, où le sens commun comme le génie se meuvent largement, où tous les genres d'interprétation trouvent des espaces infinis, encore vierges, à parcourir.

Le naturalisme a voulu dépasser ce principe. Il s'est surtout complu en des œuvres où les côtés répugnants de la nature et de l'homme ont été examinés avec persistance jusqu'en leurs menus détails. Le bas et le grossier, la maladie, l'exception, sont devenus, au nom du droit et de la science, les sujets de prédilection des romanciers parisiens. En Allemagne et en Angleterre, la littérature, au contraire, a continué de se respecter et de respecter le public auquel elle s'adressait : elle a dépassé l'esthétique incomplète de Walter Scott, mais elle n'a point suivi les Parisiens dans la nuisible extension de leur méthode.

Lorsque l'on compare les œuvres de Walter Scott avec les productions parisiennes du moment actuel, on devient perplexe. Il est certain que le roman moderne est plus vivant et plus coloré que le roman de l'auteur écossais. Il semble que le romancier de la fin du XIX^e^ siècle voie plus nettement les choses qu'il a décidé d'observer. Seulement, il a limité son domaine aux objets, aux sentiments, aux personnages qui montrent la réalité dans ce qu'elle a de plus décourageant. Cette méthode est aussi fausse que celle de l'idéalité absolue, et, considérée au point de vue esthétique, c'est également de l'idéalisme. Ce qui sépare ces deux extrêmes, c'est l'objet même de leur raison d'être : l'un cherche la beauté, la lumière et la vertu idéales, et les entoure d'ombre pour les faire mieux resplendir; l'autre se complaît à dévoiler les turpitudes et promène sa lanterne dans les lieux fangeux, estimant ce qui est attrayant et ce qui réconforte comme indigne de l'attention de l'observateur. Le premier essaye de donner à l'homme une meilleure opinion de lui-même; le second fait tout ce qu'il peut pour ravaler l'humanité et la nourrir de ses propres turpitudes.

Tous les deux, en s'éloignant l'un de l'autre vers des hori-

Digitized by Google

zons différents, se sont égarés. Tous les deux ont oublié que la variété dans le réel exigeait de la variété dans les œuvres destinées à l'exprimer. Quel que soit le caractère de l'absolu, il n'est pas en harmonie avec la nature de l'esprit de l'homme.

Pourquoi, d'ailleurs, ces excès d'opinion, dans un siècle positif dont les aspirations sont de plus en plus d'accord avec la science, et qui sait que les évolutions sans mesure ne sont pas destinées à devenir stables? Ce sont les excès qui font la réaction et qui suscitent les protestations. Il ne faudrait pas s'étonner que les exagérations du naturalisme produisissent avant peu, si elles ne cessent point, un retour vers le classicisme. Les partisans de la vérité dans les arts, lassés du répugnant, s'en détourneront pour retrouver, dans des œuvres plus saines, sinon aussi vraies, des tableaux de la nature et de la société qui ne les dégoûtent pas d'eux-mêmes.

Ce qu'on nomme l'âme humaine a horreur de ces violences, où il n'y a plus ni repos, ni consolation, ni encouragement, et qui nourrissent en elle des défiances générales et un navrant scepticisme.

Le penseur n'ignore point les défectuosités de l'être supérieur dominant les animaux terrestres; mais il connaît aussi les traits superbes dont cet être incomplet s'est montré capable : s'il n'est pas poussé par un parti pris, il s'éloignera des lieux infâmes où la bestialité se vautre, pour se rapprocher des régions plus restreintes, où l'on rencontre des semblables que la fermentation sociale et le cynisme de convention n'ont pas encore corrompus.

Émile Leclercq.

Digitized by Google

MONSIEUR MOI [1]

VIII

ON PARLE DE LUI.

Marcantoine se met à sourire à sa fille, la regarde avec des yeux remplis d'une grande douceur, lui caresse les joues décolorées de souffrance, et ne sait encore que lui dire.

— Je suis ici, répète Séraphine avec la voix de sa mère; ce jour-là devait venir, je l'ai si longtemps attendu et il est venu!

— Comment es-tu? lui demande Marcantoine en enflant sa voix pour y faire taire toutes les cordes de la douleur... Tu souffres beaucoup, n'est-ce pas?

— Tu te trompes, papa; je ne souffre point, je suis bien, je ne me suis jamais trouvée aussi bien, je te l'assure.

Marcantoine voudrait y croire, il ne peut. Au premier aspect de Séraphine, quelque chose lui a dit : « Marcantoine, ta fille est venue pour mourir dans son lit de jeune fille. »

— Tu as donc beaucoup souffert? demande-t-il en se donnant du courage. Tu as été fort malade?

— Maintenant, je suis guérie.

— Tu guériras, s'écrie Marcantoine avec force; maintenant, tu dois guérir pour me faire plaisir, parce que je le veux, et ma Séraphine m'a toujours obéi.

— Pas toujours, murmure la jeune femme.

[1] Voir la *Revue de Belgique* du 15 décembre 1887.

Digitized by Google

— Laissons là le passé, laissons-le là, ma fille; pour ton bien et pour le mien, qu'il n'en soit plus parlé. Après tout, hier n'existe pas; le seul temps qui existe, c'est l'avenir; le seul jour de la semaine, c'est demain. Es-tu contente ainsi? »

Séraphine baisse la tête sur sa poitrine et ne dit rien, et son père, s'imaginant la consoler, insiste à voix basse :

— Quant à moi, j'ai tout oublié; oublie aussi, pense à ta santé. Demain, je ferai venir un médecin; il te donnera des remèdes qui te guériront vite. Pour quelques jours, il est inutile que tu t'occupes de la maison; je le vois bien, tu es trop faible...

Séraphine se tait et il continue :

— Nous dirons à Anne-Marie qu'elle reste la nuit aussi chez nous, elle fera la cuisine comme autrefois; je tiendrai les clefs de l'office et de la garde-robe; je tâcherai de ne pas faire de bévues, mais j'en ferai un jour et tu riras et je rirai avec toi. Et à peine tu seras guérie, je te le promets, — il ajoute avec une solennité comique : je te le jure, — je te rendrai toutes les clefs, de la première à la dernière. Es-tu contente, ma fille? Dis, es-tu contente? »

Séraphine sourit mélancoliquement, mais ne répond pas, et le malheureux Marcantoine entend dans le silence la respiration difficile de la pauvre poitrine malade et la voix impitoyable qui répète : « Ta fille est revenue pour mourir dans son lit de jeune fille. » Son cœur jette un nouveau cri; d'autres fibres paternelles s'y sont éveillées. Que reste-t-il maintenant de Monsieur Moi? Un pâle souvenir, comme d'une chose évanouie depuis longtemps. Hier encore, Monsieur Moi frémissait en recevant des lettres, et déjà ce jour d'hier est si loin que cela justifierait presque la bizarre maxime que lui inspira le remords : « Le seul temps qui vive, c'est l'avenir; la semaine n'a qu'un jour et c'est demain. »

Le peu qui reste de Monsieur Moi se trouve en face de Marcantoine pour lui parler de sa fille.

Combien elle a dû souffrir, la pauvre enfant, réduite en un si misérable état d'avoir pensé à demander un second mari! Peut-être, comme tous les malades, elle ne croyait pas à la

Digitized by Google

gravité de son mal, et se berçait de l'espoir de conserver des jours heureux; peut-être n'espérait-elle autre chose que de trouver, dans la maison d'un vieillard égoïste qui ne se ferait pas scrupule de s'emparer de sa beauté et de sa jeunesse, une paisible couche où elle pût fermer les yeux au sommeil de la mort.

Un autre cri jaillit alors du cœur de Marcantoine; toutes ses fibres paternelles sont éveillées maintenant et elles demandent un miracle. A qui? à qui que ce soit, à la nature, à l'Être qui a créé les phénomènes, à l'éternel amour dont il se sent une parcelle endolorie, aux hommes mêmes qu'il a méprisés jusqu'aujourd'hui. Il voudrait se jeter aux genoux de l'enfant malade qui, en souriant, a mis une main brûlante dans la sienne et offre à ses tardifs baisers un front pâle et serein; il voudrait, de son propre sang, lui donner la vie une seconde fois et payer son bonheur à elle de sa tranquillité à lui, qui lui est si chère pourtant. L'idée ne l'effraye pas de veiller des nuits entières, comme un fantôme, dans une mélancolique chambrette, sans cesse incliné sur un chevet pour épier un signe de guérison, sans cesse en lutte contre le sommeil pour ne pas se laisser prendre au dépourvu; l'idée ne l'effraye pas de mourir pour sa fille, pourvu que sa fille guérisse.

Dites : que reste-t-il à présent de Monsieur Moi?

Lui-même s'efforce en vain d'en entretenir le dernier atome qui va se perdre dans son nouvel amour; en vain, il se dit que Séraphine est une part de lui-même, que l'affection paternelle est la forme la plus belle et la plus sainte de l'égoïsme humain. Aujourd'hui, l'odieuse philosophie balbutie, décontenancée.

— Séraphine, dit-il, mettant, sur son front pâle encore, un de ces baisers dont il l'a privée, — ma Séraphine, tu ne me dis rien, n'as-tu donc réellement rien à me dire?

— Père, que veux-tu que je te dise? Que je suis heureuse, que je me sens bien, je te l'ai déjà dit.

— Répète-le, ma petite.

— Je me sens bien, je suis heureuse.

Marcantoine n'est pas satisfait pourtant, mais il n'accuse

Digitized by Google

pas sa fille; il sent que la faute en est à lui si cette première entrevue est quasi muette. Il a fermé toutes les voies par où la confidence s'épanche, en croyant ne fermer qu'une seule porte : le passé.

— Veux-tu me parler de toi, lui dit-il enfin, veux-tu me parler de tes malheurs? Veux-tu que nous oubliions ce grand vide de silence qui nous sépare? Parle, je t'écoute.

— Le passé n'appartient pas à moi seule, murmure Séraphine en baissant les yeux.

Marcantoine a compris, il ne répond point.

— Veux-tu savoir, lui dit-il en baissant la voix, comment ton père a vécu ces dernières années? Il les a vécues en égoïste, ne pensant guère à toi, oubliant presque que tu fusses au monde.

— Cela n'est pas vrai, dit sa fille, tu as toujours pensé à moi et j'en ai des preuves nombreuses. En voici une : la reconnais-tu?

En parlant ainsi, Séraphine tend la main à son père et lui montre un anneau d'or. Marcantoine, renversé, ouvre la bouche pour parler, mais il ne dit rien. Sans le vouloir, il a pris un air d'ingénuité si excessivement rusé que Séraphine doit le menacer du doigt avant d'ajouter :

— Tu croyais que je ne découvrirais pas le secret; en fait, je n'y avais d'abord pas pensé; mais, à peine l'eut-il vu, Iginio se dit : Qui est là-dessous? et il trouva aussitôt qui était là-dessous. Regarde.

Séraphine ôta l'anneau du doigt et fit tourner le châton sur un pivot invisible.

— Regarde, ne semble-t-il pas qu'il dise : Aimez (*ama*)?

— C'est vrai, — balbutie Marcantoine, qui exagère sans le vouloir sa fausse expression de ruse, — c'est vrai. Il dit : Aimez.

— Oui, il le dit; mais il dit aussi : Abate Marc Antoine (*A. M. A.*). Ce sont les initiales de ton nom. Te déplaît-il que mon mari ait découvert ce secret? Si tu savais quel bien cela me fit et en quel moment m'arriva cette consolation tacite!

Il répugne à Marcantoine de se mettre dans la position

Digitized by Google

d'un larron incorrigible qui vole les objets même qu'on lui donne. Cet amour paternel, dont le hasard peut-être et peut-être un amoureux anonyme de Séraphine l'a gratifié aux yeux de sa fille, est certainement un superbe présent qu'on lui fait ; mais il sait bien que, s'il l'accepte, il vole comme un coupeur de bourses. Ah ! si refuser cet éloge était seulement accepter l'accusation d'être un homme oublieux, ou rancunier, ou têtu, il s'empresserait de dire à sa fille : « Ma Séraphine, je ne sais rien de cet anneau, je ne sais rien des autres preuves d'affection dont tu parles, je n'ai fait rien jamais pour me rapprocher de toi, car j'étais rancunier, car j'étais têtu ; mais néanmoins, je t'ai toujours aimée, j'ai suivi en pensée chacun de tes pas, mon amour dédaigné ne t'a pas perdue de vue un instant. » Que ne peut-il parler ainsi et ne pas mentir ! Que ne peut-il, sans mensonge, ne pas paraître un père dénaturé et égoïste !

— Mais tu le sais, — reprend Séraphine, — car je te l'ai écrit. Mes lettres te sont toujours arrivées, n'est-ce pas ?

— Je crois que oui..., balbutie Marcantoine.

— Oui, elles te sont toujours arrivées, celles au moins qui annonçaient une grande joie ou une grande douleur, car chaque fois j'eus la preuve que ton cœur de père battait avec mon pauvre cœur de fille et de mère.

A cette dernière parole, Marcantoine, mettant son âme tout entière dans ses yeux écarquillés, a entrevu les grandes douleurs et les grandes joies de sa fille, et un tremblement agite tout son être.

— Assez..., murmure-t-il ; pour le moment, assez ; tu te fais mal à parler trop... Plus tard, tu me raconteras ton passé, tu me diras tout...

Séraphine, inexorable, répète :

— Le passé n'appartient pas à moi seule.

Et il ne semble pas bon à Marcantoine de cacher son émotion derrière une nouvelle défaite.

— Je le sais, je le sais, — dit-il avec une impatience caressante — chère fille bénie, je le sais. Eh bien ! oui, tu me parleras aussi de lui... Tu l'as donc aimé beaucoup ?

Digitized by Google

De ses yeux même il a vu, dans l'intérieur d'une serre bien close, cette plante se livrer à des oscillations régulières, à un balancement tellement prononcé que le mouvement se communiquait aux fleurs environnantes; le pot lui-même s'agitait de telle sorte que la main d'un homme n'arrivait point à le contenir.

L'idée étant venue à l'auteur d'attacher des grelots à ces feuilles mouvantes, il constata que celles-ci frappaient leurs voisines avec assez de force pour qu'on pût compter les coups : il se produisait alors une sonnerie des plus étranges, permettant d'apprécier à distance l'intensité des chocs. Par moments se manifestaient de « violents accès d'agitation », auxquels correspondait un tintement plus bruyant et plus précipité. Cette turbulence bizarre donnait à l'ouïe la sensation d'une sonnette électrique mal réglée; à la vue, cela faisait l'effet d'une danse de Saint-Guy exécutée par un arbuste en délire.

Descendons plus bas dans la série, et nous rencontrerons, là encore, des organismes végétaux animés de mouvements spontanés.

Le plus remarquable spécimen de ce genre nous est fourni par les spores des algues. A peine écloses, celles-ci se mettent à nager — c'est le mot — au sein du liquide qui les renferme, en s'aidant de leurs cils vibratiles en guise de rames. A les voir manœuvrer ainsi, on les prendrait pour des animalcules en quête de nourriture. Trompés par l'apparence, les anciens naturalistes les ont longtemps classées parmi les infusoires; la confusion était d'autant plus excusable que les corpuscules en question semblent posséder le pouvoir de diriger leurs mouvements. Lorsque surgit devant eux quelque obstacle, ils cherchent toujours à l'éviter. Et si, par cas fortuit, la collision vient à se produire, ils auront soin de le contourner prudemment au lieu de s'épuiser en vains efforts pour le franchir.

Même en laissant de côté ces cas exceptionnels, on peut dire que toutes les plantes sont mobiles en ce sens que les éléments dont elles se composent se déplacent sans cesse. Pris dans son ensemble, le végétal reste cloué au sol, mais la

Digitized by Google

substance vivante de ses cellules est animée, elle, d'un mouvement lent et continu. Le *Chara*, si commun dans nos étangs et nos aquariums, offre un des plus intéressants exemples de cette migration microscopique.

Que conclure de tout cela, si ce n'est que l'*irritabilité* et la *motilité* ne sont nullement un apanage exclusif de l'animalité, et qu'il existe tout au plus sous ce rapport, entre l'animal et la plante, une différence de degré ?

Trouvera-t-on dans les qualités respectives de l'*alimentation* un critérium plus positif? Pas davantage. De même qu'il existe des animaux herbivores et carnivores, on a des plantes se nourrissant en parasites aux dépens de leurs semblables et d'autres qui ne craignent pas de s'attaquer aux animaux vivants pour en faire leur pâture. Parmi ces dernières, rendues célèbres par les recherches de Darwin, figurent le *Drosera* des tourbières, le *Sarracena*, le *Dionæa*, le *Népenthès*. Qu'un insecte vienne à se poser sur leurs feuilles ou s'aventure imprudemment à goûter le suc de leur nectaire, ces carnassiers végétaux saisissent brusquement l'intrus, l'étouffent, le tuent, puis s'en repaissent comme l'araignée de sa proie. Cela fait, la plante rejette au dehors les résidus de sa digestion.

Et quand je parle de digestion, ne croyez pas qu'il s'agisse là d'une métaphore : les parties alibiles du corps de l'insecte sont réellement élaborées, dissoutes, puis absorbées tout aussi correctement que par l'estomac d'un animal supérieur. La preuve en est que le drosera croît moins rapidement — pourquoi ne pas dire qu'il maigrit? — quand on s'arrange de façon à le priver complètement de sa manne vivante.

Faudra-t-il chercher enfin dans la fonction *respiratoire* ce signe différentiel que nous n'avons pu découvrir jusqu'ici? Mais nul n'ignore que la plante respire, et l'on sait de plus, depuis les belles observations de Sachs, qu'elle respire à la manière de l'animal, à quelques variations près dans la proportion des éléments échangés. On a signalé d'ailleurs l'existence de certains animaux inférieurs, entre autres d'une planaire au corps chargé de chlorophylle, dont la respiration s'effectue comme celle de la plante.

Digitized by Google

Il n'est pas jusqu'au *sommeil*, considéré partout comme l'attribut le plus caractéristique de l'animalité, que l'on n'observe chez les êtres appartenant à la série végétale. Car, remarquez-le bien, ce ne sont pas les poètes seuls qui font dormir les plantes. Des savants de premier ordre — parmi lesquels je puis citer Vulpian — affirment expressément l'existence du sommeil chez toutes les créatures organisées, avec cette restriction seulement qu'il s'y montre à des degrés divers et sous des aspects différents.

Qu'est-ce donc, en effet, sinon un sommeil hibernal, plus ou moins assimilable à celui de certains animaux, que l'inertie des plantes pendant la saison froide? Le hêtre dont les branches effeuillées s'engourdissent sous un manteau de neige, le balisier qui se fane aux premiers froids pour percer le sol des pointes vertes de sa tige dès que reparaissent les beaux jours, ne rappellent-ils pas l'écureuil et la marmotte retirés au fond de leur gîte et passant la plus grande partie de l'hiver dans une insensibilité et une immobilité presque complètes? Ne voit-on pas aussi, lorsqu'arrive le soir, la sensitive laisser pendre le long de sa tige ses pétioles alanguis comme les bras fatigués d'un homme qui va s'abandonner au sommeil ?

N'y eût-il dans le monde végétal tout entier qu'un seul exemple de cet assoupissement nocturne, que l'on devrait renoncer à faire du sommeil un signe distinctif essentiel de l'animalité.

Après vingt siècles écoulés, la science n'a donc réussi qu'à confirmer l'opinion professée par Aristote : à savoir qu'il n'existe entre l'animal et la plante qu'une différence du plus au moins, c'est-à-dire que le passage de l'un à l'autre s'effectue par des transitions insensibles.

IV

Si la nature, ou plutôt les manifestations de la vie échappent à toute définition rigoureuse alors même qu'elle évolue sous des conditions normales, quelle ne sera pas notre per-

Digitized by Google

plexité lorsque l'être vivant viendra à dépouiller une partie de ses attributs et que l'une ou l'autre de ses facultés essentielles se trouvera momentanément suspendue! Que sera-ce surtout quand une dépression progressive de l'activité organique amènera la disparition des signes caractéristiques de la vie, ne laissant à l'animal que sa forme extérieure pour le différencier des êtres inanimés?

Ici encore, nous nous heurtons à des états de transition, sortes de phénomènes hors cadre constituant dans leur ensemble le chapitre le plus intéressant peut-être de la biologie et dont l'interprétation a toujours été difficile. Embarrassants problèmes que la nature se plaît à soulever afin d'exercer, dirait-on, la sagacité des savants.

Heureusement que, tout en posant l'énigme, elle fournit les moyens de la résoudre. Pour arriver à bien saisir le jeu d'un appareil, on en ralentit la marche ou même on le démonte pièce par pièce. Eh bien, ce procédé de démonstration, la nature semble ici l'avoir mis en pratique. De temps en temps, elle fait passer en effet sous nos yeux de ces cas où la dissociation graduelle des fonctions nous permet d'isoler virtuellement les éléments constitutifs de la vie.

C'est naturellement dans l'*ordre végétal* que s'observent le plus communément ces exemples de *vie latente*.

Chacun connaît la fameuse rose de Jéricho qui, arrachée du sol et depuis longtemps desséchée, semble refleurir dès qu'on l'immerge dans un vase rempli d'eau. Ses tissus racornis se renflent; ses nervures rigides s'assouplissent; ses folioles rétractés s'épanouissent et s'étalent : on croirait qu'elle va de nouveau se mettre à végéter et à croître comme lorsque ses racines plongeaient encore dans le sable du désert. Ce n'est pourtant là qu'une illusion. La plante — car il s'agit ici en réalité d'une plante et non d'une fleur — est morte et bien morte. L'imprégnation aqueuse de ses fibres n'a fait que lui communiquer un semblant de vie et rien de plus.

Mais il est d'autres plantes qui possèdent à un degré presque inimaginable la vertu de résister aux plus longues et aux plus périlleuses épreuves. Sous une apparente inertie, elles con-

Digitized by Google

servent la plus grande partie de leur activité vitale. La dessiccation, la chaleur, le temps lui-même n'ont aucune prise sur elles.

Certaines bactéries, pour commencer par elles, supportent sans périr une température de 125°, de beaucoup supérieure donc à celle de l'eau bouillante. Des grains de blé soumis à une évaporation poussée aussi loin que possible, exposés ensuite à une température de 100°, ont su germer encore lorsqu'on les a placés après cela dans des conditions favorables de chaleur et d'humidité. Et voyez jusqu'où peut aller cette résistance à la chaleur : des semences de luzerne, recueillies sur des toisons apportées du Brésil pour la confection des draps, ont, au témoignage de Pouchet, gardé intacte leur propriété germinative après avoir subi une cuisson de quatre heures nécessitée par les opérations de la teinture.

N'arrive-t-il pas chaque jour que des graines enfouies dans la profondeur du sol depuis un temps immémorial se prennent à végéter dès l'instant où l'humidité, la lumière, la chaleur, le contact de l'atmosphère viennent les réveiller de leur torpeur?

Des hépatiques desséchées et conservées depuis des années dans des herbiers prennent racine et repoussent quand on les repique dans de la terre humide.

Bien plus extraordinaire encore est le fait suivant — d'ailleurs absolument authentique — rapporté par Charles des Moulins. Une tombe gallo-romaine avait été découverte à la Mouzie-Saint-Martin, dans la Dordogne, en 1834. Au fond du cercueil de pierre se trouvait un squelette dont la tête reposait sur un tas de graines remplissant l'office de coussin. Un archéologue du nom d'Audierne, présent à la découverte, avait recueilli une certaine quantité de ces graines. Quelle ne fut pas sa surprise quand, deux jours après, il s'aperçut qu'elles avaient germé dans le papier qui les renfermait! Il en sema une partie dans des pots, et une autre en pleine terre dans son jardin. Les unes comme les autres ne tardèrent pas à pousser; quelques-unes même portèrent des fleurs et des fruits. C'était de la luzerne, des héliotropes, des centaurées.

Digitized by Google

Or, d'après des évaluations très exactes, le sarcophage devait dater au plus tard du v^e^ siècle : en sorte que les semences en question étaient vieilles de près de *quinze cents ans*. Elles avaient donc conservé pendant plus d'un millier d'années leur aptitude germinative !

C'est un fait non moins avéré que des graines découvertes dans les Pyramides ont donné des épis comme l'auraient fait des semences de l'année. Des graines trouvées dans les tombeaux des momies ont manifesté la même vitalité, ainsi qu'en témoigne une communication faite par le comte de Sternberg au congrès de Stuttgard, en 1834. D'après son propre récit, ce naturaliste aurait réussi à faire germer des semences de graminées recueillies dans des sépultures égyptiennes et provenant d'un envoi du lieutenant von Prokesch. Oubliant de tenir compte de l'état particulier dans lequel devaient se trouver ces graines, il avait échoué dans ses premiers essais. Mais en les soumettant d'abord à une immersion huileuse, puis les semant dans des pots munis de soucoupes remplies d'eau et enterrés profondément sous le sol, il parvint à leur faire produire, comme en pleine terre, des épis mûrs. Et ces graines dataient de quelque chose comme *trois mille ans!*

Dans la même séance, M. Martens rappela que l'on avait vu germer des graines contemporaines des Incas.

Le Musée égyptien de Florence ne conserve-t-il pas encore aujourd'hui une gerbe de blé provenant de grains puisés dans le cercueil d'une momie? N'a-t-on pas vu enfin des grains de froment récoltés au temps des Pharaons et semés, il y a quelques années, à Lichtenhof, près de Nuremberg, donner une moisson assez riche pour qu'à la quatrième génération leur farine ait pu servir à fabriquer du pain?

On aurait tort, d'ailleurs, de s'imaginer que les semences des graminées sont seules à pouvoir vivre ainsi d'une vie latente pendant de longues séries de siècles. D'autres produits végétaux partagent avec elles cette étonnante faculté. C'est ainsi que Houlton, en 1831, a présenté à une Société botanique de Londres une racine bulbeuse arrachée à la main d'une momie et qui s'était mise à germer au contact de l'atmosphère.

Digitized by Google

Si l'on réfléchit bien aux conditions de cette vie latente, on sera tenté d'admettre en principe l'*immortalité* de certaines individualités végétales. Quand, dans une graine cubant quelques millimètres au plus, les échanges nécessaires à l'entretien de l'embryon sont si faibles que sa propre substance y suffit durant plusieurs milliers d'années, et cela sans déchet appréciable, serait-il donc si téméraire de conclure à la conservation indéfinie de son existence?

Il faut avouer, en tout cas, qu'il y a quelque chose de merveilleux dans la conservation de ces minuscules organismes traversant des périodes séculaires sans manifester la moindre décrépitude, sans même qu'il se produise en eux un affaiblissement sensible de la faculté procréatrice, cet attribut essentiel de la juvénilité. N'est-ce pas également une chose curieuse entre toutes que la longévité invraisemblable de ces misérables graines comparée à celle des grands chênes de nos forêts, à celle surtout des colosses végétaux de l'Afrique et de l'Australie?

Sans nul doute, les partisans des causes finales vous diront qu'en dotant ainsi les embryons d'une résistance exceptionnelle, la nature a voulu garantir d'une façon plus certaine la perpétuation de l'espèce. Mais ce ne sont pas uniquement les agents proprement dits de la reproduction — graines et spores — qui se montrent à ce point vivaces. Les mousses, les lichens, les diatomées, occupant à vrai dire les degrés inférieurs de l'échelle végétale, peuvent aussi, bien que dans des limites moins étendues, échapper à l'action dissolvante du temps.

V

On s'explique dans une certaine mesure cette résistance extraordinaire des végétaux inférieurs aux causes habituelles de destruction et de mort. Rudimentaires sont leurs organes et médiocres leurs besoins. Comparée à la nôtre, l'existence des plantes apparaît comme une vie latente, à échanges bornés, à nutrition restreinte. Mais que dire de ces animaux

Digitized by Google

qui, eux aussi, jouissent d'une sorte de survivance et possèdent ce don à un tel degré que l'on s'est demandé longtemps s'il ne s'agissait pas chez eux d'une mort véritable suivie d'une non moins réelle résurrection?

De tous ces animaux *reviviscents*, les *Tardigrades* et les *Rotifères* sont le plus anciennement connus.

On appelle tardigrades de petits acariens habitant les toits des maisons rustiques et vivant au milieu de la poussière et des mousses. C'est sur eux qu'ont porté, il y aura bientôt deux siècles, les observations de Leuwenhoek, celui-là même à qui l'on doit la découverte des bactéries. Examinant un jour un dépôt sablonneux provenant d'une gouttière et recueilli six mois auparavant, il y vit une quantité de tardigrades amincis, ratatinés, gisant immobiles dans le champ du microscope. A peine eut-il laissé tomber une goutte d'eau sur sa préparation que ces corps inertes et rabougris, bombant leur carapace et développant leurs formes, se mirent à ramper sous ses yeux. Ranimés par ce baptême inattendu, ces êtres bizarres semblaient prêts à recommencer une existence nouvelle, lorsque l'évaporation du liquide vint bientôt les ramener à leur premier état.

Ainsi que de Blainville l'a constaté beaucoup plus tard, ces alternatives peuvent se répéter un grand nombre de fois. Seulement, à mesure que l'expérience se prolonge, la revivification — l'*anabiose*, comme dit Preyer — s'effectue avec une lenteur et une difficulté croissantes ; puis il arrive un moment où elle devient définitivement impossible.

Le même phénomène s'observe chez les rotifères, ces curieux animalcules qui hantent les vieux murs ou tiennent compagnie aux tardigrades au milieu du sable et de la mousse des toits. Chez eux aussi, la vie est comme intermittente, et les périodes d'inertie semblent en certains cas dépasser en durée la vie moyenne d'un homme.

Il suffit de recueillir quelques-uns de ces rotifères desséchés et de les humecter d'un peu d'eau pour assister bientôt à une métamorphose des plus inattendues. Sous sa forme inanimée, le corps du rotifère ressemble à une sphère presque micro-

Digitized by Google

scopique un peu côtelée, transparente et légèrement teintée de rose. L'imprégnation commence-t-elle à se faire, la surface du petit globe perd ses rides longitudinales; puis la tête se hasarde hors de sa gaine et l'autre extrémité du corps ne tarde pas à l'imiter. Ses palettes, j'allais dire ses aubes, se dégagent à leur tour; les cils vibratiles qui en garnissent les bords entrent en mouvement, et comme un vapeur que l'on vient de lancer, l'animal se met incontinent à fendre les flots de son océan microscopique.

Vous avez déjà sans doute examiné, par un jour d'été, quelques gouttes de vinaigre ou de bière oubliée au fond d'un verre? Avec un peu d'attention, vous y aurez constaté souvent la présence d'une multitude de petits filaments animés d'un mouvement rapide d'ondulation et sillonnant la masse liquide dans toutes les directions. On dirait des diminutifs de congres nageant dans un rudiment d'aquarium. Ces vermisseaux aquatiques sont les *anguillules* du vinaigre. Eh bien, les anguillules du blé niellé, appartenant au même groupe que les précédentes, ont à l'égal des tardigrades et des rotifères le pouvoir de résister très longtemps, ainsi que l'a établi Needham dès 1763, à une dessiccation que l'on doit croire complète. Des anguillules conservées par Davaine pendant plus de six ans à l'état sec, et sur lesquelles les poisons les plus violents avaient perdu toute action, ont su recouvrer après ce long délai leur activité primitive. Baker prétend même avoir vu renaître des anguillules desséchées depuis vingt-huit ans!

En raison de la simplicité relative de leur structure, les anguillules en voie de résurgence n'offrent pas les extraordinaires transformations rencontrées chez les rotifères. Mais en échange, le cycle de leur existence présente des particularités plus curieuses.

Lorsqu'on examine de près un épi de blé niellé, on remarque que les grains malades sont creusés, sous leur écorce noirâtre, d'une cavité remplie par une fine poussière blanche. Cette matière d'apparence grenue est en réalité composée de filaments excessivement déliés, secs et cassants, au

Digitized by Google

nombre de plusieurs milliers. Enlevez sur la pointe d'un scalpel quelques-uns de ces filaments — dont l'aspect ne rappelle absolument en rien celui d'un animal vivant — et plongez-les, à l'exemple de Needham, dans une petite quantité d'eau. Le filament recroquevillé va d'abord se dérouler lentement, par un mouvement tout automatique, comme s'il éprouvait le besoin de s'étirer après son long sommeil. Fatigué par ce premier effort, il lui arrive souvent de retomber alors dans une complète immobilité. Mais ce repos dure à peine quelques instants : bientôt l'anguillule secoue de nouveau sa torpeur, et, cette fois, le réveil est définitif. Ce sont d'abord des déplacements partiels : le filament s'infléchit, s'allonge, ondule en divers sens. Puis, à la fin, c'est une translation du corps tout entier et l'animalcule se met à serpenter en tous sens au milieu du liquide.

Une fois commencés, ces mouvements ne s'arrêtent plus. Davaine a pu les suivre pendant deux mois consécutifs sans les voir un seul instant se ralentir. Vient-on à les priver d'eau, les anguillules suspendent aussitôt leurs évolutions; leur corps se ratatine, se racornit et ne donne plus le moindre signe de vie. Il faut, si l'on veut les ranimer, les humecter de nouveau.

« Ne croirait-on pas, dit Vulpian, assister à la réalisation des contes charmants qui ont bercé notre enfance, en voyant ce sommeil prolongé après lequel l'animal reprend sa vie au point où il l'a quittée? » Encore faudrait-il ajouter que la baguette des fées n'a jamais endormi et réveillé qu'une fois la Belle-au-Bois-dormant, tandis que la reviviscence de nos anguillules s'exerce dans des limites beaucoup plus étendues. C'est non pas une, mais bien dix fois de suite que l'abbé Spallanzani est parvenu à éteindre et ranimer alternativement chez elles les manifestations de la vie!

Les tardigrades, les rotifères, les anguillules ne sont pas, au surplus, les seuls animalcules jouissant de cette étonnante aptitude. Au dire de Coste, les colpodes, ces infusoires ciliés qui pullulent dans les macérations du foin, en sont également doués. Il en serait de même, d'après Fontana, de certains vers

Digitized by Google

filiformes, les Gordius, connus vulgairement sous le nom de « crins de cheval », qui passent leur vie dans les fossés et les ruisseaux particulièrement exposés au tarissement en raison de leur faible profondeur.

VI

Ces phénomènes extraordinaires qui, suivant le mot de Zacharias, feraient honte à l'imagination d'un naturaliste, appellent une explication.

A une époque où la génération spontanée revêtait le caractère d'un dogme, on devait croire qu'il s'agissait dans ces cas d'un retour effectif à la vie après un anéantissement complet de la vitalité. C'est ainsi que Needham professait l'opinion que ses anguillules étaient absolument mortes et qu'il s'opérait chez elles une véritable résurrection.

La manière de voir du naturaliste anglais fut adoptée par Spallanzani, bien que ses propres observations tendissent à démontrer le contraire. Ce grand expérimentateur avait, en effet, constaté que tous les rotifères desséchés ne revenaient pas à la vie et que le maintien ou la suppression de la résurgence dépendaient du procédé employé pour en opérer la dessiccation. Une chaleur intense, plus que suffisante pour tuer n'importe quel animal supérieur, laisse intacte la reviviscibilité des rotifères quand on les a recueillis dans le sable *sec;* ils la perdent, au contraire, à une température beaucoup plus basse lorsqu'ils proviennent d'un sable humide. Les naturalistes modernes ont en outre montré qu'il fallait une dessiccation lente et progressive pour que l'expérience réussît: la mort est toujours définitive si l'on expose l'animal à une évaporation rapide.

Doyère a fait ressortir plus nettement encore l'importance de ces conditions. Des rotifères et des tardigrades desséchés par lui au maximum dans une étuve ne supportent pas une chaleur dépassant 50°, tandis que les mêmes animalcules séchés à l'air libre par la seule action des rayons solaires, peuvent revivre encore après avoir été soumis ultérieurement à la

Digitized by Google

température énorme de 145°. Avant cela, on avait déjà fait cette ingénieuse remarque que les rotifères habitant le versant méridional des toits offrent beaucoup plus de résistance que ceux de la pente orientée vers le nord.

Quelque chose d'analogue existe pour les anguillules. Leur résurrectivité serait, en effet, très inégale aux différentes périodes de leur existence.

Les observations de Davaine, qui le premier a constaté ce fait, montrent en même temps de quelle curieuse façon l'anguillule sait tirer profit de l'aptitude exceptionnelle dont l'a gratifiée la nature. Il faut savoir tout d'abord que les vermicules du grain niellé ne sont pas des animaux parfaits, mais simplement des *larves*. Lorsqu'on sème le blé malade, l'humidité du sol ramollit et désagrège la coque noire et compacte qui retient les jeunes anguillules prisonnières. Celles-ci, devenues libres, vont immédiatement à la recherche des grains déjà germés et se mettent à grimper le long des tiges. Là, s'il arrive que la sécheresse vient les surprendre, elles s'empressent de rétrograder; elles ont bientôt fait alors de rentrer dans le sol, où elles prennent leur quartier d'hiver. Lorsqu'elles trouvent, au contraire, l'humidité qui leur convient et qu'elles ont réussi à atteindre le jeune épi, elles s'introduisent dans les grains encore verts, s'y cantonnent et y vivent aux dépens de la pulpe laiteuse et sucrée qui deviendra plus tard la substance même du grain. Cette nourriture exerce sur elles l'action maturatrice du miel sur les abeilles; les larves ne tardent pas à se métamorphoser en des animaux parfaits; ces derniers pondent leurs œufs, puis meurent. Les œufs donnent naissance à leur tour à des larves nouvelles, et le cycle recommence.

Or, ce sont les larves seules qui jouissent du privilège de la reviviscence; les formes adultes ont perdu ce pouvoir : elles succombent à la dessiccation comme le commun des mortels.

On voit d'ici la conclusion à tirer de ces diverses observations. S'il était donné aux animaux dont il s'agit, comme au Phénix de la fable, de renaître de leurs cendres, il leur serait à coup sûr indifférent de succomber à tel ou tel genre de mort. Peu importerait également que celle-ci vînt les sur-

Digitized by Google

prendre à telle ou telle phase de leur existence; cela ne devrait, en effet, ni augmenter ni diminuer leurs chances de résurrection. Aussi peut-on dire avec Zacharias : *Nullum animum mortuum verè resurgit.* Une fois mort, aucun animal ne ressuscite. Libre à celui qui croit aux résurrections miraculeuses d'ajouter avec l'auteur cette restriction théologique : *Præter ipsum hominem!*

L'opinion de Needham, on vient de s'en convaincre, ne pouvait survivre à la doctrine qui l'avait inspirée, et la science a dû se mettre en quête d'une interprétation plus objective.

Les uns, et Leuwenhoek fut du nombre, ont prétendu que l'évaporation imposée aux tardigrades et à leurs confrères en reviviscence n'amenait qu'une dessiccation imparfaite. En réduisant à son minimum la proportion d'eau combinée à leurs organes, on déprimerait, sans la détruire, leur activité vitale. L'animal ne serait pas tué, mais seulement engourdi. Et cette léthargie prendrait fin dès l'instant où l'on restituerait à ses tissus leur eau d'imbibition.

D'autres naturalistes vont plus loin. Ils prétendent que la dessiccation n'est qu'apparente. L'enveloppe chitineuse dont le corps de ces animalcules est recouvert s'opposerait, pensent-ils, à l'exhalation effective des liquides organiques. Mais cette thèse se soutient difficilement en présence du racornissement si prononcé du corps tout entier de l'animal, de son extrême friabilité et de la suspension absolue de ses mouvements.

La nature des moyens employés pour l'amener à cet état suffirait d'ailleurs pour contredire une semblable hypothèse. Comment admettre une dessiccation purement fictive quand on voit des tardigrades subir une évaporation telle qu'une exposition dans le vide durant tout un jour ne leur a plus rien enlevé de leur poids? Que dire aussi des expériences suivantes instituées en France par une commission académique? Des rotifères avaient été soumis trois mois durant à l'action du vide dans un espace absolument sec. On les avait ensuite exposés à la température de l'eau bouillante et même au delà pendant toute une demi-heure. Et parmi ces animalcules

Digitized by Google

momifiés d'abord, cuits ensuite, il s'en est trouvé plusieurs qui ont survécu !

On serait tenté de douter de pareils faits s'ils n'étaient absolument authentiques. D'autant plus que pour l'animal comme pour la plante, la présence de l'eau est une des conditions essentielles de la vie. Suivant le mot de Cl. Bernard, *tous les éléments vivants sont aquatiques;* ils végètent dans l'eau et non dans l'air. Le corps d'un animal serait comparable, d'après lui, à ces bocaux dans lesquels on conserve des spécimens vivants de la faune fluviale ou marine : le vase est évidemment entouré d'air, mais ses habitants vivent au milieu même de l'eau. Seulement, il y a lieu —tous les physiologistes sont d'accord sur ce point — de distinguer ici le fluide qui imprègne la substance même des éléments organiques et s'y trouve intimement uni, de celui dans le sein duquel ils sont plongés. A la rigueur, le liquide environnant les éléments pourra se tarir sans supprimer radicalement les échanges. Tant que l'élément organique n'aura pas perdu son *eau de combinaison*, il ne lui sera pas impossible de se suffire à lui-même. Mais qu'il vienne à être dépouillé de ses molécules aqueuses, et il succombera sans retour : la substance organique retombera incontinent dans le domaine de la matière inanimée. Or, l'extraction de l'eau *combinée* étant la plus difficile à obtenir, rien n'empêcherait d'admettre, chez les animaux ressuscitants, que ce premier degré de la dessiccation n'a jamais été dépassé, en dépit du traitement rigoureux qu'on leur a fait subir.

C'est la conclusion à laquelle sont arrivés Pouchet, Ludwig Plate et Fromentel, qui ont expérimenté sur les rotifères, ainsi que P. Hallez, dont les recherches récentes ont porté sur les anguillules du vinaigre.

Une hypothèse toute moderne, émise par Ehrenberg, l'auteur qui a pour ainsi dire créé la science des infusoires, attribuait à nos animalcules, pour expliquer le phénomène de la résurgence, le don de vivre à la façon des amphibies, c'est-à-dire également bien dans l'air et dans l'eau. Leur vie ne serait jamais interrompue ; dans l'un comme dans

Digitized by Google

l'autre milieu, ils pourraient non seulement subsister, mais encore se reproduire. En sorte que les rotifères et les tardigrades vivants rencontrés dans du sable desséché depuis des années ne seraient que *les arrière-petits enfants* de ceux que l'on aurait primitivement recueillis. Mais s'il en était réellement ainsi, on devrait retrouver à l'état de momies les cadavres des parents à côté de leur progéniture vivante.

La question en était là lorsque les études de P. Hallez et d'Otto Zacharias sont venues l'éclairer d'une lumière nouvelle. Opérant sur les anguillules du vinaigre, Hallez s'est assuré que dans les cultures exécutées sur de la colle de pâte réhumectée après dessiccation, on ne voyait apparaître en premier lieu que des exemplaires *jeunes*, de très petites dimensions, et jamais des individus adultes. Une observation plus approfondie lui a démontré que les anguillules complètement desséchées ne revenaient jamais à la vie : leurs *œufs* seuls, encore enfermés dans le corps momifié de la mère, résistaient à la dessiccation et gardaient la faculté de parcourir les phases ultérieures de leur développement. Il y a plus : les embryons se sont montrés assez vivaces pour donner naissance à de jeunes anguillules après une dessiccation qui n'a pas duré moins de trois ans!

Les constatations de Zacharias sont plus remarquables encore en raison des conditions spéciales dans lesquelles il a pu les effectuer.

Dans une petite localité de Silésie, à Grunau, près de Hirschberg, existe depuis un temps immémorial une passerelle faite d'une table de granit jetée sur un ruisseau appelé dans le pays « le Trou aux Grenouilles ». Les intempéries ont creusé à sa surface une sorte de cuvette d'une capacité de deux ou trois litres, se vidant par les temps secs pour se remplir à chaque ondée. Cohn, le célèbre mycologue de Breslau, avait déjà découvert dans ce bassin minuscule un *volvox* particulier qui n'a guère été rencontré ailleurs. Avant cela, Flotow y avait constaté la présence d'une espèce d'algue absolument inédite. Ce n'était donc pas le premier réservoir venu que l'aquarium naturel de la passerelle de Grunau. Il

Digitized by Google

avait déjà sa petite célébrité scientifique lorsque Zacharias, au cours de l'année dernière, se mit à l'explorer à son tour. Chose curieuse, il y retrouva, après un intervalle de trente ans, la même faune qu'à l'époque des recherches de Cohn. Parmi les animalcules dont il était peuplé figurait une quantité de rotifères : pas un brin d'herbe qui n'en portât plusieurs milliers. Or, à côté des exemplaires vivants et adultes, Zacharias a rencontré constamment une masse énorme d'œufs qui tous étaient enveloppés d'une coque épaisse. Et tandis que les animalcules succombaient infailliblement à la dessiccation, les œufs conservaient toute leur vitalité. A preuve qu'après les avoir complètement privés d'eau durant une semaine entière, on les vit, dès qu'ils furent humectés de nouveau, éclore et se développer au bout d'une douzaine de jours.

L'auteur en conclut qu'il ne peut être question, pour cette espèce au moins, d'une véritable rédivivité. Leurs œufs — et rien que leurs œufs — auraient acquis, par la vertu d'une sorte d'accommodation, la faculté de séjourner sans périr dans un milieu absolument sec; et c'est grâce à cette disposition spéciale que les rotifères cantonnés dans l'aquarium de Grunau auraient réussi à se perpétuer aussi longtemps.

Bien que la fossette en question fût alternativement exposée au soleil, à la pluie et à la neige, tantôt débordant sous les bourrasques de l'hiver, tantôt complètement tarie par les chaleurs de l'été, il est certain, en tout cas, que la vie a su s'y maintenir sans discontinuité pendant une période très longue, période que les calculs de Zacharias ont évaluée à un siècle!

D'après cela, les œufs des animaux reviviscents se comporteraient à la manière de ceux des insectes et des vers que protège contre l'évaporation une enveloppe dure et compacte. Les *Branchippes* que l'on voit apparaître aux premières pluies dans les fossés mis à sec, les *Artémies* qui pullulent dans les marais salants à chaque nouvelle submersion, les *Apus* dont la réapparition spontanée se serait produite, au dire de Gervais, dans un baquet vide depuis plusieurs années, toute cette population aquatique serait le résultat de la germination des œufs restés vivants en dépit de la sécheresse.

Digitized by Google

— Je l'aime tant encore! — s'écrie Séraphine en s'illuminant dans toute sa figure.

— Reste tranquille. Aujourd'hui, non, tu pourrais te faire du mal; plus tard.

La face de Séraphine pâlit encore, mais son sourire de bonté et d'indulgence ne disparaît pas.

* * *

Marcantoine a changé de manière et de langage, mais il reste chez lui ce qu'il a toujours été, un petit tyran; il a voulu à tout prix que Séraphine fût malade et se mît au lit pour se guérir. En vain, la jeune femme a protesté que sa pâleur et sa faiblesse n'étaient que les derniers vestiges d'une maladie récente, aujourd'hui vaincue; le professeur a branlé la tête, a déclaré qu'il ne se laisserait pas tromper et l'a forcée à lui obéir.

Avec une émotion facile à imaginer, Séraphine est rentrée dans sa chambre d'autrefois pour donner à son père la consolation de la voir encore dans son lit de jeune fille.

— Quand tu seras couchée, tu m'appelleras, lui a dit Marcantoine, je serai là et je t'entendrai aussitôt.

Il n'y a pas de danger qu'il s'éloigne; il reste fixé là, attentif, derrière la porte; il écoute le frôlement de la robe de soie noire, une robe élégante que sa fille porte avec tant de grâce; puis le bruit des bottines déposées à terre; et à peine a-t-il le temps de se rappeler que ces bottines sont si mignonnes, et de penser qu'il a trouvé dans toute la svelte personne de sa fille les traces d'un bon goût que l'aisance seule ne peut donner, mais qui sans l'aisance ne se justifie point, lorsque la voix de sa fille l'appelle : « Papa! »

Et il entre ému, pendant que Séraphine rit, la tête sous la couverture, heureuse maintenant de ce jeu qu'elle n'imaginait pas devoir réussir d'une manière aussi charmante. Sur la chaise, contre le lit, on ne voit que la robe de soie, et au pied de la chaise les bottines; ingénieuse comme toujours à dis-

Digitized by Google

simuler tout ce qui n'est pas joli, Séraphine a certainement caché le reste dans la garde-robe.

— *Bravissima!* dit Marcantoine, *bravissima;* je retrouve ma Séraphine, je la retrouve tout entière, il n'y manque rien, quoiqu'on n'en voie rien...

Séraphine rit plus fort, la tête toujours sous la couverture.

— Tu ris, dit le pauvre père heureux, donc la guérison commence; et maintenant, laisse-moi t'embrasser, comme lorsque tu étais fillette.

Séraphine abaisse la couverture et montre son beau visage, encore un peu humide, avec des yeux brillant à travers deux larmes qu'y a mises le contentement. Son père s'incline vers elle, et, en l'embrassant au front, il remarque qu'elle a conservé aux oreilles deux gros diamants, faux sans doute, mais qui brillent comme s'ils étaient vrais.

— Es-tu content maintenant? demande Séraphine. Pour te faire plaisir, je me suis mise au lit; toi, pour me faire plaisir, tu vas me laisser me lever. J'ai gardé le lit si longtemps que je ne puis plus m'y voir.

— Nous attendrons le médecin, se prend à dire Marcantoine.

— Mon médecin, qui est célèbre dans Milan, m'a conseillé de me donner du mouvement sans me fatiguer, et de me bien nourrir sans me donner d'indigestion; la recette de celui-là est bonne.

— Qui est ton médecin?

— Le docteur D...

— Ah! s'écrie Marcantoine en grattant du doigt sa tête chauve pour ne pas se perdre en conjectures.

Il le reconnaît : il lui est impossible de persister dans sa première idée.

Ce mystère, dont il a voulu s'entourer à cause du passé, est pénétré, de tous côtés et à tout moment, par mille éclairs qui l'effrayent bien davantage. Mieux vaut cent fois la certitude.

— S'il est vrai que tu te sentes bien, si tu ne crains pas que

Digitized by Google

les forces te manquent, dit Marcantoine en caressant de sa grosse main tremblante le doux visage de sa fille, ma Séraphine, parle-moi de ton passé.

— Le passé n'appartient pas à moi seule, répond la jeune femme.

— Je le sais, tu me l'as dit. Eh bien, parle-moi aussi de *lui*.

Séraphine ne se le fait pas répéter, et commence d'un ton où vibre une émotion naturelle :

— Mon Iginio est l'homme le plus estimable que j'aie connu sur la terre, après mon père; il m'a aimé depuis le premier jour, ainsi qu'il devait m'aimer sans cesse, avec une inaltérable gaieté, comme pour me dire que notre amour était et devait rester une joie. Ce n'est pas de sa faute s'il n'en a pas toujours été ainsi; moi aussi j'ai fait tout pour que nous fussions heureux, et quand le malheur a voulu se montrer, il nous a trouvés forts.

— Le malheur..., balbutie Marcantoine, le malheur s'appelait l'abandon de ton père.

Séraphine lui serre la main et le regarde avec amour, mais ne dit pas non.

— Nous l'appelâmes avant tout l'abandon de mon père, continue-t-elle mélancoliquement, et puis plusieurs fois il prit un autre nom; mais toujours il nous trouva souriants et heureux, car nous nous aimions. Tu n'as pas voulu connaître Iginio, et pourtant il était digne de toi.

Le coup est porté et Marcantoine l'a reçu sans protester. Il se tait pourtant et Séraphine ne peut poursuivre, car l'émotion l'oppresse.

Toutes les craintes de tout à l'heure se réveillent dans l'esprit du malheureux père.

— Tu vois! crie-t-il, parlons d'autre chose; ce sujet te fait du mal.

— Ce sujet me fait du bien, réplique la fille obstinée; laisse-moi te parler de lui. J'ai toujours cru devoir l'aimer davantage et ne pouvoir l'aimer assez, parce que tu ne lui avais pas donné une place dans ton cœur; je voudrais maintenant te voir l'aimer.

Digitized by Google

— Je lui ai tout pardonné ! murmure Marcantoine.

— Merci ! insiste Séraphine ; mais laisse-moi te parler de lui. Quand nous étions en pays lointains, au chaud, au froid, au milieu de cette prétendue famille théâtrale où personne ne s'aime sincèrement, qui me séchait mes larmes, qui me rendait la force, qui me soignait malade, sais-tu qui ? Lui seul. Qui me parlait de toi sans rancune, sais-tu qui ? C'était lui. Quand ton silence pesait sur mon âme, c'était lui qui t'excusait. Oh ! lui, il savait lire dans ton cœur, même de loin, et ne se trompait jamais. « Il faut l'excuser, me disait-il, s'il est un peu sévère, c'est qu'il est habitué à être dans sa chaire. » Cela ne peut t'offenser qu'il parlait ainsi. « Sa science même est sévère ; tu ne peux espérer qu'il t'écrive ; il a juré de ne plus reconnaître sa fille, et même je suis certain que, pour un temps, il ne répondra pas à tes lettres ; mais écris-lui, toi, c'est avant tout ton devoir, et puis cela lui fera du bien. » Et quand, à la veille de devenir mère, en pays étranger, à Bucharest, je reçus ton premier signe de paix, cet anneau qui n'a plus quitté mon doigt, lui, déjà dans le délire d'une fièvre typhoïde qui menaçait de me l'enlever, me dit : « Tu le vois, Séraphine, ton père te pardonne et te dit : Aimons ; il a pris ce moyen de t'exprimer son sentiment, il est bon, ton père, je le connais ; bientôt des présents viendront, tu verras. Mais n'espère pas qu'il t'écrive, il n'y faut pas penser, il est fait ainsi, je le connais. »

Et il devinait juste ; tu ne m'as jamais écrit.

— Non, moi je ne t'ai jamais écrit, murmure Marcantoine en laissant sa tête, assaillie de fantômes, tomber au point de toucher d'un coup sourd le marbre de la table de nuit. — Non, je ne t'ai jamais écrit.

— C'est égal, s'empresse d'ajouter Séraphine en allongeant une main pour lui donner une caresse. C'est égal, ta correspondance muette m'a suffisamment consolée. Nous t'avions offensé et nous ne méritions pas davantage. Quand naquit mon pauvre Marcantoine, Iginio était encore convalescent ; ton cadeau à l'accouchée nous fit guérir plus vite. Nous mangions la soupe tour à tour dans ta coupe et avec ta cuiller, moi d'abord,

Digitized by Google

lui ensuite... Un mois après, il chantait de nouveau, et il eut un triomphe. T'en souviens-tu?

Marcantoine ne répond pas; il a fermé les yeux et il a vu surgir dans l'ombre peureuse un petit personnage qui lui fait mille agaceries pour l'attirer à jouer avec lui. Le pauvre homme voudrait lui faire un grand jeu de baisers, mais le petit est rétif aux baisers, et il n'ose pas lui dire : « Je suis ton grand-papa! »

La scène dans l'ombre varie sans cesse; chaque parole de Séraphine en change un contour, y introduit ou en efface un personnage. Ainsi le petit Marcantoine disparaît pour toujours et le grand-papa, resté seul, ne parvient pas à étouffer un gémissement.

— Quand le petit mourut..., continue Séraphine; mais elle s'arrête et se trouble, car elle a entendu un sanglot.

— Si tu l'avais vu! se reprend-elle à dire lentement après une courte pause, c'était le portrait d'Iginio; il avait, comme lui, les yeux à fleur de tête, plutôt gros et ronds, et il avait déjà son sourire; mais le front était plus haut, comme le tien, et de petites boucles lui descendaient sur la nuque comme à toi.

Elle dit ces paroles en souriant, et elle caressait en même temps les boucles de son père, dernières reliques d'une chevelure superbe qui avait constitué jadis la plus grande beauté de Marcantoine.

— Tout cela, poursuit Séraphine, je te l'ai écrit; mais te le dire de vive voix, ici, dans mon lit de jeune fille, où toutes mes affections se réveillent, où j'ai rêvé tant de bonheur, te le dire ainsi la main serrée dans la tienne, j'y trouve une grande douceur. Toi, père, est-ce que je ne t'importune pas à répéter des choses que tu connais?

— Non, ma Séraphine, cela ne m'importune pas; dis-moi tout, tout, tout, comme si je ne connaissais rien, comme si ton père revenait d'un misérable monde lointain où l'on oublie les personnes qu'on aime. Dis-moi tout.

Marcantoine relève la tête et sourit à sa fille, qui continue : « Je te parlerai de lui, toujours de lui, puisque tu me le

Digitized by Google

permets. Si tu étais entré dans son cœur, si tu avais vu de combien de bonté il était riche, tout d'abord tu lui aurais pardonné l'offense qu'il t'a faite en m'aimant. A Barcelone, un soir, devant un café, un pauvre diable chantait la *Calomnie*, du *Barbier*, en s'accompagnant d'une cithare. Tout le monde riait, mais c'était une cruelle moquerie, car la voix du chanteur était rauque et la cithare fausse; quand le malheureux, qui avait la faim écrite sur toute sa personne, surtout dans les yeux, fit le tour pour recueillir l'aumône, le premier à qui il s'adressa lui dit une vilenie et le second lui tourna le dos. Le pauvre diable, alors n'osant continuer son tour, jeta un regard égaré sur la foule, ramassa le béret qu'il avait déposé à terre et faisait mine de s'en aller. Nous étions assis là près et j'avais attendu, mon obole à la main, que le malheureux chanteur vînt à moi. Sais-tu ce que fit Iginio? D'un œil riant, il me dit : « Attends-moi. » Puis il quitta la table et alla au mendiant : « Prête-moi ta cithare », lui dit-il. Et là, en face de tout le monde du café, au milieu de la foule des passants qui sans cesse grossissait autour de nous, il chanta, comme il sait le faire, l'air de la *Calomnie*. C'était beau, mon père, c'était beau, quoique la cithare fût fausse. Les applaudissements qui éclatèrent m'émurent plus que tous ceux que mon mari recueillait chaque soir au théâtre. Il rendit la cithare au pauvre homme et l'envoya autour de la salle faire la recette. A chaque pièce qui était jetée dans son béret, le malheureux y laissait tomber une larme; j'y laissai tomber aussi une obole et une larme, et peut-être plus d'une femme, faible comme moi, en fit autant. Mais je fis quelque chose de plus, je dis à mon Iginio : « Allons-nous-en », nous partîmes aussitôt, et à peine éloignés de quelques pas dans une rue, je lui donnai un furtif baiser, comme si j'étais sa fiancée. »

Séraphine se tait un moment, puis elle reprend :

« Mon Iginio ne s'est démenti jamais; depuis le jour qu'il fut près de moi, il m'inspira ce courage tranquille et souriant qui est si rare, même chez les hommes. Quand, revenant du Caire en Italie, il nous fallut faire la quarantaine à Naples dans une affreuse caserne, comment avons-nous trompé le temps,

Digitized by Google

si long? En chantant certaines parodies où mon mari faisait tous les rôles à la fois. Le ténor et la prima donna, vraiment malades, étaient restés au Caire; mais il ne supprimait pas pour cela le duo d'amour; c'était le morceau le plus désiré et le plus applaudi : mon mari faisait les deux parties. Il faisait aussi le chœur, parce que les choristes des deux sexes ne voyageaient pas avec nous; et il nous était impossible de garder notre sérieux à la mimique du chœur d'hommes et aux voix en sourdine du chœur de femmes. C'était lui aussi qui improvisait de petites sauteries où il ne dansait pas; lui qui organisait de petits soupers, rien que pour nous garder en bonne humeur. Si on eût laissé faire les autres, on serait mort d'ennui plus vite que du choléra; lui, acceptait les remerciements de tout le monde, mais il n'était satisfait que s'il apprenait de moi qu'il m'avait mise en joie. « Ne te sens-tu pas triste? » me demandait-il souvent. Et quand je lui assurais qu'au contraire, j'étais très heureuse, il me disait : « Tu sais bien que j'ai juré de te rendre heureuse; quand il te semble que je n'y réussis pas ou que je vais commettre une bévue, avertis-moi. » — Puis, le ciel voulut me rendre la consolation qu'il m'avait donnée et retirée; il me vint une petite fille, et nous l'appelâmes Faustine, comme la pauvre maman. Nous étions à Plaisance, quand m'arriva le trousseau que tu destinais à ma fille. Alors aussi, quel bien me firent ces deux mots : *A Faustine.* Ils étaient de ta main, je le reconnus et j'y fis accueil comme à un bon augure. Je t'écrivis alors que Faustine, bénie ainsi par son grand-papa, ne me serait pas enlevée, mais croîtrait, belle et sage, douce image de la pauvre morte dont elle portait le nom, pour te dire un jour son amour...

Marcantoine a relevé sa figure pâlie et, cherchant à lire dans les yeux de sa fille, il ne respire plus. Cette angoisse est courte; elle se dissout dans un soupir, mais c'est un soupir de tendresse.

— Ce jour est venu, dit en tremblant la jeune femme; Faustine t'attend! Elle a aujourd'hui cinq ans, et elle est devenue gentille. On dit qu'elle me ressemble beaucoup; mais je vois

Digitized by Google

en elle toute ma mère. Elle te connaît; elle a vu ton portrait, et nous lui avons tant parlé de toi! L'autre jour, avant que tu m'eusses écrit cette lettre qui m'a comblée de joie et de trouble, elle a cru te voir de la fenêtre et elle t'a appelé en criant : « Grand-papa! grand-papa! » J'étais au lit et j'avais près de moi quelqu'un...

Séraphine s'interrompt; elle rougit dans toute sa figure et elle aussi une anxiété la prend.

— Quelqu'un?

— Oui, quelqu'un qui, ce jour-là, n'avait pas de nom encore, mais qui aujourd'hui en a plus d'un... Il pleurait parce qu'il avait faim, et sa pauvre mère manquait de lait...

— Grand Dieu! bégaie Marcantoine, ton fils, n'est-ce pas? Et ta maladie, c'était...

— C'était cela... répond Séraphine.

Pas autre chose. Après un bref silence, son père demande d'une voie rauque, sans écarter ses mains de son visage :

— Un garçon?

— Oui, un beau garçon; il a juste aujourd'hui quarante jours...

— Imprudente! murmure le père. Et il s'appelle?

— Marc-Antoine-Conrad-Iginio-Marie.

— Marcantoine! Et où est-il?

— En nourrice. Mais Faustine est à la maison et attend sa mère.

— J'irai, moi, dit le pauvre père; la petite me connaît; tu ne bougeras pas, tu pourrais te faire mal. Reste ici tranquille, il est trois heures. C'est l'heure de mon cours au lycée, mais je trouverai un prétexte pour rendre heureux mes élèves.

Ces paroles dites, Marcantoine s'incline pour embrasser sa fille et s'éloigne à la hâte sans se retourner. Il a l'esprit troublé et un grand désordre au cœur. Il sent le besoin d'être seul. Séraphine l'accompagne des yeux jusqu'à la porte, puis elle saute hors du lit où elle était entrée à demi vêtue.

On voit resplendir sur son visage une joie malicieuse.

Digitized by Google

IX

DEUS EX MACHINA.

Il est trois heures, c'est l'heure de la seconde leçon de métaphysique au lycée, mais aujourd'hui l'Être, pris de pitié pour ses créatures, a permis que Marcantoine, sorti de chez lui dans l'intention d'aller annoncer du haut de sa chaire : *brevis lectio* (une courte leçon), ne parût pas même au lycée. Imaginez la joie des êtres de la seconde classe du collège !

Marcantoine se dirige vers la rue lointaine de Turin; fidèle à sa coutume de ne pas se laisser engourdir les jambes, il marche à pied; il a hâte et court, et cependant il pense.

Plusieurs questions obscures sont entrées dans son esprit, auxquelles il n'a pas encore cherché à donner de réponse. En voici une : « Le bouffe Curti, la bonne âme, en quelle condition a-t-il laissé sa veuve? » En écrivant à Monsieur Moi, Séraphine disait qu'elle ne possédait d'autre fortune au monde que son cœur et son art; mais en se présentant chez son père, elle était vêtue avec élégance et portait de gros diamants aux oreilles. Son médecin traitant, dans sa dernière maladie, était le docteur D..., un célèbre « spécialiste », de ceux qui se font prier deux fois et payer quatre. En s'en tenant à cela seulement, et même si les diamants venaient de la rampe du théâtre, la veuve Curti est à son aise.

Cela devait être, d'ailleurs. Un bouffe honnête ne peut, après avoir mis au monde deux enfants, s'en aller *ad patres* en rejetant sa fille sur le dos d'un beau-père qui vivote assez mal de métaphysique.

D'un autre côté, la lettre est formelle : « Je suis pauvre, je ne possède au monde que mon cœur, *et cætera* », et cela est dit à un Monsieur Moi inconnu qui va à la recherche d'une femme dans la quatrième page du *Siècle*. Quelle honte ! pense Marcantoine; ma fille, à peine expiré le terme légal de son veuvage, mère de deux enfants, dont le dernier n'a que

Digitized by Google

trente-huit jours, est disposée à accepter la main d'un anonyme! Quelle humiliation si elle pouvait savoir que cet anonyme est son père! Malheureusement, on peut être assuré que Marcantoine a des entrailles de père et ne le dira jamais.

Mais comment mettre d'accord cette hâte de passer à de secondes noces et cet amour ardent gardé au mari expiré? Que le cœur de la femme soit bizarre, Marcantoine le sait; mais à ce point! La misère seule explique cela, et ne le justifie point. Certainement, Séraphine est pauvre comme elle l'a dit. Non seulement ses diamants sont de la défroque de théâtre, mais aussi sa robe de soie noire. Mais vraiment, Marcantoine ne s'entend pas aux robes de femme.

Le bouffe Curti — quelle merveilleuse perle de bouffe! — a fait simplement la prouesse, ou la farce — appelez-la comme vous voulez — de dérober une fille à un père, de lui donner deux enfants de sexe différent et de mourir pour remettre tout cela au beau père trahi.

N'importe! Marcantoine est préparé à tout. Séraphine est revenue à la demeure paternelle pour n'en plus sortir jamais; la petite Faustine et le petit Marcantoine grandiront entre les murailles où a grandi leur mère, à l'ombre de la même grandeur d'âme, sous la douceur des mêmes câresses. Marcantoine n'est pas riche, mais il a quelques sous à la caisse d'épargne, il tâchera de leur faire porter fruits; aux deux cours du lycée, quand il voudra, il en ajoutera un troisième; et ainsi, avec un peu plus de métaphysique et beaucoup d'économies, bien ou mal, il y aura à vivre pour quatre. Et les registres de l'état civil ne sauront rien de la double sottise qu'une seconde chanteuse (seconde chanteuse! dans quel rôle, ô quinquets de la rampe, avez-vous vu Séraphine sur les planches?) qu'une seconde chanteuse et un professeur étaient sur le point de commettre.

Lorsque l'esprit de Marcantoine s'est tranquillisé sur ce point, d'autres problèmes obscurs se présentent à lui. En voici un : « Qui a commandé le petit trousseau de Faustine? Qui a donné à Séraphine l'anneau avec le secret où se trouve

Digitized by Google

gravé en caractères minuscules le mot : *Ama?* Ce mot contient, en effet, les initiales de son nom, mais comment? Dans cette manière tortueuse : Abate Marc Antoine, comme s'étaient obstinés à le nommer sa fille et son gendre. Les vraies initiales de Marcantoine Abate, au lieu d'un conseil d'amour, auraient composé une particule dubitative, quintessence de toute humaine philosophie (*Ma*, mais). Donc, qui a commandé le trousseau et l'anneau? *Lui!* Qui a envoyé régulièrement les autres présents en échange de chaque lettre? *Lui!* Et ces lettres, où sont-elles allées? Il se rappelle fort bien n'en avoir reçu que trois; à qui les autres sont-elles parvenues?

En ratiocinant ainsi, Marcantoine est arrivé au n° 60 de la rue de Turin.

Il passe droit devant la portière, mais elle le suit et le retient :

— Qui cherchez-vous?

Qui cherche Marcantoine ? Mme Camilla ou Mme Curti ?

— Mme Curti, dit-il.

— Au second étage, la porte en face de l'escalier.

Marcantoine monte, et, sur la porte indiquée, il voit une plaque de cuivre sur laquelle il est marqué simplement : Curti. Il tire la sonnette sans hésiter, mais il lui semble entendre un léger bruit autour de lui, il se retourne et voit une fenêtre avec un rideau blanc que soulève une grosse main. La main disparaît, le rideau se ferme, et voilà que des pas s'approchent de la porte.

Étrange chose ! Le cœur de Marcantoine est ouvert et pourtant quelqu'un y frappe fort en criant : « Ouvre-moi, Marcantoine. »

* * *

La porte s'ouvre, et un petit domestique, haut de quatre mains, avec un petit veston noir haut de quatre doigts, introduit Marcantoine dans une vaste salle à demi obscure. Là, il l'abandonne. Il ne lui a pas demandé son nom, ne lui a pas donné le temps de dire ce qu'il cherche et a disparu. S'il

Digitized by Google

avait plus de souffle dans la voix, le professeur rappellerait ce bambin pour lui faire comprendre... ou pour lui faire entendre... quoi donc?

Marcantoine regarde le salon où il se trouve; s'habituant à l'obscurité, ses yeux commencent à discerner certains meubles de goût exotique, un piano à queue, des tableaux aux cadres dorés sur les murs; il fait un pas et se heurte à un escabeau turc; il baisse les yeux à terre et reconnaît sous ses pieds une peau de tigre. Du milieu du plafond descend quelque chose, c'est une lampe, une magnifique lampe de bronze antique; au fond, sur une colonne, un buste de marbre.

Personne ne vient et il repense à ce nain qui l'a introduit, à la bambine à qui il est venu faire visite et qui lui fait battre le cœur. Bientôt une porte s'ouvrira d'un côté ou d'autre, et un autre nain apparaîtra pour lui dire que la petite demoiselle s'habille et le prie d'attendre. C'est un jeu d'enfants bien connu, le jeu aux *Messieurs*.

Les yeux de Marcantoine sont enfin maîtres de l'obscurité, et embrassent le salon dans son ensemble : il lui paraît un beau salon, meublé avec un certain désordre artistique. Les objets les plus éloignés se rapprochent pour se faire admirer ; les tableaux pendus aux murs sont d'anciens portraits ; le buste de marbre s'anime sous un regard attentif : voici la face ronde, voici le nez, voilà les moustaches, voilà les yeux du bouffe Curti. Et voici d'autres objets qui d'abord se cachaient : une coupe d'argent sur la cheminée; une statuette de bronze supportée par une console entre les deux fenêtres, un gros album de photographies sur la table du milieu, une pendule antique... et quoi encore?

Une porte s'ouvre, et Marcantoine se tourne de ce côté. Ce n'est pas une petite fille!

— On ne se voit pas ici, dit une petite voix fatiguée. On a laissé monsieur dans l'obscurité.

La dame qui a parlé ainsi s'approche d'une fenêtre et l'ouvre. Le soleil, en entrant, éclaire à la fois la physionomie de la salle et de la dame.

Digitized by Google

La salle est vraiment belle; la femme, parfaitement laide.

— J'aime la lumière, déclare la dame, et Marcantoine ne peut se retenir de penser qu'elle a mal placé son affection.

Il n'est pas difficile, même à un spectateur préoccupé, de s'apercevoir sur-le-champ que, nonobstant la franche laideur de son visage, la pauvre dame a conservé quelque illusion sur ses attraits personnels, car son sourire indiscret ouvre à tout propos une bouche hors de gonds, qui se ferme mal et laisse apercevoir une dent canine jaune et une brèche à la gencive supérieure. Elle a les yeux ronds, qu'elle fait tourner d'un air de langueur, comme des pelotes; le nez long, planté au milieu de la face comme une anse recourbée ou toute autre chose pareille, détériorée par l'usage. Pensant à cela comme dans un songe, Marcantoine lui découvre des grâces à la mode qui l'affligent plus que sa laideur même: la dame a une carnation superbement blanche et rose et des sourcils tracés et peints de main de maître. Pour ne pas murmurer contre l'Être, pour ne pas dire que le Père éternel, en faisant la femme à son image et ressemblance, a quelque peu violé volontairement lui-même les règles les plus élémentaires du dessin de la figure en y mettant un luxe inopportun de coloris, Marcantoine voudrait s'assurer si ces sourcils ne sont pas faits avec du liège noirci au feu, si cette peau n'est pas teinte de céruse et de carmin.

— Que désire monsieur? demande l'inconnue, en lui indiquant un siège et lui lançant une œillade assassine.

Monsieur désirerait s'humecter le bout du doigt de salive ou de quelque autre liquide incolore et inodore et en frotter tout doucettement une des joues et un des sourcils de la dame; — il ne lui ferait aucun mal. — Mais ne pouvant exprimer ce désir, il dit sans trop savoir ce qu'il dit :

— Je voudrais voir Faustine.

Le sourire s'éteint sur la face de la dame, et sa bouche se pince autant que possible pour demander :

— Est-ce que Faustine entre là-dedans pour quelque chose? Monsieur n'est donc pas...?

Digitized by Google

Marcantoine comprend qu'il est pris pour un autre et se hâte de se présenter :

— Je suis Marcantoine Abate, professeur de philosophie, père de M^me^ Séraphine, grand-père de Faustine, et je voudrais voir la petite.

Il a mis toute la douceur possible à dire ces innocentes paroles, qui cependant paraissent troubler la dame, qui ne se décide à sourire de nouveau qu'après un mystérieux soupir prolongé.

— Je vais y voir, dit-elle.

Elle dit et s'éloigne d'une marche déhanchée, pendant que Marcantoine, à qui une grande confusion d'idées reste dans le cerveau, fixe les yeux sur la porte par où il imagine que doit entrer sa petite-fille.

Cependant une porte s'ouvre derrière lui et il ne s'en aperçoit pas.

— Celui-là? demande une petite voix.

— Oui, celui-là ; cours et embrasse-le.

Marcantoine se retourne; deux petites mains lui serrent les jambes, et il n'y prend pas garde cependant.

Les épaules adossées au chambranle et les bras pendants, un homme le regarde et lui sourit. Il a la figure rasée et ronde du bouffe Curti; il a les moustaches, et les yeux, et le nez du bouffe Curti, — et ce n'est pas un spectre. C'est le bouffe Curti en personne.

— Grand-papa! dit une petite voix aux pieds de Marcantoine.

Il ne répond pas, n'abaisse pas même un regard vers la mignonne créature qui l'appelle pour la première fois du plus doux nom. D'autres voix, des voix irritées, lui crient sourdement : « Tu es mystifié, et ton mystificateur rit, fier de son œuvre. » Comment? Pourquoi? Il ne le comprend pas encore.

— Grand-papa, répète la petite voix de la bambine; ne le regarde pas, lui; regarde-moi.

C'est lui qu'il regarde et il n'entend rien que la voix qui crie : « Tu es mystifié. »

Digitized by Google

Comment et pourquoi mystifié? Il y voit clair maintenant.

Anne-Marie a trahi le secret de *Monsieur Moi*, le bouffe Curti a imaginé le tour d'adresse, et Séraphine, sa main droite ne s'est pas desséchée en prenant la plume pour se moquer de son père. Ainsi l'abîme qui s'est ouvert devant lui au moment même où il croyait retrouver une seconde fille et une nouvelle jeunesse de cœur, est si profond que Marcantoine ne peut que bégayer :

— C'est une trahison!

— Grand-papa, répète la petite Faustine, prends-moi dans tes bras.

— Mais prends-la donc dans tes bras, lui suggère le bouffe avec une naïveté monstrueuse. C'est Faustine, notre enfant, ta petite-fille?

— C'est une intrigue, une odieuse intrigue! murmure Marcantoine en voyant toujours plus clair dans le noir complot et en se sentant mourir de honte à l'idée que sa fille a connu ses projets de mariage et s'en est moquée.

— Mais prends-la donc dans tes bras, répète le bouffe Curti, en faisant un pas vers son beau-père.

— Ne me parlez pas ainsi, lui dit alors Marcantoine d'une voix sourde, votre conduite est odieuse, et moi...

Il ne peut achever la phrase parce qu'il voit reparaître dans le salon la laide figure de tout à l'heure, et Marcantoine veut éviter le scandale.

— J'ai cherché la petite par toute la maison; où est-elle? ah! te voici, mon trésor!

Le bouffe Curti, que n'a pas déconcerté le mauvais accueil qu'on vient lui faire dans sa demeure, s'avance avec une grande aisance, et, présentant au professeur la dame à la dent jaune et à la chair de lait, lui dit tranquillément :

— Madame Camille, artiste cantatrice, notre bonne amie, qui a la bonté de s'occuper de l'éducation de ma fille, au lieu d'accepter les engagements qui ne lui manqueraient pas.

Madame Camille s'incline, et sans aucune malice d'intention, elle sourit et lance un regard en dessous au professeur,

Digitized by Google

qui s'incline à son tour, mais qui, ayant retrouvé à son genou un joli minois pétulant, ne se relève plus.

Ah ! qu'il est beau, et qu'il est adoré, le joli minois pétulant de Faustine ! Et cependant, la première caresse qu'elle reçoit de la main tremblante d'un grand-père tant attendu est une caresse distraite !

Marcantoine se demande à lui-même si et comment l'existence réelle d'une dame Camille, artiste cantatrice, rue de Turin, n° 60, absout son gendre, ou sa fille, ou tous les deux.

— Madame Camille, dit alors le maître de la maison, je vous remercie bien.

Cela signifie que la dame Camille peut s'en aller; en effet, elle répète la révérence et l'œillade homicide et, faisant un inutile effort pour cacher sa dent rebelle, elle sort, plus déhanchée que jamais.

Restés seuls, le bouffe Curti avance un siège au professeur et lui dit sans cesser de sourire :

— Sieds-toi; tu as beaucoup de choses à me demander et je suis prêt à répondre; la petite ne nous gênera pas.

— Monsieur Curti, répond Marcantoine avec une bien inutile sévérité, je vous prie de ne pas me tutoyer, jusqu'à ce que je vous l'aie permis.

— C'est trop juste, dit le bouffe sans une ombre de raillerie. Prenez place, monsieur le professeur; si la petite vous gêne, déposez-la à terre; ou bien, nous l'éloignerons d'ici.

— Je veux rester avec grand-papa, déclare Faustine en s'accrochant à ses jambes.

Marcantoine reste un instant à réfléchir à sa singulière position et il semble hésiter un peu avant de se décider à accepter un siège. Mais une idée, pleine de hardiesse, et qui peut-être ne manque pas de générosité, lui vient à l'aide et le bouffe Curti la voit venir. Marcantoine s'assied, l'air sévère, puis il prend sur ses genoux la petite, la baise, la caresse, lui sourit; enfin, il tourne vers son gendre pervers sa figure redevenue sévère. Iginio Curti s'assied lui aussi, se frotte les mains et commence :

Digitized by Google

— Je pourrais épargner à moi et à ma fille une juste colère, en laissant durer l'équivoque le plus possible et en vous faisant comprendre plus tard que je suis le seul coupable dans ces circonstances; mais je ne veux pas m'assurer l'impunité du stratagème. Disons-le : votre fille, monsieur le professeur, ne sait rien de rien; le coupable, ce n'est pas le hasard, c'est un homme, un seul.

— C'est vous? demande Marcantoine, cherchant en vain à rester sérieux, pendant que la petite Faustine le regarde et lui dit :

— Grand-papa, dis-moi pourquoi, l'autre jour, quand je t'ai appelé par la fenêtre, tu ne t'es pas arrêté?

— C'est moi, — répond le bouffe Curti, pendant que le grand-papa fait taire le bébé d'un baiser, — moi seul. Hier, Séraphine, en recevant la lettre de son père, n'y comprenait pas grand'chose; moi-même, je rendis peine toute la nuit pour arriver à comprendre que mon beau-père me faisait l'honneur de me croire mort et enterré. Cette idée, par exemple, ne me serait pas venue, je le déclare sans hésiter.

— Grand-papa, dit la petite bavarde, on m'a dit que tu es le père de maman, est-ce vrai?

— C'est vrai, répond Marcantoine avec un filet de voix et en jetant un regard plein de reproches à son gendre.

Ce regard signifie : « C'est ta faute, scélérat, si je ne couvre pas de baisers cette petite bouche qui semble un bouton de rose; c'est ta faute si je ne lui dis pas tout ce que je voudrais lui dire.

Mais le bouffe interprète mal ce regard et il répond d'un geste très humble, qui signifie : « On a fait ce qu'on a pu et cela a bien réussi, je ne puis le nier. »

— Papa m'aime bien, dit l'enfant; n'aimes-tu pas aussi maman? Pourquoi n'es-tu jamais venu? Voilà si longtemps que je t'attends!

Un douloureux silence suit ces cruelles paroles; mais la petite est maligne; elle comprend qu'elle a fait une sottise et s'efforce de la réparer.

— Je le sais, je le sais, pourquoi tu n'es pas venu; je sais

Digitized by Google

que tu aimes maman, tu lui as envoyé des bonbons, tu lui as envoyé la poupée, tu lui as envoyé... »

Iginio Curti se hâte de continuer :

— Je m'étais juré de rendre votre fille heureuse et j'ai cru bien des fois y avoir réussi, mais une chose lui manquait toujours : le cœur de son père. Cette pauvre amie, comme vous savez, a toujours aimé son père. Plus d'une fois, il me vint à l'esprit de mentir pour lui apporter une consolation.

— Je sais tout...

— Séraphine vous l'a-t-elle dit?... J'espère que vous ne l'avez pas tirée d'erreur; ce qui lui a fait du bien jusqu'à présent, peut continuer à lui en faire dans l'avenir; n'est-ce pas votre avis?

Marcantoine fait signe que oui, que c'est son avis; mais, grâce à la petite qui lui a mis les deux mains sur la figure et veut qu'il fasse semblant de les mordre, il ne répond pas autrement.

— Oui, j'ai dû mentir bien des fois. Les premières lettres qu'elle vous écrivit et qui nous revinrent intactes, rien qu'avec le changement d'adresse, de votre main, me furent heureusement remises à moi et je les ai gardées. Les voici.

Iginio Curti tire trois lettres de son carnet et les présente sans affectation à son beau-père, qui, cette fois, ne refuse pas de les recevoir.

— Par la suite, — continue le bouffe en se frottant les mains, — aussi souvent que Séraphine écrivit à son père, j'interceptai les lettres. Vous comprendrez : je ne voulais pas que, revenant à la maison après un voyage inutile, elles fussent reçues par ma femme avant moi. J'ai conservé aussi celles-là, mais je ne les ai pas sur moi, parce qu'il y en a beaucoup. — Faustine, tu as ton grand-papa maintenant, dis-lui qu'il ne s'en aille plus, qu'il reste avec toi, qu'ainsi il aura le temps de jouer avec toi. Mais ne lui mets donc pas les poings dans la bouche, les bonnes petites filles ne font pas cela.

Faustine se retourne toute étonnée en regardant son père

Digitized by Google

qui lui défend une chose si simple, mais elle comprend qu'il faut obéir.

— Quand il fut absolument nécessaire que Séraphine reçût de son père un réconfort, je le fis aussi venir de loin.

— Je le sais, bégaie Marcantoine.

— Mais tout était vain. Vous savez comme est Séraphine ; elle s'était mise en tête qu'elle ne pouvait être heureuse sans les caresses de son père, et je comprenais très bien que je ne pouvais lui en donner une apparence qu'en restant à l'étranger. Je restai à l'étranger.

Marcantoine relève un tantinet la tête, mais il a compris. C'est le signal de la dernière bataille dans l'esprit de l'aïeul, heureux à son cœur défendant. Après un court silence, dont Faustine profite pour ôter la montre du gousset du grand-papa et se l'approcher de l'oreille, Marcantoine, cherchant à cacher une larme dans les cheveux de la petite, tend la main à son gendre sans dire une parole. Iginio la serre en silence et continue :

— Un jour enfin, je me dis qu'il fallait tenter le grand coup ; mon père était mort me laissant héritier d'une modeste fortune, il me restait peu de voix et peu d'envie de chanter ; je dis à ma femme : « Allons à Milan, je donnerai des leçons de chant. Notre fils — j'étais certain que ce devait être un fils — sera milanais et s'appellera Marc Antoine ; mais promets-moi de ne faire aucune tentative pour te rapprocher de ton père, si je ne te le conseille ou s'il ne t'en donne l'autorisation. » Séraphine promit, et nous voici à Milan. Dès le premier jour, j'eus le plaisir de te voir sortir de la maison et je m'informai de tes habitudes. Le jour suivant, Anne-Marie venait saluer son ancienne maîtresse.

— Anne-Marie?

— Oui, Anne-Marie a été un instrument innocent ; elle ne sait quasi rien ; elle sait seulement que son maître et sa maîtresse en sont sur le point de faire la paix et qu'entretemps il faut être fort prudent pour ne pas gâter les choses. Il y a peu de jours — quand était-ce? .. un jeudi, me semble-t-il, oui, jeudi précisément — jeudi donc, Anne-Marie vient à moi

Digitized by Google

et me dit que tu l'as envoyée au bureau du *Siècle*, avec une annonce, à insérer à la quatrième page, deux fois la semaine, le jeudi et le dimanche, pendant trois semaines consécutives, qu'elle avait payée 22 francs et des centimes. — Sais-tu ce que contient cet écrit? — Non. Anne-Marie ne le savait pas, mais elle avait remarqué que l'employé du *Siècle* s'était mis à rire dans ses moustaches en la lisant et qu'à cette vue un autre employé s'était approché pour lire et avait ri aussi, mais toujours avec discrétion. J'en devins curieux, très curieux, mais je ne voulus pas gâter les bonnes qualités d'Anne-Marie, qui est une domestique précieuse, et je n'en dis pas davantage.

— Grand-papa, dit Faustine en jetant sa petite voix dans le premier intervalle de silence, me l'achèteras-tu vraiment, la poupée que tu m'as promise?

— Oui, ma fillette, oui.

— Une poupée grande comme cette autre...?

— Oui, comme cette autre.

Faustine, en entrant dans ce chapitre intéressant, aurait beaucoup de choses à dire; mais on ne lui donne pas la parole, et elle doit se contenter de la caresse muette du grand-papa et du tic-tac monotone de sa montre.

— Il s'agissait de découvrir ton annonce perdue dans la quatrième page du *Siècle*. Ce n'était pas difficile; je savais qu'elle était courte, puisqu'elle coûtait peu, je savais quels jours elle devait être insérée. Je commençai à prendre note de celles qui paraissaient le vendredi et le samedi, et, les confrontant avec celles du dimanche, je n'en trouvai que quatre nouvelles; une offrait un moyen sûr de gagner à la loterie, une autre une villa dans la Brienza [1] avec 20 perches de terrain pour 60,000 francs, la troisième appelait le public à une vente de bouteilles de France, la quatrième était la tienne... »

Un court silence encore.

— L'autre, dit la petiote, a perdu un bras et ne parle plus, mais je l'aime bien tout de même.

— J'ai besoin de toute ton indulgence, poursuit Iginio en

[1] Contrée de la Lombardie entre Milan et le lac de Côme.

Digitized by Google

baissant la voix. Ma première idée fut de t'obliger à lire une à une toutes les lettres de ta fille, en les envoyant à la nouvelle adresse, à Monsieur Moi... Mais cela me parut trop d'audace et je ne pouvais prévoir les conséquences de ta colère. Il fallait autre chose, il fallait te mettre en présence de ta fille d'une manière mystérieuse, éveiller, non ta colère, mais ta curiosité et peut-être ton amour. J'eus recours à Mme Camille. Tu l'as vue, Mme Camille; elle n'est pas belle, mais elle se croit en passe encore d'avoir un second mari, elle le cherche depuis longtemps et ne désespère pas de le trouver. Je lui fis voir l'annonce et lui mis en tête qu'elle devait se risquer. Mme Camille me pria d'écrire moi-même parce qu'elle est Russe et se perd encore dans notre orthographe, notre grammaire et notre syntaxe; j'en priai Séraphine. J'avais une grande confiance dans ma petite intrigue; il me paraissait que, reconnaissant l'écriture de ta fille, tu devrais sentir fondre la glace de ton cœur; mais je n'imaginais certainement pas que, malgré le nom de Camille qui signait la lettre, tu te mettrais en tête que le bouffe Curti avait mis habit bas et que ta fille était veuve pour de bon. Hier encore, quand ta lettre arriva, j'eus peine à la comprendre. Ce matin, je dis à Séraphine : « Ton père t'appelle, va, parle-lui de notre passé, de nos enfants; ne lui parle de moi que s'il le demande; figure-toi que, par je ne sais quel étrange concours de circonstances, il me croit mort. S'il te semble convenable de le tirer aussitôt d'erreur, fais-le; sinon, tais-toi, nous avons le temps. Obtiens son pardon et reviens. » Ainsi elle a fait.

— Séraphine? balbutie le pauvre père, qui a senti se dissiper les ténèbres de ses yeux et de son cœur...

— Elle est allée et revenue...

— Revenue...

— Peut-être, corrige le bouffe Curti. Veux-tu que j'aille voir si elle est rentrée?

Marcantoine comprend le sens de cette demande et il lutte un instant contre lui-même, pour rompre les dernières mailles du point d'honneur et d'un faux amour-propre.

— Tout est prêt, dit Iginio Curti lentement, et la voix lui

Digitized by Google

tremble pour la première fois, tout est prêt pour notre départ. Si vous le voulez, demain même nous partirons.

— Séraphine ne sait vraiment rien? demande Marcantoine, la tête baissée.

— Rien.

— Et Mme Camille?

— Elle attend Monsieur Moi, qui ne viendra pas.

Le professeur lève la tête, un sourire illumine la face de son gendre, mais c'est un sourire mélancolique qui ne peut l'offenser.

— Voulez-vous que j'aille voir si elle est rentrée? répète Iginio Curti.

— Dis-moi encore tu, murmure le professeur sans le regarder et en se baissant pour embrasser la petite fille, qui maintenant est toute occupée à ouvrir et à fermer une pendeloque à médaillon.

— Alors, je vais...

Iginio Curti reste encore un moment à attendre une dernière réponse qui ne vient pas; puis il se retire et disparaît sur la pointe des pieds.

Marcantoine regarde autour de lui; il est seul, personne ne le voit.

— Ma petite Faustine, écoute, laisse-là cette pendeloque, et regarde-moi en face.

La petite le regarde en face, mais sans abandonner la pendeloque.

— Qui suis-je?

— Ah! bien vrai! ne sais-tu donc pas qui tu es? tu es grand-papa.

— En es-tu vraiment sûre, que je suis le grand-papa?

Faustine fait une petite moue de dignité et veut descendre des genoux de Marcantoine, mais il la retient :

— Attends, dit-elle, laisse-moi aller. Et le grand-papa la lâche.

Elle va prendre sur le guéridon du milieu le gros album de portraits, et elle revient chargée de ce fardeau qui la fait chanceler.

Digitized by Google

— Regarde, dit-elle en ouvrant l'album sur les genoux du grand-père; celui-ci, le reconnais-tu? c'est papa! Il est habillé ainsi sur le théâtre dans *Don Pasquale;* attends, je t'en ferai voir un autre plus beau..., regarde ce prêtre, c'est Don Bazile, mais c'est papa... Celui-ci est la petite maman, et celui-ci, sais-tu... Dis un peu s'il n'est pas ressemblant? Regarde... je veux te faire voir...

— Faustine, dit Marcantoine en caressant son intelligent petit minois, Faustine, dis-moi la vérité, aimes-tu bien vraiment le grand-papa?

— Encore! répond la bambine fixée à son idée; mais attends, je veux te faire voir...

— L'aimes-tu beaucoup?

— Oui, beaucoup.

— Combien?

— Tout plein le monde.

Pour Marcantoine, ce n'est pas beaucoup, et alors Faustine se corrige ainsi :

— Mais tous les mondes et toutes les maisons, et toutes les étoiles, et encore d'autres mondes, et d'autres maisons, et d'autres étoiles, — jusqu'à ce que l'indiscret grand-papa trouve enfin que c'est assez.

— Et comment as-tu fait pour aimer un grand-papa que tu ne connaissais pas, qui était si loin, si loin?

— Je ne sais pas comment j'ai fait; on m'a toujours dit qu'il fallait aimer grand-papa et je l'ai toujours aimé.

— Qui te disait cela ?

— Maman et papa. Chaque soir avant d'aller au lit, maman me fait dire au bon Dieu : « Donnez votre bénédiction à papa, à maman et à grand-papa ». Te l'a-t-il donnée, le bon Dieu, sa bénédiction?

— Oui, chérie, il me l'a donnée!

— Ah! s'écrie Faustine sérieusement, en cherchant encore à tourner les pages de l'album.

— Donc, le grand-papa, tu l'as aimé pour obéir au papa et à maman? demande Marcantoine, et pour cela seul?

— Non, aussi parce qu'il m'envoyait de belles poupées et

Digitized by Google

des bonbons; mais laisse-moi chercher, je veux te faire voir mes frères; ne sais-tu pas que j'ai deux frères?

— Deux frères? balbutie l'aïeul.

— Oui, deux; mais l'un est mort, pauvre petit! dit Faustine sans une ombre de tristesse. Le voici, regarde, il s'appelait Marcantoine comme toi. N'est-ce pas qu'il était beau?

— S'il était beau! S'il était beau!

— N'est-ce pas qu'il n'aurait pas dû mourir? Mais il est allé en paradis!

— Ah! les petits enfants ne devraient pas aller en paradis!

— Celui-ci, reprend Faustine, sans s'apercevoir que l'aïeul a les yeux pleins de larmes, celui-ci est l'autre; il est tout petit, tout petit, tout petit; il s'appelle aussi Marcantoine lui. Mais si tu voyais comme il est petit!... Il est tout petit comme cela... mais fort, et papa dit qu'il est très fort; il faut sentir quand on lui met un doigt dans la main comme il le serre!...

Marcantoine fixe ses yeux, voilés par un irrésistible besoin de pleurer, sur ces deux images jamais vues et déjà si aimées, il caresse d'une main tremblante la tête de la fillette et ne dit rien. Puis, une larme tombe sur le livre ouvert et un petit doigt rose l'efface.

— Qu'y a-t-il? demande Faustine.

Le grand-papa a fermé les yeux et pleure. La mère et le père, dans les bras l'un de l'autre, entrent dans le jour de la porte, font signe à l'enfant de rester tranquille.

Elle se tait; seulement, quand une larme tombe sur l'album, elle l'efface d'un de ses petits doigts.

Enfin, l'aïeul, qui a tout entendu, les appelle sans se bouger, sans ouvrir les yeux :

— Séraphine! Iginio!

Et la bambine répète bien inutilement :

— Qu'y a-t-il?

X

LA DERNIÈRE IDÉE DE MONSIEUR MOI.

Aujourd'hui, Marcantoine s'éveille dans son nouveau lit avec une pensée cruelle qui lui est venue en dormant : « Tu

Digitized by Google

es un égoïste, se dit-il à voix basse; tu as vu le bonheur et tu l'as pris; ouvre tes poches, Marcantoine, et restitue ce qui ne t'appartient point; retourne dans ta mélancolique demeure où ont souffert toutes les personnes que tu as aimées; retourne à ton école et va conter à quatre écoliers, qui ne t'écouteront pas, l'histoire de l'Être et des êtres. Pour mieux goûter la douceur des nouvelles affections qui sont entrées en fraude dans ton vieux cœur de sceptique, toi, rusé, tu es devenu malade; mais tu vas mieux aujourd'hui, mon professeur; hâte-toi de guérir et va-t-en. Va-t-en, ce lit n'est pas ton lit, cette maison n'est pas ta maison et ils ne te sont pas dus les sourires qui te saluent ici chaque matin. »

Marcantoine se tâte le pouls et le front : « Tu n'as plus l'ombre de cette fièvre rhumatismale qui t'a obligé de recevoir l'hospitalité dans la maison de ta fille. Ah! pas la moindre ombre! Fais-toi justice à toi-même, Marcantoine, lève-toi et va-t-en sans bruit pour ne pas réveiller tes enfants. Quand ton gendre, ce sournois de gendre, qui t'a conservé l'amour de ta fille et t'a fait grand-père deux fois pour qu'ils fussent trois à t'aimer, ce niais de gendre qui t'a orné d'une vertu que tu n'as jamais connue, qui pour se venger de ton mépris t'a épargné le ridicule, et qui maintenant te prie à mains jointes de lui faire l'honneur d'accepter sa maison et sa table, ce gendre stupide qui veut à tout prix t'arracher à la métaphysique, pour que tu puisses te reposer dans le sein de ta famille selon ton droit légitime, quand cet invraisemblable gendre trouvera le lit vide et le malade parti et courra te chercher dans ta vieille maison, tu lui diras simplement que tu es toujours un égoïste et que tu veux faire pénitence. »

Marcantoine essaye de se lever sur les coudes, puis il appuie la paume de ses mains sur l'oreiller et se soulève un moment ainsi. Oh! joie! il lui semble que les murs de la chambre tournent, que la commode, la garde-robe et le plancher même remuent. Oh! joie! Marcantoine est trop faible! Il ne pourra pas encore quitter le lit.

Marcantoine est trop faible, voilà son excuse. Peut-être il

Digitized by Google

n'a jamais manqué de générosité dans l'âme, peut être son cœur ne fut jamais sincèrement égoïste; mais l'occasion ne s'offrit jamais pour lui de croire à la générosité d'un homme et la force d'aimer son prochain lui venait moins encore quand il l'avait accusé d'égoïsme. Peut-être aussi est-ce à lui-même que manque la force de dompter son propre égoïsme, et c'est pour cela seul qu'il en accuse les hommes et le monde. Il aima la générosité et fut avare; il aima la grandeur d'âme et fut petit, devint sceptique.

« Oui, Marcantoine, c'est là le scepticisme des faibles, qui se compose de beaucoup de vertus tournées à mal. Toi, comme les autres, tu avais fermé ton cœur, non de crainte qu'il ne fût blessé par les laides choses que tu voyais dans le monde, mais parce qu'il te plaisait de ne pas croire à des vertus qui ne t'étaient pas échues en partage. C'est là simplement une des formes de l'égoïsme; mais console-toi, c'est la plus commune et la moins cruelle, celle qui peut être guérie par l'amour. »

Le convalescent sourit à la santé qui lui revient et abandonne à l'oreiller sa tête fatiguée.

— Professeur! lui dit une voix qui maintenant ne l'irrite plus, professeur, comment es-tu?

— Je suis mieux, vraiment mieux; et vous autres, comment êtes-vous? Que fait Faustine?

— Faustine et Séraphine dorment. Anne-Marie était fatiguée et par cela n'était pas prête à se lever trop tôt, j'ai fermé à son insu les volets des fenêtres. Je suis seul éveillé; il est à peine jour. Donc, tu vas bien?

Le bouffe Curti fait cette question avec sa bonne humeur habituelle; il a l'air d'étouffer à chaque phrase un sourire involontaire, mais inoffensif.

— Oui, répond Marcantoine en soupirant, ça va bien; mais j'ai essayé de me lever et je n'y suis pas parvenu; je suis si faible!

Ces paroles prononcées avec l'accent plaintif des malades qui ont l'amour à leur chevet, le professeur semble implorer du regard la pitié.

Digitized by Google

— Quel besoin as-tu de te lever? demande son gendre.

— Mes élèves... balbutie Marcantoine.

— Tu n'en as plus qu'un; c'est-à-dire, non, tu en as deux de différent sexe : tes petits-enfants. Ne l'as-tu pas promis?

— Comment ai-je pu promettre une chose pareille?

— Ne demande pas comment, tu l'as promis et il y avait un témoin, Mme Camille.

Une rougeur fugitive colore les joues de l'infirme et le bouffe Curti en comprend la signification.

— Sais-tu? dit-il sans malice, j'ai en réserve de nombreuses ressources pour quand tu seras guéri.

— Quelles ressources?

— Des lettres à *Monsieur Moi*.

— Ah! Comment...! balbutie Marcantoine, tout étonné que le ton bon enfant de son gendre ne permette à son pointilleux amour-propre pas même l'ombre d'un dépit.

— Je suis allé à la poste et j'ai retiré les lettres qui s'y trouvaient. Et sais-tu? le distributeur m'a demandé si *Monsieur Moi* était moi-même. J'ai répondu, oui. Il y a vingt-deux lettres, tu auras à choisir, si tu as encore cette idée...

— Peux-tu croire?

— Moi, non, répond simplement Iginio Curti; moi, non vraiment; mais enfin, si tu le voulais, nous t'aiderions; mais jusque-là, par exemple, nous te séquestrons.

— Je ne puis, dit le malade d'une voix qui gémit. Je ne puis.

— Pourquoi?

— Parce que j'ai été un égoïste, parce que j'ai aimé d'abord mes aises plus que ma fille, puis ma dignité de père offensé plus que ma fille, et parce que, hier encore, en me réconciliant avec elle, je recommençais à aimer plus que ma fille, la paix de ma vieillesse qui s'approche. Vous m'offrez les loisirs de l'étude, les aises, la tranquillité, toutes les choses que j'ai le plus chéries et qui m'ont manqué en grande partie, et une autre encore que j'ai vue sans cesse de loin et qui maintenant est près de moi et qui m'est la plus chère de toutes, l'affection. Laissez cet égoïste converti faire un acte

Digitized by Google

généreux : je prends l'amour et vous laisse le reste. Je rentrerai dans ma demeure, j'irai dire à chaque objet qui me connaît que Marcantoine est un autre homme; je retournerai à mes lycées et mes élèves sauront qu'au-dessus de tous les traités de philosophie, il y en a un qu'il faut lire de bonne heure et étudier jusqu'au dernier jour de la vie.

Le pauvre Marcantoine sourit en disant ces paroles, il se touche à plusieurs reprises la poitrine, de l'index, en regardant son gendre en face pour l'inviter à deviner.

— Le cœur, dit Iginio Curti. Mais son beau-père lui fait observer que c'est là une page du grand livre, ou tout au plus un chapitre, et le bouffe se corrige : L'amour, — mais le professeur remarque que l'amour est l'essence de cette grande doctrine philosophique, et n'est pas un livre.

Iginio Curti ne souffle plus mot; alors Marcantoine dit avec grande malice :

— Le livre où il faut apprendre à lire de bonne heure est un livre fermé; il est intitulé : *Monsieur Moi.*

Iginio Curti rit, oh! comme il rit à cœur ouvert! Et Marcantoine, la première stupeur passée, goûte un contentement qu'il n'éprouva jamais, en voyant sa sévère maxime accueillie d'un rire si cordial.

Et comme Iginio Curti ne veut pas cesser, Marcantoine à la fin rit avec lui.

— Tu enseigneras à tes petits-enfants à lire dans ce livre, dit Iginio Curti en redevenant sérieux à peine. C'est chose entendue.

— Je m'en vais, insiste Marcantoine; je t'assure que je m'en vais; j'ai été un grand égoïste jusqu'hier; dès demain, je veux faire pénitence; je m'en vais.

Marcantoine essaye de se lever, mais il n'y réussit pas; il est trop faible.

— Hélas! Je ne peux pas!

Le bouffe Curti ne rit plus; dans son cerveau profane, une idée philosophique a pénétré, et d'abord il la regarde tout ahuri; puis, sans en détacher les yeux de son esprit, pour qu'elle ne s'en aille pas comme elle est venue :

Digitized by Google

— Je veux te faire une question, dit-il.

— J'écoute.

— Entre les diverses formes de l'égoïsme humain, n'en est-il pas ou n'en peut-il pas être une qui soit comme qui dirait l'égoïsme de la pénitence ?

Marcantoine ouvre les yeux et la bouche.

— Je ne comprends pas, dit-il ; mais il a compris à demi.

— Toi, poursuit le bouffe Curti, en renonçant à tes occupations pour venir habiter avec nous, tu donnes une consolation à ta fille ; tu me fais plaisir à moi, qui, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, suis le père de tes deux petits-enfants ; tu rends heureux par tes caresses Faustine aujourd'hui, Marcantoine plus tard ; mais si tu t'obstines à dire que tu veux te repentir et si tu refuses ce bonheur, ne te semble-t-il pas que c'est alors que tu serais un égoïste?

SALVATORE FARINA.

ERRATA. — Quelques fautes n'ont pas été corrigées dans le premier chapitre de *Monsieur Moi*. Il est utile de les indiquer ici :

Livraison du 15 décembre, p. 266, § 1, ligne 10e, au lieu de : « En quelques pas, il fut aux vieux portiques de la Porte-Neuve, qu'il traversa sans s'arrêter », — il faut lire : « En quelques pas, il fut aux arcades antiques de la Porte-Neuve, qu'il enjamba sans s'arrêter. »

Page 268, dernière ligne, et 269, ligne 1re, au lieu de : « je ferme le fourneau de la bouillotte », — lisez : « j'enferme la bouillotte dans le buffet. »

Page 269, lignes 7e et 8e, au lieu de : « au cœur des gens qui ne sont pas civilisés », — lisez : « au cœur des gens civilisés. »

Digitized by Google

LES PLACES DE JEU

Quel habitant de l'une de nos grandes villes n'a été vingt fois témoin d'un spectacle tel que celui-ci?

Des enfants ont découvert, le long d'un mur, un coin perdu, un bout de terrain vague. Ils s'y établissent après l'école et le souper; les garçons creusent une fossette et jouent aux billes; les fillettes sautent à la marelle, dansent à la corde ou se renvoient un volant. Ce sont là des passe-temps inoffensifs, en somme, et qui ne peuvent faire tort à personne. Au moment où le jeu bat son plein, on aperçoit au bout de la rue l'uniforme d'un agent de police; au cri : « Le garde-ville est là! » les billes rentrent dans les poches, les raquettes se cachent sous les tabliers, et toute la joyeuse bande s'échappe comme une volée de moineaux; ou si quelques téméraires font bonne contenance et prennent leur air le plus innocent pour attendre que le représentant de l'autorité soit passé, celui-ci ne manque pas de leur montrer l'autre bout de la rue, en ajoutant à son geste de menace assez clair par lui-même quelques injonctions explicatives : Allez! filez! tas de...., etc. Car, aux yeux de la police, tout attroupement de plus de trois enfants est réputé séditieux. Le jeu est un quasi-délit; il engendre des querelles qui dégénèrent parfois en voies de fait. Tout le monde sait d'ailleurs que les gavroches livrés à leurs instincts pervers sont capables des plus noires scélératesses : on en a vu qui faisaient rouler leurs cerceaux — à dessein évidemment — dans les jambes des promeneurs sérieux; d'autres qui envoyaient des boules de

Digitized by Google

neige dans le dos des passants en faisant semblant de viser des bandits de leur espèce; il n'y a pas jusqu'aux petites filles qui ne tendent méchamment des cordes à travers la rue sous prétexte de faire sauter leurs compagnes, mais en réalité pour accrocher les grandes personnes et les faire trébucher. La police, chargée de veiller au bon ordre et à la sécurité, ne peut pas faire la différence entre les jeux nuisibles et les autres; pour elle, il n'y a pas de jeux innocents; elle proscrit donc le jeu d'une manière générale. De son côté, l'enfant, qui est né pour jouer comme l'oiseau pour voler, ne discute pas avec la force plus ou moins armée; il va chercher ailleurs un endroit écarté où de jouer en paix on ait la liberté; il maintient à travers les âges son droit imprescriptible de dégourdir ses membres, de fortifier ses muscles et d'échapper ainsi à la scrofule et au rachitisme. Il accomplit sa destinée, comme la police remplit sa mission. Où veut-on qu'il joue, si si ce n'est dans la rue? La maison n'a pas de jardin, l'école n'a pas de cour, mais un grand préau qui la prive d'air et de lumière; on y marche en rang, à la queue leu leu, on y fait des mouvements de canifs privés de leur ressort, sous l'œil et le commandement du maître; nulle part, on ne trouve « une bonne place » pour courir et gambader librement. Il faut donc que l'on se rattrape sur la voie publique, malgré la dureté du pavé qui rend les chutes dangereuses et le passage des voitures qui ne parviennent pas toujours à s'arrêter à temps pour ne pas écraser nos modernes Alcibiades. Banni de l'école, chassé de la rue, le jeu, l'ennemi, l'outlaw en est réduit à vivre de contrebande.

Dans les classes dirigeantes, il n'en va guère mieux : les longues vacances et les fortes économies permettent, il est vrai, des envolées à la campagne ou sur les bords de la mer; la nature y reprend ses droits, les petits citadins et même les jeunes demoiselles s'y livrent aux divertissements les plus désordonnés avec une exubérance dont on ne les aurait jamais crus capables en les voyant marcher si posément le long des trottoirs urbains. Mais quelques semaines de sauvagerie et d'indiscipline sont loin de compenser la privation,

Digitized by Google

durant des mois entiers, de jeux organisés et vraiment éducatifs. Or, ces exercices physiques, de première nécessité pendant tout le temps de la croissance, ne sont pas plus à la portée des enfants de la bourgeoisie que des enfants du peuple. L'école moyenne les a supprimés comme l'école primaire.

Dans ses *Soixante ans de souvenirs*, M. Ernest Legouvé répond ainsi aux attaques dirigées contre l'internat : « Personne n'a le droit d'en parler avec plus de ressentiment que moi; j'ai été interne quatorze ans! Eh bien! je lui pardonne tout, parce que je lui dois l'*amour du jeu*. Les pensions d'alors avaient sur les lycées d'aujourd'hui une grande supériorité, elles avaient l'espace, Les écoliers d'aujourd'hui ne savent plus jouer, parce qu'ils n'ont pas de place. Nous autres, au contraire, lancés, à l'heure des récréations, dans de vastes enclos de quatre ou cinq arpents, nous avions le champ ouvert pour toutes nos folies de poulains échappés. Je me souviens encore avec émotion de ces parties de barres du jeudi, qui commençaient à une heure pour ne finir qu'à la nuit et où, pendant six heures, la tête en feu, le corps en eau, le chemise ouverte, courant, criant, haletant, rageant, triomphant, je tombais le soir, à l'heure du souper, sur le banc du réfectoire, épuisé, moulu et ravi! De la passion du jeu naquit bientôt en moi la passion de tous les exercices du corps. J'aimai la natation à la folie, et l'escrime jusqu'à la rage. »

Lors même que la grande cour sablée d'autrefois existerait encore à côté du jardin des racines grecques, quand l'écolier d'aujourd'hui trouverait-il le temps de jouer aux barres ou au cheval fondu? Il ne va pas à l'école pour s'amuser, c'est convenu. Il a tant de choses à apprendre, tant de devoirs à faire, qu'il ne peut songer à la chose la plus essentielle, au devoir le plus impérieux, qui est de vivre, de dépenser toutes ses forces, de déployer toutes ses énergies. La récréation est passée à l'état de vieille lune. Il n'a plus même la ressource de l'école buissonnière, depuis que les absences sont enregistrées avec soin; il ne peut plus s'attarder dans les zigzags de l'ancien chemin des écoliers qui a été remplacé par le tramway

Digitized by Google

droit et correct. Aussi, est-il devenu un petit monsieur grave et compassé; il porte un pince-nez, parle politique, tranche la question sociale, prend parti pour le naturalisme contre le réalisme ou vice versa, hante les théâtres et les concerts, parie aux courses et grille des cigarettes.

Ce ne sont certes pas les exercices automatiques de la gymnastique scolaire qui restitueront à notre jeunesse ce que la suppression des jeux libres lui enlève de vigueur et d'élasticité. La nation pédagogique par excellence, l'Allemagne, a compris déjà la nécessité de rendre au jeu la place importante qu'il doit occuper dans tout système d'éducation où le corps n'est pas considéré comme une guenille et la mortification de la chair comme une œuvre pie. Il y a bientôt dix ans que la Saxe et cinq ans que la Prusse [1] ont pris des mesures pour remettre en honneur, dans les écoles de tous les degrés, les jeux traditionnels de l'enfance et de la jeunesse. Le gouvernement belge, c'est une justice à lui rendre, a fait un pas, timide il est vrai, mais néanmoins très significatif, dans la même direction. L'arrêté du 8 août 1883 institua, à Liége et à Nivelles, deux cours temporaires de gymnastique destinés aux personnes chargées de l'enseignement de cette branche dans les établissements normaux primaires. Sans contredit, la tentative n'avait pas l'envergure de l'ordonnance de M. Gossler, qui traçait les grandes lignes et indiquait le but et la portée de la réforme, sans se complaire dans les minuties de l'exécution. Sous ce dernier rapport même, l'arrêté donnait lieu à plus d'une observation. On pouvait se demander, par exemple, s'il était bien nécessaire d'ouvrir des cours et de consacrer trois heures de théorie le matin et trois heures de pratique l'après-midi à l'étude de trois jeux seulement, le croquet, le cricket et le *lawn-tennis*, et s'il ne suffirait pas de fournir aux enfants des lieux de récréation, puis de les *laisser* jouer au lieu de les *faire* jouer, ce qui est souvent le plus sûr moyen de les éloigner du jeu et de ceux qui ont la prétention de le leur apprendre. On pouvait aussi s'étonner

[1] Voir la circulaire de M. Gossler dans la *Revue de Belgique*, année 1885.

Digitized by Google

de voir le croquet réservé aux hommes et le *lawn-tennis* aux femmes, alors que les deux jeux conviennent également à l'un et à l'autre sexe; enfin, le choix même de ces exercices n'était peut-être pas des plus heureux, en ce que leur application à un grand nombre d'élèves aurait exigé un terrain démesurément vaste et un matériel assez coûteux. Mais ces remarques et toutes celles qu'on peut y ajouter n'empêchaient pas l'intention au moins d'être excellente et quelques paroles d'encouragement n'auraient pas été déplacées, de la part surtout des partisans de la gymnastique scolaire ou non. Aucun journal spécial, à notre connaissance, ne s'est donné la peine d'approuver la résolution prise par le gouvernement de rouvrir au jeu les portes de l'école et, comme conséquence inévitable, de favoriser l'annexion de cours spacieuses à tous les établissements d'instruction publique; car on peut bien faire de la gymnastique en chambre et de la natation à sec; mais il semble malaisé de jouer au *lawn-tennis*, au croquet et au criquet autrement qu'en plein air. Faut-il attribuer l'avortement de cette tentative au peu d'accueil qu'elle a rencontré, ou le gouvernement a-t-il reculé devant les difficultés de la tâche? Nous l'ignorons; mais toujours est-il que, les deux cours théoriques et pratiques une fois donnés, on n'entendit plus parler chez nous du mouvement de rénovation dont l'Allemagne avait donné le signal et dont la Belgique avait reçu le contre-coup peu retentissant.

Dans un moment où le « surmenage » est à l'ordre du jour, il ne sera peut-être pas sans intérêt d'insister sur une autre application du même principe d'éducation physique, et de montrer comment on s'efforce ailleurs de combattre par le jeu les funestes effets de l'intellectualisme.

II

Tandis qu'en Prusse un ministre intelligent recommandait aux chefs d'école de propager les jeux traditionnels de la jeunesse, nous voyons se développer en Saxe un mouvement parallèle qui diffère du premier en ce qu'il appelle la famille

Digitized by Google

à concourir, pour sa part, à cette réforme de l'éducation populaire; car, selon les paroles de l'auteur à qui nous emprunterons les principaux détails de notre exposé[1], « le centre de gravité de l'éducation est dans la maison et non dans l'école, qui est avant tout et qui restera un établissement d'instruction, avec cette réserve que toute instruction vraie doit aussi agir éducativement ». L'union étroite de la famille et de l'école, et leur collaboration dans l'œuvre de l'éducation, fut l'une des idées favorites du docteur Schreber, à qui l'on est redevable des places de jeu auxquelles son nom est resté attaché.

Daniel-Gottlieb-Maurice Schreber, né le 15 octobre 1808, d'une famille patricienne de Leipzig, est l'auteur de plusieurs ouvrages de gymnastique médicale, dont il puisa les éléments dans son expérience personnelle[2]. D'une constitution faible au moment de son entrée à l'université, il devint un homme vigoureux, un excellent nageur, un habile cavalier, au moyen d'exercices corporels poursuivis avec autant de ténacité que de méthode. La direction de l'institut orthopédique du professeur Carus, qu'il prit en 1844, lui permit d'étendre le champ de ses observations et de mettre en pratique les principes qu'il avait reconnus. Il introduisit dans son établissement la gymnastique comme moyen thérapeutique et l'appliqua aux vices de conformation aussi bien qu'aux maladies chroniques; mais son meilleur titre de gloire consiste à l'avoir traitée comme un moyen d'éducation des plus puissants, à la différence de ceux qui la considèrent tantôt comme un but, tantôt comme une branche d'étude. Dès 1861, c'est-à-dire peu de temps avant sa mort, Schreber profita de la grande publicité de la *Gartenlaube* pour appeler l'attention générale sur les

[1] Ed. MANGNER, instituteur et président du *Schreberverein* du faubourg sud de Leipzig : *Spielplätze und Erziehungsvereine.*

[2] *Das Buch der Erziehung an Leib und Seele.— Aerztliche Zimmergymnastik. — Das Pangymnastikon. — Kinesiatrik oder die gymnastische Heilmethode — Anthropos*, etc., etc. La Gymnastique de chambre de Schreber, qui en est aujourd'hui à sa dix-huitième édition, a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe.

Digitized by Google

jeux de la jeunesse et leur importance hygiénique et pédagogique, et réclamer des places pour l'organisation de jeux méthodiques. Ce fut le point de départ de la réforme introduite en Prusse vingt ans après, aussi bien que de la création antérieure des *Schreberplätze* de Leipzig, qui nous fournit un exemple remarquable du *self-help* appliqué à l'éducation populaire : avec de très faibles ressources, les places de jeu se sont rapidement développées en Saxe en dehors de toute intervention de l'État.

A coup sûr, la pensée d'offrir à la jeunesse des endroits réservés aux exercices corporels n'était pas nouvelle. En Angleterre, une loi de 1847 avait donné des instructions particulières pour l'établissement de places publiques de récréation. Londres y applique des millions; Bradford a créé cinq grandes places de jeu avec une dépense de près de 4 millions de francs; Leeds en a également cinq, Birmingham neuf. Dans ce pays, où la gymnastique factice du continent rencontre peu d'adeptes, chaque commune a son *cricket-field*, son jeu de *lawn-tennis;* chaque école a son *play ground.* Herbert Spencer constate que, pour les garçons du moins, l'éducation physique ne laisse rien à désirer.

Dans l'opinion de Schreber, pour atteindre complètement le but, il ne suffit pas de livrer simplement à la jeunesse un terrain quelconque; il faut que l'enclos soit approprié à sa destination; il faut, en outre, que les jeux soient réglés et surveillés. Il ne s'agit point, cela va sans dire, d'un contrôle de la police, mais d'une surveillance paternelle qui écarte le désordre et la grossièreté, qui exerce sur le jeu une influence positivement éducative.

Cette idée féconde ne tarda pas à porter fruit. Grâce aux efforts de quelques hommes éclairés et généreux qui se firent les exécuteurs testamentaires des volontés suprêmes de Schreber, la première société d'éducation de Leipzig fut fondée en 1864. Elle comptait à son origine deux cent cinquante membres. Elle prit le nom de *Schreberverein.* On loua une prairie pour cent écus par an, et, le 29 mai 1865, la première *Schreberplatz* fut ouverte dans le faubourg nord-ouest.

Digitized by Google

Bientôt une centaine d'enfants vinrent s'ébattre quotidiennement dans la place pourvue provisoirement de balançoires, de recks, et flanquée d'un hangar qui servait de refuge et d'abri en cas de mauvais temps. On accorda l'entrée libre aux enfants dont les parents n'étaient pas en état de payer la minime cotisation de 4 Ngr. (50 centimes) par trimestre. Plus tard, la place fut entourée d'une haie de mûriers et ombragée d'une double rangée d'acacias; le pourtour fut garni de grands parterres qui trouvèrent de plus en plus d'amateurs et finirent par se transformer en jolis jardinets avec des gloriettes fleuries ; quelques fontaines distribuèrent l'eau nécessaire à l'arrosage. Une maisonnette fut construite pour le gardien, et enfin l'on éleva une halle couverte pour protéger les petits habitués contre les intempéries.

Dans le principe, les parents n'accompagnaient leurs enfants que de loin en loin. Mais bientôt naquit le désir de réunir, dans une grande fête, les familles de tous les sociétaires. Les enfants étrangers y furent admis, moyennant une légère participation aux frais.

Les fêtes d'enfants acquirent plus de vogue d'année en année; elles ont fini par devenir peu à peu de véritables fêtes populaires, pleines d'entrain et d'innocente gaîté, où des milliers d'enfants prennent part aux jeux sous la direction des conducteurs et conductrices des groupes.

Les autres faubourgs de Leipzig où, paraît-il, le vagabondage des rues causait des ravages sans nombre, ont à leur tour créé des *Spielplätze* qui sont, pour tout le voisinage, des centres d'attraction en même temps que des foyers d'assainissement moral.

Les moyens d'éducation des *Schrebervereine* se trouvent parfaitement indiqués et définis dans leurs statuts :

a) La Société prend soin du bien-être physique des enfants en leur ouvrant une place de jeu située dans un endroit sain, entourée de jardins et pourvue de jeux convenables. Elle organise une grande fête estivale et des réunions fréquentes des membres avec leurs enfants. Pendant le semestre d'été,

Digitized by Google

l'occasion est offerte aux enfants de trouver dans l'horticulture une occupation utile et instructive.

b) La Société organise, durant le semestre d'hiver, des réunions mensuelles dans lesquelles des questions d'éducation sont traitées sous la forme de conférences suivies de discussions.

Ces séances, données par des pédagogues, des médecins, etc., ont répandu dans toutes les familles la connaissance de principes rationnels pour l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, renversé des préjugés de toute nature, rectifié des erreurs dangereuses et rattaché de la manière la plus naturelle l'école à la maison paternelle. Parmi les sujets qui ont été successivement mis à l'ordre du jour, nous voyons figurer, outre ceux qui se rapportent à l'hygiène publique et domestique : l'éducation de la première enfance, les devoirs de la mère, les soins à donner aux enfants malades, la préservation de la vue, la formation du goût, l'éducation des filles, le choix d'une vocation, les colonies de vacances, etc., etc. Les points traités dans les conférences sont multipliés par les comptes rendus de la presse ou par des brochures spéciales qui portent ainsi dans toutes les familles des idées saines d'éducation.

Les différentes sociétés se réunissent et tiennent une séance en commun à l'ouverture du semestre d'hiver. D'autres assemblées générales sont, en outre, convoquées extraordinairement lorsqu'une entente est nécessaire pour prendre des mesures qui intéressent tout le monde. C'est ainsi qu'en 1882 toutes les associations se sont groupées pour célébrer le centième anniversaire de la naissance de Frœbel.

La cotisation annuelle pour les membres des deux sexes est de 2 marcs (2 fr. 50 c.) au minimum, payables par semestre et par anticipation.

Le comité de chaque société a pour principaux organes :

1° La commission des jardins;

2° La commission des jeux.

La commission des jardins propose au comité les aménagements nécessaires, les constructions, et sous-loue les jar-

Digitized by Google

dins (la *Schreberplatz* du faubourg-sud n'en compte pas moins de cent cinquante) pour la somme annuelle de 9 marcs, soit moins d'un franc par mois, d'après l'ordre d'inscription des postulants. Le soin particulier du jardinage est l'objet de conférences données par des spécialistes sur l'établissement de jardins de famille, sur la culture des fleurs et des fruits, sur les ennemis de l'horticulture, sur la greffe, la taille des arbres, etc.; il existe à cet effet une modeste pépinière et la création récente d'un petit jardin botanique semble avoir de l'avenir.

L'influence moralisatrice de ce contact immédiat avec la nature a confirmé l'expérience déjà faite ailleurs qu'un enfant qui a donné des soins assidus à une fleur naissante ou à un jeune animal ne s'oubliera jamais au point de casser des arbrisseaux, d'arracher des plantes, de dénicher des oiseaux, de tourmenter ou de maltraiter des êtres inférieurs. Aussi, l'édilité de Leipzig n'en est-elle plus à se plaindre, comme celle d'autres grandes villes, « du déplorable instinct de destruction » de ses jeunes administrés, qui « s'attaquent tantôt aux monuments publics, tantôt à la propriété privée, qui brisent, déchirent, arrachent tout ce qui est à leur portée ». Elle n'a pas besoin de demander au personnel enseignant des écoles primaires de « s'efforcer, par des causeries simples et bien préparées, de faire comprendre aux élèves combien est ingrate, difficile et délicate la mission des agents de police qui doivent veiller à la sécurité de chacun et assurer le respect de la propriété d'autrui [1] ». Une bonne institution vaut mieux sous ce rapport que les sermons les plus édifiants.

Dans l'œuvre des éducateurs saxons, le jardinage n'est pourtant pas l'essentiel : une place Schreber peut fort bien n'être qu'une simple place de jeu. Mais, lorsque les circonstances le permettent, c'est beaucoup aussi de mettre des jardinets à la disposition d'un si grand nombre de ménages, dans une ville où chaque lopin de verdure est convoité par le

[1] Circulaire du collège échevinal de Bruxelles aux chefs des écoles primaires, en date du 27 mai 1887.

Digitized by Google

bâtiment envahisseur. Le jardin, avec son berceau que la vigne embrasse, est le rendez-vous de la famille durant toute la belle saison. La mère y jouit avec son nourrisson de l'air pur et frais; les grands enfants s'empressent d'y accourir aussitôt la classe terminée; le père vient y souper avec les siens après le travail de la journée; il y trouve l'occasion de s'occuper à loisir de ses enfants, de causer avec sa femme; on délibère, on se consulte sur les mille détails de la vie domestique; on rencontre des familles amies, on noue des relations affectueuses. Par les éléments de sociabilité qu'elle développe, la place Schreber n'exerce pas une influence moins salutaire sur les mœurs des parents que sur celles des enfants.

Le second organe du comité a pour attributions la surveillance et la direction des jeux, la conservation des jouets et appareils. Cette commission propose l'acquisition du matériel, élabore le programme des fêtes et en favorise l'exécution.

Pour prévenir tout danger, fût-il imaginaire, les *Schrebervereine* excluent de leurs places de jeu la gymnastique proprement dite, et particulièrement la gymnastique aux engins, qui est abandonnée à l'école et réservée aux hommes du métier. En revanche, ils s'attachent particulièrement aux jeux de mouvement qui aiguisent les sens, développent la force et l'adresse, et entretiennent la bonne humeur.

Du milieu d'avril au milieu de septembre, un certain nombre de membres, choisis pour la plupart parmi les instituteurs, les institutrices et les jardinières d'enfants, président à tour de rôle aux divertissements, en recrutant comme aides de jeunes garçons et des fillettes d'une aptitude reconnue. Les conducteurs ont pour mission non seulement d'amener les enfants au jeu, de le leur rendre familier et de les mettre en train, mais aussi de les surveiller moralement. Si leur seule présence agit déjà efficacement dans la plupart des cas, leur intervention devient indispensable pour arrêter les taquineries poussées trop loin, prévenir les incartades et apaiser les querelles naissantes. Quant au reste, ils se gardent de trop réprimander, commander ou recommander, et de comprimer par là, ou même de tuer la joie et la liberté du

Digitized by Google

jeu. Ils laissent aux enfants toute leur expansion, car un jeu forcé cesse d'être un jeu.

III

Combien ces riants tableaux s'écartent des tristes spectacles que nous avons chaque jour sous les yeux! Où sont, en Belgique, les institutions publiques ou privées qui s'efforcent d'élever la jeunesse conformément à sa nature et non d'après le programme tracé du temps de Charlemagne? Lors même que le jeu n'est pas traité comme un intrus, il est loin d'occuper, chez nous, la place d'honneur qui lui revient dans tout système d'éducation ayant pour objet le développement intégral de l'enfant [1].

La naturalisation de l'œuvre accomplie en Saxe par l'initiative de quelques hommes éclairés présenterait-elle des difficultés insurmontables?

Je ne le pense pas. Les *Schrebervereine* de Leipzig sont établis sur cette triple base :

La commune fournit le terrain; l'école donne le temps; la bonne volonté des particuliers fait le reste.

Examinons séparément chacune de ces trois conditions.

Il existe bien encore, dans nos grandes villes ou dans leurs faubourgs, des terrains qui se prêteraient à une installation convenable, sans qu'il en résultât ni dépense, ni perte; quelques-unes de nos places publiques se trouvent dans ce cas. Parmi les squares, construits généralement dans les quartiers aristocratiques où l'air ne manque pas, les uns pourraient sans grand dommage être convertis en terrains à bâtir dont la vente fournirait à elle seule bien au delà des ressources nécessaires pour créer des places de jeu dans tous les quartiers populeux, tandis que d'autres seraient appropriés directement à leur nouvelle destination. C'est à peine si cette

[1] A peine pourrait-on citer, comme un fait à peu près unique, l'usage introduit depuis quelques étés par la ville de Bruxelles d'envoyer chaque semaine au bois de la Cambre, dans des omnibus spéciaux, les élèves les plus âgés des jardins d'enfants et de les y laisser jouer toute la journée.

Digitized by Google

transformation jetterait une perturbation sensible dans les habitudes des rares commensaux de ces mornes jardins d'agrément, car rien n'empêcherait les quelques bonnes et nourrices du voisinage de continuer leurs commérages dans les places de jeu, et les pensionnés tant civils que militaires trouveraient quelque distraction à y promener leurs rhumatismes. L'aspect de centaines d'enfants se livrant à des jeux en rapport avec leur âge ne serait-il pas plus récréatif pour les yeux et pour le cœur que celui d'arbustes décoratifs, et des joues rouges de plaisir sont-elles moins agréables à voir que des massifs de rhododendrons?

Quant à l'école, les *Schrebervereine* ne lui demandent qu'une seule chose, la réduction au strict nécessaire des heures de classe, de telle sorte que les élèves aient au moins deux après-midi de congé par semaine, sans préjudice du dimanche, où, du matin au soir, ils doivent jouir, sans retenues ni devoirs à domicile, de ce plein repos qu'on ne marchande pas aux bœufs. Et de fait, quand des enfants sont restés une trentaine d'heures par semaine à faire des ronds dans tous les puits de la science, n'ont-ils pas assez largement payé leur tribut à « notre manie enseignante et pédantesque » pour disposer librement du petit reste de leur temps et s'acquitter également envers leur mère nature? Le sage instituteur auquel nous devons les renseignements qui précèdent sur les places de jeu de Leipzig professe peu d'enthousiasme pour les programmes encyclopédiques : d'après lui, les facultés mentales de l'élève ne doivent être exercées que sur des matières ayant en elles-mêmes une véritable valeur éducative; il ne faut offrir à la jeunesse que ce qu'il y a de plus précieux, de plus nécessaire, de plus profitable. « Nous n'avons absolument pas le temps, dit M. Mangner, de lester la tête de nos élèves d'un tas de choses dont nous savons que les trois quarts seront oubliés en moins de rien... Les instituteurs ont à comprendre dans le cercle de leurs branches d'étude aujourd'hui le droit, demain l'économie politique. On demande qu'ils inculquent aux jeunes garçons l'habileté manuelle des relieurs, des serruriers et des menuisiers, ou

Digitized by Google

qu'ils les initient aux mystères du plâtre et de la galvanoplastie, et qu'ils se fassent les teneurs de livres des dépôts des petits capitalistes à la caisse d'épargne de l'école... Les connaissances « d'utilité générale » d'autrefois se sont transformées, sous l'influence des sciences naturelles d'aujourd'hui, en branches d'études complètes pour l'histoire et la géographie, la zoologie, la botanique, la minéralogie, l'anthropologie et l'hygiène, la physique et la chimie, outre l'arithmétique et la géométrie, le dessin et l'écriture; un menu varié pour l'esprit de l'enfant! Ce n'est pas miracle s'il en résulte un estomac gâté, incapable de digérer une nourriture substantielle. »

Pour ce qui est de la troisième condition, la bonne volonté ne se commande pas. Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, il peut y avoir quelque utilité à rappeler le principe de Schreber et de ses disciples : Nous autres parents, nous ne devons pas tout attendre de l'école quand nous voulons avoir des enfants sains de corps et d'esprit, ni tout rejeter sur elle quand nous ne les avons pas. Commençons par nous aider nous-mêmes.

JULES GUILLIAUME.

Digitized by Google

TRAVAUX RÉCENTS

SUR LES ORIGINES DE LA LITTÉRATURE GRECQUE

I

ALFRED et MAURICE CROISET, *Histoire de la littérature grecque.* — Tome 1er : Homère, la Poésie cyclique, Hésiode, par Maurice Croiset, avec une préface d'Alfred Croiset. — Paris, Thorin, 1887.

On peut dire de la Grèce qu'elle nous a donné la grammaire de l'art, comme Rome nous a donné celle du droit privé et l'Angleterre celle du droit public, non en ce sens étroit que l'art grec représenterait le beau absolu, le *Corpus juris* la justice parfaite, et la constitution anglaise l'organisation politique idéale, mais en ce sens que la Grèce, Rome et l'Angleterre nous offrent les évolutions les plus normales, les plus naturelles de l'art, du droit privé et du droit public et que l'histoire de ces trois évolutions types est le guide le plus sûr pour l'étude de toutes les évolutions analogues. Même en faisant abstraction de l'énorme influence que la littérature grecque a exercée sur toutes les littératures qui l'ont suivie, elle reste encore celle dont l'étude est la plus intéressante et la plus utile; que cette étude soit lente à s'élaborer, voilà qui après cela peut paraître bien extraordinaire, mais qui cependant est si vrai que le travail de MM. Croiset est la première histoire vraiment digne de ce nom (le mot n'est que juste) qui est publiée en langue française. Pourquoi a-t-il fallu jusqu'en 1887 avant de voir paraître en France une histoire de la littérature grecque? Le fait n'est pas difficile à expliquer, et M. Alfred Croiset, en faisant, dans la préface du premier volume écrit par son frère, l'historique des travaux sur l'histoire de cette littérature, en a finement observé les principales causes.

Digitized by Google

Lorsque, à la fin du moyen âge, la science vint rendre la vie à la beauté antique, le monde en fut enivré. Les œuvres des anciens devinrent, aux yeux des personnes cultivées, des incarnations du beau absolu et tout, sous peine du crime de lèse-esthétique, dut s'en rapprocher plus ou moins. Les quelques observations qu'Aristote avait induites à postériori des chefs-d'œuvre qu'il connaissait devinrent les règles à priori d'un code littéraire que l'artiste dut désormais avoir constamment devant les yeux. Ainsi s'établit la superstition classique qui, pendant près de trois siècles, émascula la littérature française et, par contre-coup, toutes les littératures européennes qui copiaient gauchement la mode de Versailles. Les savants qui eussent pu réagir contre les préjugés des artistes en étaient eux-mêmes imbus. Ils éditaient les textes avec soin, accumulaient des monceaux de notes; c'étaient des scholiastes admirables; ce n'étaient pas des historiens. Le sens historique n'existait pas d'ailleurs. Au XVII^e^ siècle, Bacon est le seul à penser que l'on ne peut comprendre une œuvre d'art qu'à la condition de reconstituer par la pensée le milieu qui l'a vue naître. Au XVIII^e^ siècle, Vico est le premier à lancer l'idée qu'Homère n'est pas un lettré en manchettes de dentelles et en perruque, polissant des hexamètres sur un beau sujet, d'après des règles qu'Aristote devait formuler un peu plus tard, mais la Grèce héroïque elle-même célébrant ses exploits. Mais ce n'étaient là que des voix isolées, et le sens historique ne se développa qu'à la fin du siècle passé et au commencement de celui-ci, sous l'influence de Herder, de Kant, de Gœthe et de Hegel. Les universités allemandes qui avaient conservé le dépôt de la forte érudition furent, pour les idées nouvelles, un terrain fertile. Deux savants de génie y opérèrent la réforme dans le domaine des choses grecques. Le premier, Winkelmann, créa l'histoire de l'art plastique; le second, Wolf, fraya le chemin à l'histoire littéraire en démolissant pour toujours, sans toutefois le remplacer d'une façon satisfaisante, le plus gros des préjugés qui l'entravaient, la croyance à l'existence d'Homère comme auteur des poèmes épiques. Il fut suivi de Boeckh, de Welcker,

Digitized by Google

de Bernhardy et enfin, d'Otfried Müller, qui le premier traça une esquisse superbe, mais malheureusement inachevée, de l'histoire de la littérature grecque (1840). Il n'en fut pas tout à fait de même en France. Le sens historique fut beaucoup plus lent à pénétrer dans les œuvres de l'érudition classique. Il eut le tort de se présenter en même temps qu'une révolution littéraire dirigée en grande partie contre le XVII^e^ siècle français; le gilet rouge de Théophile Gautier fit peur à tous ceux qui avaient été élevés dans la tradition du grand siècle. On continua à parler d'Euripide sur le même ton que de Racine, comme avec l'arrière-pensée, bien maladroite cependant, de défendre ainsi la cause de la vieille tragédie. D'autre part, l'érudition classique, beaucoup plus faible en France qu'en Allemagne, ne permettait guère aux savants de trouver les idées neuves qui sont toujours le fruit de pénibles recherches bien conduites. Les points de vue étroits de l'ancienne critique subsistèrent donc, plus ou moins modifiés sous l'influence des travaux allemands. 1830 n'avait pas suffi. La science française ne fut régénérée qu'à la fin du second empire. Une forte génération apparut alors et, sous la direction de M. Duruy, auquel Napoléon III eut, pendant plusieurs années de suite, la sagesse de confier les affaires du haut enseignement, opéra la réforme. L'École pratique des hautes études d'histoire et de philologie de Paris en fut le boulevard. Le mouvement aujourd'hui a pleinement réussi, et, grâce à certaines qualités du génie français, les fortes études sont maintenant cultivées par nos voisins du Sud avec presque autant de succès que par nos voisins de l'Est. L'histoire de la littérature grecque de MM. Croiset, dont nous annonçons aujourd'hui le premier volume, doit être considérée comme un des beaux monuments de cette renaissance, dans le domaine de l'érudition classique, et en ce sens, son apparition méritait à elle seule d'être signalée à part, ainsi que nous l'avons fait.

Venons maintenant à l'ouvrage lui-même.

MM. Alfred et Maurice Croiset sont deux frères, enseignant les lettres grecques, le premier à la faculté de Paris, le second à celle de Montpellier. Leur collaboration dans

Digitized by Google

l'œuvre actuelle ne paraît pas devoir être un obstacle à son originalité. Chacun d'eux s'est, en effet, réservé exclusivement une part du travail, et le rôle de l'autre consiste uniquement dans le conseil. Chaque volume portera donc la marque d'une personnalité. Le premier est de M. Maurice Croiset. On y retrouve toutes les qualités de la bonne science française : la prudence vis-à-vis de toutes les théories extrêmes, la clarté dans le débrouillement des questions obscures, l'art de rejeter dans les notes tous les détails accessoires, enfin, un goût délicat mêlant à l'explication des faits de fines observations de critique d'art.

Voici les principaux points de vue présentés dans ce premier volume.

L'introduction forme une belle étude générale sur le génie grec et la langue qui l'exprime. Souplesse à tout comprendre et à tout faire, dont Hermès est le type divin, Ulysse, le type héroïque et dont malheureusement, aux jours de décadence, le type humain déformé sera le rhéteur superficiel; sérénité d'âme semblable à celle de leur ciel pur; conceptions toujours nettes et précises comme les contours de leurs petites montagnes; horreur pour le gigantesque et le vague sont les caractères les plus essentiels de la tournure d'esprit des Grecs. Ceux de leur langue ne sont pas moins excellents. La richesse de ses voyelles en nuance la couleur; son accentuation délicate en fait une musique; les mots s'y composent, en gardant toujours leur valeur propre, sans jamais se confondre; sa conjugaison note avec une précision presque unique tous les modes de la pensée (subjonctif et optatif avec ou sans ἄν), comme tous les moments de l'action (imparfait, aoriste, parfait); sa syntaxe, enfin, est la plus libre de toutes, à la fois enfantine et savante, soumise uniquement à la logique réelle de chaque cas particulier, et non à un système de règles déduites à priori par des pédants.

Le chapitre premier est consacré aux primitifs bégaiements de l'art littéraire en Grèce, à ces hymnes en l'honneur des dieux dont aucun n'est venu jusqu'à nous, mais où l'on doit cependant chercher les origines de l'épopée. Autant qu'on

Digitized by Google

peut le deviner, cette littérature eut l'évolution suivante : A l'origine, les hymnes étaient de simples formules magiques, par lesquelles on forçait le dieu à intervenir, en l'interpellant d'une manière précise [1]. Avec le temps, la partie narrative, dans laquelle on célébrait les aventures du dieu, sa naissance, sa victoire sur un monstre, etc., prit plus d'importance. Des concours furent organisés à l'occasion des grandes fêtes religieuses. Le chanteur public, l'aède, voyageant de sanctuaire en sanctuaire, apparut et petit à petit remplaça l'histoire du *dieu*, le *mythe*, par la *légende*, l'histoire d'un *héros*, au fond doublet du dieu sur lequel il venait se superposer [2]. Le chant épique naquit de cette transformation. Les légendes et les traditions de chaque localité se précipitèrent dans le nouveau moule, et il ne resta plus bientôt de l'ancien que deux choses : l'usage de débuter par une invocation et celui de chanter [3] les exploits des héros aux grandes fêtes religieuses. Les événements politiques firent bien vite prendre l'essor à la nouvelle forme littéraire. A partir du XIIe siècle, il se produisit dans la Grèce continentale de grands bouleversements dont la principale conséquence fut une émigration en masse vers les îles et les côtes d'Asie mineure. Les souvenirs des luttes que les émigrés durent entreprendre contre les indigènes se groupèrent autour d'un seul fait, de réalité historique douteuse, le siège de Troie. Les légendes jadis isolées d'Achille, d'Aga-

[1] De là ces épithètes convenues : (Ἀθήνη) γλαυκῶπις, (Ἥρη) βοῶπις, dont l'usage s'est maintenu dans l'épopée.

[2] Je ne comprends pas bien le dédain de M. C. (p. 77) ainsi que des autres historiens pour les hymnes homériques envisagés comme moyen de nous représenter les hymnes qui ont précédé l'épopée. Bien que de beaucoup postérieurs aux chants épiques, ces hymnes m'ont toujours paru devoir être considérés comme des survivances d'un genre littéraire antérieur et pouvoir, par conséquent, servir à en expliquer la nature. Si nous n'avions plus ni l'*Iliade*, ni l'*Odyssée*, nous serions réduits à nous en faire une idée d'après l'*Énéide*. Pourquoi ne pas chercher à comprendre les hymnes que l'on a faits avant Homère d'après ceux que l'on a faits après? Le fait que ces hymnes ont servi de prélude aux récitations épiques (cf. p. 584) me paraît notamment une des traces de leur forme primitive.

[3] Mieux vaudrait dire : chantonner, car la récitation de l'aède, s'accompagnant sur la cithare, n'était pas un chant véritable.

Digitized by Google

memnon, d'Ulysse, etc., y furent rattachées. Une légende globale, centralisant les fils de toutes leurs traditions et de toutes leurs légendes, en sortit et devint le patrimoine commun de ces Grecs. L'épopée naissante s'en empara ou, pour être plus exact, la dégagea elle-même. Ce que la foule savait en gros, les aèdes vinrent le lui raconter en détail. Prenant pour sujets les épisodes les plus en faveur, ils composèrent des morceaux de poésie qui n'étaient liés entre eux que par une donnée très générale, la tradition connue de tous (οἶμη), route [1] qu'ils suivaient au milieu de toutes leurs inventions. Parmi ces chants, quelques-uns furent vite distingués; plus beaux ou plus goûtés de la foule, ils devinrent le centre de tous les autres; on les imita et on les compléta tout à la fois en évoquant les parties de la légende qui s'y rattachaient. Quelques groupes de chants de plus en plus considérables et de plus en plus unis formèrent bientôt le répertoire des chanteurs publics.

M. Croiset, ayant ainsi préparé le terrain pour son étude de l'épopée, aborde le problème de la formation de l'*Iliade*. Après en avoir disséqué patiemment l'ensemble et les parties dans le chapitre II et discuté dans le chapitre III les différents systèmes que l'on a imaginés pour en expliquer la structure, celui de l'unité primitive (Nitzsch et Otf. Müller), celui des petits poèmes indépendants (Wolf et Lachmann) et enfin les systèmes intermédiaires de Grote et Kœchly, il nous donne (p. 194-213), ce qu'il considère comme la *vérité probable* et que l'on peut résumer comme il suit : Un aède de plus de génie que ses prédécesseurs et possédant admirablement toutes les ressources d'un art qu'une pratique déjà longue (entre 1000 et 900) avait perfectionné, composa (entre 900 et 800 environ) une série de morceaux sur un épisode de la légende troyenne. Il célébra la *Querelle entre Achille et Agamemnon* dans un chant qui est devenu le livre I[er] de l'*Iliade*, ses conséquences terribles, *Les Achéens vaincus malgré les exploits d'Agamemnon*, pièce qui se retrouve dans le livre XI, enfin le *Retour d'Achille*

[1] C'est le sens propre du mot οἶμη.

Digitized by Google

au combat et sa victoire sur Hector, morceau dont le livre XXII a conservé le plus de traces [1]. Ce groupe de chants servit de cadre et de modèle à ses successeurs. Leurs productions, inspirées, soit par d'autres points de la légende, soit par le développement naturel du sujet déjà admis, vinrent se placer à côté des premières. Ce furent les *Exploits de Diomède* (livre V), imitation géniale des *Exploits d'Agamemnon* (livre XI), les *Adieux d'Hector et d'Andromaque* (livre VI), l'*Ambassade* (livre IX), etc. Tous ces chants avaient une vie demi-indépendante, en ce sens qu'ils se complétaient sans être le moins du monde indispensables les uns aux autres. Il ne faut pas nous laisser dominer ici par ce que M. Croiset appelle très justement notre « superstition du livre immuable dans sa forme première ». On pouvait les remanier, y enchâsser toujours de nouvelles choses. Ils n'avaient d'ailleurs pas de place fixe dans une série chronologique déterminée. On les récitait chacun à part. Le public, au courant des tenants et aboutissants de l'οἴμη, pouvait les comprendre isolés. Ce n'est que plus tard (entre 700 et 600 environ), que des aèdes moins artistes, voulant mettre de l'ordre dans la masse encore flottante des chants, composèrent des pièces de raccord (par exemple le livre VIII) et aboutirent à donner à l'ensemble de l'œuvre l'aspect qu'elle a actuellement.

Après avoir, dans un très bon chapitre (le quatrième), étudié le poème en tant qu'œuvre d'art, versification, allure des narrations, développement des caractères, etc., M. Croiset arrive à l'*Odyssée*. Il lui consacre également trois chapitres : le premier (V) contient l'analyse du poème ; le troisième (VII) est une étude sur l'art qui s'y manifeste ; le second (VI) est destiné à exposer tous les systèmes inventés par les savants pour expliquer sa formation. Voici, en quelques mots, celui qu'adopte M. Croiset (p. 335-343) :

La légende troyenne comprenait deux éléments principaux : d'une part, les récits des *prouesses* des héros devant Troie (ἀριστεία). Un d'eux avait attiré les autres et formé

[1] La *Patroclie* (livre XVI) faisait-elle partie de ce groupe primitif ? Cela est plus douteux (cf. p. 195).

Digitized by Google

l'*Iliade;* de l'autre, des récits racontant d'une façon plus ou moins sommaire les *retours* (νόστοι) des Achéens dans leurs foyers. Aux environs de l'an 800, mais plutôt après qu'avant, un aède eut l'idée de détacher de cette nébuleuse des νόστοι un épisode : les *Récits d'Ulysse chez Alkinoos*, qu'il traita dans quelques morceaux que l'on retrouve dans l'*Odyssée* à partir du livre IX ; ce sont ces morceaux qui ont constitué le noyau du second poème épique. Un autre aède, ou peut-être même simplement le premier encouragé par son succès, fit précéder les récits d'Ulysse d'une série de chants leur servant d'introduction dramatique : *Ulysse quittant Calypso* (livre V), *Nausikaa ou son arrivée chez les Phéaciens* (livre VI) et sa *Réception par Alkinoos* (livre VII). Une nouvelle série de chants se développa ensuite pour raconter le retour d'Ulysse à Ithaque et la manière dont il reprit possession de son trône et de sa femme. Quelques pièces de raccord vinrent solidifier cette masse épique et quelques épisodes très accessoires vinrent l'allonger sans rien ajouter de nouveau à l'action. Le principal de ces accessoires est le groupe des quatre premiers chants, la *Télémachie*, où un aède, en se servant d'une manière très adroite du personnage insignifiant de Télémaque, a amplifié, en leur donnant la vie, une foule de traits des légendes des retours que le succès obtenu par la création du type d'Ulysse avait laissés dans l'ombre jusqu'à ce moment.

De cette étude sur les deux grands poèmes de la Grèce se dégage bien nettement une idée plus ou moins en germe dans les systèmes présentés jusqu'à ce jour : c'est que tous deux se sont développés d'une manière *organique* et que c'est le talent individuel de quelques chanteurs populaires qui a guidé le génie grec dans la solidification successive des deux nébuleuses épiques.

M. Croiset observe toutefois une différence essentielle entre l'évolution des deux poèmes : c'est que les aèdes ont grossi le premier par le *dedans*, en enchâssant dans les intervalles de l'action principale, le groupe de chants que l'on retrouve dans les livres I, XI et XXII, des épisodes plus ou moins utiles à son développement naturel, tandis qu'ils ont grossi le

Digitized by Google

second par le *dehors*, en y ajoutant toujours des chants pour raconter ce qui s'était passé avant et ce qui s'était passé après.

M. Croiset termine ses considérations sur l'épopée en consacrant un chapitre (le huitième) aux aèdes auxquels nous la devons. Les chants épiques, en Grèce comme partout ailleurs, sont l'œuvre d'obscurs chanteurs populaires, allant réciter leurs poésies ou celles de leurs maîtres aux fêtes religieuses des grandes villes et aux festins que donnaient les petits princes. Leur science des vers et des légendes se transmettait de père en fils. Les aèdes étaient tous un peu parents, et il y avait en Grèce des familles d'aèdes comme il y avait des familles de médecins. La principale de ces familles, celle qui paraît avoir produit, peut-être seule, les deux masses de chants qui nous sont parvenues, sans doute parce qu'elle était mieux constituée que les autres, habitait l'île ionienne de Chios. Elle paraît cependant être d'origine éolienne et être venue en pays ionien de la côte d'Asie, c'est-à-dire du lieu même où se fusionnèrent les légendes grecques et que l'on doit considérer comme le berceau de l'épopée [1]. Cette famille était celle des Homérides. Elle considérait comme son ancêtre un aède du nom d'Homère. Cet aède est-il l'auteur de tel ou tel fragment de l'*Iliade?* Son nom est-il un nom commun transformé en nom propre et signifiant à l'origine ou *aveugle*, ou *arrangeur* (cas qui me paraît le plus vraisemblable)? A-t-il même réellement existé? N'est-il pas peut-être un nom forgé pour expliquer celui de sa famille? Voilà toutes questions auxquelles il est impossible de faire une réponse satisfaisante. La seule chose probable, c'est que les aèdes Homérides, avec ce peu de souci de la propriété littéraire qui est la marque de tout art jeune, ont rapporté à leur ancêtre, réel ou non (peu importe, en somme) les cantilènes qu'ils tiraient sans cesse de la légende. Ainsi est née, dès les premiers jours, la superstition, que la critique moderne a eu tant de peine à déraciner, d'un poète concevant et exécutant par la seule puissance de

[1] La langue homérique prouve, d'ailleurs, que l'épopée est une poésie éolienne qui est arrivée à son plein développement dans le dialecte ionien.

Digitized by Google

son génie individuel deux grandes épopées. A la fin de l'âge épique, alors que les aèdes ne furent plus les auteurs des chants qu'ils colportaient et qu'ils eurent renoncé à l'accompagnement de la vieille cithare, instrument monotone que les progrès de la musique avaient démodé, ils prirent le nom plus spécial de rhapsodes. Ce sont ces rhapsodes qui réunirent en deux ensembles déterminés : l'*Iliade* et l'*Odyssée*, les morceaux jadis épars, et les répandirent comme tels dans tout le monde grec. A Athènes, des règlements publics (sous Solon) les obligèrent à suivre dans leurs récitations l'ordre qu'ils prétendaient trouver dans les vieux chants. Ces règlements avaient un but tout pratique : empêcher les rhapsodes de donner deux fois de suite le même morceau aux Athéniens, afin de permettre à ceux-ci de se rendre facilement compte de toute l'histoire. Pour arriver à ce résultat, on reconnut bientôt la nécessité d'avoir un texte officiel que l'on pût imposer aux chanteurs publics. Ce texte fut établi sous Pisistrate par une commission de rhapsodes et de poètes. D'autres républiques suivirent cet exemple, et c'est d'après ces éditions dites « des villes » que les savants d'Alexandrie ont, plus tard, établi le texte qui est venu jusqu'à nous.

M. Croiset consacre ensuite un chapitre (le neuvième) aux poèmes cycliques qui apparurent à la fin de l'âge de l'épopée. Les deux grands poèmes n'avaient pas épuisé les fonds légendaires des *prouesses des héros* et des *retours*. C'étaient à l'origine de simples épisodes qui avaient grandi démesurément, et il subsistait encore à côté d'eux, soit dans la tradition orale, soit même dans de vieux chants très imparfaits, bien des choses intéressantes qu'ils avaient laissées dans l'ombre. Des poètes, plus savants que leurs prédécesseurs, entreprirent d'utiliser ces éléments et racontèrent dans de petits poèmes les tenants et aboutissants de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, avec l'intention de rendre à celles-ci leur valeur d'épisodes dans un ensemble considéré par eux comme historique. D'après le peu qui nous est parvenu de ces poèmes, on doit y voir de simples chroniques en vers écrites sans grand talent. Si la perte du cycle troyen n'est pas bien regrettable

Digitized by Google

au point de vue de l'art, on ne peut dire la même chose de ce que l'on appelle le cycle thébain. Ce cycle contenait une véritable épopée, la *Thébaïde*, qui y jouait le rôle de l'*Iliade* dans le cycle troyen. Ce poème, qui a inspiré Pindare et fourni tant de sujets à la tragédie athénienne, devait être une œuvre à peu près aussi vieille et de même valeur que l'*Iliade*. On l'attribuait d'ailleurs à Homère lui-même, ce qui prouve qu'elle était anonyme et que l'on en faisait le plus grand cas.

Les trois chapitres suivants sont réservés à la poésie de la Grèce continentale, dont les restes très rares nous sont parvenus sous le nom d'Hésiode. Après avoir, dans le chapitre X, étudié les caractères généraux de cette poésie et discuté tous les renseignements donnés sur son auteur prétendu, M. Croiset aborde, dans le chapitre XI, l'étude du petit poème des *Travaux et des jours*. C'est une sorte de réaction réaliste contre l'idéalisme de l'épopée, et M. Croiset fait très bien sentir tout le relief de cette poésie pratique, terre à terre, pleine des parfums du terroir et où est imprimée en même temps et pour la première fois la marque d'une personnalité, Hésiode lui-même bien probablement (vers 800 environ). Le chapitre XII est consacré à l'autre poème hésiodique, la *Théogonie*. L'esprit grec, avec ce besoin d'ordre qui le caractérise, chercha toujours à coordonner les mythes et les légendes que sa fantaisie inépuisable amenait sans cesse à la vie. Deux poèmes, les *Catalogues* et la *Théogonie*, satisfirent principalement cette tendance; le premier, qui est perdu, donnait les généalogies des héros; le second, que nous avons encore, donnait celles des dieux. C'est l'œuvre d'un poète penseur qui, pour unifier la mythologie, en a écrit l'état civil et a fait en même temps la première ébauche d'une métaphysique (un peu après 700).

Le dernier chapitre du volume est une étude sur certaines productions de la fin de l'âge épique. D'une part, les *hymnes homériques* nous montrent à l'œuvre toute la virtuosité acquise des poètes élevés à la grande école de l'épopée. Cette influence de l'art des Homérides sur les hymnes est d'ailleurs très naturelle, puisque ce sont des préludes, composés en vue de récitations épiques et en l'honneur du dieu à la fête duquel

Digitized by Google

ces récitations avaient lieu. D'autre part, la *Batrachomyomachie* nous présente les formes épiques complètement avilies dans une « sorte de drôlerie artificielle ».

II

ELARD HUGO MEYER, *Homer und die Ilias*. — Berlin, Oppenheim, 1887.

Pour apprécier ce petit volume à sa juste valeur, il faut se rendre compte des raisons qui ont amené l'auteur à l'écrire. M. Meyer n'est pas, à proprement parler, un historien de la littérature. Sa véritable spécialité scientifique est la mythologie comparée. Il y a quelques années, prenant pour point de départ le mythe grec des Centaures, il l'a rapproché dans une belle étude (*Indogermanische Mythen*. I. *Gandharven-Kentauren*. Berlin, Dümmler, 1883) du mythe hindou des Gandharvas et de tous les mythes voisins des mythologies aryennes. La légende des Centaures l'a conduit à celles de Pélée et d'Achille, et il vient de publier cette année le résultat de ses recherches sur ce nouvel objet dans un livre qui porte le titre d'*Indogermanische Mythen*. II. *Achilleis* (Berlin, Dümmler, 1887. Un volume in-8° de VI et 710 pages). Un mot sur ce livre fera comprendre celui dont nous voulons parler ici. Il est divisé en deux parties : la première est une thèse d'histoire littéraire ; la seconde, une étude de mythologie comparée. Ce double caractère est très naturel. Avant de chercher à interpréter la légende d'Achille, il fallait d'abord avoir un système sur la composition de l'*Iliade*. M. Meyer s'en est fait un, plein d'idées personnelles, et a consacré 405 pages de son livre à nous l'exposer. Ce n'est qu'après avoir ainsi déblayé le terrain qu'il a abordé l'étude des légendes d'Achille, de Thétis et de Pélée. Le petit volume que M. Meyer a intitulé *Homer und die Ilias* est, en réalité, la réduction de ce gros livre, et spécialement de sa première partie. C'est l'*Achilleis* expliquée aux personnes qui ne sont pas assez au courant des questions de philologie et de mythologie comparée pour la lire avec facilité. La dédicace du

Digitized by Google

volume nous fait d'ailleurs admirablement comprendre à quel point de vue l'auteur s'est placé pour l'écrire. Il l'offre à Mme Meyer. C'est bien là, en effet, ce qu'il a pu et dû lui raconter du grand travail qui l'obsédait. On sent qu'elle a été pour lui le lecteur idéal; comme ses causeries au coin du feu sur l'*Iliade* et sur Achille lui avaient plu, il a pensé qu'elles devaient plaire à tout le monde, et il ne s'est pas trompé. Le petit livre où il les a publiées sera lu avec plaisir par tous ceux que les détails de métier de l'*Achilleis* pourraient rebuter. Il est écrit d'une plume vive et pittoresque. Aucune note, ni dans le texte, comme c'est l'habitude allemande, ni même au bas des pages, ne vient interrompre la lecture courante. Ceux qui veulent des preuves doivent se contenter des quatre pages d'*Anmerkungen* qui terminent le volume, ou, mieux encore, rechercher dans l'*Achilleis* les véritables motifs des assertions de l'auteur.

Voici les principaux sujets que M. Meyer y traite.

Il nous conduit d'abord en Thessalie et nous raconte une petite légende qui y avait cours et que l'on peut résumer comme il suit : Il y avait une fois un mortel aimé des dieux qui s'appelait Pélée et avait pour ami le Centaure Chiron. Aidé des conseils de celui-ci, il parvint à s'emparer, dans une grotte, de la belle Néréide Thétis, dont il était amoureux. Cette nymphe de la mer eut beau lui résister en se changeant en eau, en feu et en serpent, Pélée tint bon et elle dut devenir la femme de son vainqueur. Leur mariage fut célébré en grande pompe sur le mont Pélion. Les Centaures, les Néréides et la déesse Iris y assistèrent. A cette occasion, Chiron donna à Pélée une lance irrésistible que lui seul et son fils Achille pourraient manier. Thétis mit bientôt ce fils au monde. Afin de le rendre immortel, elle le plongeait dans une chaudière d'eau bouillante (dans l'eau du Styx, suivant une autre tradition). Un jour, Pélée, s'en étant aperçu, entra dans une grande colère; Thétis s'enfuit et retourna chez les Néréides. Le petit Achille, abandonné de sa mère, fut confié aux soins du Centaure Chiron, qui le nourrit de moelle d'ours, lui apprit à manier les armes et à faire de la musique et lui remit la

Digitized by Google

célèbre lance de son père. Devenu grand, Achille, armé de cette lance magique, eut à lutter contre deux ennemis. Il vainquit un dragon-fleuve (semblable au fleuve Achéloos de la légende d'Hercule); il tua ensuite un géant. Le héros périt très jeune de la main d'Apollon.

Cette petite légende eut une fortune immense. Les Thessaliens qui la possédaient émigrèrent sur les côtes d'Asie et dans les îles, où ils se lièrent à d'autres Grecs venus du Péloponèse et où ils soutinrent avec eux des luttes contre les indigènes. Leurs souvenirs de ces luttes se fondirent avec leurs légendes et se groupèrent autour d'un seul fait : le siège de Troie. Le héros thessalien, Achille, fils de Pélée, devint le principal personnage de la légende générale qui se forma alors. Le dragon-fleuve qu'il combattait fut identifié à une rivière de la Troade, le Xanthe, et le géant qu'il tuait, à Hector, le défenseur de la ville. Tout ce qui dans son histoire ne fut pas ramené à la légende générale resta dans la pénombre. Des chanteurs publics s'emparèrent de ces données et racontèrent les exploits des héros. Un d'eux, doué de plus de génie et auquel M. Meyer tient à conserver le nom sacré d'Homère, chanta dans trois grandes pièces de vers la *querelle entre Achille et Agamemnon*, les *maux que sa retraite causa aux Achéens* et enfin sa *réconciliation avec eux et sa victoire sur Xanthe et Hector*. Plus tard, d'autres aèdes produisirent des chants analogues qui vinrent se placer à côté des morceaux primitifs qui constituaient l'*Achilléis* et donnèrent ainsi au poème sa forme actuelle.

Les idées de M. Meyer sur la formation de l'*Iliade* se rapprochent donc beaucoup de celles de M. Croiset que je viens d'exposer plus haut. Il faut cependant remarquer quelques différences entre leurs deux manières de voir.

Pour M. Croiset, l'*Iliade* s'est développée d'une manière organique par une sorte d'évolution intérieure qui appelait successivement à la vie littéraire toutes les parties de la légende qui pouvaient s'intercaler dans les intervalles du grand drame dont l'auteur de l'*Achilléis* avait esquissé le cadre. M. Meyer, tout en admettant aussi cette idée, paraît

Digitized by Google

toutefois sur quelques points vouloir renouveler la théorie qui voit dans l'*Iliade* le produit de la fusion de plusieurs petits poèmes ayant en eux-mêmes leur raison d'être. Il admet, par exemple, l'existence d'une *Hectoréis*, indépendante à l'origine et dont les trois chants auraient été plus tard mis en pièces et enchâssés dans l'*Achilléis* en évolution (p. 97 et sq.). La façon de voir de M. Croiset me paraît, en somme, la plus exacte. Il y a encore entre les deux savants une seconde différence qui se lie intimement à la première. Là où M. Croiset, avec une prudence toute française, se contente d'établir une vérité probable et ne portant que sur l'ensemble, M. Meyer, avec cette hardiesse du savant allemand voulant rendre compte absolument de tout, au risque de tomber dans l'absurde, prétend en général arriver à une vérité certaine et portant sur les détails aussi bien que sur l'ensemble. Il voudrait déterminer à un vers près l'étendue de chaque morceau, indiquer tous les remaniements, fixer la chronologie de chaque formation, etc. Naturellement, ses recherches sur ce sujet sont toujours un peu téméraires et à ce point de vue on peut lui faire un reproche sérieux. Dans un livre comme l'*Achilléis*, qui ne sera lu que des savants, il est permis d'énoncer les théories les plus hasardées. Cela ne peut faire de mal et cela peut faire du bien, parce que le lecteur est toujours à même de choisir ou d'améliorer. Dans un livre comme *Homer und die Ilias*, qui s'adresse à tout le monde, il faudrait une réserve que M. Meyer na pas toujours montrée.

Après nous avoir exposé son système sur la formation de l'*Iliade* et fait l'histoire de l'influence du poème à travers les âges, M. Meyer revient à la légende thessalienne qui en a été le point de départ et, dans un dernier chapitre, il résume l'interprétation qu'il en donne dans la seconde partie de son *Achilléis*. Il la considère comme d'origine naturaliste. Pélée est un génie du tonnerre. La lance que lui donne Chiron est l'éclair conçu comme une arme. Chiron est un génie du vent. Thétis est une personnification de la nuée, une femme céleste devenue en Grèce une femme marine. Leur fils Achille est l'éclair personnifié. Leur union et leur séparation sont deux

Digitized by Google

représentations de l'orage, conçu tantôt comme une noce [1], tantôt comme une dispute conjugale. Achille plongé par sa mère dans une chaudière d'eau bouillante est l'éclair caché dans la nuée. Mais Achille n'est pas seulement une personnification de l'éclair; c'est un génie du ciel dont l'éclair est l'arme, et sa lutte contre Xanthe et Hector est la reproduction du combat que livrent tous les héros aryens du ciel contre le démon (dragon ou brigand) qui retient les eaux (ou une femme). Enfin, sa mort est celle du génie du ciel d'été vaincu en automne par le génie des tempêtes. Après avoir étudié l'*Achilléis*, où l'auteur a démontré la parenté de la légende d'Achille avec toutes les légendes héroïques des peuples aryens, et notamment avec celle de Sigfried, nous pouvons dire qu'il n'y a dans cette opinion rien que de très vraisemblable.

En terminant, constatons que ce volume répond à un véritable besoin [2]. La question homérique soulevée par Wolf, il y a près d'un siècle, est restée malgré tout son intérêt une *terra incognita* pour la masse du grand public. Comme il n'avait pas le courage de lire les dissertations de Wolf, de Lachmann, de Köchly, etc., et que, de plus, les divergences des savants le rendaient sceptique, il a conservé plus ou moins intacte la vieille superstition de l'existence d'un Homère, écrivant à lui tout seul deux gros poèmes épiques. Pour secouer sa torpeur, il fallait un petit livre, enlevé d'une belle plume et lui présentant d'une façon dogmatique un système complet pour remplacer l'ancien. *Homer und die Ilias* est ce petit livre. Tout n'y est pas or pur, certainement; on pourra lui reprocher surtout de vulgariser trop tôt des idées trop personnelles; mais, à un certain point de vue, il n'y a pas là grand mal. Les quelques erreurs de détail qu'il contient ne se graveront pas bien avant dans les esprits et il en restera, chose essentielle pour un livre pouvant être lu de tous, une impression générale plus vraie, plus scientifique que celle qui a eu cours jusqu'à présent.

Eug. Monseur.

[1] Cf. notre dicton : C'est le diable qui marie sa fille.

[2] Rien ne le prouve mieux que le fait qu'il va être bientôt traduit en russe.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

La Belgique, par CAMILLE LEMONNIER, avec 323 gravures sur bois et une carte, grand in-4° de 756 pages. Paris, Hachette, 1888.

Cette œuvre, contestée aux débuts, achevée aujourd'hui, apparaît comme un monument élevé à la Belgique par la librairie française.

La première chose qui y frappe, à côté des soins typographiques apportés à cette seconde édition, c'est la conscience littéraire qu'a mise l'auteur à en revoir le style. On croirait qu'un écrivain de cette abondance, de cet élan, de cet à-travers-tout, ne dût pas se retoucher. On le voit, au contraire, couvrir de corrections son premier texte, ne pas tolérer un mot dissonant, une touche inexacte, un ton douteux, sans rétablir la vérité, l'éclat, la force. Choisissez, dans chaque grande division par province, quelques chapitres au hasard,—car la comparaison des deux éditions entières serait une trop lourde besogne — rien ne sera plus intéressant que de suivre ce travail de revision. Tantôt c'est une expression qui rendait mal l'idée et que remplace un mot plus animé; tantôt c'est un chiffre qui ne semble pas exact et qui devient plus vrai en le modifiant. Puis c'est une transition que personne n'eût trouvée banale, et que l'auteur supprime comme telle. Et voici des détails pittoresques qu'il ne peut rendre jamais assez vifs; des descriptions surtout, qui eussent satisfait bien des écrivains, et que celui-ci remanie de fond en comble, biffant, ajoutant, intervertissant les mots, les phrases, les idées : jamais content de lui.

Rien ne prête mieux qu'une comparaison pareille à pénétrer le talent d'un écrivain qui nous met ainsi au courant de ses tendances, nous dévoile les secrets de son art, nous initie à tout un travail que d'autres cachent et nient même : « Je ne sais pas coudre une beauté à la place d'un défaut, » a dit V. Hugo.

Ce qui ressort avant tout de cette étude, c'est la conscience de l'auteur, son amour profond de la forme, sa passion du mieux, son

Digitized by Google

retouche ne soit pas poussée trop loin et que l'auteur n'ait pas quelquefois cousu un défaut où il y avait de la simplicité de style. En général, et sans conteste, le sentiment de la forme y domine et, avec la conscience de son art, l'auteur en a l'intelligence.

Il va de soi que c'est la conception qu'il se fait de l'art d'écrire et non celle que s'en font d'autres maîtres qui préside à cette persévérante passion du beau, à cette âpre obstination du mieux. S'il ne craint pas qu'on mette en doute sa sûreté de main du premier coup, c'est qu'il veut se satisfaire lui-même. Pour cela, il a en lui un critique exigent, prêt à sacrifier des pages entières, mais dont rien ne fait fléchir le sentiment personnel, ni les théories d'école.

Son idéal, c'est le style, — comme il l'entend, comme l'entend tout un groupe d'écrivains français, — style de plein air, comme dirait M. Zola; style rendant la vie en mouvement, avec des valeurs de ton et des harmonies de coloris, au lieu de la fixité du dessin abstrait, comme dirait M. Taine; ou, comme il dit lui-même, style de « peintre touriste, épris de la forme et de la couleur des choses » qu'attirent « les significations secrètes et inattendues, les particularités absconces que dégage la vision des grands milieux humains... »; style d'artiste enfin, bien approprié à nos ciels aussi favorables au pittoresque des nuances que peu propres à la rectitude des plans. En d'autres termes, Rubens plutôt que Raphaël, Shakespeare plutôt que Molière.

Ainsi présentés, les deux extrêmes du beau, qui « réalisent une des formes de l'absolu », se touchent par l'égalité du génie, et l'on peut admirer l'un sans déprécier l'autre. Mais il semble d'abord que ce ne soit pas pour ces « montagnes » à prendre telles qu'elles sont, que Boileau, après Horace, a dit le « Cent fois sur le métier, remettez votre ouvrage ». M'est avis cependant que Raphaël ne demanderait rien à corriger à Rubens, ni Rubens à Raphaël, et qui donc ôterait un mot à Froissart ou à Montaigne, non plus qu'à Bossuet ou à La Fontaine? Le danger est de descendre de Rabelais à Ronsard, de préférer Du Bartas à Corneille, d'admirer, sous le couvert de Shakespeare, l'euphuisme, quel que soit le nom qu'il prenne pour renaître. Alors, ce qu'il faudrait corriger dans Ronsard, Rabelais lui-même nous l'apprend et il y aurait fort à faire.

Le soin que prend l'artiste belge de se revoir indique-t-il ce souci de clarté et de beauté qui a fait rêver à M. Zola une ère de classicisme? Bien des corrections allant à la justesse sans exclure le coloris, rétablissant le vrai sans nuire à l'éclat, pourraient le faire supposer. rêve inassouvi de perfection. Je ne soutiendrais pas que çà et là la

Digitized by Google

Il est tout naturel, quand il corrige, qu'il reste dans son genre de parti pris, si tant est que ce parti pris ne s'accorde pas à son tempérament et que le choix qu'il a fait de ses modèles ne lui vienne pas de ses propensions intimes. Mais pour peu que ces consciencieuses retouches le permettent, on peut se figurer ce que serait cette œuvre si l'auteur avait supprimé, par exemple, les mots nouveaux, mal créés par l'école, la plupart incompréhensibles et introuvables dans les dictionnaires, ou encore des recherches de style qu'on aurait crues mortes avec le romantisme, et qui font passer des nuages d'obscurités dans une œuvre jetée en pleine atmosphère. Rien n'y manquerait, de ce qu'il y a d'abondance, d'éclat, de couleur : on ne touche pas à ces reines-là. Mais la lecture en serait plus facile, le but mieux atteint et c'est alors que l'on pourrait penser à Rubens, à Froissart, à Shakespeare, car le génie est avant tout de la clarté.

Cet ensemble de « modifications », que le prospectus déclare « assez considérables pour que cette édition garde en certaines parties l'imprévu des choses inédites », ne peut s'observer sans qu'on y remarque un autre caractère général : elles portent presque exclusivement sur la forme, grande visée de l'artiste.

Quand l'auteur possède sa matière, qu'il embrasse de tous ses sens, il ose, va de l'avant, s'épanche, s'exalte, se prodigue. La nature, les œuvres d'art, les monuments, les mœurs, tout s'anime sous son analyse ardente ou sous sa mise en scène créatrice. Il y apporte une assurance pleine de superbe, une audace à fond de train, une profusion à toute vapeur, qui donnent aux objets inertes mêmes une vie d'être intellectuel et moral, par une sorte de mysticisme naturaliste qui étonne ou qui émeut. C'est un prodigieux assimilateur des choses; il s'est emparé de longue main de ces domaines avec une faculté d'impression aussi inépuisable que son vocabulaire d'expressions, et avec le même éclat traversé des nuages de la pensée comme des exubérances de la parole. Quand il revient sur ce terrain où il s'est donné d'abord pleine carrière, c'est avec la même ardeur à remettre l'idée et le style à son creuset chauffé à blanc, pour en faire sortir de nouveaux imprévus : jamais satisfait du rendu, mais toujours maître de son art.

Pour le reste, les faits d'histoire, de science, d'économie sociale, détails que donnent les *Guides* et qu'il n'a pas cru pouvoir négliger, l'œuvre de remaniement fait trêve et le texte varie peu. On sent qu'il craint de s'aventurer sur la chasse d'autrui et c'est encore une conscience, toute d'instinct, qui l'arrête. Deviner qu'un mot n'est pas

Digitized by Google

exact, qu'un texte est à vérifier, un fait à remettre sous le vrai jour, ne se pouvait sans une revue serrée et une critique sûre des livres consultés, des renseignements reçus sur place; ou plutôt — puisque c'est un peintre qui est en cause — sans en appeler à des traditions que Rubens n'a pas dédaignées pour faire achever ses accessoires par des spécialistes : les fleurs, les fruits, les chiens par Snyders, — je veux dire : l'histoire par un historien, la science par un savant, les faits sociaux par un économiste.

La critique aurait pu le prémunir, dès le premier tirage, contre des notations qu'on est bien obligé de prendre quelque part. Malheureusement, il n'y a guère de milieu : ou la critique, la grande, la moderne, flatte plus qu'elle ne sert et ce n'est pas en appelant l'œuvre une basilique et l'auteur maître, qu'on pouvait aider l'un à améliorer l'autre; ou bien, si elle s'en tient « au vieux jeu », lit le livre avec soin, étudie avant de juger, recourt aux sources s'il le faut, et ne cache pas ses objections, qu'elle se tienne bien, la voilà suspecte, vieillotte, pédante, nuisible, et le plus simple sera encore de lui couper les vivres en lui supprimant l'envoi des livraisons subséquentes. N'est-il pas à regretter cependant que cette marche à travers l'histoire avec de mauvais guides lui ait fait prendre tantôt le ton trop bas, lorsqu'il parle de J. d'Artevelde sans laisser, selon le vœu de Notomb, « grand et terrible le meurtre d'un homme supérieur » — ou trop haut, lorsqu'il fait l'éloge d'Albert et d'Isabelle — ou à côté, lorsqu'il prend on ne sait où une anecdote dont le narrateur, J. Duclercq, est si suspect de partialité pour les ducs de Bourgogne, et dont le texte paraîtra suspect au premier lecteur un peu habitué au vieux français (ici, tout cloche et il y a telle phrase où chaque mot est une erreur dont la responsabilité remonte au livre consulté) — ou encore, tout à fait en dehors du vrai lorsqu'il renouvelle la vieille accusation contre la démocratie gantoise qui s'autorise d'un fait donné par Meyerus comme une exception bornée à une seule année (1379) et dont l'exactitude a été détruite par Lenz; mais que de Gerlache avait généralisé en comptant, *par an*, quatorze cents meurtres privés à Gand. — Le vicomte d'Arlincourt dit quatorze mille. — Ici, il n'y a que quatorze cents; mais il est déplorable que personne n'ait averti notre peintre touriste de se défier des d'Arlincourt belges.

Bornons-nous là. Mais comment se taire sur d'autres erreurs? Il est hors de doute, par exemple, qu'à Mariemont et à Sainte-Marie-d'Oignies, où l'auteur a recueilli des détails précieux sur les maisons d'ouvriers, les écoles, les caisses de secours, les cercles de

Digitized by Google

musique, les conférences, tout un ensemble de patronage populaire, où il admire, plus que les colossales installations de l'usine, « la victoire remportée sur les tentations du cabaret », personne n'a pu lui dire que ces institutions étaient les seules, les premières de la Belgique et qu'il n'y avait rien ailleurs de pareil. Mal lui en prend d'ajouter cela, en guise de transition et de fin de période, pour avancer qu'au Borinage « on est plus préoccupé d'extraire du charbon que d'arracher au dur silex de la créature le pétillement de l'étincelle intérieure ». Au Borinage! Mais c'est là précisément qu'avant 1830 tout un village ouvrier a été bâti dans ces mêmes conditions qu'imita plus tard Mulhouse et dont on s'honore ailleurs qu'à Mariemont. L'auteur n'a-t-il donc pas vu le Grand-Hornu? Ne sait-il pas aussi qu'un des centres principaux de conférences est ce même canton houiller?

A tout prendre, ce sont là des détails secondaires, et il n'est plus besoin de démontrer que le sens historique ne s'acquiert pas autrement que le sens artistique, dont l'auteur s'est profondément imprégné par une communion intime et constante avec les œuvres d'art. Il n'y aurait pas lieu d'insister si l'on n'y voyait bien marquées les limites que le génie du pittoresque rencontre dans l'art d'écrire. Mais un écrivain, possédant toute la profondeur de l'œil du peintre prompt à s'emparer de la vision du vrai, et toute la palette des couleurs du langage pour rendre ses impressions affinées à l'extrême par l'enthousiasme à admirer le beau et l'ardeur à le créer, a reçu assez de dons de la nature pour qu'on puisse lui reprocher de ne pas y joindre encore des qualités qui, peut-être, excluraient celles qu'il préfère à tout.

On pourrait négliger l'incomplet des informations au sujet du préhistorique : Schmerling, par exemple, oublié pour des découvertes qui ne sont que le résultat de la science qu'il a créée en martyr un des premiers. Mais cela rentre malheureusement dans une lacune générale de l'œuvre, assez naturelle aussi chez un peintre. Ce pays, dont il nous décrit avec feu les beautés naturelles, les richesses industrielles, les trésors plastiques, monuments d'architecture, chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture, ce pays si fier aussi des luttes historiques où il a souvent atteint au grand et dont il est sorti tant de fois vainqueur et enfin libre, semble ici avoir pu se civiliser sans un savant, sans un penseur, sans un écrivain. Ce tableau du rayonnement intellectuel d'un peuple qui donna aux langues germaniques une œuvre universelle : *le Renard*, au français le chef-d'œuvre d'un

Digitized by Google

chroniqueur, traduit partout : Froissart; qui donna aux sciences Simon Stevin et Vésale, Mercator et Linné; à la France, un siècle littéraire avant Louis XIV : le siècle des ducs de Bourgogne, avec Comines, Monstrelet, de Lannoy et tant d'autres ; au siècle de la Réforme tant de pamphlétaires et de martyrs, depuis Marnix jusqu'à Guy de Brès; au jansénisme son chef et toute une école qui ne s'arrête, après Van Espen, qu'au seuil de la Révolution française; ce tableau, pour un écrivain non prévenu, valait celui des beaux-arts, et sous une plume comme celle-ci aurait pris des proportions glorieuses.

Notre touriste en trouvait dans chaque ville l'occasion ; au pied de la statue de Froissart, et de bien d'autres, il aurait pu jeter un coup d'œil d'artiste, tantôt sur le génie shakespearien du maître de Walter Scott, tantôt sur notre part séculaire dans les progrès de la science ou la culture des lettres. Mais s'il parle quelquefois, rarement, de l'un ou de l'autre, c'est incidemment, sans marquer leur haute taille. Il dit bien Marnix grand, mais il s'agit de l'homme politique et le grand écrivain reste ignoré. Une anecdote amène quelquefois un nom, sans que le sujet soit abordé, un sujet qu'il pouvait traiter comme il le voulait, selon ses préférences, même selon ses préjugés, mais qu'il ne devait pas laisser dans ces ombres mortelles de l'oubli dont il parle si souvent, au moment où il ne se publie plus guère un manuel d'histoire du pays qui ne fasse place à nos écrivains comme à nos souverains et à nos artistes.

Quelques pages eussent suffi, de ces pages comme il sait les écrire quand il sort d'une lecture, d'une cathédrale, d'un site ou d'une usine, tout palpitant de l'impression du grand, et la France si prompte à ces sortes d'indifférences, se serait vu rappeler une fois de plus que ce n'est pas un peuple de muets qui a tenu tête tant de fois à ses monarques et fraternisé avec ses communiers ou ses proscrits, depuis Étienne Marcel jusqu'à V. Hugo.

Si l'on va du passé au présent, le même silence, qui prend les proportions d'un ostracisme, s'étend à l'art lui-même. Est-ce que les voyageurs ne visitent pas aussi nos musées modernes, en même temps que les autres? Est-ce que les lecteurs d'aujourd'hui sont indifférents à leurs contemporains qui ont pris un rang dans la peinture ou la sculpture? La renaissance artistique du pays n'est ignorée nulle part; on s'attendrait à en voir noter ici les phases principales et l'auteur ne pourrait arguer d'ignorance; il en a fait le tableau dans un gros livre, où il a compris les conditions d'impartialité de l'historien.

Digitized by Google

Rien ne lui eût été plus facile de faire passer dans son livre nouveau, sous les yeux de la France, puisqu'il s'en faisait le cicérone, ce qui s'impose déjà de notre école de peinture à l'histoire. On s'étonnera d'apprendre qu'il ne l'a point fait. Il parle bien, sans plus préciser, du petit musée moderne de Termonde, « qui a la fortune de marquer dans l'histoire de la peinture contemporaine en Belgique ». Pourquoi pas aussi des œuvres de tant d'artistes qu'on expose aux yeux de l'étranger dans presque toutes nos grandes villes? Il constate la part que Tournai a prise « dans la direction intellectuelle de la Belgique : dans la politique, l'armée, les arts, etc. ». Mais comment les arts y ont eu cette influence, par quels artistes, par quelles œuvres, nul ne le lui fera dire. Il consacre à la vie artistique à Anvers une page d'analyse de mœurs modernes; mais entrer au musée ou à l'hôtel de ville où il verrait l'œuvre d'artistes, qu'il nommera quelquefois, au hasard, ailleurs, ou qu'il ne citera jamais, il semble tout aussi impossible d'obtenir cela de lui. Serait-ce l'ennui de répéter un livre antérieur? Rien ne lui plaît mieux, au contraire, que de piquer çà et là quelques noms célèbres, quelque brillante analyse d'œuvre d'art. Serait-ce la crainte de céder à ses prédilections et de n'être plus assez impartial? Mais on préférerait toute la partialité d'une passion éloquente à un silence qui peut sembler du dédain.

Je n'ai pas à pénétrer des mobiles, dont les écrivains eux-mêmes ne se rendent pas toujours compte. Mais je suis en droit de regretter une lacune que l'auteur pouvait si bien remplir. Qu'on se le figure nous montrant comment nos artistes modernes ont reconquis les traditions flamandes, se sont emparés de l'histoire du pays, puis de ses paysages, de ses mœurs, de sa vie des champs et de l'atelier, tout en suivant les progrès d'un art qui se retrempe dans la nature, et qu'on dise si cela eût été indigne de lui et n'eût pas ajouté à ce livre de belles pages, des pages nécessaires.

Pour les lettres, j'accorde qu'il avait plus à se défier de lui-même. On n'est pas chef d'école pour rien. Les œuvres des Notomb, des Van Praet, des Van de Weyer et des GGGG, ou des Plateau, des d'Homalius et des Quetelet, ne se voient pas d'ailleurs aux vitrines de nos librairies comme les tableaux des Gallait, des De Keyser, des Wiertz, des Stevens sur les parois de nos musées. Une mention, en passant, comme celle qu'il donne à Ch. De Coster ou à Baron et à d'autres, dont il parle moins que de Ch. Deulin ou de Corot, ne compte vraiment pas plus que ce qu'il dit de Van Maerlant en oubliant son vrai rôle, et de Froissart en négligeant sa chronique.

Digitized by Google

Notre passé littéraire et scientifique y perd surtout; car pour le présent, plus il s'affranchira du milieu parisien, plus nous pourrons espérer d'avoir une littérature originale.

Que manque-t-il à ce livre brillant pour représenter, au gré de l'auteur, c'est-à-dire avec une enthousiaste fierté d'artiste, l'originalité d'un pays où les monuments et les tableaux élèvent si haut la voix? Peu de chose, dira-t-on; mais si peu que ce soit, nous avons cru devoir le noter pour un écrivain tellement ardent et consciencieux à la retouche, qu'il donne à la critique le droit de tout lui dire et le devoir de ne lui rien cacher.

Voulez-vous comprendre quel prix on doit attacher à ce que ce vigoureux sarcleur du style eût extirpé de son œuvre tout ce qui n'est que phrases, montré que le sens artistique, le plus rare de tous, n'est pas inconciliable avec l'esprit de méthode, et, sans sacrifier une beauté, ni un bluet ou un coquelicot, ni un vol d'alouettes ou un cri de corneilles, ni une tombe ou un nid dans les blés, eût ôté de sa moisson toute l'ivraie due à des livres mal faits, à des renseignements peu contrôlés, à des prétentions néologiques qui n'ont jamais rien créé? — lisez seulement cette *Montée au beffroi* de Bruges, pages superbes où la sensation de spectacles sombres ou grandioses jaillit avec tant de force que vous croirez suivre l'auteur et vous vous sentirez avec lui pris de mélancolie, pénétré d'infini, secoué de frissons, sous le souffle d'un style qui n'est plus du style, qui est de la vie et de la lumière.

Chrestomathie française à l'usage des athénées et des collèges, par Ch. Michel et P. Thomas. 1re partie; classes inférieures, prose et vers.

Ce volume est le premier d'un ouvrage qui en aura trois, car la seconde partie, destinée aux classes supérieures, ne pourra pas, comme la première, suffire à la poésie et à la prose, sans y consacrer deux volumes. C'est donc sur une entreprise considérable que les auteurs appellent les avis de la presse dont ils se déclarent d'avance « fort reconnaissants ». La critique, dans ces conditions, n'est pas bien sûre; eux-mêmes nous préviennent que cette première partie est celle où ils ont « rencontré le plus de difficultés » et ont « le moins innové », et il serait peut-être prudent d'attendre de les voir à l'œuvre quand ils se sentiront plus à l'aise et innoveront davantage.

Digitized by Google

Une chose n'est pas douteuse cependant, c'est qu'ils peuvent et comptent profiter des observations de la critique, et, dût-on s'aventurer, il est préférable, lorsqu'il est temps encore, de leur présenter les nôtres, qui n'engagent à rien: L'un donna un avis, dit La Fontaine, l'autre un autre; de tout cela, l'auteur ne prit que ce qui lui plut.

En thèse générale, une tentative pareille, quand on y voit autre chose qu'une entreprise de librairie, est aussi délicate que difficile; il faut bien que cela soit, pour que des hommes aussi distingués, aussi occupés, fassent trêve à leurs travaux et se mettent deux à cette besogne; leurs noms sont déjà une garantie que nous avons affaire à une œuvre de pédagogie.

L'utilité de ces recueils n'est pas contestable; il s'agit de former les élèves au goût de la lecture, à l'amour des lettres, et de fournir aux professeurs, qui n'ont ni le temps de beaucoup lire ni le droit de souvent innover, des livres qui les sauvent de la vulgarité des vieux *Cours de littérature*. Plus on en fera donc, mieux ce sera, pourvu que cela ne devienne pas onéreux pour les élèves : question grave qui ne peut se traiter incidemment.

Les auteurs du nouveau recueil déclarent qu'ils ont voulu éviter « les doubles emplois » et ils en écartent des catégories entières, sans toutefois s'affranchir tout à fait des banalités qui s'imposaient autrefois — ni de leurs pareilles d'aujourd'hui — et qu'il serait bon de ne plus introduire dans les chrestomathies comme sur autant d'orgues de Barbarie. Ainsi, du premier regard, on est forcé de constater un manque de hardiesse, une certaine hésitation en présence des succès de lieu-commun et des écrivains attitrés, une sorte de timidité à deux. Peut-être faut-il n'y voir que la préoccupation de rendre le livre admissible dans les écoles : la crainte du conseil de perfectionnement est le commencement de la sagesse. Car de les en croire lorsqu'ils donnent pour raison que « la littérature française est relativement pauvre en œuvres qui soient véritablement à la portée de l'enfance », cela ne serait possible que s'il résultait de ce volume, précisément destiné aux classes inférieures, qu'ils n'ont négligé de compulser aucune des bibliothèques de l'enfance et de la jeunesse; ni Macé, Sthal, Joigneaux, Verne, Favre, Delon; ni Toussenel, Saintine, Topffer, Sandeau, Legouvé, Dumas père et George Sand, ni Hégésippe Moreau, ni La Chambeaudie, ni même Ratisbonne que je n'aime guère, ni tant d'autres, dont plus d'un reparaissent, traduits, dans les librairies étrangères. Mais il n'en est rien. Aucun de ces auteurs n'est même cité ici, et c'est une lacune considérable.

Digitized by Google

L'occasion était belle pourtant de marquer une méthode nouvelle, et d'entrer dans la modernité de l'œuvre. Cette première innovation n'aurait eu rien de suspect. Un choix de pages, exactes ou charmantes, finement didactiques ou doucement émues, n'eût pas été à chercher loin ni longtemps. Et comme cela aurait avantageusement remplacé — non les grands classiques « largement représentés » — mais toute cette file d'ouvrages sans sève et sans éclat qui traîne à leur suite et jusqu'à nous, ne fût-ce que des platitudes comme *L'ange et l'enfant* de Reboul, qui apprend aux élèves que dans ce monde « les *voluptés* ont leurs soupirs », et conseille aux parents qui perdent un enfant :

> Que personne dans la demeure
> *N'obscurcisse* ses vêtements.

— Il en est bien d'autres et de plus nouvelles, dignes des anciennes, et toutes peu efficaces vraiment pour améliorer un état dont se plaignent les auteurs quand ils disent que « peu de personnes en Belgique savent écrire avec correction et *avec propriété* ».

Où il n'y a qu'à applaudir, c'est quand la préface s'exprime ainsi : « Nous ne pouvons approuver le rigorisme de quelques-uns de nos devanciers. L'amour est un des thèmes favoris de toutes les littératures du monde; il a fourni à la poésie ses plus belles inspirations. Nous ne nous sommes fait aucun scrupule de citer des pièces où il est question d'amour. C'est se méprendre étrangement que de s'imaginer que l'expression d'un sentiment profond, tendre et délicat, puisse corrompre la jeunesse... Ne vaut-il pas mieux épurer ses instincts que de les abandonner à leur grossièreté native?...» Puissent les auteurs persuader leurs juges! Mais ce ne serait pas la première fois qu'on y mettrait le holà. Qu'ils y aient été avec discrétion, il n'est pas besoin de le dire, et c'est évidemment dans les volumes suivants que ce programme pourra se réaliser. Mais quoi de mieux que de voir la poésie et le roman montrer, par de petites scènes de la vie de famille, comment on aime?

Une autre de leurs idées n'est pas moins juste, si on n'en force pas l'application. Ils l'expriment en d'excellents termes : « Si certains de ces noms figurent en tête d'ouvrages que réprouvent la morale et le goût, est-ce une raison pour proscrire impitoyablement tout extrait, fût-il irréprochable, d'un écrivain *qui a pu parfois s'égarer?* » Et ils nomment en note Molière, La Fontaine, Voltaire, Montesquieu, etc. Mais, comme cette observation n'est applicable ici qu'à un seul

Digitized by Google

auteur cité, n'est-ce pas sortir des bornes, ainsi établies, que de commencer, dès les classes inférieures, à habituer les enfants à la lecture d'un romancier qu'il faut vraiment trop d'indulgence pour le classer, en si bonne compagnie, parmi ceux qui ont pu *parfois* s'égarer? Surtout pour des pédagogues qui songent à « épurer les instincts » de l'amour, il y a entre le célèbre naturaliste et Molière, Montesquieu, La Fontaine, Voltaire, un abîme que la préface semblait promettre de ne pas franchir. Quand Boileau blâme les gens qui croiraient se faire affront :

Si les grâces jamais leur déridoient le front,

est-ce qu'on pourrait faire de ce beau vers une excuse en faveur du marquis de Sades?

N'insistons pas pour quelques pages, des pages certainement inoffensives, mais plus certainement encore inutiles ici, et qui semblent n'y être que pour annoncer de nouveaux emprunts au même auteur. Je ne parle donc qu'en vue d'un avenir qui peut porter conseil. Si les derniers volumes allaient de l'avant dans cette voie, il serait encore temps d'y revenir.

Les questions littéraires importent fort ici et elles m'inspirent également quelques remarques. Que le droit existe de procéder par fragments, quoiqu'il soit bon de n'en donner que lorsqu'ils peuvent former un ensemble, je l'accorde. Il n'y aurait pas sans cela de chrestomathies possibles, du moins pour la prose. Mais quelles libertés peut-on prendre avec les auteurs choisis et les morceaux empruntés? Nos auteurs disent à ce propos : « Nous n'avons sciemment modifié le texte que dans un très petit nombre de passages ; ces changements consistent surtout en suppressions commandées par le bon goût et par les convenances. » Je n'ai pas voulu vérifier ces modifications. Si peu nombreuses et si justifiées qu'elles puissent être, je crois le procédé dangereux. Si les convenances exigent une modification ou une suppression qui rétablisse le bon goût de l'ensemble, c'est la pièce entière qu'il faut supprimer. N'y en a-t-il pas assez d'autres? « Vouloir corriger ainsi le poète, c'est porter atteinte à ses droits, » dit l'auteur d'une *Anthologie lyrique de la France*, publiée en Allemagne avec traduction, M. Schönermarck, qui, après avoir pensé au respect dû au poète, pense aussi au respect dû au public et ajoute : « On risquera toujours, pour le moins, de fausser le jugement du lecteur. » On ne peut mieux dire.

Digitized by Google

Et d'abord, comme poète, je m'insurge contre des suppressions qui laissent un vers sans rime, surtout au commencement d'un fragment cité. Cela ne rime à rien, c'est le cas de le dire. Comment donnera-t-on ainsi aux élèves le sentiment de l'harmonie du vers? Au lieu de former l'oreille, on la déroute.

Où mène ce système, les auteurs en ont fait, selon moi, une triste expérience. Allez à la dernière poésie où ils ont visiblement cherché un épilogue patriotique. Il y manque la moitié des strophes. Mais ce n'est pas le nombre, c'est l'idée qu'ils entament. Qu'on en juge. M. Déroulède vante l'hospitalité et la charité des Belges pendant la guerre franco-allemande. Cela fait, il ne croit pas son éloge, son portrait, de la Belgique terminé. Quel beau mérite aurait une nation d'être sœur de charité si elle n'était bonne qu'à cela! Un peuple se doit d'être autre chose. Donc, le poète continue. Il voit dans cette « sœur grise » une reine; et c'est une reine des beaux-arts qui s'est faite infirmière des blessés de la France. Incomplet sans cela, le portrait s'achève ainsi; mais on comprend que les deux parties de l'idée sont indispensables, inséparables, comme les deux yeux sur une face. Quelle opinion se fait-on d'une poème pour l'éborgner de la sorte? Les poètes savent bien un peu ce qu'ils font. Si celui-ci a trouvé bon d'écrire ces strophes, de quel droit les lui supprimer, comme si l'on déchirait son tableau en deux, au beau milieu de la figure principale? La poésie n'est pas une fleur dont on puisse diminuer ainsi le nombre des pétales ni découper aux ciseaux la corolle, au gré des convenances d'une anthologie.

Il est temps de m'arrêter, car je citerais ces jolies strophes, et l'on peut être entraîné loin dans ces sortes de critiques. Si j'ai fait tant d'observations à propos d'un premier volume, c'est qu'elles pourront servir aux deux autres, et c'est en même temps parce qu'on marque ainsi plus sérieusement l'intérêt dû à un genre de livres et l'estime que des auteurs méritent.

Jules Lekeu-Rhone, *Au sceptique*, médaille d'or du 7e concours du Caveau verviétois. Verviers, Ch. Vinche, 1887.

Voici des vers, datés de Chimay, comme nous aimerions à en donner souvent à nos lecteurs. On y sent la jeunesse de l'esprit dans sa générosité d'élan vers le beau et le bien.

Digitized by Google

Écoutez comment le poète débutant parle de la poésie aux sceptiques :

Venez nous insulter et nous charger d'affronts.
Nous aurons notre Pâque ainsi que le prophète!
Pour nous, vous courberez vos fronts!
Raillez! Du Golgotha, nous irons jusqu'au faîte
Et vous serez sauvés par ce que nous souffrons :
Le rédempteur, c'est le poète!...

Chantons, vers l'Orient, les yeux toujours tournés!
Il est un évangile au-dessus de tant d'autres
Que les prophètes ont donnés;
C'est le tien, ô Progrès! Tes lois seront les nôtres;
Nous les enseignerons aux peuples enchaînés :
Les poètes sont tes apôtres!

Chantons, le cœur ouvert aux saintes charités!
Aimons les malheureux; mais aimons plus peut-être
Les méchants — pauvres irrités!
Une religion grandiose va naître,
Inondant l'univers de toutes les clartés :
Le poète est le dernier prêtre!

Bienvenue et courage au jeune poète !

CH. POTVIN.

Digitized by Google

LA PAIX OU LA GUERRE

Aurons-nous la guerre ou conserverons-nous la paix? Telles sont les deux graves questions qui en ce moment occupent le monde, et il est certain que si l'on veut étudier l'état politique actuel de l'Europe, on peut constater l'existence de problèmes brûlants qui tiennent les esprits en émoi et dont il serait très difficile de prédire la solution.

Nous pouvons, il est vrai, actuellement observer que les tendances vers la paix semblent prendre de plus en plus d'empire : on n'entend que des paroles de concorde sortir de la bouche des souverains et des hommes d'État les plus en vue. Jamais ces hauts personnages n'ont aussi bien compris qu'aujourd'hui combien la paix est nécessaire. Ils sont convaincus de l'immensité des maux qui fondraient sur le monde, parce qu'ils savent qu'une nouvelle guerre ne mettrait pas aux prises seulement deux nations, mais l'Europe tout entière. Ils connaissent l'étendue des sacrifices pécuniaires et autres qui incomberaient tout aussi bien aux vainqueurs qu'aux vaincus. Chargés de la direction des affaires, ils en ont la responsabilité; aussi, ils hésitent à bon droit dans leur résolution; ils s'attachent avec une sorte de passion à maintenir la paix; ils oublient volontiers leurs griefs et leurs rancunes pour se laisser conduire par des considérations supérieures d'humanité.

Mais si les idées pacifiques ont de nombreux partisans convaincus, nous voyons malheureusement, d'un autre côté, le courant de la guerre gagner chaque jour du terrain. Les effectifs militaires, déjà très considérables, ne suffisent plus, les

Digitized by Google

contingents augmentent d'année en année; d'un autre côté, l'armement, continuellement transformé, a atteint une puissance et un perfectionnement extraordinaires.

L'Allemagne, ayant obtenu ce qu'elle désirait depuis longtemps : sa revanche sur la France, son unité et sa prépondérance politique, comprend très bien qu'elle n'aurait absolument rien à gagner à une nouvelle guerre, qu'elle ne pourrait qu'y perdre; elle sait aussi qu'une nouvelle guerre ne viendra que de la France ou de la Russie, et c'est pour neutraliser les forces de ces deux pays que, pendant ces derniers temps, elle a conclu avec l'Autriche et l'Italie des traités d'alliance, traités qui, pour le moment, sont tout à fait pacifiques, mais qui pourraient devenir, à un moment donné, le plus puissant instrument de guerre qui ait existé depuis Napoléon Ier.

Les mesures prises par l'Allemagne sont donc plutôt défensives qu'offensives. Tant que le vieil empereur vivra, il est presque certain que l'on n'aura à redouter aucune guerre provoquée par le puissant empire; mais si l'empereur venait à mourir, et si, à cause de la santé du prince impérial, son petit-fils, le prince Guillaume, devait lui succéder, les chances de paix diminueraient sensiblement : ce prince est jeune, enthousiaste, militaire jusqu'au bout des ongles; il y aurait à craindre qu'il ne voulût, comme son grand-père, se couvrir de gloire.

La France, isolée, réduite à ses propres forces, n'ignore pas que le moment n'est pas encore arrivé pour elle d'essayer de prendre sa revanche avec quelque chance de succès.

Le plus grand danger se trouve actuellement du côté de la Russie. On sent que cette puissance est irritée de ce qu'on ose lui contester la suprématie dans la presqu'île des Balkans; puis ses troubles intérieurs la poussent à une diversion; elle voudrait la guerre immédiate, mais deux choses l'arrêtent: les rigueurs de l'hiver et le manque d'argent.

D'après ce qui précède, on peut considérer la paix comme assurée provisoirement. Malheureusement, cette situation n'est que momentanée, et l'on se demande avec effroi ce que l'année

Digitized by Google

1888 nous réserve. Les esprits sont inquiets et agités, partout règnent les plus vives appréhensions; on sent que l'état actuel des choses ne peut durer, parce qu'on voit tous les États travailler fiévreusement à l'augmentation de leurs troupes et au perfectionnement de leur armement.

On dirait vraiment que toutes les nations de l'Europe prennent part à un concours pour savoir laquelle peut dépenser le plus d'argent, de génie, de persévérance et de travail, et tout cela dans un seul but : mettre en ligne le plus grand nombre de combattants.

On compte actuellement en Europe, en temps de paix, 3,900,000 hommes sous les armes, et ce nombre extraordinaire peut être porté, en temps de guerre, à 12,600,000 hommes. Il paraît que ce chiffre réellement fantastique n'est pas encore suffisant, car nous voyons partout des tendances à l'augmenter; exemple : la seconde loi qui vient d'être sanctionnée en Allemagne.

Il est vrai que dans ce système il n'y a pas d'arrêt possible : il faut reculer ou avancer; or, comme aucune puissance ne veut reculer, il est difficile de prévoir la grandeur du gouffre auquel on aboutira infailliblement.

Une autre conséquence de cette situation déplorable, c'est que les États neutres pouvaient avoir autrefois une confiance absolue dans la foi des traités garantissant leur indépendance; ils travaillaient, sans craindre pour leur sécurité, à leur développement intellectuel et moral; aujourd'hui, ils sentent la nécessité de s'apprêter à se défendre, parce qu'ils savent qu'une paix qui repose sur la force des baïonnettes ne peut être ni stable, ni productive, que le moindre désaccord dans les relations diplomatiques, un incident en lui-même futile, un rien, peuvent mettre le feu aux poudres, que les droits des nations deviennent lettre morte et que les peuples libres qui sont trop faibles pour se défendre ou qui n'ont pas pris toutes les précautions nécessaires sont exposés à devenir la proie du vainqueur.

Il est aussi à prévoir qu'une nouvelle guerre ne sera plus un duel entre deux nations, mais une épouvantable guerre

Digitized by Google

européenne, qui dévorera des milliers et des milliers d'hommes, dévastera des pays tout entiers et traînera partout la misère à sa suite. Et ce qu'il y aura de plus triste, si cette guerre éclate, c'est qu'elle ne changera absolument rien à l'état politique qui existe actuellement; elle n'amènera ni la paix définitive, ni le désarmement proportionnel.

Mais en admettant même que la paix armée puisse être maintenue encore longtemps, elle accroîtra un autre danger qui nous menace et qui provient principalement de ce militarisme effréné : c'est le désarroi complet qui existe déjà dans les finances de la plupart des États et qui ira toujours en augmentant aussi longtemps que le système des grandes armées suivi aujourd'hui restera en vigueur. Les effets de ce danger ne sont pas, il est vrai, aussi sanglants que ceux de la guerre, mais ils n'en seront pas pour cela moins terribles.

Les budgets des recettes ne concordent plus avec ceux des dépenses; tandis que ces dernières augmentent d'année en année, les recettes ne suivent pas la même marche progressive; les comptes des États se soldent en déficit, de sorte qu'il faut à tout bout de champ avoir recours aux emprunts, et ces emprunts se succèdent malheureusement, dans la dernière moitié de ce siècle, avec une rapidité alarmante.

En 1870, les dettes des États de l'Europe s'élevaient à 85 milliards; seize ans plus tard, en 1886, elles avaient atteint le chiffre formidable de 115 milliards, soit une augmentation de 40 milliards ; et cet accroissement ira toujours en augmentant, car les intérêts et amortissements de ces dettes coûtent annuellement 45 milliards. Ces sommes énormes, ne pouvant être prélevées sur les recettes ordinaires, viennent naturellement se greffer sur le capital principal et augmentent régulièrement les dettes.

Une grande partie de ces dettes proviennent, comme nous l'avons déjà dit, du système de paix armée que nous avons depuis vingt ans.

Les gouvernements ont un talent tout particulier pour présenter leur budget de la guerre, dont les chiffres savamment

Digitized by Google

groupés augmentent chaque année et constituent un total devant lequel on reste ébahi.

L'effectif de l'armée de paix seule coûte 4 milliards six cent millions par année ; cependant il faut encore bien remarquer que dans cette somme ne sont pas compris les frais de construction et d'entretien des forteresses, des navires de guerre, des casernes, hôpitaux et autres bâtiments affectés à l'armée, la reconstitution périodique du matériel nécessitée par le perfectionnement continu des moyens d'attaque et de défense ; toutes ces dépenses réunies peuvent, sans exagération, être évaluées à environ 15 milliards par an [1].

Sans être grand financier, on peut se dire, en voyant ces dépenses colossales, que le pays le plus riche et le plus prospère ne pourra résister à ce système de dépenses exagérées, et qu'il court infailliblement vers une situation désastreuse, vers la banqueroute.

Si encore la richesse publique augmentait en proportion ! Mais, malheureusement, le contraire se fait sentir partout et dans toutes les classes de la société. Le commerce, l'industrie, l'agriculture, ces trois principaux facteurs de la richesse des nations, sont dans le marasme ; les revenus des citoyens diminuent, tandis que les impôts augmentent; l'équilibre est rompu, la pauvreté se fait de plus en plus sentir et augmente le malaise général,

Les milliards ainsi dépensés ne profitent qu'à un petit nombre, tandis qu'ils entraînent vers la ruine la généralité des citoyens.

Nous voyons déjà actuellement différents États de l'Europe qui ont toutes les peines du monde à soutenir leur crédit; tels sont la Turquie, l'Italie, l'Autriche et la Russie. Il est fortement à craindre que ces États ne soient entraînés dans une banqueroute épouvantable s'ils ne changent bientôt de système et ne ramènent leurs forces armées dans les limites du raisonnable.

A-t-on bien réfléchi aux conséquences terribles, désas-

[1] Voir, pour les détails, mes articles « Militarisme et Paupérisme », dans la *Revue de Belgique*, livraisons de mars et d'avril 1886.

Digitized by Google

treuses, que de telles banqueroutes entraîneraient inévitablement à leur suite ? Les pays directement atteints ne seraient pas les seuls à souffrir; les effets d'une telle catastrophe se propageraient dans l'univers tout entier.

Si nous remontons à une époque relativement récente, nous remarquerons que le commerce extérieur des États et le placement des capitaux en pays étrangers n'avaient qu'une faible importance : chaque pays produisait la presque totalité des articles qui étaient consommés par ses habitants; les capitaux étaient rarement employés au delà des frontières; ils trouvaient des placements dans des entreprises de leur propre pays. Mais, depuis que le commerce et l'industrie se sont de plus en plus développés, surtout depuis que les moyens de transport et les voies de communication ont rendu les relations avec les pays étrangers plus faciles et ont pour ainsi dire réduit les distances, le commerce des marchandises et des capitaux est devenu réellement international.

Le commerce extérieur des États de l'Europe, qui atteignait à peine 2 ou 3 milliards il y a moins de deux siècles, dépasse actuellement 20 milliards, et c'est par centaines de milliards que se chiffrent les capitaux qui sont en circulation, soit pour couvrir les dettes des États, soit dans les affaires commerciales et industrielles de l'Europe et du monde entier.

Dans chaque pays, une partie de la population, partie qui devient de plus en plus nombreuse, dépend, pour ses moyens d'existence, de ses relations avec l'étranger; les grands établissements industriels, qui entretiennent toute une armée de travailleurs, trouvent dans l'exportation de leurs produits des ressources qu'ils ne pouvaient trouver chez eux; les grands capitalistes peuvent aussi placer avantageusement dans les pays lointains des capitaux qui, dans leur patrie, sont trop nombreux pour trouver un placement convenable. Toutes ces transactions procurent des revenus avec lesquels des milliers d'intéressés achètent les objets de consommation et les denrées nécessaires à leur subsistance.

Le développement du commerce et de l'industrie, l'échange

Digitized by Google

des capitaux, les intérêts généraux qui ne s'arrêtent pas aux limites d'un pays, sont, en temps de paix surtout, un véritable bienfait; ils rapprochent les différents peuples, accroissent le bien-être et portent partout la civilisation. Mais qu'arrive-t-il si une guerre éclate? Les désastres ne s'arrêteront pas aux frontières des pays belligérants, le fléau portera ses ravages jusque dans les pays les plus lointains. Une grande guerre interrompt le commerce, et le diminue sensiblement, si elle ne le tue pas. Tous les capitaux sont atteints, et la crise devient générale. La guerre est maintenant plus que jamais en pleine opposition avec le droit des gens.

On comprendra facilement que, les capitaux étant pour ainsi dire internationaux, la banqueroute d'un pays entraînerait après elle des désastres incalculables. Car, si une grande maison de banque ou un établissement industriel considérable succombe, ce n'est pas seulement la banque ou l'établissement qui est frappé, mais tous ceux qui, de près ou de loin, sont en relations avec cette banque ou cet établissement. La chute de l'un provoque toujours d'autres chutes nombreuses. La situation d'un État est semblable à celle d'une banque : les capitaux qu'il a reçus en dépôt proviennent non seulement de ses sujets, mais d'une infinité d'autres personnes appartenant aux nationalités les plus diverses; supposez la banqueroute, et des milliers de malheureux se verraient ruinés; le désastre ne serait donc pas local, mais se ferait sentir d'une manière terrible dans tous les États.

Ce qui est incompréhensible, c'est que, dans ce siècle positiviste par excellence, les hommes d'argent, les capitalistes, les industriels, les commerçants ne se sont pas encore bien mis dans la tête que c'est leur fortune qui est en jeu dans ce grand duel; et ce qu'il y a de réellement étonnant, c'est qu'ils sont toujours prêts à jeter de nouvelles sommes dans le gouffre insatiable que l'on nomme emprunts des États. Ils devraient cependant se souvenir que c'est grâce à ces avances que les gouvernements parviennent à maintenir le système ruineux de la paix armée; ils devraient surtout s'apercevoir que l'effondrement financier des États s'accentue de plus en

Digitized by Google

plus et qu'ils finiront infailliblement par en être les premières victimes; ils devraient enfin comprendre que le seul moyen de sauver la situation serait de forcer les gouvernements à changer de système et à ramener leurs armées de paix à un chiffre raisonnable.

Par ce moyen, on diminuerait considérablement les dépenses, on parviendrait non seulement à équilibrer les budgets, mais encore à faire des économies qu'on pourrait employer à l'extinction des dettes et à l'amoindrissement du paupérisme.

Mais, demandera-t-on, comment arriver jamais à atteindre ce but?

Bon nombre de personnes estiment qu'une guerre, fût-elle même européenne, vaudrait infiniment mieux que cette paix armée, et que ce serait le seul moyen de sortir de la situation démoralisatrice dans laquelle nous nous trouvons.

Il est incontestable qu'une guerre, fût-elle aussi sanglante et aussi dévastatrice que possible, serait un bienfait si elle nous amenait une paix durable basée sur un fondement solide, et par là une diminution proportionnelle des forces armées. Malheureusement, l'histoire et l'expérience nous ont trop appris que la guerre n'a jamais engendré la paix : qu'au contraire, elle fait revivre, plus ardentes que jamais, les haines de races et dépose ainsi les germes d'une nouvelle guerre. Le peuple vaincu travaillera un demi-siècle, si c'est nécessaire, pour préparer sa revanche. Nous en avons la meilleure preuve dans la guerre de 1870. Ce n'est qu'après une attente et un travail de réorganisation de plus de cinquante ans que l'Allemagne a pris sur la France sa revanche des défaites qu'elle avait éprouvées sous le premier Empire. Aujourd'hui, nous voyons la France, après un repos de dix-sept ans, guetter le moment propice pour se précipiter sur l'Allemagne. Nous ne voyons pas de raison pour que cela finisse, car chaque nouvelle guerre a un vaincu qui rêve à prendre sa revanche. C'est sous l'empire de cette crainte que nous voyons la mode des grandes armées fleurir de plus en plus.

Digitized by Google

La guerre n'est donc pas le moyen voulu pour atteindre le but désiré. Il faut chercher autre chose; mais quoi?

Il existe, nous semble-t-il, un moyen bien simple d'empêcher toute nouvelle guerre, et ce moyen aurait l'avantage de s'appuyer sur la justice la plus stricte : il s'agirait de former un tribunal international dont les membres, nommés par les différents États de l'Europe, auraient pour mission de juger les questions délicates qui pourraient surgir entre les nations. Le tribunal international aurait à intervenir lorsque les questions assez graves pour provoquer une guerre n'auraient pas été résolues par la diplomatie.

Ce tribunal, ainsi constitué, prononcerait sans appel, il aurait la force de trouver les fondements d'une paix stable, il permettrait de réduire la force armée au nombre strictement nécessaire pour maintenir l'ordre intérieur, et au besoin pour faire exécuter ses propres sentences.

Si un tel tribunal existait, on pourrait procéder immédiatement à la réduction des armées et, par conséquent, à celle des dépenses, équilibrer les budgets, opérer des économies et réduire les dettes. Les capitaux, n'étant plus nécessaires pour combler les déficits des États, pourraient être employés à relever le commerce, l'industrie et l'agriculture; ils pourraient servir à donner de l'ouvrage aux nécessiteux, à diminuer le paupérisme et à réduire sensiblement le mécontentement qui se fait sentir de plus en plus dans les classes inférieures de la société.

Je sais très bien que cette question d'un tribunal international n'est pas une idée neuve, qu'elle a déjà été différentes fois mise sur le tapis et qu'on l'a toujours rejetée comme étant d'une exécution impossible, une utopie irréalisable.

Mais si l'on demande, aux personnes qui s'expriment ainsi, sur quoi elles fondent leur opinion et quelles sont les raisons concluantes qui s'opposent à la création d'un tel tribunal, elles ne savent que répondre et ne donnent que des lieux communs qui n'ont aucune valeur ou des raisons qui ne sont pas concluantes.

Étudions d'un peu plus près les objections qu'on essaye

Digitized by Google

d'établir et voyons si véritablement la fondation d'un tel tribunal serait irréalisable, comme on veut bien le prétendre.

D'abord, nous trouvons dans l'histoire, surtout dans celle de ce siècle, de nombreux exemples de contestations très graves entre gouvernements réglées par des arbitres, et cela à l'entière satisfaction des deux parties. Si donc l'arbitrage, qui n'est, en définitive, qu'une réduction du tribunal que nous préconisons, a pu arranger des questions capables d'engendrer la guerre, pourquoi ne pourrait-on établir d'un commun accord un tribunal stable qui déciderait en dernier ressort de tous les différends entre gouvernements?

On objecte qu'il y a des différends qui ne peuvent être soumis à un tribunal, mais on se garde bien de les préciser. Il faut bien en conclure que ces questions, qui ne sont pas susceptibles d'être étalées en pleine lumière, sont singulièrement sujettes à caution, qu'elles ont fort peu de rapports avec le bien-être général de la patrie et qu'elles n'ont d'autres motifs que des rancunes particulières, l'amour-propre froissé, de basses jalousies et peut-être le désir de la gloire, toutes choses que l'on voudrait faire passer sous le manteau divin de l'honneur national.

Il est certain que la seule institution d'un tribunal international ferait disparaître ces questions égoïstes ou mesquines. Tous ces souverains, tous ces ministres, tous ces généraux, tous ces diplomates, qui calculent froidement dans leur cabinet le plus ou moins de chances qu'ils ont d'atteindre leur but, d'arriver aux plus hautes fonctions de l'État, de gérer les affaires publiques, d'être comblés d'honneurs, tous ces hauts personnages seraient bien obligés de changer de système; car ce sont eux qui, pour parvenir, aiment à pêcher en eau trouble. Que leur fait le sang répandu, les champs dévastés, les villes ruinées, pourvu qu'ils atteignent leur but? Ces hommes seront toujours opposés à l'établissement d'un tribunal international qui mettrait indubitablement fin à leurs agissements ténébreux.

On donne aussi pour raison que les souverains ne consentiront jamais à abandonner un des seuls droits que les consti-

Digitized by Google

tutions leur ont laissés, celui de déclarer la guerre et de conclure la paix. Cette objection n'est pas sans fondement. Mais si les lois fondamentales d'un État sont fautives, n'y a-t-il pas moyen de les changer?

Chaque pays, en établissant sa Constitution, a eu soin de limiter, par des articles spéciaux, l'étendue du pouvoir de ses gouvernants. Tous ont expressément stipulé que non seulement toutes les affaires importantes : conclusion de traités, formation ou changement de lois, création de nouveaux impôts, augmentation des budgets, etc., mais encore toutes les affaires de moindre importance et regardant l'administration intérieure du pays, devaient d'abord être soumises aux Chambres législatives, qui pourraient les modifier, les approuver ou les rejeter, et que ce serait seulement après la décision des Chambres que le gouvernement pourrait agir.

On comprend difficilement que les législateurs qui ont limité d'une manière si minutieuse les pouvoirs des souverains aient été assez illogiques pour laisser aux gouvernements le droit le plus terrible qui existe et que l'on pourrait nommer le droit de vie et de mort, et cela sans aucun contrôle.

Peut-on trouver une situation dans laquelle les intérêts des citoyens soient plus exposés qu'en cas de guerre? Il ne s'agit plus seulement ici de dépenser des sommes considérables qui pourront être couvertes par de nouveaux emprunts, il s'agit, chose bien plus terrible, d'exposer la force vitale de toute la nation.

Il n'existe pas au monde de pouvoir plus dangereux que celui qui est reconnu au chef de l'État de déclarer la guerre ; il n'y en a pas qui menace davantage les intérêts des citoyens, car ce sont les citoyens qui doivent en supporter toutes les charges et qui sont forcés de payer de leur fortune et de leur sang les idées belliqueuses et souvent injustes de ceux qui les gouvernent.

De toutes les questions qui peuvent intéresser un peuple, il n'en est certainement aucune qui le touche de plus près et qui puisse avoir d'aussi terribles conséquences, et malgré tout cela, la loi fondamentale enlève aux élus de la nation la

Digitized by Google

faculté d'examen et d'improbation lorsqu'il s'agit d'une déclaration de guerre. Peut-on expliquer un tel non-sens — pour ne pas dire une telle absurdité?

Pour pallier cette grande faute que l'on a commise, on prétend que le droit laissé aux souverains n'est au fond qu'un droit apparent, non réel; que le chef de l'État n'est pas seul juge, qu'il doit consulter ses ministres, son entourage, que les articles de la Constitution qui soumettent à l'approbation de la Chambre l'augmentation de la force armée et les crédits nécessaires pour les dépenses de la guerre sont autant d'entraves qui empêchent le souverain d'agir selon son bon plaisir; que les Chambres peuvent rejeter les crédits et l'augmentation des forces armées qu'on leur demande, et qu'en les accordant, elles donnent indirectement une sanction à l'acte posé.

Nous voulons bien reconnaître que ces entraves existent réellement; mais nous nous demandons si elles sont bien de nature à empêcher le souverain de faire toute sa volonté.

Si un potentat voulait entreprendre une guerre malgré l'opposition de ses ministres et de son entourage, qui pourrait l'empêcher de choisir d'autres ministres et d'autres conseillers plus disposés à approuver ses désirs?

Il est également vrai que la représentation nationale peut toujours refuser de voter l'augmentation de la force et les crédits nécessaires pour entrer en campagne. Mais l'on doit bien remarquer que, la plupart du temps, lorsque de telles propositions sont faites aux Chambres, les affaires sont tellement avancées, qu'il n'y a presque plus moyen de reculer et que les préliminaires de la déclaration de guerre sont pour ainsi dire acquis. Les représentants se trouvent devant un fait accompli, se voyent forcés, par patriotisme, d'accorder ce que le gouvernement exige; refuser, ce serait soulever un conflit intérieur qui pourrait devenir encore plus désastreux que la guerre. Car il ne faut pas oublier que le souverain est le chef suprême de l'armée et que les troupes lui ont prêté serment de fidélité et d'obéissance; elles doivent donc marcher quand le souverain l'ordonne.

Ce qui tend à rendre plus dangereux encore ce droit qu'on

Digitized by Google

a laissé au souverain, c'est l'éducation toute militaire que reçoivent les jeunes princes. Ils apprennent tout ce qui peut former un bon général, mais on leur laisse trop ignorer les désirs et les aspirations de la plus grande partie de leurs sujets. Cette atmosphère toute martiale qu'ils respirent et dans laquelle ils ont été élevés, leur fait envisager les affaires d'une tout autre manière que ne le feraient de paisibles bourgeois. Ce qui, aux yeux du militaire, peut être considéré comme une atteinte grave portée à l'honneur de la patrie, demandant une réparation sanglante, ne sera, pour le bourgeois, qu'une affaire d'importance médiocre, qu'il trouvera bien moyen d'arranger à l'amiable et sans verser le sang.

Je ne veux nullement prétendre que, si les Constitutions stipulaient qu'aucune guerre ne pourrait être déclarée sans l'approbation des Chambres législatives, tout conflit serait devenu impossible; non, nous sommes bien loin de nous faire une telle illusion; mais il est certain que les souverains, les ministres, les grands hommes d'État et les diplomates seraient bien plus circonspects; la seule idée de devoir supporter la responsabilité de leurs actes devant tous les élus de la nation les obligerait à plus de retenue et l'on n'aurait plus à craindre les guerres provenant de froissements personnels, de maladresses commises par la diplomatie, d'ambitions déçues, — en un mot, des luttes entre nations n'ayant pas pour motif ce qui regarde directement les intérêts et la sécurité de la patrie. Ce serait déjà là un grand pas de fait en vue de l'établissement d'une paix stable.

Maintenant que la faute a été commise, on en reconnaît le danger, mais personne n'ose y toucher de peur d'être qualifié de révolutionnaire qui veut enlever aux souverains le dernier prestige, le dernier droit qui leur reste. Nous en avons encore vu, dans ces derniers temps, un exemple frappant en Hollande.

M. Heemskerk, ministre d'État et ministre de l'intérieur, fut le promoteur de la revision de la Constitution. Quelque temps auparavant, il avait écrit, dans un traité sur les Constitutions, « qu'une déclaration de guerre peut avoir des suites

Digitized by Google

telles qu'il serait plus qu'*extravagant* de confier à un gouvernement, même au meilleur, un pouvoir sans contrôle sur l'avenir du pays, alors que pour beaucoup d'autres affaires de moindre importance on a soin de faire des lois spéciales ». D'après cet avis de l'éminent homme d'État, l'on s'attendait à trouver dans la revision de la Constitution un article concernant ce droit; mais on eut beau chercher, rien n'était changé; M. Heemskerk n'osa, malgré le caractère plus que dangereux qu'il avait reconnu à ce droit, y toucher en quoi que ce fût, de peur qu'on ne lui reprochât d'être antiroyaliste.

On admet généralement que ce droit illimité laissé à la couronne de pouvoir déclarer la guerre et conclure la paix ne concorde nullement avec le régime constitutionnel, qui exige que toutes les affaires d'intérêt général, importantes ou non, soient soumises à l'approbation des Chambres. Il est donc tout à fait illogique et contraire au droit des citoyens, droit inscrit dans les lois fondamentales, d'exclure tous les habitants d'un pays de l'examen des questions qui touchent de plus près à leur intérêt et à leur sécurité.

Bien que les dangers de ce système soient parfaitement reconnus, on continue à le laisser inscrit en toutes lettres dans les diverses Constitutions, personne n'ose y toucher ni apporter un changement qui cependant pourrait être aisément introduit sans anéantir la souveraineté ; il suffirait de faire disparaître l'équivoque qui existe et de la remplacer par : « Le souverain a le droit de déclarer la guerre après en avoir soumis les motifs ou les causes aux Chambres législatives. » Ce serait alors à ces dernières de décider si la création d'un tribunal international serait désirable ou non.

Il y a des personnes qui objectent que l'établissement d'un tel tribunal ne constituerait pas un moyen efficace pour empêcher les guerres; que si l'un ou l'autre État, mécontent de la sentence, refusait de se soumettre à cette sentence, et cherchait à établir son bon droit par la force des armes, on aurait de nouveau la guerre.

L'argument est juste, mais il ne faut pas perdre de vue que du moment que les États de l'Europe ont consenti à la créa-

Digitized by Google

tion du tribunal international, ils sont solidairement responsables de l'exécution des sentences prononcées par cet aréopage. Il est donc fort peu probable que, dans cette occurrence, il se trouvât une puissance, quelque redoutable qu'elle pût être, qui osât tenir tête à l'Europe tout entière, et si le cas se présentait, il y aurait tout lieu d'espérer que cette puissance serait bientôt vaincue et réduite à merci, et cela sans effusion de sang : il suffirait de bloquer ses frontières et de l'isoler.

Nombre de personnes se sont figuré que l'existence d'un tribunal international ferait complètement disparaître la force armée. C'est une grave erreur ; on ne pourra jamais se passer d'une force armée assez considérable pour maintenir l'ordre intérieur et pour donner, si c'était nécessaire, du poids aux décisions du tribunal. Seulement, l'effectif serait considérablement réduit et dépendrait de l'importance du pays.

Encore un grand obstacle à l'établissement d'une paix durable et définitive a toujours résidé et résidera encore longtemps dans ce qu'on nomme — qu'on nous pardonne l'expression — la bêtise humaine.

En effet, ne voyons-nous pas un grand nombre de personnes prétendre que la guerre est une espèce d'épidémie qui a existé depuis l'apparition de l'homme sur la terre et qui continuera à exister jusqu'à son anéantissement? que vouloir l'abolir serait une tentative dangereuse? que c'est un mal nécessaire, souvent même utile à l'humanité?

Si l'on accepte de but en blanc un tel raisonnement, on devrait également défendre aux médecins et à tous ceux qui pratiquent l'art de guérir de combattre les épidémies comme le choléra, la peste, le typhus, la variole qui sont aussi des fléaux inhérents au genre humain et peuvent, comme la guerre et au même titre qu'elle, avoir leur utilité. Il est vrai que cette utilité est fort difficile à découvrir et que le monde pourrait parfaitement s'en passer.

D'autres, et le nombre est considérable, croient toujours que leur destinée est entre les mains des souverains et des personnages qui se trouvent à la tête des gouvernements. Ces

Digitized by Google

bonnes gens sont convaincus que les potentats et les hommes d'État qui dirigent la machine gouvernementale sont les seuls qui réunissent toutes les qualités pour décider du sort du pays et juger de la nécessité de la guerre. Ils ne savent pas comprendre que le pouvoir dont ces personnages se sont emparés appartient à tous les citoyens; que c'est grâce à l'indolence, à l'ignorance, à l'apathie de l'immense majorité que quelques individus plus capables, plus intelligents ou plus ambitieux, s'emparent de l'autorité.

Une opinion que l'on entend assez souvent émettre, c'est que les peuples ne sont pas encore assez mûrs pour jouir d'une paix stable; que les haines entre races rivales sont encore trop vives; que l'opinion publique est encore trop facilement excitable et qu'elle ne pourrait encore supporter une paix définitive.

Je me suis souvent demandé ce que l'on doit entendre par opinion publique, et si le public avait une opinion qui lui fût propre. Après mûre réflexion, je suis arrivé à la conclusion que ce que l'on appelle habituellement le public n'a pas d'opinion proprement dite; son opinion varie, il a toujours celle des personnes qui savent lui imposer la leur ou celle des journaux qu'il lit. Le public par lui-même n'est pas belliqueux, moins encore sanguinaire; il ne demanderait pas mieux que de vivre en paix avec ses voisins; mais comme il ne se donne presque jamais la peine de penser par lui-même ni de vérifier si ce qu'on lui avance est juste et équitable, il se laisse influencer par de belles paroles et croit sans difficulté tout ce qu'on lui dit et tout ce que son journal lui raconte.

A notre époque, le journalisme est devenu une véritable force avec laquelle les gouvernements doivent compter; c'est lui qui guide l'opinion publique par ses appréciations sur les affaires; c'est de lui, en grande partie, que dépend la guerre ou la paix.

Il est certain que si le journalisme, surtout la petite presse, qui est aujourd'hui si répandue, voulait comprendre toute l'importance de son apostolat et de sa mission, qui est

Digitized by Google

de rendre les peuples heureux en arborant franchement le drapeau de la paix, il arriverait à faire entendre sa voix jusqu'au pied du trône, il parviendrait à faire comprendre aux souverains et aux gouvernements que la guerre est une honte pour notre siècle de progrès, qu'elle ne sert qu'à faire un tort immense tout aussi bien au vainqueur qu'au vaincu; que ce tort ne s'arrête pas seulement aux nations belligérantes, mais qu'il s'étend jusqu'aux contrées les plus éloignées du théâtre de la guerre; que cette paix armée, qui tient sous les armes des millions d'hommes, ne convient plus à des peuples qui ont aboli l'esclavage et la domination des castes privilégiées et sont devenus libres en forçant les autocrates à se soumettre aux volontés des peuples et à donner à leurs sujets des institutions sages et libérales.

D'un autre côté, si le journalisme voulait enseigner au peuple que nous sommes tous frères; que la haine des races est une haine aveugle, très défavorable au développement du bien-être général, que les dépenses exagérées que l'on fait actuellement pour l'entretien des troupes ne peuvent qu'accroître le malaise général et augmenter le paupérisme, sans être pour cela une garantie de paix, l'opinion et le bon sens public seraient bientôt tout à la paix, et l'on ne tarderait pas à se demander comment on a pu être si longtemps enthousiaste de la guerre.

Malheureusement, il n'y a que peu de journalistes qui envisagent leur devoir de cette manière. Les rédacteurs des petites feuilles qui pullulent dans tous les pays, feuilles qui sont lues par la partie la moins instruite et la moins intelligente de la nation, restent parfaitement indifférents sur le bonheur ou le malheur des peuples; une seule chose les intéresse, c'est la prospérité de leur journal, et pour arriver au plus grand nombre possible d'abonnés, ils ne craignent pas d'éveiller les passions les plus subversives, d'attiser les haines, de caresser certains rêves menteurs, certaines chimères que le moindre examen repousse; ils montrent à leurs lecteurs ignorants un miroir trompeur où ceux-ci se laissent prendre.

Le journalisme a toujours été et restera toujours le plus

Digitized by Google

grand promoteur de la guerre. C'est lui qui, par des articles irréfléchis et mensongers, pousse à la haine, envenime les questions diplomatiques et rend souvent, par là, un arrangement pacifique impossible.

Nous croyons avoir démontré que l'installation d'un tribunal international pour juger en dernier ressort des affaires pendantes entre les États de l'Europe, quand elles n'ont pu être arrangées par la diplomatie, n'est nullement une utopie irréalisable, mais qu'au contraire cette réforme ne dépend que de deux facteurs : les assemblées législatives et le journalisme.

Il serait hautement à désirer que tous les hommes qui reconnaissent que le système actuellement suivi doit aboutir à une guerre terrible ou à un désastre financier non moins à craindre, eussent le courage d'exprimer bien haut leur opinion. Leur devoir est de dire durement aux souverains et aux gouvernements que le bon sens public en a assez de ces armées innombrables; qu'il est temps de changer de système et de chercher les moyens d'établir d'une manière ou d'une autre une paix basée sur des fondements solides et non plus exposée au premier froncement de sourcils d'un potentat quelconque; qu'il n'y a plus un moment à perdre pour sauver les finances des États; que l'industrie, le commerce et l'agriculture réclament impérieusement les ressources employées actuellement à soutenir cette paix armée, que, d'un autre côté, un danger imminent nous menace : nous voyons que les sectes révolutionnaires lèvent de plus en plus la tête; le seul moyen de les combattre efficacement serait de donner à l'ouvrier un travail rémunérateur qui le sauvât de la pauvreté et lui permît d'élever convenablement sa famille; sinon nous sommes à la veille d'une nouvelle révolution de 1789.

Comte DE HOMPESCH.

Digitized by Google

A QUI LA FAUTE ?

ESQUISSE.

I

Depuis quand était il prêtre? Lui-même n'aurait pas pu le dire. Les années avaient fui, uniformes dans leur rapide évolution, apportant à date fixe les mêmes devoirs qu'il accomplissait ponctuellement sans fatigue ni plaisir, les yeux fixés droit devant lui sur quelque point immuable, dont rien ne pouvait détourner son regard ni faire dévier ses pas.

Grand et sec, son corps maigre se perdait dans l'ampleur d'une soutane usée, que le vent des montagnes, soufflant avec violence pendant les mois d'hiver, faisait voltiger autour de lui en plis arrondis, gonflés d'air.

Tous les matins, à la même heure, on le voyait traverser la cour qui séparait la cure de l'église et se glisser par la porte basse dans le corridor étroit qui conduisait au chœur. Il disait la messe d'une voix rapide, sans arrêter un regard sur l'assemblée des fidèles, ignorant leur présence comme leur absence, tout entier à la pensée intérieure qui avait pris possession de son existence. Nul ne connaissait les replis de ce cœur qui semblait s'être pétrifié sous l'action continue de quelque incessante et monotone préoccupation. Sous cette surface, d'une forme énigmatique mais tranquille, y avait-il eu des heures de lutte? On l'ignorait. Les jours de victoire comme les jours de défaillance restaient un impénétrable secret, dont lui-même évitait, par une sorte d'instinct craintif, de fouiller les profondeurs. Il marchait devant lui sur la ligne étroite que la destinée lui avait tracée, aveugle pour tout le

Digitized by Google

reste, devinant à droite et à gauche des dangers inconnus, vers lesquels aucune curiosité n'attirait son regard.

Depuis qu'il était au monde, son destin l'avait marqué au front. Il était né prêtre et il s'en allait sur la route aride, avec l'aveugle assurance d'une conviction inébranlable.

Quand, le saint viatique en main, il arpentait la route poudreuse à grands pas pressés, pour se rendre à l'appel d'un mourant, les passants se signaient deux fois comme si la sévérité de cette figure étrange, mais singulièrement vivace dans son austérité, eût éveillé en eux une vague vision de choses surnaturelles. Cependant, insouciant du respect comme de la critique, il passait, insensible, au milieu du blâme et des louanges, sans les entendre, sans les deviner, occupé d'autre chose.

Peu à peu, on s'était accoutumé à le laisser dans cette solitude hautaine où n'entrait aucun vestige de fierté humaine, mais dont l'escarpement défiait le courage des plus hardis.

D'ailleurs, quel autre reproche eût-on pu lui faire? Ne le trouvait-on pas toujours prêt à marcher aux tâches non seulement les plus dures, mais les plus ingrates? Le pauvre qui s'en allait sonner à la cure n'en revenait-il pas toujours les mains pleines, en dépit de la sourde irritation de M^lle^ Marguerite, qui voyait les provisions de son ménage soumises à un pillage désastreux? Sans se départir du respect dû à l'habit porté par son frère, celle-ci avait bien essayé quelques remontrances, mais il l'avait écoutée sans la comprendre, incapable d'assimiler les misères de l'intérêt mondain à l'idée fixe cristallisée dans son cerveau. Il ne ressentait ni la peine ni le plaisir de donner, et la pensée d'un combat possible pour un acte aussi simple n'avait jamais abordé son esprit.

Du reste, des mystères de l'âme d'autrui, il ne connaissait rien, sinon les révélations obligatoires recueillies au confessionnal. Cette esquisse sommaire des maux du cœur humain lui suffisait. Il n'avait jamais pénétré plus avant et jamais la pensée d'une lacune possible dans son ministère n'avait troublé sa conscience. Était-il aimé ou non? Il n'en savait rien. Il ne se le demandait jamais. Lorsque le soir il rentrait

Digitized by Google

après ses courses vagabondes, où de cabane en cabane il avait porté secours ou consolation, il se sentait au cœur la douce quiétude du devoir accompli, et sans autre pensée il lisait son bréviaire à la lumière vacillante d'une lampe fumeuse.

Parfois seulement, quand revenaient les feuilles et les premières belles journées du printemps, une vague agitation le prenait. Alors il s'en allait à travers bois, de grand matin, aussitôt la messe dite, et Mlle Marguerite prenait seule les maigres repas que ses soins économes préparaient. On ne le revoyait que le soir, poussiéreux et fatigué, et tandis qu'il se jetait sur son lit de sapin noirci, sa sœur l'entendait de la chambre voisine murmurer des mots latins au son desquels elle se signait dévotement.

Elle ne l'interrogeait jamais, non faute de curiosité, mais tenue en respect par la froideur de cette immuable sérénité.

Entre ces deux êtres, cheminant côte à côte, il y avait un abîme profond, qu'ils côtoyaient en silence sans chercher à se rejoindre. Lui-même, enfermé dans sa vie contemplative et mystérieuse, se suffisait. Elle, le meilleur de son âme s'employait à réparer les brèches faites au budget domestique ou à essayer de les prévenir, s'ingéniant à écarter le solliciteur obstiné, faisant des miracles d'adresse pour se glisser à temps entre les deux parties et les tenir à distance. Cependant elle ne gagnait rien à ses habiles manèges, car les plus timides, sûrs de la réussite finale, s'entêtaient en dépit de ses grognements de boule-dogue. Un jour venait, en effet, où ses malices étaient en défaut. Ce jour-là, elle payait double, car l'humiliation de la défaite s'ajoutait au dépit de voir son trésor écorné. Encore si son frère eût senti quelque peine à se séparer de son bien, elle eût trouvé dans cette communauté d'efforts une sorte de consolation. Mais non, il se dépouillait sans avoir l'air d'y penser, distrait, comme pour se débarrasser d'une préoccupation importune, qui le gênait sans l'absorber.

Un jour pourtant, qu'elle avait voulu résister, il lui avait lancé un regard terrible où s'était révélée tout à coup une volonté de fer qui se connaît. Elle se l'était tenu pour dit et

Digitized by Google

longtemps après, lorsqu'elle pensait à cet éclair sinistre, une épouvante la prenait et elle murmurait tout bas :

« Sainte-Mère de Dieu !... » dans une componction d'esprit effrayé.

A partir de cette altercation muette, elle laissa puiser sans mot dire dans son fonds de réserve, mettant sur ses traits revèches quelque chose d'indigné et de superbe dont elle était seule à s'apercevoir.

Quand l'année était bonne et que la petite vigne sise un peu au-dessous de la cure, modeste bien que leur mère leur avait légué en mourant, rapportait son dû, elle prélevait un tantième sur le total pour faire face aux extravagances de son frère. C'était la part du feu, et son cœur se dilatait à la pensée que le reste était à l'abri. Malheureusement, la charité accaparante et indifférente du prêtre l'avait plus d'une fois forcée dans le mystère de ses retranchements.

Malgré ces cruelles contrariétés, son sort obscur lui suffisait. Il ne lui arrivait jamais de songer avec envie à un changement possible; bien au contraire, la pensée que nécessairement toutes choses avaient une fin et que tôt ou tard elle se trouverait face à face avec une porte de clôture infranchissable la remplissait d'une amertume désolée. Mais elle évitait avec soin d'arrêter son esprit sur ces considérations déplaisantes.

Quant à la possibilité d'autres vicissitudes venant briser, avant l'heure, le fil uni de leur existence commune, pourquoi s'en serait-elle inquiétée? Aussi loin que pouvait porter le regard, ne voyait-elle pas sous leurs pas la même route uniforme et plate se dérouler dans sa pente douce, presque insensible?

Cependant aucune apparence ne tient contre les brusques caprices de la destinée.

Une après-midi que Mlle Marguerite préparait le frugal repas du soir, elle vit paraître devant elle, au lieu de son frère qu'elle attendait, un petit pâtre déguenillé, couvert de poussière.

« Que veux-tu? lui dit-elle d'un ton dur, s'apprêtant, avec une joie mauvaise, à faire payer à ce visiteur malavisé la dette de tant d'autres.

Digitized by Google

— Il vous faut monter là-haut, — dit l'enfant sans se déconcerter sous ce regard aigu, — à la maison du bois; c'est M. le curé qui le dit. Le vieux s'en va.

— Petit drôle, dit Mlle Marguerite, choquée de la familiarité de ce manant, que viens-tu me conter-là? »

Et le prenant au collet, elle le secoua, en ajoutant :

« Où dis tu qu'il va?

— Pardine, au cimetière, dit l'enfant sans s'émouvoir.

— Sainte Mère de Dieu, est-ce possible? »

Et lâchant le petit, Mlle Marguerite courut prendre dans l'armoire un châle et un chapeau, qu'elle ajusta en hâte de ses mains devenues tremblantes; puis après avoir embrassé d'un coup d'œil rapide la table mise et l'appartement tout entier, elle sortit en courant, prenant soin de faire passer le gamin devant elle.

Une heure après, quand elle arriva au but de sa course, deux cierges brûlaient déjà de chaque côté du lit. Elle remarqua même, en entrant, que placés comme ils l'étaient, le courant d'air qui venait de la porte devait faire fondre la cire rapidement. Cette pensée passa comme un éclair dans son esprit, puis elle se dit :

« C'est donc fini, puisque les cierges sont allumés », et elle s'approcha à pas furtifs sans déranger son frère, qui priait au chevet du lit avec volubilité, les yeux fixés sur le crucifix de cuivre jaune que le mort tenait dans ses mains rigides.

De l'autre côté du lit, la petite, la tête enfouie dans les coussins, pleurait avec de longs râles d'angoisse.

Chose étrange, la vue de ce mort n'inspirait à Mlle Marguerite qu'une terreur vague, dont son esprit seul était saisi. Elle regardait cette forme immobile et raide; mais ce mystère, dont elle sentait en elle l'obscurité envahissante, l'obsédait par son côté universel et implacable, sans l'attendrir par son actualité directe et poignante.

Cependant elle s'agenouilla au pied du lit et se mit à débiter la prière pour les morts.

Sur les murailles blanchies et nues, la lumière des cierges répandait une lueur rose de plus en plus vive, à mesure que

Digitized by Google

l'ombre triste d'une fin de jour gris s'épaississait à l'entour. L'atmosphère alourdie, imprégnée d'émanations malsaines, remplissait la chambre d'une buée bleuâtre et suffocante, tandis qu'au dehors, le long gémissement du vent d'automne, tournoyant autour de la maison de deuil, la pénétrait de son hymne désolé.

Étouffée par ce silence poignant, Mlle Marguerite se releva.

« Quand est-il mort? » demanda-t-elle à voix basse, par ce respect involontaire que les plus indifférents gardent en face de la mort.

Personne ne répondant, elle se tourna vers son frère et s'aperçut qu'il avait disparu.

Alors ses yeux s'arrêtèrent sur l'enfant et comme une pitié lui monta au cœur :

« Qu'est-ce qu'elle deviendra, soupira-t-elle, sans père, ni mère, ni grand-père? »

Mais aussitôt, une pensée désagréable s'étant pr sentée à son esprit, toute trace de pitié en disparut.

« Oui, oui, reprit-elle avec une sourde colère, on met des enfants au monde et puis on les plante là sans dire gare. On se marie ayant pour tout bien la doublure de ses poches et on vous jette les petits sur les bras en criant : Arrangez-vous, moi, je m'en vais! »

Et s'adressant à quelque adversaire invisible qu'elle voyait dans l'ombre, elle ajouta :

« Qu'est-ce que vous voulez qu'elle devienne, à présent? »

Au fond de la chambre, une grande armoire de bois peint se détachait en masse sombre sur la muraille blanchie. Mlle Marguerite jeta un regard sur la petite. La voyant toujours immobile, elle se dirigea du côté de l'armoire et l'ouvrit avec précaution. L'obscurité l'empêchant de bien voir, elle tâta de ses doigts longs et maigres, fiévreusement, les quelques tas de linge blanc pliés avec symétrie, les comptant de l'œil, approximativement. Puis elle se tourna vers l'autre compartiment et, plongeant ses doigts nerveux dans l'obscurité du gouffre, elle saisit un objet :

Digitized by Google

« Sainte Mère de Dieu! » c'était une défroque du mort. En pans droits et abandonnés, l'habit pendait, conservant dans ses plis et ses usures le sceau poignant de la vie.

Une épouvante la prit. Elle rejeta l'habit dans les profondeurs sombres de l'armoire et, fermant les deux portes à double tour, elle s'adossa au mur. Les clés pressées dans ses mains jointes, les yeux clos, elle se reprit à réciter la prière pour les morts.

II

Le surlendemain soir, sous un ciel brumeux, par des chemins détrempés, le prêtre et l'enfant côte à côte cheminaient à grands pas du côté de la cure.

La cérémonie finie, il était allé la chercher là-haut et, non sans peine, l'avait arrachée aux débris de sa vie passée.

Elle s'y cramponnait avec un désespoir farouche, ne voulant pas croire que ce fût fini pour tout de bon, se reprenant à espérer sans savoir quoi, par fatigue de souffrir. Maintenant, épuisée, elle allait sans mot dire, comme insensible. Le prêtre marchait droit devant lui, les yeux fixés à terre, faisant rejaillir à chaque pas une boue liquide et jaunâtre qui éclaboussait sa soutane et souillait le vêtement noir de l'enfant.

Mais ni l'un ni l'autre n'y prenaient garde.

A un coude du chemin, un massif d'arbres sombres s'esquissa tout à coup sur le fond terne et triste du ciel gris. Par-ci par-là, une pierre, une croix, se détachant de son encadrement vert, se dressait mélancolique.

A cette vue, la petite s'arrêta; sa plaie se rouvrait toute grande. Elle alla s'accrocher à la porte grillée et, collant sa tête aux barreaux mangés de rouille et glacés, elle cria au milieu de sanglots étouffés :

« Grand-père, grand-père, ô grand-père! »

Mais le prêtre, saisissant son poignet dans une étreinte de fer, l'entraîna après lui.

« Pourquoi pleures-tu? » lui dit-il d'un ton presque dur.

Digitized by Google

Et après un court silence, il ajouta, d'une voix moins sévère :

« Les morts sont bien heureux. »

Cependant Mlle Marguerite attendait au logis dans une agitation extrême. De temps en temps, elle allait soulever le rideau blanc qui voilait la fenêtre et jetait un regard perçant sur la route déserte. On ne voyait ni n'entendait rien ; rien qu'un vent aigre d'automne qui enlevait en masse les dernières feuilles jaunies des branches déjà dénudées, les faisant tourbillonner un instant en une ronde folle pour les coucher ensuite avec indifférence sur le sol fangeux. Mlle Marguerite suivait leur jeu d'un œil distrait. Son esprit était ailleurs, il était absorbé tout entier par une pensée unique. En vain elle avait repoussé cette idée importune au moyen des raisonnements les mieux construits. Ils étaient impuissants à entamer la conviction déplaisante mais tenace qui s'était implantée dans son âme. Elle tournait à l'entour, hargneuse et agressive, sans réussir à faire mouvoir ce poids incommode.

A grands pas pressés, elle arpentait la chambre de long en large, croyant voir dans tous les coins se dresser la figure anguleuse du prêtre, et elle murmurait :

« Ce serait trop fort, ce serait trop fort », sans oser prendre à partie cette ombre sévère.

Il lui semblait qu'on lui jetait sur les épaules un lourd fardeau qu'elle avait à porter seule, pendant que les autres allaient de l'avant, allégés, les yeux perdus dans l'espace, sans se retourner pour voir les obstacles qui embarrassaient sa route, à elle. Elle avait beau se rassurer de son mieux en se disant que, contre l'impossible, les meilleures intentions et les têtes les plus dures vont se briser, cette possibilité d'une solution réparatrice dans un avenir incertain était trop vague pour l'arrêter.

Tout à coup, si bien préparée qu'elle se crût à toute éventualité, elle reçut un choc en plein cœur.

Elle se retourna vivement et, se cramponnant au dossier de la chaise du curé, déjà à sa place devant le couvert mis, elle la secoua rudement en disant d'une voix étranglée :

Digitized by Google

« Qu'est-ce que je vous disais? Vous voilà bien. Je vous reconnais bien là! Sainte Mère de Dieu, que faire à présent? »

Elle était si bouleversée qu'elle en oubliait toute crainte et tout respect. Les regards fixés sur le désastre immédiat qui emportait sous ses yeux le petit train train de sa vie habituelle, elle ne voyait rien au delà. Elle sentait glisser sous sa main les débris de l'heureux passé, essayant en vain de s'y cramponner. Il lui semblait voir la ruine s'abattre sur la maison et partout des issues s'ouvrir par où s'échappait à flots le fonds de réserve qu'elle avait sauvé, Dieu sait au prix de quels efforts! A quoi bon se donner tout ce mal pour voir vilipender son bien par tous les oisillons qui tombent des nids! Car elle ne pouvait plus douter, ses yeux l'avaient vu, la chose était arrêtée dans l'esprit de son frère et les idées de ce cerveau-là, on ne pouvait ni les débusquer, ni même les contourner. Comme de gros blocs immuables, elles occupaient toute la place et ne bougeaient plus.

Poussée par le prêtre qui lui disait : « Entre », la petite, interdite, tremblante, la poitrine secouée de hoquets intermittents, s'était arrêtée près du seuil. Elle promena un long regard désolé sur ce nouvel asile qui s'ouvrait devant sa misère, cherchant un point d'appui où reposer la lourde fatigue qui pesait sur son cœur.

Mais l'œil courroucé de Mlle Marguerite allait du prêtre à l'enfant sans trahir autre chose qu'une amertume indignée. Cependant la vue de cet être chétif et désolé que la destinée jetait sans défense sur son chemin, arrêta le flot amer qui montait à ses lèvres; elle eut une sorte de honte et se borna à dire, les lèvres pincées :

« Te voilà, Jeannie?

— Grand-père! cria l'enfant, tendant ses mains suppliantes dans le vide comme si elle entrevoyait l'image bien-aimée. O grand-père!

— Ne t'ai-je pas dit que les morts sont bien heureux? dit le prêtre de sa voix sévère; tu n'aimais donc pas ton grand-père? »

Digitized by Google

Et il alla s'asseoir dans un coin, les lèvres agitées par le débit d'une prière intérieure, tandis que Jeannie, les yeux agrandis et fixes, le regardait comme si elle eût eu devant elle un fantôme étrange, un fantôme de pierre taillé dans le granit de la montagne.

III

Cependant, si cruellement blessé que soit un cœur de quinze ans, il finit par se cicatriser sous l'action lente du temps. Un jour vint où l'impérieux besoin de vivre eut le dessus. Ce jour-là, Jeannie sentit que l'image de son grand-père, si vivante jusqu'alors, s'enfonçait dans un brouillard où elle ne le retrouvait plus. En vain, elle l'appelait; la réponse venait à elle comme un sourd écho des choses d'autrefois et elle sentait avec surprise passer sur son cœur endolori la chaude haleine d'une vie nouvelle.

Parfois elle se le reprochait comme une faute. La tête dans ses mains, elle s'abîmait dans la contemplation des choses passées, évoquant l'ombre du mort pour lui demander pardon.

Alors, M^lle^ Marguerite la regardait d'un œil méprisant en murmurant entre ses dents :

« Paresseuse. »

Cependant sous aucun prétexte elle n'aurait souffert d'être aidée dans sa besogne quotidienne.

Cette intrusion dans son domaine particulier lui eût semblé une audace plus téméraire que la participation éhontée au pain d'autrui, car sous ce désir de se rendre utile elle démêlait clairement des motifs d'une grossière avidité et elle rassemblait ses clés en un seul trousseau en lançant à la jeune fille un regard soupçonneux que celle-ci ne parvenait pas à définir.

Mais lorsque, jour par jour, M^lle^ Marguerite, en posant sur la table le maigre ordinaire de la cure, disait, sans regarder personne : « Il y en aurait à peine pour deux », ou d'autres phrases analogues, Jeannie mangeait du bout des dents, étranglée et mal à l'aise.

Digitized by Google

Un jour, le prêtre, fatigué de ce refrain monotone, se tourna vers sa sœur et lui dit brusquement :

« A qui parlez-vous?

— A personne », répondit celle-ci, interdite et mécontente.

A partir de ce jour-là, elle se renferma dans un silence obstiné.

Mais, chose étrange, depuis peu, Jeannie semblait devenir insensible à la sourde malveillance dont elle était l'objet. On eût dit qu'elle avait trouvé tout à coup en elle-même un rempart protecteur derrière lequel elle se sentait à l'abri. Elle s'y retranchait dans une détente délicieuse de tout son être. Elle ne sentait ni rancune ni colère. Au contraire, il lui venait une sorte de pitié singulière pour l'obscure destinée des deux êtres qui l'entouraient. Elle les regardait cheminer dans l'ombre en frissonnant, tandis qu'un soleil nouveau jetait sur sa vie terne un éclat qui la transformait. Même le regard soupçonneux de M^lle^ Marguerite glissait sur elle sans plus l'atteindre. L'esprit tendu vers quelque but mystérieux dont elle voyait les contours indistincts se dessiner à l'horizon, elle oubliait les misères du présent; elle avançait au milieu d'un concert d'harmonies vagues, dont elle sentait le charme sans en pénétrer le sens. Elle aurait voulu faire du bien au monde entier et elle cherchait partout des issues pour ce trop-plein bouillonnant dont son cœur débordait.

Seule, la figure austère et fatiguée du prêtre lui donnait parfois un étrange malaise. Elle la considérait longuement, cherchant à sonder l'abîme inconnu au delà duquel il se tenait dans ce morne isolement, obsédée par l'obscurité de cette énigme derrière laquelle elle croyait voir briller, dans la nuit, d'étranges menaces. Alors elle se repliait sur elle-même, cachant son secret au fond de son âme, l'y pelotonnant avec une sollicitude inquiète et jalouse.

Sous l'action de cette vie intense, toute sa personne s'était transformée. Elle ne se reconnaissait plus elle-même dans la petite glace terne, restée pendue on ne sait par quel oubli entre les deux fenêtres, et M^lle^ Marguerite, en voyant cet épa-

Digitized by Google

nouissement de jeunesse, se mordait les lèvres avec colère, en murmurant entre ses dents :

« Le pain d'autrui engraisse le paresseux. »

Mais les dards envenimés glissaient sur l'épiderme de Jeannie sans plus l'entamer. Au contraire, elle se sentait trop heureuse; elle avait presque peur. Elle se taisait, recueillie, pour ne pas effaroucher ce quelque chose qui chantait. Parfois les craintes instinctives qui rôdent autour de la félicité la plus assurée la secouaient brusquement. Mais ces fantômes insaisissables s'enfuyaient devant la belle assurance de son cœur. Elle la leur opposait comme un bouclier et se sentait à l'abri. Elle restait de longues heures à rêver en regardant le ciel. D'autres fois, un terrible besoin d'activité s'emparait d'elle. La surabondance de vie qui l'agitait demandait un emploi. Elle se sentait une puissance d'action dont elle ne savait que faire. Alors elle se hasardait à aider M^lle^ Marguerite à la dérobée; et celle-ci trouvait sa besogne faite avant qu'elle y eût touché.

Mais elle trouvait tout mal fait et elle reprenait l'ouvrage à frais nouveaux avec un redoublement d'humeur, car le « paresseuse » dont elle soulageait son mécontentement lui retombait sur le cœur. Mais, chose étrange, rien ne déconcertait plus cette petite éhontée.

La pénétrante action de cette jeunesse vivante et heureuse s'infiltrait partout, signalant son passage par des traces bienfaisantes, répandant sa chaleur et son rayonnement dans les recoins les plus sombres et les plus glacés.

La lampe auprès de laquelle le prêtre lisait ne fumait plus et, sans qu'on sût comment, pendant le long et froid hiver, sa chaise se trouva toujours occuper la place la plus chaude. S'en apercevait-il?

Parfois Jeannie le croyait. Mais elle ne s'en souciait pas; elle obéissait à un secret instinct qui la poussait à faire à chacun une part de la floraison de son âme, sans y chercher autre chose que la satisfaction intime et immédiate qu'elle en éprouvait.

Quand elle se retrouvait seule enfin dans sa chambrette,

Digitized by Google

elle se déshabillait à la hâte pour souffler plus vite la bougie, dont Mlle Marguerite pouvait voir glisser le rayon par-dessous la porte; puis elle se cachait sous les draps grossiers en murmurant :

« Je l'aime! »

Et un bien-être infini se répandait dans son âme.

IV

Malheureusement, les joies les plus vives sont les plus courtes. Dès qu'on croit les tenir, elles se brisent entre les doigts.

Le printemps avait réveillé la sève endormie et la nature, pressée de renaître, s'était hâtivement parée de sa verdure nouvelle. Les ruisseaux gonflés par la fonte des neiges précipitaient des hauteurs leur cours plus rapide, chantant à leur manière le retour des beaux jours; les fleurs printanières étoilaient les prairies.

Un soir que la lune brillait dans un ciel sans nuages, luttant avec les derniers rayons du jour, Jeannie, qui se trouvait seule à la maison, se glissa hors de la chambre et sortit.

Elle marchait vite, sans regarder autour d'elle, choisissant les sentiers les plus déserts comme si quelque crainte secrète l'eût talonnée.

Enfin, arrivée à un coude du sentier ombreux qu'elle venait d'enfiler, elle s'arrêta. Elle mit ses deux mains sur son cœur, qui battait violemment, et faisant appel à toutes ses forces pour affronter quelque épreuve possible, prévue, elle murmura :

« Mon Dieu. »

Puis elle tourna brusquement le coude du sentier et regarda.

Il n'y avait personne.

Sous l'épais feuillage d'un tilleul, le banc rustique était vide.

Tout son sang lui monta à la gorge et il lui sembla qu'elle allait étouffer. Puis un tremblement la prit et elle s'appuya

Digitized by Google

contre le tronc d'un arbre; une pâleur livide décomposait ses traits.

Elle prit sa tête dans ses mains et resta là comme pétrifiée. Tout était confus dans son cerveau, elle ne savait pas très bien ce qui se passait; seulement elle sentait là, dans son cœur, une blessure par où la vie s'échappait.

Tout à coup, dans l'obscurité de ses pensées, une lumière passa.

Peut-être était-il venu le premier! S'il s'était lassé d'attendre; s'il se promenait aux environs!

Elle entra dans l'épaisseur du fourré et regarda.

La lune filtrait à travers les branches sa lumière claire, plaquant de taches blanches l'ombre noire du sentier; mais aussi loin qu'elle pouvait voir, il n'y avait que silence et solitude.

Elle alla s'asseoir sur le banc, se débattant contre la sombre désespérance qui l'envahissait.

L'oreille au guet, l'œil ouvert, elle resta là, attentive, le cœur palpitant.

Soudain, elle crut entendre un bruit dans le feuillage. Elle vit clairement une ombre s'allonger sur le sentier et elle s'élança, le cœur bondissant. Une bouffée brûlante ramenait à flots la vie jusqu'aux extrémités de ses membres et elle s'écria, les bras tendus, la voix vibrante :

« Pierre! »

Mais aussitôt, le même poids, plus lourd, plus étouffant, lui retomba sur le cœur, car une branche se balançait, agitée par la brise molle du soir, et son ombre seule ondoyait sur la blancheur crue du chemin.

Chancelante, elle alla se rasseoir, tandis que de toutes parts une clarté brutale l'envahissait, lui montrant sous ses pas un abîme hideux, vers lequel elle roulait sans pouvoir s'accrocher nulle part. Elle ne pouvait plus fermer les yeux à cette évidence redoutable. Des bruits confus bourdonnaient à ses oreilles et un chaos de pensées tumultueuses embrouillait son cerveau; cependant, quelque chose de clair et de précis se détachait de cette confusion, et elle répétait d'une

Digitized by Google

voix étranglée, un froid mortel faisant claquer ses dents serrées :

« La honte, la honte! »

Dans le lointain, un chien aboyait. Elle l'écoutait attentivement. Le son paraissait venir de loin, de très loin, et cela lui semblait étrange. Puis un char passa, chargé d'enfants dont les voix joyeuses arrivaient, assourdies, jusqu'à elle. Elle trouvait très singulier qu'on pût rire, et elle se dit :

« C'est à cause du char que le chien aboie. »

Tout devenait confus et bizarre. On eût dit un monde nouveau, qu'elle voyait pour la première fois.

Elle n'en connaissait ni les formes ni les sons, et une immense distance semblait s'interposer entre ces choses et le banc où elle était assise, répétant, les dents serrées :

« La honte, la honte! »

Peu à peu, la conscience d'elle-même lui revint tout entière. En s'appuyant sur les choses du passé, elle essaya de retrouver un reste de confiance; mais ce passé même lui apparaissait incolore et vague. La détresse du moment absorbait seule ses facultés de sentir et de penser.

La lune, toute blanche, montait à l'horizon et le temps passait; mais elle restait immobile sous l'étreinte de cette poignante douleur, décidée à attendre, à attendre jusqu'à la fin. Il lui semblait que s'en aller, c'était prendre dans ses mains, pour l'emporter partout, ce fardeau brûlant, c'était casser le dernier fil à tout jamais.

Tout à coup, dans le taillis d'arbres qui s'étendait derrière elle, elle entendit un bruit de pas; son esprit se tendit ardemment dans cette direction, mais en même temps elle se disait, suffoquée : « C'est le vent. »

Cependant le bruit devint de plus en plus distinct.

Elle essaya de se lever, mais elle tremblait si fort qu'elle dut se rasseoir. Un voile passa sur ses yeux et elle dit d'une voix sourde, profonde, distincte :

« Pierre, est-ce toi? »

Au même instant, une main de fer la saisit au poignet. Quelqu'un la tira en pleine lumière et une voix connue mur-

Digitized by Google

mura à son oreille, d'un accent qu'elle n'avait jamais entendu :

« Qui est Pierre? »

Le prêtre, debout devant elle, la regardait d'un regard aigu, pénétrant, étrangement clair.

Sous la lumière blafarde de la lune, son visage pâle paraissait livide, sa robe noire flottait autour de son corps anguleux, que cette clarté indécise semblait grandir. Quelque chose de saisissant émanait de cette apparition étrange, et Jeannie, tremblante, se taisait, ne répondant rien à la question toujours plus impatiente et irritée :

« Qui est Pierre? »

Cependant il venait de lâcher son poignet, sa voix s'adoucit et il ajouta :

« Qui attends-tu ici, Jeannie? »

A cet apaisement inespéré, le cœur de Jeannie éclata. Saisie d'un besoin irrésistible de tout dire, de descendre avec quelqu'un dans ce gouffre noir, d'en mesurer à deux la profondeur, d'une voix entrecoupée elle raconta tout, sans rien céler, oubliant à qui elle s'adressait, possédée d'un désir impérieux de connaître son arrêt, d'entendre autre chose que cette voix qui criait sans miséricorde : « La honte, la honte! » Elle dit ses joies, ses espérances, ses doutes, l'horreur présente, sans chercher d'excuse, sans implorer la pitié.

Le prêtre, immobile, écoutait attentivement. Il regardait passer devant lui ce cortège de choses inconnues, avidement, une inquiétude au cœur, sans aider d'un mot ce pénible labeur d'une âme qui se livre.

Enfin, quand le dernier mot s'arrêta sur les lèvres hésitantes de Jeannie, il la repoussa presque brutalement :

« Tu as fait cela! » dit-il, d'une voix sourde. Et la secouant rudement, il ajouta :

« Malheureuse! »

Une colère mêlée d'horreur contractait ses traits pâles, il tremblait de froid sous sa soutane mince. Enfin, il se pencha vers elle et murmura :

« Va-t-en », d'un ton si dur que Jeannie recula épouvantée, pendant qu'il s'éloignait d'elle à grands pas.

Digitized by Google

Cependant, arrivé au coude du chemin, il s'arrêta, incertain. Il regardait droit devant lui dans le ciel bleu comme s'il entendait là-haut quelque son mystérieux dont il cherchait le sens.

Puis lentement, il revint sur ses pas, ses traits se détendirent, quelque chose de purement humain passa sur sa figure d'ascète et il dit d'une voix rapide et basse comme si cet acte de contrition tout nouveau l'eût embarrassé :

« Par ignorance ou par dureté de cœur, nous sommes tous pécheurs. Qui sait quel serpent ignoré rampe, à leur insu, dans l'âme des plus saints? Dieu connaît le secret des âmes. Il jugera. Viens. »

V

A quelques jours de là, comme on finissait le repas du soir dans un morne silence, Mlle Marguerite, dont les yeux erraient au loin par la fenêtre ouverte en face d'elle, se leva tout à coup. Elle se frotta les yeux et s'approcha vivement de la fenêtre en murmurant : « Sainte Mère de Dieu! »

Puis elle ajouta tout haut :

« Je voudrais bien savoir ce que le fils des Granges vient faire sur notre terre. »

Ne recevant pas de réponse, une inquiétude indéfinissable, absurde, la prit; elle se retourna brusquement vers le prêtre en disant :

« Vous entendez, Pierre est dans la vigne?

— Cette vigne est à lui — répondit le prêtre sans la regarder.

— Cette vigne est à Pierre! riposta Mlle Marguerite, tremblante d'émotion; et qui donc la lui a donnée, je vous prie?

— Moi, dit le prêtre d'un ton bref, en glissant vers Jeannie un regard court et incisif, qui la fit pâlir, car elle avait compris.

— Vous avez donné la vigne à Pierre! répéta Mlle Marguerite, secouée par une colère qu'elle maîtrisait avec peine; Sainte Mère de Dieu! »

Digitized by Google

Puis elle ajoute avec un sourire forcé :

« Vous plaisantez. »

Mais l'invraisemblance d'une plaisanterie de la part d'un tel homme la frappa aussitôt et elle reprit, oublieuse de tout respect :

« Est-ce que vous devenez fou ? »

Dans l'ardeur de son indignation, toute crainte avait disparu. Elle le considérait d'un œil hardi, comme si les rôles eussent été tout à coup intervertis et que ce fût son tour, à elle, de juger. Le terrible regard qui d'ordinaire la faisait pâlir, la laissait indifférente. Elle l'affrontait sans le voir et elle répétait de plus en plus véhémente :

« Est-ce que vous devenez fou, dites? »

Et enhardie par le silence de son entourage, elle laissait échapper à flots le fiel que son âme amassait à l'ombre depuis si longtemps, étalant au grand jour avec une sorte d'orgueil lugubre les misères lépreuses qui la rongeaient.

Le prêtre redressa enfin sa tête penchée, son poing fermé se leva, prêt à s'abattre; mais avant qu'il eût touché la table, une détente se fit. Il se leva, marcha vers sa sœur et, sans colère apparente, lui dit d'une voix sourde :

« Que n'ai-je deux maisons, deux vignes, deux prés à donner, pour effacer vos fautes et les miennes ! »

Et il sortit sans regarder derrière lui.

VI

Le dimanche suivant, le prône fini, Jeannie laissa sortir tout le monde. Elle avait besoin de solitude pour revivre cette minute suprême, dont la vérité lumineuse lui semblait encore entourée d'un brouillard d'incertitude.

Dans le silence de l'église, les pas du bedeau et le bruit des chaises qu'il rangeait à la hâte résonnaient seuls sous la voûte de la nef déserte. Par-ci par-là, quelques vieilles femmes attardées égrenaient leur chapelet d'un air béat au pied des images saintes, tandis que leurs yeux distraits erraient à l'affût de quelque trouvaille récréative. Les rayons

Digitized by Google

du soleil, passant par les vitraux peints, coloraient le chœur d'une clarté fantasque et chaude à peine bleuie par un reste d'encens. Cette solitude, ce silence, cette atmosphère de paix ineffable où les bruits mêmes de la vie prenaient une sérénité grandiose, calma peu à peu l'âme bouleversée de Jeannie. Elle cacha sa tête dans ses mains et toute la scène repassa sous ses yeux. Elle revit clairement la figure sévère du prêtre, là, dans la chaire; elle entendit sa voix, toujours un peu dure, lancer dans le grand silence deux noms. Deux noms, le sien et celui de Pierre. Elle ressentit une seconde fois le choc qu'elle avait reçu en plein cœur, et cette secousse, mieux comprise, la remplit d'une joie plus intense.

Mais, chose étrange, au sentiment de la délivrance, la pensée de Pierre se mêlait à peine. Elle le voyait dans le lointain de choses disparues, sans désirer se rapprocher, le cœur inerte et froid. Toutes les forces de son être étaient tournées du même côté; elle ne voyait plus que l'effacement de cette tache horrible. Cette joie presque impersonnelle lui suffisait. Une gratitude immense s'empara d'elle et elle murmura, s'adressant à quelque image de saint, qu'elle entrevoyait au dedans d'elle-même :

« Merci. »

Au même instant, une ombre la frôla et une voix murmura tout bas à son oreille :

« Courage! »

Elle se leva brusquement, mais la silhouette noire disparaissait déjà par la porte étroite qui conduisait à la cure.

N'osant pas la suivre, Jeannie sortit de l'autre côté, par la grande porte.

Dehors, un jeune homme se promenait devant le porche, impatient. Dès qu'il vit Jeannie, il s'avança; mais elle s'arrêta, glacée, le regardant de loin, d'un regard nouveau, qui tout à coup le remplit d'une gêne étrange. Embarrassé, d'un ton interrogateur où se mêlait un peu de prière, il dit :

« Jeannie?

— C'est parce qu'il le faut, dit Jeannie d'une voix étou-

Digitized by Google

fée, le regardant bien en face; tu le comprends bien, n'est-ce pas? c'est parce qu'il le faut. »

Et elle s'en alla rapidement sans se retourner.

En fermant la porte de la cure, le prêtre avait aperçu Pierre. Il alla s'asseoir à la fenêtre qui donnait sur la place et regarda au dehors avec une attention inquiète. Le bréviaire avait glissé de ses genoux sans qu'il s'en aperçût, et des images jaunies, échappées des feuillets entr'ouverts, gisaient pêle-mêle sur le plancher.

En voyant Jeannie passer presque inattentive à côté du jeune homme, une joie subite, mystérieuse, intense, traversa son âme comme un éclair. Mais cette lueur rapide s'éteignit aussitôt, remplacée par une autre lumière, révélatrice celle-là, qui s'allumait tout à coup dans des profondeurs inconnues de son cœur et de sa pensée. Devant ses yeux dessillés, l'imperfection de sa vie de prêtre apparaissait clairement. Il sentait craquer de toutes parts ces choses sur lesquelles il avait bâti un édifice, tout en façade, qui avait trompé jusqu'à sa conscience. Et en regardant derrière lui, il voyait distinctement les dangers de ce chemin difficile, dangers dont, dans sa superbe insouciance des choses de ce monde, il n'avait su garantir personne.

Au milieu de ce désastre intérieur, un point douloureux et fixe, qu'il n'osait interroger, répercutait dans tout son être une souffrance sourde, incompréhensible.

Il sentait battre dans sa poitrine un cœur nouveau, un cœur de chair, où des meurtrissures cruelles avaient éveillé une sensibilité inconnue.

Des images confuses de félicités ignorées passaient rapides et pêle-mêle dans son esprit, et une tristesse amère, contre laquelle sa conscience se débattait en vain, l'enveloppa de toutes parts.

Jeannie venait de rentrer. Elle alla ramasser les feuillets épars sur le plancher, les remit avec soin dans le bréviaire et tendit le livre au prêtre, toujours absorbé.

Il leva les yeux sur elle et la regarda un moment en silence.

A quoi pensait-il? Effaçait-il à la hâte des rêves impossibles?

Digitized by Google

« Jeannie, dit-il lentement, sans cesser de regarder la jeune fille, pourquoi n'as-tu pas donné ta main à Pierre? »

Elle hésita un moment, rougissant sous ce regard pénétrant, reculant devant cette parole qui touchait à la plaie vive de son âme.

« Je n'ai pas pu, dit-elle sourdement.

— Tu ne lui as pas pardonné, dit le prêtre en se levant, mais à toi-même t'es-tu pardonné?

— Non, non, dit-elle, vivement, je me hais comme je lui en veux. Vous seul êtes bon; vous êtes bon comme le bon Dieu. Sans vous...

— Tais-toi, dit-il avec vivacité, et un sourire amer passa sur ses traits fatigués; tu ne sais pas ce que tu dis. Le mal, c'est moi qui l'ai fait, moi qui n'ai rien su prévoir ni prévenir, moi qui sans m'en douter... »

Il se tut et fit un rapide signe de croix.

« Jeannie, ajouta-t-il, pardonne à Pierre et aime-le bien. »

Et voyant Jeannie baisser la tête en silence, il continua d'une voix basse et rapide, comme s'il se fût parlé à lui-même :

« Le vrai bonheur n'est pas dans la satisfaction de nos caprices, il est dans la résistance à nos instincts. »

Et il s'en alla, la tête basse, murmurant des choses mystérieuses que Jeannie n'entendit pas.

Le dimanche suivant, au sortir du prône, Pierre se tenait à l'écart à côté du porche, regardant de loin Jeannie sans oser approcher, repris d'une tendresse immense pour cette enfant qui se révoltait, prêt à la prendre pour elle-même, sans condition ni marché.

Jeannie marcha lentement jusqu'à lui. Arrivée près du jeune homme, elle s'arrêta, et d'une voix tremblante elle lui dit :

« Pierre!

— Jeannie! »

Et l'immense distance se trouva tout à coup franchie.

Cependant, tandis qu'ils marchaient en silence vers la cure, une ombre restait entre eux, l'ombre triste d'une illusion

Digitized by Google

perdue. Ils ne retrouvaient plus la pure joie des anciens jours. Avait-elle fui pour jamais ? Sans oser se le dire, ils le craignaient tous deux. Quand Jeannie se retourna pour prendre congé de lui, Pierre sentit tomber sur sa main une larme brûlante, et il s'en alla pensif et attristé.

A partir de ce jour, on remarqua dans le pays que M. le curé n'était plus le même. Quelque chose comme un rayon d'humanité avait passé sur son austérité de saint. Non qu'il abandonnât aucune de ses pratiques passées; au contraire, il s'enfonçait de plus en plus dans cette région mystique où il cherchait la paix. Cependant, peu à peu, on ne sut comment, la barrière qui le séparait des autres hommes s'abaissa, son indifférence se fondit, il trouva tout à coup des mots pour adoucir et guérir les misères de ce monde, et ses ouailles surprises, en le regardant passer songeur, pour se rendre à l'accomplissement de sa tâche quotidienne, disaient, avec un respect craintif :

« Il voit le bon Dieu. »

Seule, M^lle^ Marguerite hochait la tête, mécontente et soupçonneuse. L'inexplicable don de la vigne au mari de Jeannie restait un mystère douloureux, autour duquel elle rôdait en grognant.

EUGÉNIE PRADEZ.

Digitized by Google

LA CHARITÉ ENVERS LES CRIMINELS

Il fait lever son soleil sur les méchants et sur les gens de bien, et il envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes.
(Saint MATTHIEU, chap. V, 45.)

A la fin du mois de novembre dernier, je profitai d'une séance du cours pratique de droit criminel que je donne à l'université pour exposer à mes élèves, dans une conférence détaillée, la nécessité du patronage à l'égard des détenus libérés. L'idée fut accueillie avec un véritable enthousiasme. Aussi m'empressai-je, pour former le programme de la séance suivante, de charger l'un des étudiants présents d'un travail destiné à établir combien il était important pour la société de songer à l'amélioration du sort des libérés, et un autre d'une étude ayant pour objet d'exposer l'organisation pratique d'une société de patronage. Il avait été entendu que chacun aurait la liberté de présenter les observations et de faire les objections que la matière pourrait lui suggérer.

Les travaux demandés furent faits, et bien faits. Quant aux objections, j'en attendais spécialement une. Déjà, des criminalistes l'avaient émise, des littérateurs l'avaient soulevée, des avocats me l'avaient opposée; il était évident que les membres de mon cercle universitaire ne manqueraient point de la développer à leur tour. Je l'attendais ; je dirai même que j'eusse été désillusionné si je l'avais espérée en vain. Elle arriva d'ailleurs, telle que je l'avais prévue.

Cette objection se résume dans les termes suivants : « Vous

Digitized by Google

organisez des sociétés de patronage pour les anciens condamnés et vous abandonnez les gens honnêtes. Vous cherchez, pour des délinquants libérés, une occupation suffisamment rétribuée, et vous laissez mourir de faim les ouvriers sans travail qui se sont toujours conduits honorablement. Vous agissez, à la fois, contrairement aux conseils de la prudence et aux principes de l'équité. » Naguère, M. Maxime Du Camp faisait allusion à ces reproches : « Quelle thèse de déclamation, disait-il, si le budget inscrivait à sa dépense une somme destinée à secourir les repris de justice! La probité est donc une duperie, puisque le vice reçoit une prime d'encouragement, une sorte de pension de retraite après avoir fait son temps de prison? On entend d'ici les plaintes de la moralité et les dissertations de la philosophie [1]. » Et M. l'abbé Moreau, dans un excellent livre publié récemment, reproduit la même idée. « Suivant certaines personnes, écrit cet auteur, c'est un crime de protéger ceux que la justice a punis, de leur distribuer des secours qu'on devrait réserver pour les indigents honnêtes, d'offrir une prime à l'inconduite, en lui assurant l'assistance [2]. »

Cet argument a toujours eu du succès, et j'ose affirmer qu'il en aura toujours. D'abord, il est basé sur le sentiment, et l'on aime à se laisser entraîner par le sentiment. Ensuite, il présente le grand avantage d'être simple, clair, frappant même, tandis que les raisons qu'il essaye de renverser sont puisées dans des considérations d'utilité sociale plus compliquées, donc moins facilement comprises, et dans des principes de morale plus élevés, donc moins facilement admis.

Les étudiants ne furent pas seuls à me présenter l'objection dont il s'agit. De nombreuses personnes, auxquelles j'avais fait part de mes projets, me l'opposèrent également. Aussi ai-je acquis la persuasion que le premier obstacle à vaincre, pour tous ceux qui songent à l'organisation du patronage

[1] *Le patronage des libérés.* (*Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1887, p. 844.)

[2] *Le Monde des prisons*, par l'abbé Georges Moreau, ancien aumônier de la Grande-Roquette, p. 349.

Digitized by Google

dans notre pays, se trouve dans cette erreur si généralement répandue. Tant qu'elle ne sera pas écartée, le dévouement auquel on doit faire appel restera muet, et la charité, à laquelle on doit demander son concours, s'obstinera à le refuser.

Je sens qu'il est de mon devoir de réfuter une idée aussi funeste. Elle est contraire à la science; elle est contraire à la morale; elle est contraire à tout ce que l'âme humaine renferme de grand et de généreux. Puissé-je, en le prouvant, convertir quelques-uns de ceux qui la défendent encore!

I

Un premier point me frappe dans l'objection dirigée contre les sociétés de patronage : cette objection, pour être logique, devrait se présenter avec une plus grande étendue, et s'appliquer aux institutions existant déjà comme à celles qu'il s'agit de créer. Aussi le premier argument à invoquer contre elle doit-il consister à montrer qu'elle a été impuissante en ce qui concerne des mesures adoptées depuis longtemps par le législateur. Quand on aura reconnu qu'elle n'a pu empêcher la consécration de règlements pénitentiaires approuvés aujourd'hui par tout le monde, on se verra forcé d'avouer qu'elle ne peut arrêter davantage la réalisation d'une disposition nouvelle aussi nécessaire au moins que les institutions présentes.

Que l'on envisage d'abord le traitement physique des prisonniers. Ce traitement embrasse toutes les nécessités matérielles de la vie : la nourriture, le vêtement, le logement, la température, l'air et le mouvement. Sans doute, la société, qui pourvoit à ces différentes nécessités, ne le fait que dans la limite des besoins indispensables, en mettant de côté tout luxe et tout superflu. Et cependant, combien n'y a-t-il pas de misérables que leur pauvreté contraint à envier le régime de la prison! Ortolan l'a dit : « La société prend à sa charge la nécessité de pourvoir aux besoins matériels de cette existence. Mais alors peut survenir le contraste entre le régime dont va jouir à cet égard le coupable détenu et les privations que supporte, souvent même dans les choses les plus nécessaires,

Digitized by Google

le pauvre laborieux nourrissant à grand'peine sa famille de son travail; de telle sorte qu'on pourrait arriver à se demander si le moyen d'attirer à soi les bienfaits de la société ne serait point, par hasard, d'être criminel plutôt qu'honnête homme [1]. »

Que l'on considère ensuite le travail des prisons. La loi l'impose aux détenus. Ceux-ci profitent donc du double avantage qu'il procure : le bénéfice pécuniaire et surtout cette immense satisfaction morale que puise l'être humain dans l'accomplissement d'une loi fondamentale de sa destinée. Or, combien n'existe-t-il pas de malheureux auxquels aucun reproche n'a jamais pu être fait et qui sollicitent en vain une occupation quelconque, si dangereuse, si écrasante, si peu profitable soit-elle! De nos jours, le travail est regardé, non plus comme un châtiment, mais comme un bienfait. Des centaines d'ouvriers honnêtes l'implorent sans le trouver, et une concurrence fatale s'établit ainsi, tout en faveur du délinquant, entre celui dont la vie est pure de toute faute et celui que la justice a frappé de son glaive.

Est-ce à dire qu'il faille modifier le traitement physique que déterminent nos règlements; qu'il faille supprimer le travail que notre législateur impose; qu'il faille reconstituer les prisons infâmes qui existaient autrefois? Personne n'oserait soutenir une thèse semblable.

Un régime convenable est la conséquence forcée de l'emprisonnement. Puisque la société s'empare du condamné, puisqu'elle lui enlève sa liberté, elle contracte par le fait même vis-à-vis de lui l'obligation de subvenir à tous ses besoins. En privant le coupable de sa liberté, on ne le prive ni du droit à la santé, ni du droit à la vie. Bien plus, ces droits, qui ne font naître, à l'égard de la société, aucun moyen de contrainte au profit des personnes disposant librement de leur activité, produisent une créance positive et complète contre l'État en faveur de tous ceux auxquels cette disposition de leurs forces actives a été ravie. De là cette opposition,

[1] ORTOLAN, *Éléments de droit pénal*, t. II, n° 1447.

Digitized by Google

parfois pénible, entre le régime des criminels et la misère déplorable d'une foule d'indigents. Mais une telle situation est fatale. M. Ducpétiaux l'a dit, à propos du système cellulaire : « L'alimentation des prisonniers commande une attention toute particulière. Ce régime exerce une action débilitante et énervante qu'il faut contre-balancer par une nourriture plus substantielle que celle que l'on accorde dans les prisons communes, et même que celle de la majorité des ouvriers dans la vie libre. Plus la durée de l'emprisonnement est prolongée, plus il est nécessaire d'observer cette condition [1]. » Qu'on y songe bien! La société use de son droit en privant le criminel de sa liberté; mais ce droit ne va pas plus loin; l'emprisonnement ne doit point devenir, par suite d'un mauvais régime, la destruction de la santé, ce qui serait barbare, ou même la mort à longue échéance, ce qui serait odieux.

Un raisonnement identique s'impose à propos du travail. Depuis longtemps, on ne se demande même plus si le travail des condamnés est nécessaire. « C'est une question vidée », dit M. Stevens [2]. Il est indispensable, d'abord pour moraliser les prisonniers, ensuite pour leur permettre de supporter les rigueurs de la vie en cellule, enfin pour leur procurer un moyen d'existence, en leur enseignant un métier. Autrefois, il est vrai, on a songé, pour protéger le travail libre, à supprimer le travail des prisons. « Il fallait donc, observe Jules Simon, supprimer les prisons elles-mêmes, car il serait à la fois trop dangereux et trop cruel de renfermer des hommes ou des femmes pour les livrer à l'oisiveté ou pour leur imposer un travail absolument improductif [3]. » Combien cette observation, écrite en vue de l'emprisonnement en commun, devient, plus frappante encore quand il s'agit de l'emprisonnement séparé! On l'a dit avec infiniment de raison : « Le travail fait contrepoids à tous les inconvénients du régime

[1] DUCPÉTIAUX, *Du régime alimentaire dans les maisons centrales.* (*Annales d'hygiène publique*, 1875, p. 336.)

[2] STEVENS, *Les prisons cellulaires en Belgique*, p. 157.

[3] JULES SIMON, *L'ouvrière*, p. 232.

Digitized by Google

cellulaire. Il maintient la vie et la santé du détenu au cours de cette peine, qu'on peut comparer à une longue et effroyable opération [1]. »

Oui, l'emprisonnement fournit, à ceux qui en sont les victimes, des avantages que bien des pauvres envient et n'obtiennent jamais. Seulement, une telle situation ne peut être empêchée. Si, sous prétexte de ne donner à chacun que ce qu'il mérite, on privait les détenus des soins que réclame leur santé ou du travail qu'exige leur relèvement moral, on commettrait, vis-à-vis de ces misérables, la plus révoltante des iniquités. La peine qu'on leur infligerait deviendrait un mélange de barbarie et d'immoralité dont les maladies les plus terribles et la débauche la plus honteuse seraient les conséquences irrémédiables. D'ailleurs, tâchons de ne pas exagérer un contraste qui nous attriste parfois. L'indigent endure des souffrances que ne connaît point le criminel, c'est vrai; mais la liberté que possède l'homme honnête est-elle donc sans valeur? mais la tranquillité de sa conscience doit-elle être comptée pour rien? mais l'honneur auquel il a droit vis-à-vis de ses semblables n'est-il qu'un vain mot?

Je viens de montrer l'opposition que fait naître, entre le sort des détenus et celui des gens honnêtes, l'exécution de la peine d'emprisonnement. Cette opposition est regrettable, et cependant tout le monde l'accepte, parce que tout le monde comprend qu'elle s'impose. Eh bien, qu'on accepte donc aussi le patronage des libérés! Des raisons aussi puissantes que celles que je présentais plus haut en parlant du régime corporel et du travail doivent le faire considérer comme une nécessité sociale. Qu'on ne lui oppose donc plus une objection qu'on a abandonnée depuis longtemps en ce qui concerne d'autres mesures du système pénitentiaire!

II

Quand on invoque le sort des indigents honnêtes pour com-

[1] EUGÈNE MOUTON, *Le devoir de punir*, p. 326.

Digitized by Google

battre l'amélioration de celui des libérés, il est clair que c'est par le sentiment qu'on se laisse conduire. Or, il y a là une profonde erreur; la véritable question à examiner est celle de la sécurité sociale, et si l'on constate que la tranquillité de tous réclame une réforme, cette réforme doit être adoptée. Lorsque l'on propose l'institution du patronage, il ne s'agit point, comme on l'entend dire souvent, de concéder des récompenses à des gens qui ne les méritent pas au détriment de malheureux qui en seraient dignes, ou d'accorder des primes d'encouragement à la débauche au préjudice de la vertu; il s'agit tout simplement d'arrêter un fléau qui menace la société tout entière et de protéger la patrie contre un danger qui devient de jour en jour plus redoutable. Il est reconnu que les rechutes se produisent surtout dans les premiers mois qui suivent la sortie de la prison; par conséquent, que la difficulté du reclassement des libérés est la seule cause de l'accroissement de la récidive. Dès lors, comme l'affirme excellemment M. Tarde, le devoir n'est pas douteux [1]. C'est une œuvre de défense qui s'impose. La nation qui néglige de l'accomplir méconnaît les deux obligations fondamentales que la raison lui commande vis-à-vis d'elle-même : la sauvegarde de sa moralité et le maintien de son existence.

J'ajoute qu'elle méconnaît les obligations dont elle est grevée à l'égard du condamné libéré. La peine, qui est la sanction suprême de la loi, doit, pour obéir aux principes rationnels, écarter autant que possible, soit pendant, soit après son exécution, toutes les causes qui pourraient aboutir à la violation du droit. Or, une de ces causes se rencontre dans notre régime pénitentiaire; elle consiste dans l'abandon où se trouve, au moment de sa sortie de prison, le détenu libéré. Ce misérable, sans doute, possède une petite réserve, produit de son travail; mais elle sera dépensée au bout de quelque temps. Que fera-t-il alors? Il cherchera de l'occupation; mais combien ce résultat sera difficile à atteindre! La mise sous la surveillance spéciale de la police lui aura certaine-

[1] TARDE, *La criminalité comparée*, p. 90.

Digitized by Google

ment défendu de résider dans les grands centres commerciaux ou industriels, c'est-à-dire dans les localités où il parviendrait le plus facilement à gagner sa vie. Et puis, tout le monde le repousse! Il ne parvient pas à cacher son passé, car la loi l'oblige, dans les vingt-quatre heures de son arrivée dans la commune où il compte se fixer, à se présenter devant le fonctionnaire que désigne sa feuille de route; immédiatement, on le connaît, on le craint, on le méprise. La misère arrive bientôt. Pas de gîte, pas de vêtements, pas de pain. Quelle ressource lui reste-t-il? Le vol. Et ce châtiment dont le but était de sanctionner le droit et de faire respecter l'ordre du législateur, aura eu, comme conséquences dernières, le retour au crime et la rentrée au cachot!

Mais j'entends l'objection. Si ce libéré, me dit-on, ne trouve pas de travail, ce n'est point la peine dont il a été frappé qui en est la cause; c'est le délit dont il a été l'auteur. La société n'a rien à se reprocher; le malheur de ce criminel ne peut être imputé qu'à lui-même.

La réponse est facile. Jamais, nous n'avons le droit d'abandonner un homme coupable, car, en le faisant, nous le replongerions plus profondément encore dans la débauche et dans la honte. Or, lorsque la société se charge de cette mission sublime qui consiste à punir, elle s'impose, par le fait même, l'obligation de traiter celui qu'elle frappe conformément à ce que la conscience ordonne. Elle s'empare de cet être pour lui infliger l'expiation de son crime : suffira-t-il qu'elle lui fasse subir une torture? Et, la torture endurée, pourra-t-elle le rejeter dans la boue? Nullement. La peine est autre chose qu'une souffrance; elle est un moyen de régénération, et celui qui l'applique a pour devoir de sauvegarder, autant qu'il le peut, l'ancien coupable contre l'accomplissement d'une faute nouvelle. Ne serait-ce pas la plus horrible des abominations que de dire à un être humain : « Tu as failli une fois; aussi tu es déshonoré pour toujours; personne n'essayera de te relever; personne ne te tendra une main secourable » ? Et pourtant, c'est ce qui se passe en réalité

Digitized by Google

chez nous et ce qui continuera à se produire tant que le patronage ne sera pas institué.

On insiste, et l'on me dit : « L'abandon des libérés engendre, en effet, la récidive; mais la misère dans laquelle végètent des gens honnêtes finira aussi par les conduire au crime; or, c'est au secours de ces malheureux sans reproches que la société doit venir tout d'abord. »

Je suis le premier à reconnaître que la charité privée a pour devoir d'intervenir en faveur de ces personnes. Si les sociétés de patronage doivent avoir l'excellent résultat d'empêcher la récidive, des sociétés analogues créées en faveur des non-délinquants auraient pour effet d'empêcher les premiers délits. C'est par le dévouement et la fraternité que nous obtiendrons la diminution de la criminalité; je les demande pour tous, pour ceux qui n'ont jamais failli aussi bien que pour les condamnés. Comme l'observe avec beaucoup de raison M. Prins, en secourant les pauvres avant qu'ils aient contrevenu à la loi, la société prévient le crime et, de plus, elle se donne le droit précieux de se montrer plus sévère à l'égard des vagabonds [1].

Mais ne créons de privilège pour personne et traitons les libérés comme nous traitons tous les malheureux. Le danger nous menace également des deux côtés, puisqu'il a sa source, de part et d'autre, dans la misère. Je dirai même que le péril est plus grave si nous le considérons par rapport aux anciens détenus; le délit, en effet, est plus facile pour celui qui l'a commis une fois que pour celui qui ne le connaît point. D'ailleurs, notre conscience ne nous ordonne-t-elle pas de venir en aide à tous les misérables, quels qu'ils soient? Ils sont également malheureux : qu'ils soient donc également secourus! Qu'on ne nous reproche point de mettre le vice sur la même ligne que la vertu! Les gens honnêtes auront toujours cet immense avantage de n'avoir point passé par la prison; ils seront accueillis avec confiance, tandis que les libérés, malgré le patronage que nous leur accorderons, auront encore

[1] PRINS, *Criminalité et répression*, p. 59 et 61.

Digitized by Google

trop souvent à lutter contre de cruels soupçons. Si, à un moment donné, une concurrence s'élève entre les uns et les autres pour l'obtention du travail qu'ils demandent, soyons certains que, presque toujours, ce seront les anciens prisonniers qui seront refusés. « La tendance, dit M. d'Haussonville, est de considérer les libérés comme des bêtes incorrigibles et malfaisantes, contre lesquelles il faut se mettre en garde par tous les moyens possibles [1]. » Une tache indélébile les couvre d'infamie et rend leur misère plus épouvantable encore : pour toute âme charitable, ce doit être une raison de plus de ne point les abandonner.

Non, les sociétés de patronage ne sont point un privilège que l'on établit en faveur des libérés ; elles ne sont que l'une des manifestations nécessaires de la charité humaine et ne doivent pas nuire aux associations dont le but serait de soulager les indigents honnêtes. Qu'on ne m'oppose point que les dons de la charité ne sauraient point suffire à secourir toutes les infortunes et qu'on se trouve contraint, dès lors, à faire un choix parmi ceux que l'on aide. Je ne puis pas admettre une semblable objection. Ce qui fait défaut chez nous, ce ne sont pas, je pense, les moyens de faire la charité ; c'est plutôt l'initiative privée et le dévouement. « La morale pour les grands, remarque M. Prins, c'est de vaincre les sentiments égoïstes et de faire leur devoir à l'égard de leurs inférieurs en s'occupant de ces derniers. La Belgique compte beaucoup de citoyens riches, ayant du temps à consacrer à la chose publique. Leur influence est actuellement perdue pour le pays ; ils ne pourraient en faire un meilleur emploi qu'en la mettant au service des institutions pénitentiaires [2]. »

Rien n'est plus vrai : c'est contre l'égoïsme qu'il faut lutter. Nous devrions tous nous persuader que l'intérêt social réclame énergiquement l'intervention de chacun dans les secours à donner à la misère de ses semblables. Selon l'observation de M. Tarde, « l'intérêt personnel a fait de telles choses

[1] *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1887 ; *Le combat contre le vice*, p. 798.

[2] PRINS, *Criminalité et répression*, p. 169 et 170.

Digitized by Google

que les théoriciens en sont venus à le considérer comme le moteur unique de tout progrès [1] ». Tâchons de ne point nous laisser dominer par cette erreur si répandue et si regrettable. Persuadons-nous bien, au contraire, que les réformes les plus nobles ont toujours eu pour base l'abnégation, et que la prospérité d'un peuple repose avant tout sur le désintéressement de ses citoyens.

III

Jusqu'à présent, j'ai parlé des détenus libérés sans faire allusion à leur amendement ; je les ai pris tels qu'ils étaient après avoir commis le crime et subi la détention, écrasés sous le poids d'une répulsion générale et d'un mépris invincible. Malgré ces circonstances défavorables, je crois avoir établi que notre devoir était de les secourir, sans que nous eussions le droit de réserver notre assistance aux seuls pauvres qui n'ont jamais été frappés par une condamnation. Mais combien cette thèse deviendra plus forte encore, si l'on se met en présence d'un délinquant que le régime de la prison a relevé, que les bons conseils ont ramené au respect des lois et qui rentre dans la société avec la ferme résolution de se conduire dorénavant en honnête homme ! Quel motif pourrait-on bien invoquer, dans une telle hypothèse, pour attaquer le patronage ? Aucun. Il n'y a plus, en effet, à reprocher ici la commisération que l'on accorde au vice au détriment de celle qu'on doit à la vertu, puisque la faute est expiée et que, de cette expiation, est sortie une âme purifiée des vices d'autrefois.

A la vérité, on répondra que c'est une utopie de rêver l'amélioration des criminels, que les natures perverses ne se corrigent point et que les suppositions d'amendement présentées plus haut ne se réalisent jamais.

Heureusement, cette objection ne peut être présentée que par des personnes qui ne connaissent point les prisonniers. Il

[1] TARDE, *La criminalité comparée*, p. 88.

Digitized by Google

suffit de lire les rapports des sociétés de patronage existant en Suisse, en Angleterre et en France, pour constater que la régénération des coupables n'est pas un vain espoir. « Depuis quinze ans, dit M. Lardy, le président de la société de Neuchâtel, dans une note adressée à M. Émile de Laveleye, nous avons assisté 2,000 libérés, et il n'y en a que 50 pour lesquels nous n'avons pas réussi du tout [1]. » Il résulte des rapports annuels de cette société que, sur cent libérés dont elle s'occupe, il n'y a en moyenne que trois rechutes. A Paris, dans la société de la rue de la Cavalerie, on évalue les récidives à une moyenne presque régulière de 8 à 10 pour 100, ce qui est singulièrement minime, observe M. Maxime Du Camp, en comparaison de la récidive des libérés ordinaires [2].

Certes, il existe des criminels dont la dépravation, devenue chronique, paraît être incurable; mais, à côté de ceux-là, il y a tous les malheureux qu'une éducation détestable a jetés dans la mauvaise voie, tous les misérables que le besoin a précipités dans l'infamie, tous ces êtres faibles et ignorants que l'exemple du vice a eu si peu de peine à corrompre. Méconnaître l'influence salutaire que peut exercer le châtiment sur leur moralité, ce serait nier les nombreux témoignages de l'expérience et remplacer la liberté humaine, en laquelle nous devons toujours avoir confiance, par le plus déplorable des fatalismes.

J'entends dire que les individus qui se présenteront devant les sociétés de patronage en faisant valoir leur amendement ne seront jamais que des hypocrites.

Je sais certainement que des déceptions sont à craindre et je n'ignore pas que l'hypocrisie se rencontrera souvent. Mais cette turpitude se trouve partout; elle existe dans la vie libre aussi bien que dans la cellule; dès que l'intérêt personnel est en jeu, l'homme y a recours comme au moyen le plus sûr d'arriver à son but. Est-ce une raison suffisante pour désespérer de toute franchise et pour déclarer à l'avance que

[1] *Revue de Belgique* du 15 novembre 1887, p. 230.
[2] *Revue des Deux Mondes*, du 15 avril 1887, p. 859.

Digitized by Google

l'expression du repentir n'est jamais qu'un mensonge? Personne, sans doute, n'osera le soutenir.

Cela posé, à l'égard de ceux qui manifestent un retour sincère à l'honnêteté, le patronage s'impose, non plus seulement au nom de l'intérêt social, qui demande que l'on empêche la récidive, non plus seulement au nom de la charité, qui veut que l'on ait pitié de tous les misérables, bons ou mauvais, mais au nom d'un principe éternel de justice écrit dans toutes les consciences.

Un criminel reconnaît l'horreur de sa faute; il comprend qu'il a agi contrairement au devoir; il s'amende. Que ferez-vous à son égard? Le délaisser au milieu de toutes les difficultés qui entourent ce pauvre homme au moment où il quitte la cellule pour rentrer dans la vie normale? Non, vous n'agirez pas ainsi! Vous accourrez à son aide et, pour récompenser, pour fortifier ce repentir qui doit vous combler de joie, vous emploierez vos propres efforts et vous solliciterez l'assistance de toutes les personnes de bonne volonté.

Écoutez cet enseignement sublime :

« Un homme avait deux fils ;

« Et le plus jeune dit à son père : Mon père, donne-moi la part du bien qui m'appartient. Et il leur partagea ses biens.

« Et peu de jours après, quand le plus jeune fils eut tout ramassé, il s'en alla dehors en un pays éloigné ; et là, il dissipa son bien en vivant dans la débauche.

« Et après qu'il eut tout dépensé, une grande famine survint en ce pays-là; et il commença d'être dans la disette.

« Alors il s'en alla, et se mit au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya dans ses possessions pour paître les pourceaux.

« Et il désirait se rassasier des gousses que les pourceaux mangeaient; mais personne ne lui en donnait.

« Or, étant revenu à lui-même, il dit : Combien y a-t-il de mercenaires dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance, et moi, je meurs de faim!

« Je me lèverai, et m'en irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant toi;

Digitized by Google

« Et je ne suis plus digne d'être appelé ton fils; traite-moi comme l'un de tes mercenaires.

« Il se leva donc, et vint vers son père. Et comme il était encore loin, son père le vit et fut touché de compassion, et courant à lui, se jeta à son cou et le baisa.

« Et il dit à ses serviteurs : Apportez la plus belle robe et l'en revêtez; mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds;

« Et amenez-moi le veau gras et le tuez.

« Or, son fils aîné était aux champs; et comme il revenait et qu'il approchait de la maison, il entendit la mélodie et les danses.

« Il se mit en colère et ne voulut point entrer; et son père étant sorti, le pria d'entrer;

« Mais il répondit : Il y a tant d'années que je te sers, et jamais je n'ai transgressé ton commandement; et cependant, tu ne m'as jamais donné un chevreau pour faire bonne chère avec mes amis.

« Et quand celui-ci, qui a mangé ton bien avec des femmes de mauvaise vie, est venu, tu lui as tué le veau gras.

« Et le père lui dit : Mon enfant, tu es toujours avec moi, et tous mes biens sont à toi.

« Or, il fallait faire bonne chère et se réjouir, parce que celui-ci, ton frère, était mort et il est ressuscité; il était perdu et il est retrouvé [1]. »

Ces paroles de l'Évangile nous montrent, dans toute sa grandeur, le devoir qui nous incombe envers le criminel qui se corrige. Sachons l'accomplir tout entier, ce devoir austère, et notre première récompense sera de nous préserver contre les délits vers lesquels sont poussés fatalement les malheureux détenus qu'on abandonne à eux-mêmes.

Peut-être l'amendement n'aura-t-il pas été obtenu dans la prison. J'ai exposé les arguments de sécurité sociale et de charité qui, malgré cela, imposent le patronage des libérés. J'en ajouterai un. Cet amendement que la prison n'a pu pro-

[1] Saint-Luc, chap. XV.

Digitized by Google

duire, le patronage ne le produira-t-il pas? Ne pouvons-nous pas espérer relever par nos conseils et nos bienfaits cette âme abattue sous la tyrannie du vice? Nous le pouvons assurément, et cette espérance que nous devons entretenir dans nos cœurs rend plus évidentes encore les obligations que nous avons à remplir.

IV

En résumé, la théorie qui attaque l'institution du patronage, sous prétexte qu'elle nuit aux gens honnêtes pour favoriser les criminels, ne résiste pas à un examen sérieux. Elle repose, avant tout, j'ose l'affirmer, sur la répulsion instinctive que nous ressentons à l'égard des condamnés; or, nous devons nous méfier de cette répulsion qui, presque toujours, a sa source dans le ressentiment et dans la crainte, c'est-à-dire dans des motifs peu élevés.

La vérité est que nous devons accueillir tous ceux qui nous implorent, sans distinguer entre ceux que la loi n'a jamais atteints et ceux que la justice a frappés. Un homme est pauvre : c'est assez pour qu'on lui vienne en aide. Il a faim : donnons-lui à manger; il est en lambeaux : donnons-lui des vêtements; il est sans gîte : donnons-lui un abri. Si la peine et la récompense nécessitent la séparation des bons et des méchants, il n'en est pas de même de la charité. Qu'importe que ce misérable sorte de prison? En est-il moins un misérable? Et sa faute ne doit-elle pas le faire plaindre plus encore que celui qui n'a jamais failli? « Ceux qui sont en santé, a dit le Christ, n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal; je ne suis point venu appeler à la repentance les justes, mais les pécheurs [1]. »

Cependant, je ne veux pas terminer cette étude sans présenter une observation d'une haute importance.

Je réclame le secours de la société pour tous ceux qui sont dans la misère; mais c'est à la condition qu'une telle assis-

[1] Saint-Marc, chap. II, 17.

Digitized by Google

tance ne favorise pas elle-même la criminalité. Mon but est de défendre la patrie contre un mal qui la ronge; il faut donc trouver un remède qui ne soit pas lui-même le générateur de ce mal. Or, pour éviter un tel danger, il est indispensable que la charité soit faite avec la plus grande circonspection.

Toujours, le vagabondage et la mendicité ont été les préparateurs de délits plus graves. C'est pour les empêcher du côté des détenus libérés que je propose la création de sociétés de patronage. Seulement, il existe des vagabonds et des mendiants qui vivent ainsi, non point parce que la misère les y force, mais parce qu'ils sont trop paresseux pour travailler et gagner honorablement leur pain; M. d'Haussonville les appelle les vagabonds par goût et les mendiants par profession [1]. Il est évident qu'en accordant ses secours à de tels individus, la société ne ferait qu'encourager leurs vices. Dès lors, une distinction doit être faite : l'homme malheureux sera secouru; l'homme vicieux sera poursuivi.

M. Prins, dans son beau livre sur *la Criminalité et la Répression*, rappelle que les lois anglaises du XVI^e^ siècle sur le paupérisme ont indiqué, pour la première fois, la voie à suivre en cette matière. Ces lois montraient la rigueur la plus impitoyable envers le vagabond d'habitude qui, au milieu de la plus grande prospérité, méconnaissait le devoir social en refusant de travailler; en revanche, elles montraient la bienveillance la plus complète envers le mendiant d'accident que les infirmités, l'âge ou le malheur empêchaient de trouver une occupation. Le même auteur prouve jusqu'à l'évidence que les lois belges, et notamment la loi du 16 mars 1866 sur le vagabondage et la mendicité, n'ont pas donné une importance suffisante à la distinction que la justice et l'intérêt social nous ordonnent d'établir entre la misère et la paresse. « On trouve, dit-il, confondus dans les dépôts de mendicité, ceux que les circonstances ont poussés au vagabondage et ceux que l'instinct a dominés, les mendiants demandant du travail et les vaga-

[1] *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1887, *Le combat contre le vice*, p. 818.

Digitized by Google

bonds attendant l'occasion du crime. » Et il ajoute plus loin : « Quand le juge de paix condamne un mendiant d'accident, la loi est trop rigoureuse : elle frappe, lorsqu'il fallait secourir; quand, au contraire, le même juge condamne un vagabond habituel, elle est trop indulgente : elle assimile, en effet, le malfaiteur au malheureux [1]. » Les mêmes réflexions viennent d'être faites par M. d'Haussonville dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre : « Pour les mendiants et les vagabonds, dit-il, le problème ne sera résolu dans la mesure où il peut l'être, au sein d'une société où les rangs des malheureux sont aussi pressés, qu'aux deux conditions suivantes : assurer rapidement à tous ceux qui sont victimes d'une infortune imméritée les secours de la charité publique ou privée; atteindre par un châtiment énergique ceux qui au travail préfèrent la paresse ou l'aumône. » On ne saurait trop approuver ces idées. A tout homme qui, animé de la volonté sincère de gagner sa vie, n'y parvient pas, la charité doit apporter son assistance; mais, contre tout homme qui mendie et vagabonde parce qu'il est trop lâche pour vivre dignement, la société doit s'armer d'une peine sévère.

Nos sociétés de patronage devront, les premières, obéir à cette règle de bon sens et d'équité. Dès qu'un délinquant sortira de prison, elles le recevront pour pourvoir à ses premiers besoins. Immédiatement après, elles se mettront à la recherche du travail auquel il est apte et exigeront de lui qu'il emploie tous ses efforts à le trouver lui-même. Il est possible que, pendant longtemps, ce résultat ne soit pas atteint. Si la cause ne peut en être imputée au mauvais vouloir du libéré, si elle consiste, par exemple, dans sa faiblesse physique, dans son ignorance, dans son manque d'habileté ou dans la méfiance que l'on montre à son égard, les sociétés continueront à lui procurer tout ce qui lui est nécessaire. Si, au contraire, la cause se trouve dans la paresse du détenu, s'il est constaté qu'il ne cherche pas sérieusement un emploi ou qu'il a refusé celui qu'on lui avait offert, on le consi-

[1] *Criminalité et répression*, p. 62 et 64.

Digitized by Google

dérera comme indigne de la protection qu'on lui accorde et on le déclarera exclu de la faveur du patronage. En même temps, on préviendra la police; la conduite de cet homme, en effet, prouve que l'on est en présence d'un vagabond ou d'un mendiant d'habitude que l'autorité sociale a pour devoir de punir. Ce n'est plus un malheureux que l'on a devant soi, mais un coupable; il ne peut donc plus être question de charité; il n'y a plus place que pour le châtiment. Le misérable, qu'il n'ait jamais été condamné ou qu'il l'ait été déjà, mérite toute notre compassion, tant que sa misère est fatale et qu'il lutte en vain pour en sortir; il mérite toutes nos rigueurs, lorsque sa lâcheté lui a fait choisir le vagabondage comme manière de vivre et la mendicité pour profession.

FERNAND THIRY,
professeur de droit criminel
à l'université de Liège.

Digitized by Google

POÉSIES

A mon excellent ami, le peintre Hubert Vos.

LE RUISSEAU.

Dans un bain de soleil, le ruisseau passe et chante
Sur un lit de rochers qu'il semble caresser;
L'eau, comme un pur cristal, apparaît transparente
Et, vers le but lointain où la conduit sa pente,
Elle s'en va gaîment, sans jamais se lasser.

L'ajonc, l'acacia, la fougère et le frêne
Baignent, en s'y mirant, leurs pieds dans le flot clair;
Ils n'ont jamais connu la souffrance et la peine,
Et, contents de la terre où le sort les enchaîne,
Ils se dressent, joyeux et frissonnants, dans l'air

D'un alerte coup d'aile une hirondelle effleure
Le ruisseau qui clapote et s'apaise aussitôt;
Pour bâtir en ce coin de terre sa demeure,
Elle a franchi les mers, rapide comme l'heure;
Mais elle est, elle aussi, contente de son lot.

Et moi, pour un moment, j'oubliai ma souffrance
A contempler l'oiseau, l'onde, l'arbre et la fleur.
Qu'il me soit pardonné si, parfois sans vaillance,
Un cri désespéré de mon âme s'élance :
L'homme seul porte au front le sceau de la douleur.

Digitized by Google

DÉLAISSÉE.

Elle allait à pas lents sous le feuillage ombreux
Et, l'esprit envahi par une âpre pensée,
Contemplait vaguement, tragique délaissée,
Les oiseaux qui fuyaient vers les horizons bleus.

Tout rayonnait. La terre et le soleil entre eux
Se racontaient gaîment leur histoire passée ;
Mais son âme, pareille à la lyre brisée,
N'éveillait pas d'échos dans les objets heureux.

Parmi cet égoïsme indifférent des choses,
Dans l'air calme embaumé par le parfum des roses,
La Mort seule eut alors un regard de bonté :

Pour que ce cœur souffrant trouvât la paix en elle,
Elle l'enveloppa dans les plis de son aile,
Avec le geste doux de la maternité.

PAGANISME.

Indécis et charmant, un groupe blanc s'agite
Dans le cadre bleui des arbres apaisés ;
On entend des rumeurs confuses, des baisers,
Et bien loin — est-ce Pan? — une flûte palpite.

Et le groupe dansant, tantôt lent, tantôt vite,
Frappe le sol égal de ses pas cadencés,
Cependant que la lune, au long des verts fossés,
Montre d'un faune ardent l'amoureuse poursuite.

Digitized by Google

O nuit d'amour où, comme autrefois Actéon,
Je regardais bondir des formes inconnues
Qui, le sein palpitant, surgissaient demi-nues!

Mais au premier matin s'enfuit ce panthéon,
Et soudain j'aperçus, sur un socle de pierre,
Un Christ pensif et doux tourné vers la lumière.

LES REGAINS.

Sous un soleil voilé qui vaguement rayonne
Et prêt à disparaître à l'occident des monts,
La route que tamise un fin brouillard d'automne
Se perd confusément dans les bruns horizons.

La flamme des genêts dans l'air vif tourbillonne,
Pour aviver le sol des prochaines moissons,
Et, désertant les prés de leur pas monotone,
Les bœufs tournent vers moi des yeux naïfs et bons.

Et le charme est exquis de ce soir de septembre
Où le feuillage vêt sa robe d'or et d'ambre.
Pourquoi mon cœur est-il aujourd'hui si dolent?

Oh! que de souvenirs l'un l'autre s'appelant!...
C'est le soir... Le regain, dans les ombres accrues,
Répand comme un parfum des choses disparues.

ALBERT MICHEL.

Digitized by Google

LA VIE LATENTE [1]

VII

Si l'on réfléchit que le phénomène dont je viens d'exposer les curieuses particularités se manifeste chez des êtres destinés à vivre, eux ou leurs embryons, dans des milieux alternativement très secs ou très humides, on devra, à l'exemple de Zacharias, considérer l'aptitude qu'ils possèdent comme un *procédé d'adaptation*.

Il ne faudra guère s'attendre dès lors à voir cette précieuse faculté s'établir chez les animaux supérieurs. Pour mon compte, je ne connais, parmi ces derniers, que l'*Homme à l'oreille cassée* dont un romancier très connu s'est fait naguère l'historiographe, qui ait jamais survécu à une dessiccation totale.

Il existe toutefois, en dehors du domaine de la fantaisie, certains faits tendant à démontrer que, même aux degrés supérieurs de l'échelle animale, les tissus peuvent supporter sans périr une privation d'eau en apparence complète, aggravée encore par l'action d'une température élevée. Témoin l'expérience tant de fois citée de P. Bert. Détachant la queue d'un rat vivant, il l'écorche d'un bout à l'autre; puis il la sèche en la maintenant tout un jour dans un espace absolument privé d'air et d'humidité. L'organe, déjà racorni, est ultérieurement exposé pendant dix heures consécutives à une température supérieure à celle exigée pour la cuisson des

[1] Voir *Revue de Belgique*, 15 janvier 1888.

Digitized by Google

œufs. Alors seulement, après toutes ces manipulations, on l'insère sous la peau d'un autre rat. Que pensez-vous qu'il va maintenant advenir du fragment si cruellement molesté? Va-t-il être rejeté au dehors quelques jours plus tard comme un corps étranger? Ou bien sa présence va-t-elle simplement passer inaperçue grâce à une tolérance exceptionnelle? Ni l'un ni l'autre! Cet appendice dur, sec, recroquevillé, parfaitement méconnaissable, va se greffer sur les parties vivantes, contracter avec elles des adhérences intimes et vivre désormais de la vie de son nouvel hôte.

Ce n'est pas là, je le veux bien, une véritable résurrection. Mais de quelle résistance ne doivent-ils pas être doués, ces muscles, ces os, ces vaisseaux et ces tendons, pour survivre à un pareil traitement!

Un autre fait de restauration partielle après dessiccation nous est fourni par un animal un peu moins élevé dans la série : la grenouille. Que l'on pratique, ainsi que l'a fait Vulpian, la ligature du principal vaisseau du corps au sortir même du cœur, et l'on verra survenir au bout de cinq à six heures une momification complète des phalanges, au point que leurs extrémités deviennent transparentes et fragiles. Si, à ce moment, on enlève la ligature de façon à rendre au sang son libre cours, les doigts reprendront graduellement leur aspect normal et leur fonctionnement physiologique.

VIII

Mais laissons de côté ces cas particuliers — qui ne se réalisent point d'eux-mêmes dans la nature — pour envisager un état de vie latente véritablement typique et absolument normal : celui par lequel passent certains insectes au cours de leur existence. Je veux parler de la phase *chrysalidienne* de la métamorphose des lépidoptères. Où trouverait-on, en effet, ailleurs que chez la chrysalide une réduction à la fois aussi spontanée et aussi complète des manifestations vitales? Et voyez quel contraste entre la larve et la nymphe qui va bientôt lui succéder! Observez une chenille vivante et son

Digitized by Google

allure affairée. Elle rampe à la recherche de sa nourriture, le corps animé d'ondulations régulières et rapides. Saisissez-la entre vos doigts, et la prisonnière va s'agiter violemment, se courber et se recourber dans tous les sens pour échapper à votre étreinte.... Quelques jours s'écoulent; l'heure de la métamorphose a sonné, et cette larve agile et pimpante n'est déjà plus que l'ombre d'elle-même. Blottie dans son cocon ainsi qu'une vieille femme sous son manteau d'hiver, la chenille a perdu ses formes élégantes. Sa peau s'est ternie et couverte de rides; l'ancien épiderme, mis au rancart comme une guenille usée, est remplacé par une coque brune et résistante sur laquelle se dessinent déjà les premiers linéaments de sa configuration future. Les vaisseaux, les muscles, les trachées, tout cela a disparu pour se fondre en une pulpe molle et blanchâtre composée de cellules embryonnaires uniformes. La nymphe est alors constituée. Toute vivante qu'elle est, elle ne se nourrit ni ne se meut : comme l'a dit Aristote dans son *Histoire des animaux*, « la chrysalide ne prend ni ne rend rien ».

Des semaines, des mois, des années même se passent dans cet état léthargique. Puis la période de torpeur prend fin; la pulpe cellulaire s'organise; la masse inerte s'anime; on la sent bientôt remuer sous le cocon. Après un court délai, les mouvements gagnent en ampleur et en vivacité. Un moment vient où la carapace elle-même se déchire, et de cette dépouille informe s'échappe enfin, éblouissant de jeunesse et de vie, le papillon aux ailes diaprées.

La chenille n'est pas seule à présenter, une fois au moins dans le cours de sa vie, cette espèce d'avatar. Depuis la larve de la mouche jusqu'à celle de la trichine, depuis le scolex du ténia jusqu'à l'unique cellule dont se compose la grégarine, une quantité d'organismes inférieurs ont à subir le même sort. L'hérédité les condamne à une réclusion temporaire.

Mais les rigueurs de l'emprisonnement ne sont pas égales pour tous. Tandis que les uns sont au régime du *carcere duro*, d'autres, mieux traités, jouissent d'une liberté relative. La tête de *ténia* se trouve commodément tapie dans le

Digitized by Google

fond d'une poche demi-close, à membrane mince et molle, et peut aisément en sortir pour engendrer son interminable ruban. Moins avantageusement lotie, la *trichine* est séparée par une coque de pierre de la substance musculaire dans laquelle elle gîte; la pauvre s'y sent même tellement à l'étroit, qu'elle doit contourner son corps en spirale pour parvenir à l'y loger. Cette attitude gênante, il lui faut la garder jusqu'au jour où un hasard heureux pour elle — fâcheux pour nous — vient démolir les murs de sa prison. Les *grégarines* ont à passer également par une inclusion complète lorsqu'elles veulent se reproduire. Comme la chenille, elles doivent renoncer alors à leur organisation primitive. Elles font plus : elles y perdent leur individualité.

Enfin, certains *infusoires*, à un moment donné de leur existence, reviennent à une condition tellement rudimentaire qu'on les dirait privés de toute espèce de vitalité. C'est au point que des zoologistes affirment que, sous cette forme, la vie les a bien réellement et bien définitivement abandonnés.

IX

Revenons maintenant aux cas où des circonstances *extérieures accidentelles*, et non plus une prédisposition innée, déterminent un abaissement plus ou moins considérable du niveau vital. Parmi ces influences, l'une des plus remarquables est l'action paralysante du *froid*.

Il n'est personne qui ne connaisse l'engourdissement amené par une réfrigération excessive ou prolongée. Personne non plus qui ne sache que cet engourdissement peut aboutir à la mort.

Parfois il se manifeste du délire, des convulsions, de la catalepsie : c'est ainsi que dans l'hiver de 1552, lors du siège de Metz par l'armée de Charles-Quint, on trouvait chaque matin, au rapport de Forestus, des sentinelles mortes de froid, debout et la lance au poing. Mais le plus souvent l'effet des basses températures se traduit par une insensibilisation croissante, une prostration insurmontable, un affaiblissement

Digitized by Google

graduel allant jusqu'à la suppression des manifestations vitales. Dans la mort par le froid, on dirait que la victime succombe sous l'étreinte glacée du sommeil. L'unique moyen d'échapper à cette dangereuse léthargie consiste dans le mouvement incessant des muscles et le rapide déplacement du corps. Sarlander disait à ses compagnons : « Quiconque s'assied s'endort, et qui s'endort ne se réveille plus. »

D'émouvants récits ont déroulé sous nos yeux les péripéties douloureuses de la retraite des Dix mille et de la désastreuse campagne de 1812. De leur côté, les survivants des expéditions polaires nous ont raconté en des pages dramatiques leurs propres souffrances et la fin lamentable de leurs compagnons. Mais pour avoir un retentissement moins universel, la scène n'en est pas moins tragique quand il s'agit d'un homme surpris par la tourmente au milieu des solitudes alpestres. Veut-on se faire une idée de cette lente agonie? On la trouvera, nette et saisissante, dans les lignes qu'on va lire, écrites par un explorateur bien connu, Ch. Martins :

« Un voyageur s'égare par un temps de neige dans une vallée des Alpes; il s'arrête, il hésite, revient sur ses pas, se dirige tantôt à droite, tantôt à gauche; cependant la neige commence à tomber; chassée par le vent, elle pénètre jusqu'à la peau malgré les vêtements les mieux fermés; fouettant incessamment le visage, elle produit un étourdissement permanent qui dégénère bientôt en vertige. Alors, le pauvre voyageur, transi, égaré, harassé, ne voyant plus à deux pas devant lui, est pris d'un besoin de dormir irrésistible; il sent que ce sommeil, c'est la mort : mais perdu, désespéré, il cherche en tâtonnant quelque rocher et, s'abandonnant pour ainsi dire lui-même, il se couche pour ne plus se relever; son pouls se ralentit peu à peu comme dans la léthargie et il meurt de froid comme on meurt d'inanition. »

Existe-t-il, en fait, un degré de froid à la fois assez intense pour déterminer une congélation complète et insuffisante pour suspendre *définitivement* les actes vitaux? En d'autres termes, y a-t-il ou non incompatibilité absolue entre la congélation des organes et la persistance de leur vitalité?

Digitized by Google

Cette question a été très vivement discutée par d'éminents esprits, et plusieurs observations — dont quelques-unes sont extrêmement remarquables — ont été invoquées en faveur de la négative.

Ayant soumis les pattes d'une grenouille à une réfrigération assez vive pour en amener le durcissement et y arrêter le cours de sang d'une façon complète, Laveran a vu les membres ainsi traités redevenir souples et vivants après un réchauffement méthodique. Chez l'homme lui-même, les oreilles peuvent acquérir la dureté de la pierre, ne plus même donner une goutte de sang à l'incision et revenir néanmoins à leur état normal quand on les frotte avec de la neige.

Richardson a prétendu, il y a une dizaine d'années de cela, que l'on pouvait congeler au moyen de pulvérisations d'éther le *cerveau* d'un animal sans que l'atteinte portée à cet organe occasionnât des accidents mortels ; au moment où il revenait à la vie, l'animal paraissait seulement sortir d'un très profond sommeil.

Au dire d'Horvath, un cœur de grenouille littéralement pétrifié par le froid s'est remis à battre après qu'on l'eut méthodiquement dégelé.

Ce sont là des faits de congélation *partielle*. Le même résultat sera-t-il obtenu lorsque la réfrigération aura porté sur l'*ensemble* de l'organisme?

Si l'on en croit les expériences de Gaymard, — qui datent déjà de 1840, — la possibilité n'en serait point douteuse. Ce naturaliste est en effet parvenu à ranimer des crapauds enfouis par lui-même dans un sol congelé, bien que leur corps fût devenu raide, dur et cassant; on pouvait briser l'animal comme du verre sans qu'il s'en écoulât une goutte de sang.

Au témoignage de Tourdes le père, ami et contemporain de Spallanzani, le célèbre abbé aurait conservé plusieurs grenouilles deux années durant au milieu d'un tas de neige. Elles étaient devenues sèches, rigides, presque friables et n'offraient plus la moindre apparence de sensibilité ni de mouvement. Et néanmoins elles furent rappelées à la vie par une caléfaction graduelle. Maupertuis aurait également vu

Digitized by Google

revenir à la vie des brochets et des salamandres absolument congelés.

En 1852, Duméril a pratiqué sur les grenouilles des expériences plus précises. Quelques-uns de ces animaux, maintenus dans une atmosphère dont la température était de 4 à 12° sous zéro, s'étaient métamorphosés en de véritables blocs de glace; leur température *interne* était tombée au-dessous de — 1°, c'est-à-dire à un degré inférieur à celui de la congélation de l'eau. La respiration et les battements du cœur avaient complètement cessé. Tout ceci ne les empêcha point de revenir à la vie : il fallut seulement, pour obtenir ce résultat, les humecter prudemment avec de l'eau froide. Heinzmann, un élève de Preyer, a répété dernièrement ces expériences avec le même succès.

Pas n'est besoin d'ailleurs, pour observer ces phénomènes, de choisir ses sujets. Combien de fois n'a-t-on pas vu des limnées, des sangsues, voire certains poissons pris à l'improviste dans la glace recouvrer, le dégel venu, toute leur énergie vitale?

La chenille de l'*Euprepia flavia*, gelée avec l'eau dans laquelle on l'a plongée, peut au sortir de sa prison glacée donner encore son papillon. Les chrysalides elles-mêmes, malgré la délicatesse de leur structure, supportent admirablement l'action du froid. Réaumur raconte à ce propos qu'il a conservé des chrysalides vivantes *pendant plusieurs années* dans l'intérieur d'une glacière.

Si l'on descend jusqu'aux animaux inférieurs, on rencontre des exemples de survie plus conclants encore. C'est ainsi que Spallanzani a exposé ses rotifères — sans les tuer — à un froid de 19° sous zéro, et que Davaine a gardé des anguillules vivantes dans un milieu dont la température ne dépassait pas — 20°. La glace et la neige de l'intérieur des villes sont constamment infiltrées — tout le monde le sait aujourd'hui — de bactéries qui se mettent à pulluler aussitôt qu'on les place dans des conditions favorables.

Aux degrés supérieurs de l'échelle, la résistance au froid est naturellement moins énergique. Elle dépasse cependant

Digitized by Google

encore toutes les prévisions. Un mammifère, la marmotte, tolérerait aisément, d'après les observations de Horvath, des températures assez basses pour réduire sa chaleur *interne* à 2° au-dessus de zéro.

L'homme — l'homme lui-même — est en état de résister aux froids les plus pénétrants. Il semblerait, en outre, qu'une réfrigération violente lui communiquât la faculté de prolonger dans certains cas son existence au delà des limites ordinaires. Pilhès et Reeve ne rapportent-ils pas d'une femme et d'un homme ensevelis sous la neige qu'ils ont été retrouvés vivants l'une au bout de six jours, l'autre au bout de quatre?

Et cette aventure quasi merveilleuse d'un maréchal de France conservé dans la neige, dont je me permets d'emprunter la relation à la savante monographie du professeur Tourdes? Le 16 novembre 1812, pendant la retraite de Russie, le duc d'Ornano, alors simple général de division, est renversé par un boulet. On le croit mort, et le prince Eugène donne l'ordre d'ensevelir le corps sous un monceau de neige. Cet ordre est immédiatement exécuté par le lieutenant Tascher. L'armée va poursuivre sa marche, lorsque survient le capitaine de la Berge, aide de camp du général. Il déclare qu'il veut rapporter en France la dépouille de son chef. Il fait déblayer la neige, arrache le corps à sa tombe glacée et le place en travers de sa selle. Le cheval part au galop. A ce moment, un nouveau boulet jette à bas la monture avec son double fardeau. Ni l'un ni l'autre des deux hommes n'est atteint. Le corps toujours inanimé du général est alors déposé sur une charrette, puis sur deux chevaux de dragons. On arrive dans cet équipage au quartier impérial, où Napoléon avait reçu déjà la funeste nouvelle. Mais pendant la dernière partie de cette périlleuse expédition, le général avait paru donner quelques légers signes de vie. Mandé à l'instant, le chirurgien Larrey prodigue ses soins au blessé. Celui-ci se ranime et l'Empereur le ramène en France avec lui.

Par un de ces retours inattendus si fréquents dans les destinées humaines, le duc d'Ornano, bien des années après,

Digitized by Google

accompagnait à sa dernière demeure le corps de l'officier qui, sur l'ordre du commandant en chef, avait fait procéder à son ensevelissement sommaire.

X

En présence de faits aussi extraordinaires et dont l'authenticité n'est mise en doute par personne, on trouvera moins étrange l'idée du grand chirurgien Hunter, qui pensait avoir découvert dans l'application méthodique du froid un moyen d'éterniser la vie. Il s'était imaginé qu'en congelant graduellement un individu pour ne le réveiller que tous les cent ans, on parviendrait à prolonger indéfiniment ses jours. Il voulut même éprouver sur des carpes la valeur de son procédé; mais les pauvres bêtes succombèrent, et cet insuccès lui ôta l'envie d'étendre ses expériences à des animaux plus parfaits. La vérité est que le flambeau de la vie s'éteint à tout jamais — *à quelques exceptions près* — chez l'animal dont la congélation a été à la fois totale et complète. Un organe véritablement gelé est perdu pour toujours : à plus forte raison s'il s'agit d'un organisme tout entier.

C'est au moins ce qui paraît résulter des observations de Pouchet, le même savant dont j'ai cité les expériences à propos de la dessiccation. En atteignant les globules sanguins, la congélation effective supprimerait radicalement les échanges et entraînerait par là infailliblement la perte de l'animal. Si les poissons, les limnées, les sangsues continuent à vivre dans la glace, c'est, au dire de Pouchet, qu'ils produisent eux-mêmes de la chaleur et s'entourent d'une zone tempérée, dans laquelle leurs organes continuent à fonctionner comme fonctionnent ceux de l'Esquimau enveloppé de sa fourrure. De son côté, l'exemple des chenilles et des grenouilles prouverait que le degré de froid nécessaire pour déterminer une congélation non pas seulement physique, mais physiologique, varie beaucoup avec les espèces. Alors que, chez les êtres relativement inférieurs, le thermomètre pourrait s'abaisser au-dessous de 0°, il suffirait, quand il s'agit

Digitized by Google

d'animaux à sang chaud, que leur température interne descendît à la moitié environ de la chaleur normale pour que les sources de la vie fussent taries sans retour.

A ce point de vue, rien n'est plus intéressant que le phénomène de l'*hibernation*.

Quoi de plus singulier que cette invincible torpeur s'emparant, à l'époque des grands froids, de la marmotte, du hamster, du lérot, de la musaraigne, du hérisson, de la taupe, de la chauve souris, de l'ours lui-même! Tandis que le corps inerte de la chauve-souris s'accroche à la voûte de sa grotte, la marmotte, cachée au fond de sa retraite, se pelotonne sur elle-même, s'immobilise et s'engourdit. Affranchie en quelque sorte des besoins ordinaires de la vie, elle ne prend aucune nourriture; sa température s'abaisse; sa respiration devient aussi lente qu'imperceptible. L'animal reste parfois, c'est Valentin qui l'affirme, jusqu'à six minutes et plus sans que sa poitrine se soulève; et quand le mouvement se dessine, il est si limité, si faible, qu'il faut pour le constater recourir à des appareils amplificateurs : il ne dépasserait pas, en certaines circonstances, un vingtième de millimètre! Le cœur ne donne plus qu'une dizaine de battements à la minute, alors que le chiffre normal de ses pulsations s'élève à quatre-vingt-dix. De 36°, la température interne descend à 5° au-dessus de zéro. Horvath, de Kiew, prétend même qu'elle peut tomber à 2° sans mettre en danger l'existence de l'animal; une de ses marmottes chez laquelle il avait constaté cet incroyable refroidissement se promenait gaiement, à quelques heures de là, dans son laboratoire.

Il se présente néanmoins une limite qu'il n'est pas loisible de dépasser. Que l'on abaisse en effet, comme l'a essayé Mangili, la température ambiante au-dessous de zéro, et la bête est prise de malaise : elle s'agite comme sous l'influence d'un mauvais rêve; sa respiration s'accélère; il semble qu'elle va se réveiller. Mais bientôt, tout au contraire, on la voit tomber dans un engourdissement profond; la température interne se déprime; elle descend au-dessous de zéro; la léthargie du froid

Digitized by Google

vient se substituer au sommeil hivernal et l'animal succombe.

La persistance extraordinaire de la vie chez les animaux hibernants ne peut s'expliquer évidemment que par une réduction exagérée des échanges. Les combustions organiques sont devenues presque nulles : c'est une vie latente dans laquelle l'inertie relative des organes les préserve en quelque sorte de toute usure. En faudrait-il une preuve qu'on la trouverait dans cette circonstance que les poisons les plus énergiques agissent avec une lenteur exceptionnelle sur les marmottes endormies. Plongées dans l'eau, elles n'y meurent pas; placées dans un milieu irrespirable, elles continuent à y vivre.

On a longtemps pensé que le froid constituait le facteur essentiel de l'engourdissement hivernal. Il n'en est rien pourtant, car Horvath a démontré qu'il pouvait survenir également en une autre saison et que le refroidissement ne suffisait pas à lui seul pour amener le sommeil. Ne se produit-il pas d'ailleurs une torpeur du même genre chez certains *amphibies*, non plus à l'approche des froids, mais durant la saison sèche? Pendant l'été, le caïman des fleuves de la Floride s'endort d'un long et profond sommeil. Souvent alors on voit émerger de la surface des eaux, s'en allant à la dérive, la carapace de l'amphibie transformée en une île flottante. Sur son dos écailleux, recouvert d'une vase épaisse où fourmillent des vers, des sangsues, des larves, viennent se poser les oiseaux aquatiques, attirés par cette riche pâture. En picorant, ils laissent tomber de leurs pattes et de leurs plumes des graines de toute espèce, et celles-ci, germant dans ce sol chaud et humide, ne tardent pas à couvrir d'une plantureuse végétation le corps inerte de l'animal.

Les naturalistes vous parleront aussi d'un individu des plus extraordinaires, mi-poisson, mi-batracien, vivant sur les rives des grands fleuves américains, qui, lors des chaleurs estivales, s'enfonce profondément dans la vase et y demeure immobile, comme paralysé. Pendant tout ce temps, le *lepidosiren* — c'est ainsi qu'il se nomme — observe une abstinence complète et ne rompt son jeûne qu'au moment où les pluies

Digitized by Google

de l'hiver viennent lui rendre sa liberté. Il a soin seulement, afin de parer aux dangers d'une sécheresse excessive, de s'entourer d'une couche de matière visqueuse qu'il dépose lui-même à la surface de sa peau.

XI

Si de l'engourdissement hibernal nous passons au *sommeil ordinaire*, nous voyons que lui aussi reste soumis à l'influence des conditions ambiantes.

Car ce serait une erreur de considérer la somniation physiologique comme le fait d'une modification survenant spontanément et à heure fixe dans les dispositions de nos centres nerveux. On doit y voir l'effet des circonstances extérieures qui, durant la veille, impressionnent continuellement notre système. Celui-ci en subit directement ou indirectement une altération plus ou moins profonde, laquelle, au bout d'un certain temps, le rend impropre à l'exercice normal de ses fonctions. Le cerveau fatigué éprouve alors le besoin de réparer ses pertes et de réconforter par le repos ses cellules épuisées.

A peine le sommeil s'est-il emparé de nous que plusieurs de nos facultés se trouvent par là même abolies; et comme cette suppression porte précisément sur les actes constituant les manifestations *visibles* de la vie, il semble à première vue que celle-ci nous ait partiellement abandonnés. Aussi l'ancienne mythologie faisait-elle du Sommeil le frère de la Mort. De nos jours encore, n'a-t-on pas coutume de parler de la mort comme d'un sommeil éternel?

En réalité, l'état soporeux n'est qu'une forme latente de la vie, dont la valeur est loin d'être négligeable, puisque le sommeil accapare, chez le nouveau-né, la presque totalité de ses jours et de ses nuits et prend à l'adulte le tiers environ de son existence.

Qu'on ne s'imagine pas pourtant que dans cet état les relations avec le monde extérieur soient radicalement suspendues. Il n'entraîne qu'une éclipse partielle de l'intelligence. La

Digitized by Google

pensée — devenue seulement moins active et moins sûre d'elle-même — ne cesse pas d'agiter le cerveau du sujet endormi. Encore que ses perceptions soient confuses, l'homme assoupi reste accessible aux impressions du dehors. Il ressent même, bien que d'une façon assez vague, les effets du fonctionnement incorrect de ses propres organes. La torpeur qui l'accable ne l'empêche point de changer une position gênante, d'écarter un contact incommode. Sa mémoire non plus n'est pas anéantie : car c'est souvent une réminiscence plus ou moins inconsciente qui chasse le somnambule de sa couche et dirige ses déambulations nocturnes.

Mais à tous ces actes, qu'ils soient internes ou externes, manque le contrôle régulateur, l'intervention rectificatrice des sens. Chez le dormeur, l'imagination divague comme celle d'un halluciné. Il ne raisonne plus, il ne réfléchit plus : il rêve...

On sera sans doute désireux d'apprendre comment la science est arrivée à établir ainsi la persistance relative, chez l'homme endormi, de la conscience et de la volonté.

Déjà, à l'état de veille, on avait pu constater que la moindre émotion mentale — telle qu'une sensation légère, un appel à la mémoire, un mouvement d'attention, la simple construction d'une phrase, la combinaison arithmétique même la plus élémentaire — produit immédiatement et infailliblement une élévation de la température de la tête : ce qu'on attribue avec raison à un afflux plus actif du sang vers le cerveau.

Si fugitif et si superficiel qu'il soit, l'exercice de la pensée provoque en outre une réaction qui se fait sentir jusque dans les extrémités des membres. Mosso, professeur à l'université de Turin, se fait fort de distinguer, à la simple vue du tracé de deux pulsations de la main ou du pied, celle de l'homme qui réfléchit de celle fournie par un individu au repos. Par une expérience bien simple, il a pu montrer jusqu'à l'évidence que le pouls de la main se modifie profondément quand le sujet passe d'un travail léger, celui qu'exige, par exemple, la lecture d'un texte rédigé dans l'idiome maternel, à l'effort plus intense que réclame la traduction d'une phrase écrite en

Digitized by Google

langue étrangère. Ce fait, il l'a constaté chez un de ses amis, helléniste consommé, qui, après avoir parcouru quelques lignes d'un livre italien, s'était mis à lire dans l'original un passage d'Homère.

Or, toutes ces délicates oscillations, toutes ces variations subtiles de la circulation s'observent avec tout autant de netteté chez l'homme engourdi par le sommeil. Et voici par quel ingénieux artifice le physiologiste de Turin en a fourni la preuve.

Il a construit une balance — vous lisez bien — une balance en forme de table allongée reposant par son milieu sur un pivot. L'appareil est exactement équilibré et assez sensible pour que la moindre addition de poids à l'une quelconque des extrémités de la table provoque incontinent une inclinaison dans un sens ou dans l'autre. La personne à examiner s'étend sur ce vaste plateau et s'y endort. Au moyen de contrepoids, on règle alors la balance de façon à l'établir dans une position absolument horizontale. Cela fait, il ne reste plus qu'à attendre.

Mais donnons ici la parole à l'expérimentateur lui-même : « Quand le sommeil était profond, tout étant plongé dans le silence, l'un de nous, dit Mosso, toussait, remuait les pieds ou déplaçait une chaise ; aussitôt, sans que la personne soumise à l'expérience s'en aperçût, la balance chavirait, penchait du côté de la tête, et restait immobile durant quatre ou cinq minutes. Pendant la nuit, ou au moment paisible de la sieste, j'observais souvent, ajoute l'auteur, que, sans cause extérieure, des oscillations se produisaient par suite d'un déplacement pour ainsi dire spontané du sang, qui dépendait d'un *rêve* ou d'un *acte mental*, lequel modifiait la circulation du sang sans la participation de la conscience ou du moins sans qu'il restât aucune trace de ce travail dans la mémoire. »

Ces mouvements soi-disant automatiques, rien n'empêche de les enregistrer au moyen des procédés graphiques ordinaires, et l'on obtient ainsi une ligne ondulée, un *tracé* irrégulier reproduisant, sous une forme palpable et avec une irréprochable fidélité, les moindres oscillations de la pensée.

Digitized by Google

L'appareil de Mosso devient alors une sorte de phonographe appliqué non plus à la parole, mais à l'intelligence humaine.

Qu'on ne croie pas, au surplus, que la science ait attendu la brillante invention de Mosso pour acquérir la preuve objective de la persistance de l'activité mentale chez un sujet endormi. Il arrive que sous l'action d'un choc violent ou par suite d'une opération chirurgicale une vaste perte de substance se produise dans la voûte crânienne, laissant le cerveau complètement à nu. Eh bien, chez plusieurs de ces blessés, on a pu s'assurer que les mouvements naturels du cerveau se modifiaient lorsque, pendant le sommeil, on venait à les appeler par leur nom, et cela sans que le réveil s'ensuivît et qu'il en restât dans la suite le moindre souvenir. Chez une femme de Montpellier atteinte de cette lésion, Langlet a vu manifestement la surface de l'organe s'engager dans l'ouverture du crâne chaque fois qu'un songe venait à traverser le sommeil.

Il n'existe donc point de sommeil *absolu*. Toujours le dormeur a son chevet hanté par le génie des rêves,

> Jeune oiseau de la nuit qui sans mouiller son aile
> Voltige sur les mers de la réalité...

Mais il n'en est pas moins certain que chez l'homme assoupi, la vivacité des impressions est considérablement atténuée. Et si les magiques images qu'elles font naître semblent parfois plus vivantes encore qu'à l'état de veille; si le dormeur, à travers ses paupières closes, les perçoit dans certains cas avec une incomparable netteté; si, en un mot, le rêve revêt l'apparence de la plus saisissante réalité, ce n'est point que son éclat surpasse ni même égale celui du monde matériel. L'intensité de ces visions est factice. Elles n'apparaissent aussi brillantes, aussi lumineuses que parce qu'elles se détachent, comme l'a si bien dit Delbœuf, sur un fond plus obscur.

Quant aux fonctions dites *conservatrices*, celles qui pourvoient à l'entretien de nos organes, elles ne sont que modéré-

Digitized by Google

ment affectées dans le sommeil naturel. Les battements du cœur sont séparés par des intervalles un peu plus longs ; la respiration s'effectue d'une façon plus calme et plus régulière ; les échanges se ralentissent ; la chaleur interne diminue. Mais quelque profond que soit le sommeil physiologique, il ne donnera jamais l'illusion de la mort.

XII

Il en est autrement de certains états présentant tous les caractères du sommeil et survenant à peu près dans les mêmes conditions, états particuliers dont la prolongation entraînerait une issue fatale.

Plusieurs cas de ce genre ont été rapportés par Fournier. Entre autres, celui d'une jeune fille d'ailleurs saine de corps et d'esprit, qui, prise subitement d'un besoin irrésistible de repos, s'endormit dans un lieu écarté. Son sommeil dura *une semaine entière*. Elle ne fut tirée de son assoupissement que par le bruit qui se fit autour d'elle. Au réveil, elle se trouva tellement affaiblie qu'elle eût infailliblement succombé si elle ne fût sortie à temps de sa torpeur.

Dans une autre circonstance, une petite fille de huit ans s'était enfuie de la maison paternelle pour échapper aux mauvais traitements dont on l'accablait. Elle s'étendit sur la mousse au milieu des broussailles et ne fut retrouvée que *sept jours* plus tard. Pendant tout ce temps, elle avait dormi d'un sommeil ininterrompu. L'asphyxie était imminente quand on vint à son secours.

Parfois même le sommeil va jusqu'à simuler la syncope, comme cela s'est vu dans un cas relativement récent dont Waad Cousin a noté les détails. Chez le sujet de cette observation, il se déclarait des périodes de sommeil ayant une durée de deux à six jours, au cours desquelles la circulation se déprimait à tel point que la face revêtait une pâleur cadavérique et que les extrémités se refroidissaient comme celles d'un agonisant. Le sommeil était sans rêves et assez profond pour qu'aucune excitation ne réussît à l'interrompre. En dehors de ces crises, la santé était parfaite.

Digitized by Google

Plus curieux encore est le cas recueilli à la Salpêtrière il y a quelques années. Il s'agissait d'une femme de 45 ans, dormant pendant plusieurs mois consécutifs et que l'on conservait en vie grâce à l'introduction directe des aliments dans l'estomac. Une fois même, il lui arriva de passer *plus d'un an* sans se réveiller!

De tout temps, ces sommeils extraordinaires ont rencontré des incrédules. Depuis le somme obstiné de la « preude et saige chastelaine » du *Péché véniel* jusqu'à l'engourdissement affecté dans les exhibitions publiques par de prétendues hypnotisées, on a appris, en matière de sommeil, à se défier des apparences. « *Non omnes dormiunt*, disaient les anciens casuistes, *qui clausos habent oculos* ». Mais pour la femme de la Salpêtrière, le doute n'est pas admissible : on a suivi la malade d'assez près pour acquérir le droit d'exclure l'éventualité d'une simulation.

Voici d'ailleurs en quels termes ont été décrits ces singuliers accès par un médecin qui les a fréquemment observés : « Au moment où la crise va se déclarer, dit Regnard, la malade est prise d'agitation et de fou rire... Puis le rire se calme, les yeux se ferment, les membres tombent inertes et en voilà pour une période qui peut durer de huit jours à plus d'un an. Pendant tout ce temps, on nourrit la patiente à la sonde, et aucune excitation extérieure n'est capable de la réveiller. De temps en temps, elle pousse un soupir, puis tout retombe dans le silence. La malade demeure des mois entiers pâle, immobile et ne manifestant par aucun signe la vie qui pourtant est fort loin d'être éteinte en elle. Un beau jour, la malade se réveille et est fort étonnée de se trouver au milieu des neiges, elle qui s'était endormie à la saison des fleurs. »

XIII

De tous les exemples connus de ces somniations anormales, le plus surprenant, à coup sûr, nous est offert par la mort apparente des *fakirs*. Longtemps ces faits ont été révoqués en doute. Encore aujourd'hui, ils constituent une de ces

Digitized by Google

énigmes troublantes en face desquelles le physiologiste se prend à douter de lui-même, un de ces phénomènes inclassables que la science hésite à admettre malgré leur apparente évidence.

Il est de croyance courante aux Indes que certains *yoghis*, arrivés au summum de la sanctification, peuvent, après un ensevelissement de plusieurs mois, sortir vivants de leur tombeau.

Un médecin de Manchester, James Braid, auteur des premières études expérimentales sur l'hypnotisme, rapporte le cas d'un fakir qui se fit enterrer à la profondeur de trois à quatre pieds, avec l'intention d'y rester pendant neuf jours. A la fin de la troisième journée, on trouva que l'expérience avait suffisamment duré. Ordre fut donné de procéder à l'exhumation. Le corps apparut alors immobile et rigide; la peau se montrait sèche et froide comme celle d'un cadavre; les traits étaient décolorés et les yeux sans regard. La perte de connaissance et l'insensibilité paraissaient complètes. Tout soupçon de mystification devait être écarté, car l'officier anglais présent à l'enfouissement avait eu soin de maintenir pendant les trois jours une surveillance de tous les instants. Des frictions prolongées suffirent pour faire revenir le malheureux à lui-même, et une heure plus tard il se déclarait complètement remis et tout prêt à courir une seconde fois l'aventure.

Ailleurs, l'expérience a été poussée beaucoup plus loin. Des yoghis ont séjourné *plusieurs mois durant* sous la terre et ont pu être rappelés à la vie au sortir de leur cercueil.

Voici, d'après des témoignages oculaires, le rituel de cette étrange cérémonie :

Le fakir, jeune homme ou vieillard, se soumet d'abord à un entraînement spécial composé de pratiques bizarres dont chacune a son nom. Enfermé dans un caveau obscur, accroupi durant des semaines entières, il se livre à la prière et à l'extase. Au milieu du plus profond silence, ses doigts comptent les grains de son chapelet, en même temps qu'il prononce mentalement jusqu'à six mille fois de suite le mot sacré

Digitized by Google

« OM » ou quelque autre vocable mystique. Ceci est le *pranara*. Il apprend ensuite à réduire ses boissons et sa nourriture et diminue peu à peu le nombre de ses mouvements respiratoires Bientôt il arrive à expulser avec une lenteur extrême l'air contenu dans ses poumons ; au bout d'un certain temps, il finit même par intercaler entre une inspiration et l'expiration suivante des pauses de *plus d'une heure*. Cet exercice respiratoire s'appelle le *prânâjâma*. Puis des ficelles passant par les narines et ressortant par la bouche sont introduites en nombre croissant en vue de réduire progressivement l'entrée des voies aériennes.

Des incisions — au nombre de vingt-quatre — sont aussi pratiquées de huit en huit jours dans le filet de la langue, de manière à permettre à la pointe de cet organe de se recourber en arrière et de venir fermer l'ouverture du larynx en pressant sur l'épiglotte.

Enfin, le patient s'accoutume à développer en lui une hypnotisation instantanée en fixant des deux yeux la pointe de son nez ou un objet placé à quelques pouces de son visage.

Parvenu à ce degré d'entraînement, le yoghi, d'après les textes sacrés, est « insensible à la chaleur et au froid, au plaisir et à la douleur ».

Je passe sous silence toute une série de prescriptions complémentaires dont la plupart sont de pur empirisme et parmi lesquelles on sera quelque peu surpris de rencontrer l'abstinence de sel, l'éloignement de tout contact métallique, et, chose bien plus surprenante, la défense absolue d'accepter des cadeaux.

Après cette longue et laborieuse préparation, le « saint » est prêt à subir l'épreuve suprême.

On lui tamponne alors la bouche et les narines ; on dépouille le corps de tous ses vêtements pour l'envelopper d'un linceul de toile. Puis on procède à l'inhumation.

La cérémonie a lieu d'habitude en grande pompe au milieu d'un immense concours de peuple, en présence du rajah. Sous les yeux mêmes de la foule, une fosse profonde est creusée dans le sol et le corps y est déposé ; l'excavation une fois

Digitized by Google

comblée, la terre est foulée aux pieds et l'on y sème de l'orge, autant pour marquer la place que pour se mettre en garde contre toute supercherie. La cérémonie terminée, l'assistance s'éloigne, laissant sous la divine protection de Brahma le corps inanimé du fakir, aussi complètement séparé du séjour des hommes que le cadavre d'un naufragé gisant au fond des eaux.

Le temps passe; les semaines et les mois s'écoulent; l'orge germe et grandit sur la tombe du yoghi sans que le moindre indice vienne déceler en cet endroit la présence d'une créature vivante. Arrive enfin le jour fixé par le saint lui-même comme terme de son épreuve. La terre est déblayée; le corps est mis à découvert et extrait de la fosse. La face, lentement dégagée, apparaît à ce moment avec ses traits figés, ses yeux vitreux et mi-clos, ses lèvres entr'ouvertes, blanches et parcheminées. On se croirait en présence d'un cadavre, d'autant plus que le cœur a cessé de battre et que la respiration est absolument suspendue.

Le premier soin consiste alors à *décrocher* la langue : opération assez difficile à exécuter, car l'organe remis en bonne place tend immédiatement à reprendre sa direction anormale. Puis on souffle sur le visage, on mouille les lèvres, on lave la tête et le corps avec de l'eau chaude; on termine par des frictions pratiquées sur le tronc et les membres en même temps qu'on leur imprime des mouvements lents et mesurés.

Sous l'influence de ces manœuvres, on voit se développer bientôt de légers signes de vie. La physionomie s'anime peu à peu; le sang recommence à circuler sous la peau; les narines se meuvent; les yeux s'ouvrent; la poitrine se soulève; la sensibilité s'accuse et la conscience reparaît. Comme un revenant de l'autre monde, le fakir — nouveau Lazare — se lève et se met à parler. Le miracle est accompli.

Selon le récit du capitaine Wade, récit dont l'exactitude a été confirmée par le général Ventura, un de ces virtuoses de la mort fut enterré au camp du maharadjah Randjet-Sing, en 1838, à Lodhiana. Le fakir avait été déposé dans un caveau construit à son intention; le corps, enveloppé d'un sac

Digitized by Google

de toile hermétiquement clos et scellé du sceau même du rajah, avait été mis dans un cercueil de bois et le cercueil lui-même suspendu au milieu du caveau, « pour ne pas être entamé par les vers et les insectes ».

Le caveau comblé, des sentinelles furent placées en cet endroit avec mission de veiller nuit et jour. L'épreuve dura *dix mois*. Entretemps, le rajah vint lui-même s'assurer par deux fois que le fakir n'avait pas disparu. A l'expiration du délai, on ouvrit définitivement le caveau, plusieurs officiers anglais étant présents à l'exhumation. La pulsation du cœur était suspendue et le corps absolument froid; une légère chaleur seulement se faisait sentir au sommet de la tête. La barbe et les cheveux avaient cessé de croître.

On eut recours aux pratiques habituelles et, après deux heures de soins, le fakir se ranima et put raconter ses impressions posthumes. Loin d'avoir éprouvé de la souffrance, il prétendit que des songes délicieux avaient charmé son sommeil. Il se plaignait seulement d'avoir ressenti un peu de vertige au moment du réveil.

Un croquis fait à cette époque au Pendjab et réédité dans le journal *la Nature*, reproduit les traits du fakir dont je viens de raconter le merveilleux exploit. Le personnage est représenté assis sur une espèce de divan, les pieds nus, les jambes croisées, le cou entouré d'un triple collier de perles; de larges anneaux pendent à ses oreilles et sa tête est couverte du bonnet conique des Hindous. L'air grave et méditatif, il tient les yeux à demi baissés. Devant lui, sur le divan, se trouvent un livre ouvert, une tasse et les ustensiles nécessaires à la préparation du thé. Debout à ses côtés, un serviteur attentif agite au-dessus de sa tête un éventail en forme de drapeau brodé d'arabesques. Sur les lèvres du serviteur se dessine un sourire énigmatique. Est-ce celui d'un valet ravi de servir un tel maître? Ou n'est-ce pas plutôt l'ironie du confident intime se raillant d'une sainteté d'emprunt?

Ces hauts faits des yoghis ne sont assurément pas comparables au fameux sommeil du philosophe Épiménide, qui aurait duré 57 ans; ni surtout à celui de Malchus

Digitized by Google

et de ses six frères qui, pour échapper aux persécutions de Décius, se réfugièrent dans une caverne des environs d'Éphèse, s'y endormirent par la grâce divine et ne s'éveillèrent que 372 ans plus tard. Même en réduisant ces trois siècles à 196 ans, comme le fait Jacques de Voragine en invoquant naïvement des arguments chronologiques à l'appui de sa thèse, il resterait encore une marge énorme entre l'engourdissement prolongé du fakir et ces sommeils plus que séculaires. Mais il existe aussi entre les deux choses la distance immense qui sépare la légende de l'histoire, la fable de la réalité. Et le curieux phénomène que je viens de décrire d'après des relations parfaitement authentiques n'en reste pas moins — le yoghi s'aidât-il de quelque subterfuge — un de ces faits extraordinaires que le vulgaire qualifie de surnaturels et dont la science, moins crédule, cherche en vain le secret.

N'avais-je pas raison de dire en commençant que la *vie* est un bien étrange phénomène et qu'elle constitue pour le savant lui-même une énigme indéchiffrable?

On a la certitude qu'elle ne peut s'exercer sans organes; mais ces organes sont parfois tellement rudimentaires qu'ils méritent à peine ce nom. On admet aussi que la vie n'est compatible qu'avec certaines conditions de milieu; mais si diverses sont ces conditions, si loin s'étendent les limites entre lesquelles elles peuvent varier que l'on se demande où elles commencent et où elles finissent... En étudiant les actes vitaux dans leurs manifestations les plus élémentaires, le physiologiste rencontre de temps en temps de ces faits inattendus qui semblent reculer au delà du possible les bornes de la vie. Frappé de leur invraisemblance, il se prend à douter de lui-même; il ne veut pas croire tout d'abord à l'objectivité de sa découverte. Mais bientôt son doute l'obsède et le besoin de savoir — à la fois le supplice et la joie du chercheur — le porte à multiplier ses observations, à renouveler et à diversifier ses expériences. Alors éclate l'évidence, la lumineuse évidence devant laquelle toute hésitation doit cesser. Alors aussi c'en est fait de ses convictions passées: il lui faut, non

Digitized by Google

sans regret, renier ses premières croyances et répudier des principes qu'il s'était accoutumé à considérer comme des dogmes. Dès ce moment, une fausse conception a disparu de la science pour être remplacée par une notion plus voisine de la réalité.

Et c'est ainsi que le problème de la nature se résout peu à peu. C'est ainsi que dans l'ordre des connaissances humaines chaque désillusion devient une conquête du savoir sur l'ignorance, de la raison sur la foi, de la vérité sur l'erreur!

Dr Vanlair.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

DU POÈME PHILOSOPHIQUE.

SULLY-PRUDHOMME, *Le Bonheur*, poème (en 3 parties).
Paris, Lemerre, 1888.

Est-il rien de plus favorable à l'étude d'une question littéraire que de pouvoir être traitée à propos d'un écrivain qu'on admire, d'un poète qu'on aime? Le talent étant indiscutable, le genre seul reste en cause; toute idée de personne disparaît, et tout esprit d'école; l'auteur lui-même a placé le terrain au-dessus des choses changeantes d'opinion ou de parti; il nous transporte dans les éternelles sérénités de l'art où ce qui compte, ce n'est plus ni le sujet, mais la poésie qui s'y déploie; ni la philosophie ou la morale qui en ressort, mais le sentiment qui y palpite et ce que l'œuvre laisse en nous d'agrandissement d'humanité, comme un astre, dont la composition physique peut nous échapper, mais qui nous verse des torrents de vie ou une rosée de lumière.

Il arrive ainsi que, malgré les défis et les batailles sans fin d'Homère, les insistances métaphysiques des poèmes indiens, les violences de Jéhovah châtiant son peuple élu, les éternelles descriptions de l'autre monde par Dante, une œuvre, après avoir ennobli les passions d'un peuple ou satisfait la conscience de nombreuses générations, reste grande dans l'histoire, admirée même des penseurs les plus opposés à l'esprit, guerrier, politique ou mystique, qui y règne.

M. Sully-Prudhomme est bien fait pour nous porter à ces hauteurs. C'est un véritable poète, d'une délicatesse de touche s'harmonisant parfois avec une lucidité du vers qui brille autant que sa grâce émeut. Alors, il unit deux choses qui

Digitized by Google

pourraient paraître inconciliables, et arrive, on pourrait dire savamment, par le soin de la forme, à la concision d'idée d'un vers bien rempli, et, naturellement, par l'expansion du sentiment ou de la rêverie, à des intimités qui font monter aux yeux un sourire ou une larme.

Rien n'est fait pour le satisfaire dans ces deux tendances :

> Mon rêve, de sa lutte avec les mots rebelles,
> Ne sort jamais vainqueur.

Il le dit. Mais les meilleures pages de son œuvre sont une victoire de la fermeté d'idée ou de l'intimité de sentiment. Peut-on mettre plus d'économie politique dans un vers que dans celui-ci, pris au hasard :

> Et l'or qui n'est plus rien quand la terre est sans fruits.

On en citerait mille, où la phrase s'éclaire. Lorsque, dans la *Damnation*, il nous montre, en une heure triste, l'épouse et la mère des enfants d'un artiste qui ne peut réussir :

> Soucieuse du pain que l'art fait oublier,

le drame est posé d'un trait simple et profond.

S'il termine le portrait de *l'Une d'elles*, peinte dans tout son luxe, par ce vers :

> Misérablement riche, elle n'a pas d'enfant,

le sujet est résumé, d'un mot humain.

L'intimité est une de ces fleurs, ou de ces papillons, qu'on ne dissèque point, dont on ne pourrait analyser des fragments sans la réduire à la sécheresse de l'herbier ou à l'épinglement des collections. Qui ne s'est ému à quelque pièce des *Solitudes*, des *Vaines tendresses*... etc.? Mais énumérer des titres est aussi d'un froid qui répugne. Devant la fraîcheur d'un petit poème, comme devant le duvet d'une corolle ou d'une aile, il est bon de s'arrêter quelquefois avec respect et c'est un des charmants triomphes d'une poésie délicate de nous faire craindre d'y porter une main profane.

Souvent, au milieu d'une rêverie, une voix forte passe, parlant d'idée, de justice, de devoir. Il faut à une âme

Digitized by Google

désespérée, pour se reprendre, une heure, à la vie, bien peu de chose : une rose, une hirondelle, un éventail! Mais qu'elle entende aussi le bruit du travail : il mêlera un mâle reproche aux doux conseils des belles choses, et l'harmonie du petit poème *Au jour le jour* s'élargit dans une virilité saine.

Ce poète cependant n'est pas un esprit fixé ni un cœur heureux. C'est un généreux esprit et un cœur pur. Il a souffert et la cicatrice ne semble pas fermée. Sa pensée n'a de net que dans le détail, et ses intimités n'ont de grâce que dans la douleur. Musset a dit : « Malgré moi, l'infini me tourmente ». Deux infinis font gémir Sully-Prudhomme : celui de la pensée et celui de l'amour. Musset, avec lequel il s'apparente le plus, a senti aussi :

Cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.

Il a chanté ses luttes intérieures :

Ma raison révoltée
Essaye en vain de croire, et mon cœur de douter.

Il a appelé l'idéal

Cette amour insensée
Qui sur tous les amours plane éternellement.

Il est plus jeune d'âme, moins chaste, moins mystique. Mais quel poète! Il a moins de mélancolie et ne doute de Dieu ni de l'amour. Ne pouvant « s'enfuir hors de l'humanité », il prie ou il raille. Il a l'épouvante des cultes serviles et le mépris des négations avilissantes et il chante l'*Espoir en Dieu*. S'il envoie une lettre à Lamartine, comme Lamartine avait écrit une ode à Byron, comme Sully-Prudhomme s'adressera à lui, c'est pour lui demander si, au milieu de toutes ses souffrances, il a jamais douté de Dieu : « Non, Alphonse, jamais. » Et il répète au religieux poète :

Ton corps est abattu du poids de ta pensée ;
Ton âme est immortelle.....

Pour l'amour, oh! l'enfant gâté a des cris profonds et des

Digitized by Google

larmes de sang; mais s'il pleure sa maîtresse, maudit les infidélités qui font qu'on se sent « ici-bas mourir plus d'une fois », il sait « que c'est tenter Dieu que d'aimer la douleur », et ce que chantent ses mélancolies, ses désespoirs, ses imprécations, c'est l'amour même, l'amour terrestre, rien que l'amour:

Après avoir souffert, il faut souffrir encore ;
Il faut aimer sans cesse après avoir aimé.

Le poète des *Vaines tendresses* n'y porte pas tant de passion ni de jeunesse, et n'y trouve pas de compensations mondaines. Son âme reste dans un vague endolorissement. Le baiser, que chante Musset, le tourmente autant que l'infini. C'est à l'union des âmes qu'il aspire; les lèvres se touchent, les corps s'unissent :

Oh! mais bien à plaindre les âmes!
Elles ne se touchent jamais !

Avec quelle amertume, devant les vaines caresses, cherchant

L'impossible union des âmes par les corps,

il va jusqu'à crier aux époux, aux amants :

Vous êtes séparés et seuls comme les morts,
Misérables vivants que le baiser tourmente!

Tout ce qu'il peut sentir de cette union spirituelle, tout ce qui s'en approche dans la vie, en palpite dans le rêve, en pleure dans un regret, voilà ce qui fait les notes d'intimité qui passent fugitivement dans ses œuvres comme des brises de renouveau.

Sa philosophie est faite des mêmes aspirations paradisiaques :

Mon besoin de songe et de fable,
La soif malheureuse que j'ai
De quelque autre vie ineffable
Me laisse tout découragé.

Cette idée le possède tellement qu'il la suppose née avec lui, « le jour où tu conçus mon cœur », dit-il à sa mère, qui

Digitized by Google

aurait rêvé alors une oasis dans les nuages et demandé des ailes à l'infini, qui la faisait pleurer :

De là vient que, toute ma vie,
Halluciné, faible, incertain,
Je traîne l'incurable envie
De quelque paradis lointain.

Dans son épître à Musset, il oppose aux malédictions passionnées, à la sensualité blessée du poète des *Nuits*, des vaillances de foi affirmant l'avenir :

Oui, l'âge d'or est loin, mais il faut qu'on y tâche...
Si tu n'étais pas grand, je t'appellerais lâche.

On connaît ce vers de Musset :

Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.

Le poète des *Vaines tendresses* ose contredire l'auteur de *Rolla :*

Toi qui naissais à point, dans la crise où nous sommes,
Ni trop tôt pour savoir, ni, pour chanter, trop tard,
Pouvant poser partout sur les œuvres des hommes
Ton étude et ton goût, deux abeilles de l'art...

Il blâme son « vague et triste livre » :

Il mord l'âme et la chair : je ne l'ouvrirai plus!

Et il s'affirme lui-même :

Et tu n'es qu'un malade ou je ne suis qu'un fou.

Quand il regrettait que Musset n'eût pas fait voler sur son siècle ces deux abeilles : la science et la poésie, c'était son propre rêve, projet vague encore peut-être, qu'il indiquait, et déjà il avait chanté, pour cette œuvre philosophique préparant les futurs âges d'or, la puissance créatrice de la poésie :

Elle instruit par témérité.

Alors, employant une de ces images qu'il aime, il s'adresse à la Vérité :

Si le doigt des preuves détache
Ton voile aux plis multipliés,
Le vent des strophes te l'arrache
D'un seul coup, de la tête aux pieds.

Digitized by Google

Et comme il a parlé d'Euclide et que, dans une poésie précédente, il a évoqué « un Newton pour l'âme de l'homme », il ne s'arrête pas sans proclamer la supériorité de son art :

Et c'est pourquoi, toute ma vie,
Si j'étais poète vraiment,
Je regarderais sans envie
Képler toiser le firmament.

D'un autre côté, les abus qu'on fait de la langue, les choses honteuses qu'on fait dire aux belles-lettres lui avaient inspiré une forte satire :

Vil patois qui se fraye impudemment accès
Parmi le peuple illustre et cher des mots français,
Couplets dont les refrains changent la bouche en gueule,
Romans hideux, miroirs de l'abjection seule,
Commérage où le fiel assaisonne des riens,
Feuilletons à voleurs, drames à galériens,
Funestes aux cœurs droits qui battent sous les blouses;
Vaudevilles qui font, corrupteurs des épouses,
Un ridicule impie à l'affront des maris;
Spectacles où la chair des femmes, mise à prix,...
Allèche savamment la luxure gourmande....

Ces sentiments, ces visées, ces indignations faisant les beaux vers, attestent un noble esprit. Et, d'un poète plaçant si haut le respect de soi, le culte de l'âme et de la poésie, on devait attendre une grande œuvre, opposée à une littérature de blasphème ou de « parade », lorsqu'il aborderait le poème de son idéal et que, confiant dans les témérités de l'inspiration poétique, il tenterait d'arracher à la vérité tous ses voiles, « d'un seul coup, de la tête aux pieds ».

Le bonheur est ce poème et ce bonheur ne pouvait être cherché que dans quelque « paradis lointain » par un « Newton de l'âme », auquel il a dit :

Et tous les cieux seront ouverts !

Cependant, après la lecture de ce livre, abondant d'idées et d'images, une question persiste, domine, survivant aux admirations de détail et à l'impression d'une œuvre qui fait penser. On en arrive à douter que le poème philosophique soit pos-

Digitized by Google

sible. C'est qu'on n'ouvre pas les cieux de l'âme comme le ciel des astres.

Pour M. Sully-Prudhomme, le doute n'est pas permis : il a traduit le premier livre de Lucrèce, et ce n'est pas moi qui nierai ce genre élevé, j'ai aussi mis en vers des fragments du grand poète latin. Que Lucrèce soit matérialiste, cela n'y change rien. Qui dit poème philosophique ne dit pas poème matérialiste. Il y en a bien d'autres. Entre les bibles religieuses et leurs extrêmes opposés, quand il n'y aurait que les poèmes philosophiques de l'Inde, ce serait assez. Que d'efforts dignes de la grande poésie, que d'inspirations, pendant des siècles, pour rendre ce peuple spiritualiste par une poésie de l'âme! Ne voyons que les œuvres du bouddhisme. Si elles ont abouti à un culte, c'est par une philosophie. Le fond de toutes est la recherche du bonheur, le but de l'âme à travers le monde des transmigrations. Çakya-Mouni, le dernier des Bouddhas, se vante d'avoir habité des corps d'animaux, de parias, de démons; mais c'est par la seule force de l'esprit humain qu'il est arrivé à la vie supérieure, non pas de dieu, de Bouddha, c'est-à-dire d'homme parfait, ayant toutes les beautés du corps et de l'âme. Et sa mission alors est encore humaine : bienfaiteur des peuples par la justice et la prospérité, s'il veut rester roi; sauveur de l'âme des hommes par la science et la vertu, s'il entreprend la révolution religieuse. L'homme toujours, l'homme seul : — « J'ai été le maître des dieux et je n'ai pas été satisfait, » dit Çakya-Mouni, — l'homme se faisant lui-même tout ce qu'il peut être, voilà bien le poème philosophique.

Un de ces *Sutras* exprime fièrement la dignité humaine. La question posée dans l'assemblée est : Comment on comprend les mondes où puisse habiter un aspirant Bouddha. « Si, dans la terre qui m'est destinée, — répond le néophyte pour première condition, — il doit y avoir entre les dieux et les hommes une autre distinction que le nom, je ne veux point parvenir à l'état de Bouddha! »

Cette rédemption, dans ce monde ou dans l'autre selon les

Digitized by Google

circonstances, n'est que la promesse, le moyen du bonheur. Un poème entier en expose les conditions : c'est le *Lotus de la bonne loi*. Un roi y consulte Çakya-Mouni : « Comme on voit chaque profession avoir pour les hommes un résultat prévu qui est de les nourrir, d'élever leur famille, de les faire prospérer, ainsi est-il possible de leur annoncer un résultat pareil comme fruit général de leur bonne conduite? »

Nous sommes bien près du sujet du poète français. Dans le poème indien, les divers systèmes de philosophie comparaissent aussi et ne peuvent non plus fixer la raison du roi. Seul, le bouddhisme le satisfait. Toute la doctrine bouddhiste passe pour ainsi dire cet examen philosophique. C'est la force morale de l'honnête homme, son empire sur lui-même, son affranchissement de toute cupidité, sa liberté de vie intérieure, avec ses grandes satisfactions de conscience; puis, c'est la puissance intellectuelle, qui le rend maître des éléments, et — comme l'Inde croyait au surnaturel — lui assure la domination de l'esprit sur les choses extra-humaines. Le dernier résultat dépasse la vie de l'homme; c'est le couronnement de la personnalité s'affranchissant de tout lien corporel. Le Nirvâna est l'Éden de l'âme; individualisée pour marcher de progrès en progrès, quand elle atteint la perfection suprême : « l'existence est épuisée pour moi », elle aspire à sa source éternelle, et sa dernière action, consciente, volontaire, pleine de délices, est de rentrer dans la perfection infinie de l'âme universelle.

Les poèmes du brahmanisme et du crichnaïsme, chantant, avec la grandeur des dieux et la puissance du sacerdoce, la spiritualité de l'être, sont surtout des poèmes religieux; les poèmes bouddhiques servirent un culte à leur tour, mais ils sont avant tout des poèmes philosophiques. Qui peut nier un genre aussi élevé et aussi humain?

L'auteur du *Bonheur* n'est pas dans l'Inde, ni dans un siècle de Bouddhas ou de Messies. Cependant, au grand étonnement de ceux qui la verront, une différence existe entre ces vieux poèmes et *Le bonheur*. Ils sont plus humains, affirmativement humains. Leur héros ne cesse pas d'être

Digitized by Google

l'homme, leur sujet est le bonheur de l'homme, leur doctrine, son perfectionnement; le but de l'incarnation dernière de l'homme parfait est le salut de ses semblables, et, comme les livres bouddhiques rattachent celle de Çakya-Mouni à des rédemptions antérieures et en annoncent de successives à travers « des milliards de siècles », ce que chantent ces poèmes, c'est le progrès indéfini par le développement de l'homme.

Je n'ai pas à en dissimuler les côtés voluptueux, les exagérations d'hyperboles, les raffinements métaphysiques. Mais le fond, qui résiste à ce goût du pays ou à ces formes de décadence, c'est l'homme à guider, à sauver, à spiritualiser par des Newton de l'âme, qui lui enseignent sa dignité.

Leur foi, sache le donc, c'était la dignité,

dit Sully-Prudhomme à Musset, des grands hommes de la Grèce. Il aurait pu y ajouter les philosophes et les Messies de l'Inde.

Allons aussitôt à la fin du poème moderne. Quoique Faustus ait épousé au ciel Stella, qu'il a aimée sur la terre sans pouvoir l'obtenir, il n'est pas complètement heureux. Nous verrons de quoi il devrait se contenter pour l'être. Voyons d'abord le grand but auquel il aspire et qui lui échappe. A cinq reprises, préparant le dénoûment, des Voix de la terre se font entendre, montent du « lamentable océan de douleur », mêlent aux Ivresses de la première partie et aux résumés de philosophies et de sciences de la seconde, les plaintes, faites de blasphèmes et de prières, qu'adresse, jour et nuit,

L'humanité souffrante à sa Cause muette.

De sombres *De profundis* parsèment ainsi la recherche du bonheur :

Vérité, parle-nous du fond de tes abimes!

A la troisième partie, au moment où Faustus revient de ses doutes et de ses études, à Stella, et que

L'amour fait de sa vie une paisible fête,

les Voix sortent de l'intermède, entrent en scène, pré-

Digitized by Google

cisent leurs plaintes; elles s'adressent à Faustus, le pressent de questions, « d'obsécrations » :

— S'il est un juste au ciel, que nous le réveillions!
— Où la pitié se cache-t-elle?

Elles se nomment : c'est Tubalcaïn : le fer qu'il a forgé tue. C'est Triptolème : les champs qu'il a livrés aux charrues sont labourés de batailles. C'est Prométhée, c'est Harmodius : « le crime est couronné! C'est Socrate, c'est le Christ même : « J'attends mon père encore! » Les hommes n'ont pas changé: ils appellent un sauveur, sans songer à se sauver eux-mêmes. Et Faustus se trouble à « ce lointain souvenir des outils et des armes ». Il en oublie encore Stella, qui le rappelle, le trouve ému :

Ton visage pourtant n'a point l'air égayé.

L'amour le reprend, mais ne fait « que panser sa blessure ».

Que le bonheur de l'homme est un problème étrange!

Plus que jamais le rêve du sacrifice le « hante. » Il pense toujours au monde où Stella n'a pu être que sa fiancée. Des mots humains lui reviennent aux lèvres; de douces paroles d'abord :

Nulle autre en douceur ne les passe
Dans la langue des paradis.

Puis, un mot plus pur, plus saint :

Un mot sacré là-bas existe.
Reconnais-tu le mot douleur?

Les deux amants célestes fraternisent dans ces échos de la terre. Et le rêve du sacrifice leur apparaît :

Et j'enviais l'honneur par d'autres mérités
D'abolir la misère humaine.

« Que de fois n'a-t-il pas vu les êtres assaillis de misères! » dit la vie de Çakya, qui est encore un livre sacré des bouddhistes. Et il s'écriait : « Je serai le recours des créatures! je délivrerai les êtres! »

Faustus ici n'est pas seul à méditer le salut des hommes.

Digitized by Google

Stella le suivra et un long dialogue, en strophes de divers rythmes, s'échange entre les époux célestes, dans une lutte d'héroïsme et d'amour :

Entre le Mal et moi, la guerre est déclarée.

Le temps n'est plus où Faustus demandait à Stella de lui pardonner « un oubli passager de la beauté sereine », où Pascal — Pascal! — lui conseillait, dans une longue scène, de ne pas s'égarer à scruter Dieu, de retourner auprès de son amie, pour apprendre, « dans le berceau de ses bras », que l'important de la vie,

C'est le trésor de la tendresse,
Plus humain que la vérité.

Ils oublient aussi le baiser véhément qui a scellé son retour et l'odorante avalanche d'enfants qui sont venus les fêter, si bien qu'il ne discernait pas

Les caresses des fleurs des caresses des bouches.

Le frisson qui le troublait est devenu une volonté vague, bientôt éclairée et puissante. La Mort les transportera où ils voudront et Stella s'écrie :

Prend-moi donc sur ton cœur et fais signe à la Mort!

Les deux derniers chants du poème s'ouvrent sur cette chevauchée du couple, repris de l'ancienne bravoure humaine et allant à la conquête de la terre.

L'idée est grande, forte, belle, bien amenée. Mais

Qu'est devenu là-bas le vieux globe vivace?

Ce premier vers du n° XI amène la chute de ces Icares de la rédemption terrestre. Le globe vit, libre, tout aux fleurs, aux plantes, aux animaux; mais l'homme en a disparu. Le spectacle de la fin de l'humanité sur le globe stérilisé aurait pu avoir quelque chose de grandiose, de grandiosement humain. De Grainville l'a essayé dans l'exquise en prose d'un poème : *Le dernier homme*. Il n'en est rien ici. C'est presque une victoire, c'est toute une joie de la nature d'avoir repris possession de la terre :

Triomphe! te voilà soulagée, ô Cybèle!

Digitized by Google

« Frustrés » de leur rêve de dévouement, les deux époux appellent : « L'homme ? L'homme ? » — Il est loin, répond la Mort :

Ce qu'il a d'immortel fuit d'étoile en étoile.

Rendre l'homme à la terre. Le dernier chant est rempli de cette idée. Mais s'il est intitulé *Le triomphe*, ce n'est pas cette victoire qui termine l'œuvre. Les sauveurs hésitent. Non pas Stella; elle sait que l'amour n'est rien sans la maternité :

Assez longtemps l'amour sans fruits nous enivra.

Elle veut être l'Ève d'une humanité nouvelle, d'une humanité qui saura dès sa naissance

Que le fruit des vertus est le Bien souverain.

Adam, c'est Faustus qu'il faut dire, n'oublie pas que, si l'homme renaissait, il voudrait lutter et n'accepterait pas :

Le legs des combattants sans sa part des combats.

Il craint pour sa race ce mystère :

Ou souffrir ou déchoir, quelle sévère loi !

Et nous sommes ramenés à l'humanité. Mais c'est la Mort qui tranche le débat, ou plutôt c'est « l'Arbitre éternel » qu'elle consulte et qui, au lieu de rendre la terre à un être conscient et libre, préfère sauver :

Ce monde dont la paix court un si grand danger.

Il reste aux époux, dont l'amour au ciel restera sans postérité, à être transportés, en récompense de leur noble projet, dans « l'entier paradis »,

Où la félicité devient l'apothéose,

ou encore, dans l'ineffable empire

De l'idéal suprême où la nature aspire,

ou dans le Sanctuaire de l'idéal qui est leur demeure, — on est tenté de dire le Nirvâna; — ou enfin, car le poète n'est jamais à court d'images poétiques,

Hors de la mer cosmique en naufrages féconde,
Au port d'embarquement, à la source du Monde !

Ce triomphe, que l'auteur nous a fait supposer longtemps

Digitized by Google

devoir être plus humain, est bien près d'être celui du scepticisme. Le héros ne s'appelle pas Faustus pour s'écarter de l'œuvre de Marlowe et de Gœthe. Tout échappe à Faust : l'amour avec Marguerite infanticide, la force avec ses projets chez l'empereur, la Renaissance avec le mariage d'Hélène qui ne produit qu'un nouvel Icare, la démocratie avec le travail où Faust croit entendre tout un peuple refouler la mer, symbole du despotisme, et disputer aux flots sa libre activité, mais qui n'est que le bruit des pelles qui creusent la tombe de l'utopiste aveugle. Faustus ajoute ici un dernier trait : l'avortement des rêves humains jusque dans le ciel.

Ne nous arrêtons pas à cette contradiction des Voix de la terre appelant un juste, alors que l'humanité n'existe déjà plus; ni à cet homme de l'avenir invoquant des sauveurs extra-humains au lieu de faire lui-même ses affaires :

Et comme ce dompteur, seul au fond de la cage,
Ne cherche qu'en soi son appui ; [1]

ni à cette science suspecte qui suppose qu'une planète puisse être dépeuplée de la race qui la féconde avant d'être réduite à la stérilité; ni à cet étrange arrêt de Dieu qui ferme la source de vie à la créature, ou de l'Être universel qui s'oppose à l'éternelle production des êtres. Au fond, considéré au point de vue humain, cet échec n'est, après les deux parties du *Faust* de Gœthe, qu'un nouveau triomphe du scepticisme.

La troisième partie de *Faust!* C'est déjà un honneur de l'avoir essayée, surtout quand on l'a remplie de sentiments généreux et semée de vers profonds comme j'en ai cité quelques-uns, avec un éclair de génie dans cette invention du retour des deux élus sur la terre. Mais le poème philosophique me semble exiger autre chose.

La grande épopée guerrière du Mahabharata a un dénouement religieux. Il est plus humain. Le héros, modèle de générosité et d'amour, trouve au ciel ses cousins qu'il a vaincus et qui, dans les idées de l'époque, avaient mérité le salut par les violences de l'héroïsme armé ; il n'y voit pas ses

[1] *Les Solitudes.*

Digitized by Google

frères et son épouse, demande à être où ils sont, ne veut pas d'autre séjour. On les lui montre au milieu des tourments de l'enfer et il recule d'épouvante. Mais, à le voir, leurs souffrances se sont apaisées, il s'en aperçoit et ne veut plus les quitter pour alléger leur martyre en le partageant. Alors l'horrible vision disparaît, l'épreuve a réussi, le héros entre au ciel avec toute sa famille dans un dernier triomphe du cœur humain.

La poésie ne crée ni philosophies ni cultes. Elle les chante, les illumine de sa grandeur, les propage de toute sa force d'expansion. Qui nierait la puissance des Evangiles ou des poèmes bouddhistes? Les uns et les autres servent à des millions de croyants auxquels ils exposent la vie et la loi d'un homme-Dieu. Qui nierait la beauté du poème de Lucrèce? Il célébrait la philosophie d'Épicure dans un temps où elle avait de nombreux disciples. Et Dante, son œuvre palpite des passions politiques de tout un siècle et des luttes morales d'un homme!

Si une doctrine, vivante au cœur d'une époque ou d'une race, manque au poème philosophique, il n'est plus qu'une fantaisie de rêveur. Une foi pareille manquerait-elle au XIX^e^ siècle qui va finir, une foi digne de lui, de sa poésie comme de sa raison, de son avenir comme de ses origines? En douter, ce serait méconnaître la philosophie de la liberté. Si divisée entre les philosophes ou combattue par les cultes qu'elle soit, elle est assez profondément attachée aux entrailles du monde moderne et s'infiltre même assez dans les religions pour pouvoir être chantée à la satisfaction de millions de consciences.

Ou bien, faut-il croire que ce siècle, si ferme dans ses conquêtes scientifiques et industrielles, et qui a tant besoin d'assurer sa marche vers le droit politique et la justice sociale, ne puisse, par un cruel contraste, trouver de poésie qu'en des fièvres qui stérilisent l'esprit ou de vagues idéalismes qui déroutent la volonté? Jamais alors, il n'aurait été plus utile de répéter avec le poète :

Oui, l'âge d'or est loin, mais il faut qu'on y tâche.

La deuxième partie du *Bonheur* préparait ce sujet. Elle

Digitized by Google

contient de longs exposés de la philosophie, antique et moderne, et des sciences qui aspirent à la remplacer, suivis de cette *Curiosité* que Pascal tranche comme nous l'avons vu. Cette étude, pour me servir du mot du poète à Musset, pouvait largement poser sur l'œuvre les origines de la vie moderne, l'incessante création de la pensée :

> Il est beau ce spectacle! Et bien, il dure encore.
> La conquête a changé ; l'ambition, non pas!
> Nos pères tâtonnaient aux lueurs d'une aurore,
> Mais le plein jour enfin se lève sur nos pas.
>
> (*A Musset.*)

Musset, qui se contentait de s'étonner de sa misère,

> Et de ce qu'un enfant peut souffrir sans mourir,

a résumé le spectacle en cent vers au plus, et il l'a placé au milieu des balottements d'espoir et de doute d'un cœur souffrant qui font de l'*Espoir en Dieu* un chef-d'œuvre, et cent vers c'était bien assez pour en arriver à s'écrier :

> Voilà donc les débris de la science humaine!

L'étude philosophique du *Bonheur* échoue de même dans « l'ombre, en un temple vidé » ; l'auteur a pris la peine de soigner savamment plus de mille vers sans atteindre « le plein jour ».

Le fil conducteur d'une philosophie humaine lui manquant, on ne reconnaît pas, dans ce refus de création nouvelle, le poète qui osa faire à Musset une fière leçon sur l'homme :

> Je reconnais assez, dans sa nature altière,
> D'active liberté, de génie inventeur,
> Pour que Dieu, lui livrant l'espace et la matière,
> Ose lui déléguer les soins du Créateur.

Cette première condition du poème philosophique n'est pas l'unique écueil d'un genre si noble. Il y a un autre intérêt, artistique cette fois, à ce qu'il reste humain. Les efforts que fait le poète de l'intimité, de l'amour éthéré et de la grâce, pour peindre un bonheur en dehors de l'homme, prouveront une fois de plus qu'on ne sort pas impunément de la nature. Ce poète si chaste fait souvent penser au ciel de Mahomet. On

Digitized by Google

admirera peut-être la variété de forme qu'il y déploie; au fond, elle ne montre que l'impossibilité de dire avec des mots humains des choses que l'homme ne peut voir ni connaître. Ses *Saveurs*, ses *Parfums* sont un tour de force qui fait peine, et l'on souffre de voir un poète épuiser la poésie à dire des choses indicibles. Ne citons ni la grâce des beaux vers, ni le sensualisme tout aussi impuissant qui se glisse en certaines strophes. Les pleurs d'épouse négligée, la moindre coquetterie innocente de Stella : « Je ne te suis plus rien », sonnent faux dans cet hymen céleste. Mais tout se peut dire d'un mot : L'amour sans but, sans devoirs, sans famille, à travers des siècles de siècles qu'on « ne compte plus », que peut-il être? Rien. Rien de digne de l'homme ni du ciel.

On comprend qu'il laisse place aux voix de la terre et aux oublis du ciel, aux études et aux regrets. Se nourrir de parfums et de saveurs, tout un chant y est consacré en vain, et le poète s'en abstient dans l'apothéose. Là, il réduit l'amour à la pureté, qui exclut les sexes, et le bonheur à la faculté de sonder « les plus lointains problèmes », ce qui remplace l'amour. Et comme ils avaient raison lorsqu'ils disaient, lui, en penseur :

L'amour est le suprême échange...

elle, en femme aimante :

Je ne dois qu'à ton goût mes grâces.
Le long temps qu'à les voir tu passes
N'en use-t-il pas la valeur?
Ne se peut-il que tu t'en lasses
Malgré leur immortelle fleur?

L'amour est humain, on ne peut trop le répéter. Pascal l'a dit d'un mot, supérieur à tous ceux que le poète lui prête : « Qui veut faire l'ange fait la bête. » Pascal dit en philosophe ce que Stella dit en femme :

Assez longtemps l'amour sans fruits nous enivra.

Le poète des *Solitudes* et des *Vaines tendresses* a fait une grande tentative, il n'a pas écrit un poème philosophique moderne. C'est autrement qu'il faut enseigner le bonheur aux hommes du XIX^e^ siècle et ce n'est pas ainsi qu'on leur enseignera le spiritualisme.

CH. POTVIN.

Digitized by Google

ESSAIS ET NOTICES

F.-M. Luzel, *Contes populaires de Basse-Bretagne.* — Paris, Maisonneuve et Ch. Leclerc, 1887, 3 vol., I, 452 et xx p.; II, 431 p.; III, 480 p. (*Les littératures populaires de toutes les nations*, t. XXIV-VI.)

Le recueil de M. Luzel est sans contredit l'ouvrage le plus important que les études folkloristes aient fait naître en France pendant l'année 1887. Parmi les nombreuses collections qui s'y publient chaque année depuis qu'on y fait du folklore sérieusement, celle-ci se distingue par la richesse de la récolte et par la fidélité avec laquelle les contes se sont conservés en Bretagne. Il est à regretter que M. Luzel ait songé seulement maintenant à publier en volume une œuvre qu'il a commencée dans le temps, où le traditionniste était encore mis par le public lettré sur le même pied que le collectionneur de timbres-poste. L'activité de M. Luzel date en effet de 1860, époque où il commença la publication de ses chansons bretonnes. Pendant ce temps, les jeunes, plus pressés de paraître en public, lui ont dans une certaine mesure coupé l'herbe sous le pied. Son recueil cependant mérite d'être bien accueilli déjà par la valeur intrinsèque des matériaux réunis. Outre l'intérêt qu'il offre comme collection de contes, il contient certains éléments, dont l'apparition est, je crois, un signe du temps : il est présenté par l'auteur comme une œuvre scientifique, et c'est à ce point de vue que je veux me placer ici pour le juger.

Le mouvement en faveur du folklore a pris bien de l'extension en France, et les ouvrages qui nous apportent de nouveaux matériaux sont nombreux chaque année. Dans ces conditions, il est inévitable que toute nouvelle collection doit présenter sinon des répétitions, du moins des variantes de thèmes déjà notés et assez souvent connus dans plusieurs provinces à la fois. Il est évident que cette multiplicité des matières doit augmenter l'embarras du folkloriste, dont on

Digitized by Google

exige une mémoire fort vaste, ou des cahiers de notes très volumineux. En rappelant que Max Müller a déjà mis en garde contre l'encombrement dont nous sommes menacés, je suis d'avis que le collecteur devrait se contenter, après avoir comparé ses trouvailles avec les collections existantes, de *résumer* ce qui n'est que variante de thèmes déjà notés, de supprimer tout simplement ce qui ne présente point de différence, sauf à indiquer que tel thème est également connu dans telle province, enfin, de ne communiquer que ce que ses recherches ont révélé de neuf.

C'est ce que je serais presque tenté de reprocher à M. Luzel, n'était-ce la richesse de ces trois volumes, contenant ensemble 80 contes. Je n'insisterai cependant pas sur ce point, d'abord par piété envers un des plus anciens chercheurs, ensuite parce que ce recueil présente des garanties d'exactitude que je ne trouve pas chez maint autre folkloriste. Il suffit de parcourir quelques contes pour se persuader que M. Luzel ne les a pas *arrangés*. Voilà tantôt vingt ans que le mouvement folkloriste existe en France et dans tout l'ouest de l'Europe, et la déplorable manie d'*embellir* n'a pas complètement disparu. Encore actuellement, certains folkloristes — ce sont plutôt des amateurs qui n'ont d'autre mérite que de ne pas montrer de mépris pour les choses populaires — considèrent le thème trouvé comme une espèce de canevas, sur lequel ils brodent à volonté. Il faut s'entendre cependant. Les frères Grimm, qui ont publié les contes les plus parfaits qui existent au point de vue de la forme, ne les ont pas notés non plus tels qu'ils les ont entendus de la bouche du peuple. N'oublions pas que cette littérature se sert surtout du dialecte. D'un point de vue absolu, le conte populaire ne se conçoit donc qu'en patois. Écoutez nos conteurs wallons: entre eux, ils content en wallon. Si un « monsieur » leur inspire assez de confiance pour qu'ils lui communiquent leurs contes, ils le feront en français mêlé de wallonismes. Or, notre langue familière vit de wallonismes. Je trouve qu'un conte hérissé de ces locutions patoises a bien plus de cachet que le plus beau conte en français littéraire. Il a un goût de terroir. M. Luzel a suivi la langue de ses conteurs de très près, et je considère comme une grande qualité de son recueil, le respect qu'il a montré pour les expressions familières. Il a ainsi donné à ses contes une saveur particulière. Il a conservé les images et les comparaisons chères au peuple, il a en somme suivi l'exemple des frères Grimm, et chacun sait quel est le degré de perfection de leurs contes.

Tout ceci ne concerne que la forme. Si l'écrivain ajoute ou retranche

Digitized by Google

arbitrairement au thème, inutile de dire qu'au point de vue de nos études le conte n'a aucune valeur. S'il trouve que le thème est mieux agencé au moyen d'un trait existant dans quelque variante, son droit de reconstituer le conte avec des éléments quelquefois éparpillés, doit être incontestable. C'est ce que les Grimm ont fait et il faut leur donner raison ; car les conteurs ont des distractions, des oublis : les uns, mieux doués que les autres, retiennent jusqu'aux moindres détails, au point qu'ils répètent le même conte chaque fois dans des termes presque stéréotypés. Grimm cite des exemples d'une fidélité de mémoire vraiment étonnante, qui ne se rencontre que chez les illettrés. Des conteurs moins bien doués oublient des passages, des traits importants, se servent du discours indirect, et chose plus grave, mêlent des thèmes différents. C'est ce qui arrive souvent, comme nous verrons.

M. Luzel a suivi ses conteurs jusqu'au bout; je dirai, même là où ils s'égarent. Il le sait, il l'a différentes fois renseigné en note. C'est trop d'exactitude, à mon avis ; il n'était pas obligé de conserver le conte tel qu'il était fourni par une personne dont la mémoire était infidèle. Il était en droit de rectifier son conteur, et j'ajouterai que, dans certains cas, c'était indispensable. Je ne citerai que le conte I du second volume. Ce récit présente une confusion complète; le conteur y introduit des éléments appartenant à des thèmes divers, des personnages qui ne jouent aucun rôle dans le récit, des incidents dont on ne voit pas la raison, etc. Quelle valeur un conte pareil peut-il avoir?

Je parlais tout à l'heure d'un élément qui rehausse considérablement la valeur de cet ouvrage, et auquel je veux encore m'arrêter un moment.

Cette partie, qu'aucun auteur qui publie un recueil de contes ou de folklore en général ne devrait laisser de côté, c'est un *index*. M. Luzel a ajouté un index de 25 pages. Comment, en effet, retrouver un thème, un épisode, un trait dans un recueil quelconque, à moins de tenir une quantité considérable de notes? Ici, la question est simplifiée, et M. Luzel a mérité les remerciments des folkloristes, en se donnant la peine de coordonner ses matériaux; d'autant plus que ceux-ci sont volumineux. Le plan de l'index est bon. L'auteur prend le trait et le poursuit à travers tout l'ouvrage [1]. Si on avait compris cela auparavant, on nous aurait mis en état de faire des recherches

[1] Quelques chiffres ont besoin d'être rectifiés.

Digitized by Google

très intéressantes sur plus d'un point curieux, étudié comparativement chez différents peuples. Il est à espérer que l'exemple de M. Luzel sera dorénavant suivi dans les recueils que nous promettent encore tous les jours les folkloristes français.

M. Luzel a également essayé d'apporter une certaine classification dans ses 80 contes. On a tenté déjà avant lui de classer les thèmes, et le Dr von Hahn, dans ses *Griechische Märchen*, a déjà proposé des formules de contes il y a vingt ans. Ce travail, qui est une œuvre savante et raisonnée, a été traduit en anglais par Henderson, et de plus, Crane a essayé — avec succès, à mon avis — de l'adapter au folklore du conte en Italie. C'était un guide sûr. J'avouerai que c'était la partie difficile de l'œuvre, et on croira volontiers M. Luzel quand il parle, dans sa préface, de l'embarras que lui a causé cette classification. Il me semble que nous devons donner aux recherches folkloristes un caractère international, et nous y arriverons d'autant mieux, que nous profiterons plus des travaux étrangers. La classification que M. Luzel a adoptée est parfois si peu tranchée, que des sections différentes contiennent des contes qui paraissent être des variantes d'un même thème. Qu'on lise par exemple les contes I et II, 2e section, vol. I, et qu'on juge si ces contes n'appartiennent pas tout autant à la section I. Je pourrais citer d'autres exemples.

Mais la question n'est pas de savoir si cet essai de classification — le premier qui ait été tenté en France — est réussi comme pourrait le désirer un folkloriste. Non. L'exemple de M. Luzel marquera certainement un changement dans les études folkloristes en France. Les collecteurs de contes commencent à comprendre que ce qu'ils doivent fournir, ce n'est pas un recueil de matériaux; il s'agit de commencer l'étude scientifique du folklore, comme M. Luzel l'a tenté, et, pour ces efforts, il mérite les plus grands éloges.

AUG. GITTÉE.

ERRATUM.

Une erreur de mise en pages s'est glissée dans la livraison de janvier, dans l'étude sur *la Belgique* de M. Camille Lemonnier : Page 109, la *dernière* ligne de cette page doit être la *première*.

Digitized by Google

GHEEL

ET SA COLONIE D'ALIÉNÉS

SIMPLES NOTES

Chargé d'une mission officielle, j'ai dû, deux années consécutives, séjourner à peu près une semaine à Gheel. Je redoutais l'ennui pour mes heures de loisir, car je ne m'imaginais pas pouvoir y trouver des distractions suffisantes pour les occuper. Mes craintes étaient heureusement vaines; mes instincts de fureteur, friand de nouveautés, ont eu chaque fois amplement à se satisfaire. Il est vrai que j'ai été servi à merveille, par le beau temps d'abord, et ensuite par les agréables relations que j'y ai nouées tout de suite. Recommandé à M. le docteur Edmond Sotiaux, médecin adjoint de la colonie, j'ai trouvé en lui un homme de cœur doublé d'un homme de science, qui s'est prêté d'emblée, avec une exquise amabilité, à tous mes désirs curieux et à mes véritables interrogatoires de juge d'instruction. Sous ses auspices, j'ai parcouru et visité une partie de la colonie, j'ai vu ce que Gheel et ses environs offrent de remarquable sous le point de vue archéologique et scientifique. J'ai recueilli çà et là quelques documents; j'ai pris quelques notes; qu'il me soit permis de les croire assez intéressantes pour que les lecteurs de la *Revue* aient quelque plaisir à les lire.

***

Gheel est un gros bourg assez étendu, desservi par la ligne d'Anvers à Gladbach. Une longue rue part de la gare, s'évase

Digitized by Google

derrière l'église Saint-Amand pour former la Grand'Place, d'où, comme une rivière qui sort d'un lac, elle poursuit jusqu'à la chaussée d'Hérenthals, à l'orée de laquelle se dressent à gauche les bâtiments de l'infirmerie; supposez ensuite que dans cette rue, derrière le chœur de l'église, vienne, comme un affluent, aboutir une autre rue, très longue aussi, et vous aurez la physionomie générale de Gheel. Sur la Grand'Place, à droite en arrivant, l'hôtel de ville dresse sa façade à triple pignon assez pittoresque, dont celui du milieu porte le millésime de 1679. Tel qu'il est, à cette heure, l'extérieur de l'édifice est d'une malpropreté honteuse; sa dernière couche de badigeon doit dater aussi du XVII^e^ siècle; cette façade bien restaurée, bien entretenue, aurait un cachet assez original, car elle a du caractère dans l'architecture des étages supérieurs.

L'intérieur ne vaut pas mieux; il est misérable, et je ne pus m'empêcher de sourire, en lisant sur la porte d'un des bureaux l'inscription : « Arm bestuur », dont je fis *in petto* une interprétation à ma façon.

La salle du Conseil n'est qu'une vaste mansarde, au plafond bas, aux murailles blanches, éclairée d'un côté par des fenêtres sur toit, de l'autre par de petites croisées à châssis de plomb; une longue table recouverte du tapis vert officiel, six chaises en bois et un modeste fauteuil présidentiel, voilà tout l'ameublement, approprié d'ailleurs au local. Signalons toutefois la décoration murale: quatre toiles ornent les parois, dont deux assez remarquables, un Michiels de 1632 et un Huysmans de 1860, représentant un asile d'aliénés dans un pays oriental.

Au rez-de-chaussée de l'hôtel de ville, on me fait remarquer l'amigo : un phénomène, cet amigo! A coup sûr, il est contemporain de l'hôtel de ville, s'il faut en juger par sa forme primitive et son horrible construction: il fait songer à une cage de bêtes fauves ou mieux encore à un de ces cabanons du moyen âge où l'on enfermait les démoniaques et les forcenés. Figurez-vous, hissée à un mètre du sol, une grande cage d'à peu près quatre mètres de long, formée de solides

Digitized by Google

sommiers en chêne noircis par le temps et distants l'un de l'autre de cinq ou six centimètres; pour donner accès dans ce double réduit, car il est divisé en deux compartiments, il y a pour chacun d'eux une ouverture haute et large d'une soixantaine de centimètres, par laquelle on ne peut introduire le détenu qu'en le soulevant et en l'y poussant, tête ou pieds en avant, comme un cercueil dans la caisse d'un corbillard. Sur lui se referme une porte massive de dix centimètres d'épaisseur. Ce sauvage réduit, me dit-on, était jadis le logement provisoire des maniaques frénétiques qui arrivaient à la colonie; il n'est pas moins vrai que ce trou sert encore de gîte temporaire à l'un ou l'autre vagabond qui n'a pu se payer une chambre à l'hôtel.

Sortons de là et jetons un coup d'œil sur la Grand'Place. Tout d'abord, nous remarquons à nos pieds une mosaïque en pavés ordinaires, gris et blancs : elle est formée de six losanges dont les pointes aboutissent à deux cercles concentriques; le plus petit renferme, fait en pavés aussi, le millésime de 1759. Cette fantaisie d'un artiste paveur du XVIII^e^ siècle est dégradée comme le reste : on a négligé de replacer des pavés similaires aux parties restaurées.

La Grand'Place porte bien son nom : elle a la forme rectangulaire plus ou moins parfaite; elle est fermée d'un côté par l'église Saint-Amand, qui lui présente un de ses flancs et dresse la flèche effilée de son clocher central sur le quadrilatère de la tour, flanqué d'un clocheton à chacun des quatre angles.

Les autres côtés sont bordés d'habitations d'assez belle apparence et notamment l'une d'elles, en briques rouges et avec son pignon à escalier, fraîchement rebâtie sur son type primitif flamand de 1644, a un air coquet qui séduit l'œil.

Quant à la place elle-même... Ah! je dois un bon point à l'administration locale. L'année dernière, la place n'était qu'une vaste tranche de bruyère sablonneuse, coupée par deux bandes étroites de chaussée dont les pavés gris tranchaient sur le ton brun du terre-plein. Et le moindre coup de vent soulevant des flots de poussière fine faisait à chaque instant une miniature de simoun africain. Un christ en croix,

Digitized by Google

adossé au mur d'enceinte de l'église et flanqué de deux réverbères en guise des deux larrons, semblait se désoler de la nudité lamentable du lambeau de désert qui s'étendait à ses pieds; au centre, quatre autres réverbères se faisaient vis-à-vis, comme des danseurs en position, attendant les premières mesures du quadrille : tel était le décor. Et pas d'animation, pas de bruit! L'une ou l'autre femme drapée dans sa sombre mante noire, glissant rapidement comme une ombre; un gamin courant dont le sabot claquait sur le pavé; et de temps en temps, le roulement d'une charrette, la sonnaille des grelots du cheval, le timbre d'une porte qui s'ouvrait, la voix de l'heure tombant du clocher, c'étaient les seuls signes de vie qui retentissaient par intervalles, sonnant creux dans la plaine vide et renvoyés par l'écho sourd des habitations opposées : c'était morne, lourd et d'un étrange effet pour celui qui venait de quitter les rues bruyantes d'une grande cité active, animées par l'incessant va-et-vient de la marée humaine. Le sentiment de l'isolement le prend, l'enveloppe, l'étouffe, la respiration manque et un profond soupir s'échappe de la gorge oppressée.

Il était réellement pénible de voir cette place négligée à ce point, Sahara pendant les chaleurs, cloaque en temps de pluie. Cette négligence avait lieu d'étonner dans une ville qui, recevant forcément beaucoup d'étrangers, parents de pensionnaires aisés, mis en traitement chez les bourgeois, aurait dû leur faire une mine plus avenante. Je me disais que quelques massifs, des parterres de fleurs, des bancs disséminés, un kiosque, car il y a de la marge pour tout cela, pouvaient rendre à peu de frais cette place utile et charmante; les aliénés qui errent librement en ville y trouveraient de l'ombre, de la fraîcheur, des parfums et même des jouissances artistiques, car la bourgade ne compte pas moins de trois sociétés de musique toutes disposées à prêter leur concours pour donner à tour de rôle un concert par semaine. Depuis le temps immémorial que Gheel vit de l'étranger, toutes les administrations qui se sont succédé n'ont été d'accord que pour l'apathie sur ce point; aussi les doléances étaient-elles générales.

Digitized by Google

Celle-ci est sortie enfin de la torpeur traditionnelle.

Un changement heureux m'a frappé la vue; la place a l'air de vouloir se métamorphoser en square : des pelouses... en herbe, des plantations lilliputiennes, des soupçons de massifs, même une apparence d'emplacement de kiosque promettent pour l'avenir. Seulement, le passé ne devait pas tout à fait disparaître, — on est conservateur à Gheel, — la transformation ne prend qu'une petite moitié de la lande primitive; l'autre moitié étale encore paresseusement au soleil sa couche de brune poussière; à vrai dire, le bétail avait ici voix au chapitre et il s'est réservé cette large part de terrain pour s'y exposer les jours de marché.

Aux quatre angles du square se dressent encore les quatre réverbères comme des plantons chargés de le garder; ajoutons qu'ils ne sont là que pour la forme; leur rôle actif de fanal se réduit à zéro. Je ne les ai pas vus allumés une seule fois, bien qu'il fît noir comme dans un four. On me dit que l'administration, sagement économe, se réglant d'après le calendrier, laisse généralement à la douce Hécate le soin d'éclairer la ville; tant pis pour les noctambules si un réseau de nuages cache sa face argentée. Mais, cette semaine-là, la lune était aux antipodes et pas le moindre lumignon ne servait de phare dans l'obscurité. Le pétrole, comme la chaux, doit être d'un prix inabordable à Gheel, ou la provision, prévue au budget, était épuisée.

Ailleurs encore que sur la Grand'Place, le sable règne en maître : la rue Neuve est très large, le milieu seul est pavé; tout le long des maisons court, en guise de trottoir, une bordure de sable, coupée par une bande pierreuse qui relie le centre de la rue au seuil des habitations.

A l'extrémité de cette dernière rue se trouvent l'hôpital Sainte-Élisabeth et l'église Sainte-Dymphne. Dans le mur de l'hôpital, une niche renferme un groupe colorié en pierre, de grandeur semi-naturelle, représentant la décollation de sainte Dymphne. Sur le mur du fond, on lit en flamand l'inscription suivante : « Als men schreef 30 mey zeshondert jaer, is Dymphna hier onthalst van haer eygen vaer. »

Digitized by Google

Traduction littérale : « Lorsqu'on a écrit ceci, le 30 mai de l'an 600, Dymphne fut décapitée par son propre père. » Celui-ci, chose curieuse, dans toutes les scènes où il figure, est coiffé du turban, bien qu'Irlandais, et le diable, fourchu et cornu, ne manque jamais d'être à ses trousses, lui soufflant à l'oreille ses desseins pervers.

L'église Sainte-Dymphne est une merveille architecturale perdue en Campine et tiendrait une place d'honneur dans l'ornementation et les curiosités d'une grande ville. L'extérieur, en style ogival tertiaire, est imposant; l'intérieur renferme quelques richesses archéologiques et des œuvres d'art de valeur. Je vous signalerai tout d'abord le porche intérieur de la porte latérale de droite, remarquable par ses sculptures en relief sur bois. Il est de deux époques assez distantes, mais de même travail. Au centre des panneaux ressortent des cartouches posés sur la tête d'un satyre ou de deux espèces d'Atlas; dans ces cartouches sont gravées les dates de 1540 et de 1626.

Le pourtour de l'encadrement supérieur se compose de panneaux renfermant des scènes empruntées à la Bible et, ce qui est plus singulier, à l'histoire romaine : ainsi nous voyons un groupe de personnages au milieu desquels Mucius Scevola tient sa main armée du glaive sur les flammes d'un brasier, devant Porsenna assis sur une chaise curule; à côté, une autre scène nous montre Décius Mus à cheval se précipitant dans le gouffre béant; le cheval a déjà les deux jambes de devant enfoncées dans l'abîme; sur la tête du héros, une femme tient suspendue une couronne de laurier. Le panneau de droite représente la mort d'Abel, scène vraiment admirable par l'attitude des personnages et l'accusé des traits et des muscles.

Ce porche, qui provient de l'ancien manoir des de Mérode-Westerloo, est un bijou archéologique qu'il est déplorable de voir se détériorer, soumis à l'action dégradante de l'humidité. J'en dirai autant d'un tryptique qui se trouve adossé à la paroi d'une chapelle de droite : les couleurs s'effacent, le tout se corrode et cependant il y a encore un panneau, le revers

Digitized by Google

intérieur de la porte gauche, dont les teintes sont assez vives et le dessin assez correct.

Dans le chœur s'élève le mausolée en marbre noir et blanc de Jean III, baron de Mérode, et d'Anne de Ghistelle, sa femme; les deux seigneurs, figurés en marbre blanc, dans le costume de l'époque, sont couchés à côté l'un de l'autre sur le couvercle du cénotaphe; à leurs pieds sont sculptés un lion et une levrette, symboles du courage et de la fidélité; tout autour sont disposés les cartels portant les armoiries des comtés et autres lieux soumis à leur juridiction. Aux quatre angles du mausolée, sur le piédestal, se dressent, en dimensions plus réduites, les statues de quatre chevaliers armés de toutes pièces; le tout est artistement travaillé, fouillé et ciselé. Après quelques instants d'observation recueillie, à contempler les deux corps étendus sur la table de marbre dans la rigidité de la mort, les mains jointes, leurs figures blanches et mornes tournées vers le ciel, dans la vaste enceinte vide de l'église silencieuse, une sensation de froid vous saisit et l'on ne peut se défendre d'un frisson.

Au-dessus du tablier de l'autel, dont il embrasse toute la largeur, s'étend un rétable avec des ors et des couleurs à profusion, divisé en neuf compartiments, offrant les phases successives de la vie de sainte Dymphne; certains groupes sont d'une originalité pittoresque qui fait sourire; le diable surtout y figure agréablement dans sa forme traditionnelle de faune, portant queue et cornes.

Une inscription latine fait connaître la signification de chaque scène, à partir de la naissance de la sainte jusqu'à sa béatification. C'est le moment de vous dire en quelques mots la légende d'après ces indications. Sainte Dymphne était fille d'un roi d'Irlande; pour fuir la passion incestueuse de son père, elle s'embarqua furtivement avec quelques compagnes, aborda en nos rives et vint s'établir à l'endroit où s'élève maintenant Gheel. Poursuivie et rejointe, elle périt victime de sa pudeur, de la main même de son père. Après sa mort, une chapelle fut construite sur le lieu de sa décollation et de nombreuses guérisons signalèrent bientôt la puissance

Digitized by Google

de la jeune vierge martyre; les aliénés surtout, probablement en souvenir du délire paternel, obtinrent ses grâces particulières et recouvrèrent la raison; mais comme la guérison ne s'opérait souvent qu'après quelques jours, les malheureux suppliants durent demander jusqu'à la fin de leur neuvaine un asile dans les habitations qui s'étaient groupées autour de la chapelle. Ainsi s'établit l'habitude de loger les hôtes infortunés qui venaient implorer la sainte, habitude qui, se perpétuant de génération en génération, fut ainsi l'origine de la colonie libre de Gheel. Telle est la tradition qui fait de sainte Dymphne la fondatrice et la patronne de la colonie; aussi sa statue orne-t-elle même la façade du bâtiment central des belles installations modernes de l'infirmerie.

Pour en finir, sans cependant avoir tout dit, avec l'inventaire archéologique et artistique de l'église, signalons encore la châsse tout éblouissante de la sainte et la petite chapelle derrière le chœur renfermant quelques tableaux remarquables et un second rétable; la description en serait fastidieuse; c'est l'œil qui doit voir et admirer; bref, si jamais vous avez quelques heures à dépenser à Gheel, je vous recommande la visite de cette église, vous n'aurez pas perdu votre temps.

Avant d'aborder le chapitre principal, laissez-moi noter encore quelques particularités locales.

L'antique mante flamande à capuce, en étoffe noire, est le vêtement national féminin de sortie; à part quelques dames, portant des toilettes modernes, toutes les femmes sont drapées dans ce long et sombre manteau, duquel émerge leur tête nue, aux cheveux généralement noirs; quand il fait froid, la tête embéguinée dans le capuchon, elles font l'effet de religieuses trottinant sans bruit dans le préau d'un monastère.

En fait de chaussure, le sabot occupe une place distinguée: enfants, indigents, nombre d'artisans sont chaussés de sabots; dans un réduit de l'hôtel de ville, j'en ai remarqué tout un arsenal; ajoutons que beaucoup d'indigènes se contentent de la chaussure naturelle; j'ai vu maints représentants du sexe, jeunes et vieux, aller bravement jambes nues; à certaine

Digitized by Google

distance, il y avait pourtant illusion d'optique, une couche de poussière simulait les bas noirs.

Autre particularité, c'est la multitude des cabarets; on ne voit que herberg par ci, herberg par là ; j'en ai compté une vingtaine de la gare à l'église Saint-Amand. Il y a même cumul : le cabaret est l'annexe d'une autre industrie; ainsi je lis au-dessus de la porte d'une boulangerie-pâtisserie : « Ch. Hartz, bakker, schenckt genever. » Il est pratique, ce boulanger ! petites gouttes et petits fours côte à côte sur le comptoir, celles-là destinées à faire descendre ceux-ci.

Mais voici bien autre chose. La concierge de l'hôtel de ville tient un débit de liqueurs; je dis de liqueurs et non de boissons, parce que ce terme-ci comprendrait aussi la bière, et voici pourquoi je le supprime.

Pour reconnaître un service de la concierge, je conduis à sa cantine, occupant le rez-de-chaussée de l'aile droite de la mairie, quelques amis d'Anvers qui étaient venus me rendre visite ; nous commandons des pintes d'orge : pas de bière! et non pas, écoutez bien, par pénurie accidentelle, mais par ordre administratif.

Contrairement à ce qui se passe dans les cantines militaires, de par les prescriptions du général Pontus, la concierge ne peut débiter que des liqueurs spiritueuses; le pourquoi, je l'ignore, mais cette mesure est bizarre dans une ville où il est reconnu que l'alcoolisme est le facteur principal des altérations cérébrales... Ah! j'y suis peut-être : cette proscription de la bière ne serait-elle pas un original témoignage de la reconnaissance locale? L'alcoolisme, en effet, n'est-il pas comme une divinité bienfaisante à laquelle Gheel doit, en grande partie, sa prospérité et, par suite, un tribut de gratitude?

Et ceci m'amène tout naturellement au chapitre principal.

***

Le touriste qui arrive à Gheel pour la première fois, peu au courant de l'état réel de la colonie, risque d'être victime d'une déception. S'il se figure devoir rencontrer dans les

Digitized by Google

rues des insensés se livrant à des manifestations plus ou moins extravagantes, les yeux hagards, les gestes désordonnés, la figure grimaçante, se tromperait du tout au tout. On ne se croirait pas au milieu de la capitale du royaume de la folie, a dit je ne sais plus qui; supposez que vous y passiez sans savoir où vous êtes, et vous vous croirez dans un bon et placide bourg campinois; les rues sont calmes, les passants rares et paisibles, voilà l'état normal de la localité et, chose curieuse, ce sont précisément ces rares passants, ces paisibles promeneurs qui sont, pour la plupart, les intéressants pensionnaires de la bourgade. On les prendrait pour de bons bourgeois en promenade de digestion, des artisans faisant la sieste, et bien embarrassé serait-on, soit dit sans méchanceté, de les distinguer de leurs hôtes.

Ces quelques curieux, flânant indolemment sur le trottoir de la gare, en attendant le passage du train, autant d'aliénés; ces oisifs, faisant la causette, le dos appuyé contre une pile de bois, et vous suivant d'un œil curieux, des aliénés; aliéné encore, cet ouvrier endimanché qui s'approche de moi et me demande très poliment dans un jargon français-wallon : « Une petite cens po acheter dell boune toubac. » Voici Jeff, le domestique-commissionnaire du collège, qui, d'une voix glapissante, me dit le bonjour chaque matin : aliéné; et encore cette vieille grand-mère qui balance un berceau et encore cet autre vieux qui porte avec précaution un mioche sur son bras.

Il faut un œil exercé pour saisir un signe sensible qui trahisse le désordre des facultés mentales; une explosion de folie furieuse est rare, si pas inconnue, en public; il faut savoir que les règlements administratifs de la colonie proscrivent l'admission de déments dangereux, en proie à une monomanie sauvage, comme celle du meurtre, du suicide, ceux à l'égard desquels il faut employer avec continuité les moyens de contrainte et de coercition, ceux dont les évasions sont fréquentes ou dont les affections seraient de nature à troubler la tranquillité ou à blesser la décence publique. Ils n'admettent que les aliénés paisibles, les pauvres d'esprit, victimes d'une aberration relativement innocente, qu'une

Digitized by Google

crise passagère et périodique tire de leur torpeur permanente.

La liberté absolue est le principe qui domine tout le régime de la colonie; les aliénés vont et viennent en toute indépendance dans les rues, dans les champs; ils peuvent aller prendre leur verre à l'estaminet et ils se mêlent à la conversation; ils vivent de la vie commune chez leurs hôtes, prenant part régulièrement aux repas de la famille.

A l'hôtel même où j'étais descendu, je me trouvai le soir à table vis-à-vis d'un jeune homme d'à peu près vingt-six ans; tout d'abord, je l'eusse pris pour un touriste étranger, s'exprimant plus ou moins correctement en français, et j'eusse attribué à la connaissance imparfaite du vocabulaire et à la gêne qu'il éprouvait de ne pas trouver parfois tout de suite le mot nécessaire le mouvement de dépit et d'impatience qui lui échappait, si, à un signe d'intelligence que me fit un voisin et à certains gestes, un peu brusques, surpris alors après examen, je n'eusse été renseigné sur l'état intellectuel de mon commensal.

Il était Irlandais, fils d'un major de l'armée anglaise; depuis dix-sept mois, il était en pension à l'*Hôtel de l'Agneau;* eh bien, dans ce laps de temps, il a appris le français et le flamand, tout seul, sans maîtres, tout simplement en feuilletant sans trêve un petit dictionnaire Callewaert. Ce dictionnaire ne le quitte jamais; il ne cesse de le consulter, de contrôler la signification des termes, et il en est arrivé, de la sorte, dans l'une et l'autre langue, à observer les rapports des mots entre eux, à employer convenablement les cas, les modes voulus, bref à formuler sa pensée par des phrases assez régulières. Un exemple d'un de ses propos dans la conversation; apprenant que j'appartenais à l'enseignement, il amena l'entretien sur la différence des systèmes éducatifs en Belgique et en Angleterre. « On est trop bon pour les enfants en Belgique, dit-il; en Angleterre, dans les collèges et dans les familles, c'est le bâton qui est le grand correcteur; mon père et mes maîtres ne m'ont pas ménagé, quand j'étais en faute; j'ai souvent attrapé des coups de bâton sur... les jambes »,

Digitized by Google

ajouta-t-il après un moment d'hésitation; il n'osait dire... ailleurs; c'eût été shoking.

A Gheel même, comme je viens de le dire, l'œil n'est pas affligé par la vue des hideuses et terribles manifestations de la folie; la démence, dans ses affreuses explosions, dans ses phénomènes repoussants, n'y apparaît pas; nous ne rencontrons que des malheureux affligés d'une manie inoffensive ou intermittente et, à leur aspect, c'est le sourire plutôt que la grimace du dégoût ou le recul de l'effroi qui se produit. Et quelle diversité de perturbations cérébrales! Quels étranges spécimens j'ai pu passer en revue! Voulez-vous voir défiler quelques types bizarres, suivez-moi.

Abordons tout d'abord celui-ci : c'est un Namurois; il est dans la soixantaine; il a la figure pleine, l'œil vif, un sourire narquois même sur les lèvres. Il y a quelque temps, il se disait courtier, mais en gros; il ne s'agissait pas de lui commander une modeste feuillette de médoc ou une simple balle de café; cela, c'était bon pour un goujat d'agent d'affaires; mais à lui, c'était cinquante barriques de vin, cent balles de café, autant de boucauts de tabac, et il inscrivait sérieusement dans un volumineux carnet la litanie fantaisiste de toutes les commissions extraordinaires dont on le chargeait : « Dans un mois, vous serez servis », disait-il. Maintenant, il se prétend suffisamment riche pour ne plus continuer les affaires; « d'ailleurs, me dit-il, mes huit enfants sont bien établis; mes fils sont ingénieurs, officiers et mes filles sont bien placées; je me fais la vie douce; après moi, la fin du monde ».

En voici un autre que mon cicérone salue du titre de général; ce prétendu général est coiffé d'un chapeau de paille, vêtu d'une blouse bleue et d'un pantalon noir. « Eh bien, général, ça marche-t-il? — Mais oui, mais oui, docteur; je quitte justement la plaine d'exercice; mes hommes manœuvrent avec un ensemble admirable; nous attendons les comblains qui doivent nous arriver de Bruxelles dans les trois jours et je vous promets que, pour le 15 août, je serai prêt à marcher, avec mes quatre régiments de gardes

Digitized by Google

civiques, au secours de la capitale contre l'anarchie. » (Notez que le 15 août de l'année 1886 devait avoir lieu la grande manifestation socialiste.) « Comment, général, lui dis-je, vous parlez de quatre régiments de gardes? c'est beaucoup pour la population de Gheel. — Du tout, monsieur; j'ai le régiment des aristocrates, le régiment des bourgeois, le régiment des indigents et le régiment des moines. »

Là-dessus, il s'éloigne en nous faisant le salut militaire.

Dans la même maison, se trouvent logés trois pensionnaires, un Anglais, un Français et un Polonais.

L'Anglais est atteint de folie circulaire : tantôt maniaque, tantôt mélancolique, il reste assis dans son fauteuil, pensif, réfléchi, concentré et, tout à coup, pris d'un accès subit, le voilà courant à travers champs, sautant haies et fossés.

Le Français, ancien capitaine, se prétend privé d'âme; puis il soutient que le docteur Sotiaux est dentiste : « Ne vous dérangez pas; je vous ferai venir quand j'aurai mal aux dents », lui dit-il à chacune de ses visites.

Le Polonais, je l'ai réservé pour la bonne bouche, est un prince authentique, grand bel homme, figure distinguée, prestance superbe; il se promène souvent, habillé avec une irréprochable élégance, s'abritant sous un parasol blanc. Parlez-lui art, science, littérature, politique, il vous répondra avec esprit, avec grâce, comme un gentilhomme de bonne souche dans un salon du noble faubourg. — Et il est fou? — Archifou; mais, par Vénus, quelle toquade et comment vous la dire? Imaginez-vous... décidément, le cas est embarrassant... voyons, essayons. La princesse est sans enfant et elle est désolée de ne pas avoir de postérité légitime; parfois elle vient voir son mari, mais celui-ci... ne veut pas, mais là, pas du tout... disons embrasser sa femme, parce que, prétend-il, sa mâchoire tomberait... Et voilà! A part cette étrange hallucination, c'est un gentleman accompli.

Ce cas singulier me rappelle quelques lignes de M. Meyer, dans son article de la *Revue générale* du 1er janvier 1885 : *Les criminels et les malades*. « Le monomane, dit-il, est poursuivi par une idée, mais il n'y a aucun dérèglement dans ses

Digitized by Google

facultés... Le monomane est l'homme le plus raisonnable du monde dans tout ce qui ne touche pas son idée fixe. »

A ce sujet, M. Meyer relate deux exemples curieux de ces idées fixes qui affectent un côté de l'intelligence la plus saine.

Un homme très connu à Anvers pour son esprit ouvert et sa capacité commerciale, s'imagina un jour qu'il avait des jambes de verre. Rien ne put lui enlever sa conviction; il était perpétuellement poursuivi par la crainte de briser ses deux jambes et il finit par garder le lit, pour leur éviter tout choc dangereux. Il y resta pendant douze ans, tout en continuant à gérer ses biens et à apporter à ses affaires une intelligence remarquable. Un jour, il apprit brusquement qu'un péril menaçait sa fortune, s'il ne se rendait tout de suite à Bruxelles; il se leva, partit, mit en ordre ses affaires, revint à Anvers et se recoucha en disant : « J'ai eu du bonheur de ne pas casser mes deux jambes. »

Un homme occupant, en Hollande, une fonction publique élevée, fut un jour possédé de l'idée qu'un oiseau lui était entré dans la tête. Il l'entendait chanter, et ce bruit imaginaire lui causa une telle fatigue qu'il en tomba malade. Tous les autres côtés de son intelligence étaient intacts. Pour le débarrasser de son idée fixe, on imagina la comédie de la trépanation et, au moment de l'opération simulée, on lâcha un oiseau dans la chambre. Convaincu du départ de l'oiseau, le malade recouvre la santé et ne parle plus de rien pendant huit ans. A cette époque, une enfant, sa petite-fille, commet l'imprudence de lui raconter la supercherie dont on avait usé. « En effet, s'écria-t-il, l'oiseau n'est pas parti, et la preuve, c'est que je l'entends encore. » Il en mourut six mois après.

— Voici maintenant un type original de folie ambitieuse, que la colonie vient à peine de perdre; il a été transféré dans un asile fermé. J'ai l'honneur de vous présenter l'éminentissime don César de Bazan, ainsi se nomme-t-il, président de la république universelle et, par surcroît, bourgmestre de Gheel. On m'a communiqué une de ses lettres, par laquelle il fait savoir au ministre de l'intérieur qu'il a été nommé à ce dernier

Digitized by Google

poste par l'ange Cerber. Un mot à ce sujet. Don César se prétend en relations suivies avec les esprits célestes; il ne veut rien faire sans l'inspiration de l'un ou l'autre messager divin. Les médecins exploitent cette illusion pour son traitement; quand il se montre récalcitrant à une prescription, on fait tomber à terre un billet signé d'un nom angélique quelconque; César ramasse la missive; sa figure s'illumine : « L'ange commande d'obéir, » dit-il, et il suit ponctuellement l'ordre.

Don César est donc bourgmestre de Gheel, de par délégation céleste et, à ce titre, il soumet au ministre toute une série de réformes administratives et de mesures relatives à la bonne gestion des affaires de la commune; permettez-moi, à titre de documents curieux, quelques citations littérales.

Tout d'abord, il demande la révocation de deux conseillers, parce qu'ils sont tout à fait incapables et sans éloquence: « Ce sont tout simplement, écrit-il, deux statues de bois. » Il réclame la construction d'un collège, « attendu que l'ancien peut s'effondrer et causer une épouvantable catastrophe; que Dieu nous en préserve ! » ajoute-t-il charitablement.

Il s'intéresse vivement aux voies de communication, « qu'il est urgent de mettre en bon point, particulièrement celle qui se dirige sur Œtrolen ; en hiver, elle est impraticable, et par suite, conclut-il logiquement, toutes les propriétés riveraines sont foulées sur trois à quatre mètres; c'est porter préjudice aux propriétaires, à qui aucune indemnité n'est accordée ».

Il demande le transfert à Gheel du tribunal de justice de paix, « attendu que Moll n'est qu'une bourgade insignifiante et qui se trouve par trop éloignée du centre du canton ». Il réclame aussi un hôtel de ville spacieux et une caserne de gendarmerie.

Vous voyez que rien n'échappe à la sollicitude du zélé maïeur.

J'ai pris plaisir à transcrire ces quelques fragments de la requête du pseudo-magistrat, pour montrer dans quel singulier alliage le rêve et la réalité, la raison et l'égarement, se combinent dans la tête de ces... j'allais dire heureux hallucinés.

Digitized by Google

Admettez l'hypothèse de sa promotion illusoire: il ne propose que des mesures en rapport avec la charge dont il se croit revêtu et elles sont toutes bien précises, bien déterminées, bien formulées et telles qu'un maïeur sain d'esprit eût pu les concevoir et les minuter.

***

La partie la plus intéressante de mon séjour a été une tournée dans une section de la colonie agricole. Celle-ci est la vraie colonie. Elle comprend un espace circonscrit par un périmètre d'une quinzaine de lieues. La plus grande longueur du nord au sud est de 18,120 mètres; sa plus grande largeur de l'est à l'ouest, de 13,162. Dans toutes les petites fermes, éparpillées sur cette superficie d'à peu près 11,000 hectares, se trouvent disséminés les 1,200 à 1,300 aliénés qui constituent la population extra-muros de la colonie.

Grâce à mon excellent guide, qui m'avait invité à l'accompagner dans sa tournée de service, j'ai pu pénétrer dans une trentaine d'habitations et me rendre compte par moi-même de la nature de la colonie, de ses conditions hygiéniques et du régime auquel sont soumis les pensionnaires.

Au rez-de-chaussée de la maison, généralement, s'ouvre sur la cuisine une petite chambre très propre, blanchie à la chaux, si pas tapissée, éclairée par une large fenêtre; au mur, un porte-manteau; à terre, un grand coffre; un lit en fer ou en bois; selon la saison, une ou deux couvertures de laine, recouvertes d'une autre en perse; au saut du lit, une carpette; tels sont l'ameublement et la physionomie ordinaires du logis réservé aux pensionnaires. Pour les épileptiques, la couchette est assez basse, afin qu'ils ne se blessent pas en tombant sur le sol, dans une de leurs crises. Une chose m'a frappé, c'est, chez la plupart des aliénés, particulièrement chez les paralytiques et les idiots, une touchante manifestation de reconnaissance envers le médecin; à sa vue, une lueur anime leurs regards éteints, un sourire illumine leur morne visage. Je vois encore un dément paralytique, courbé dans le cadre de son massif fauteuil de bois, comme un enfant dans sa chaise, redresser la tête, sourire avec une expression de

Digitized by Google

confiance et de bonheur, tendre ses deux mains tremblantes et presser celles du médecin avec affection, pour s'affaisser, un instant après, sur lui-même et, replongé dans l'indifférence de sa léthargie morale, bégayer inconsciemment des paroles vides de sens.

Une autre, toute petite vieille ratatinée, type étrange de microcéphale, s'est empressée, elle aussi, de serrer les mains du docteur avec effusion, en le regardant de ses yeux souriants.

Je dois déclarer que nulle part, dans la partie du logis réservée aux aliénés, ainsi que pour ce qui regarde leur toilette, je n'ai surpris aucune négligence de la part des tenanciers; nulle part, la visite imprévue du médecin ne les a pris en défaut; les chambrettes ne laissaient absolument rien à désirer sous le rapport de la propreté; arrivant vers quatre heures, nous avons trouvé pensionnaires et hôtes prenant le café à la table commune de la cuisine et mordant à belles dents dans des tartines de pain bis. Il faut dire aussi que le règlement spécifie toutes les mesures nécessaires pour assurer le bon service et prévenir ou réprimer tout relâchement de la part des nourriciers. Il leur est expressément recommandé d'agir envers leurs hôtes avec douceur et bonté; sauf dans des cas exceptionnels, la coercition est complètement défendue; je n'en ai vu que deux cas: à la campagne, une femme d'un âge mûr avait la camisole de force, parce qu'elle déchire ses vêtements aussitôt les bras libres; en ville, une jeune fille, Anglaise d'origine, était attachée sur une chaise rivée au mur par un crampon et avait les deux mains emprisonnées dans une espèce de gant de peau qui lui en ôtait l'usage. Souvent même, j'ai surpris de la part des tenanciers des marques touchantes de tendresse pour leurs infortunés hôtes.

Une page émue d'un rapport du docteur Bulckens, ancien médecin en chef de la colonie, nous peint d'une façon touchante l'initiation, si je puis dire, d'un nouvel hôte et les phases de son assimilation à sa nouvelle famille. Pour apprécier, dit-il, tout le bien que procure à nos malades cette vie patriarcale, il faudrait décrire les procédés que les nourriciers

Digitized by Google

emploient pour captiver la confiance de leurs pensionnaires et les ramener à la raison. Un sentiment précieux anime nos nourriciers; il les porte, pour ainsi dire instinctivement, à secourir l'insensé, à s'identifier à ses peines et même à ses caprices. Par des égards, par des prévenances, le nourricier cherche de prime abord à nouer des liens d'amitié avec son malade, à ranimer son esprit abattu et à dissiper son inquiétude. Celui-ci, ne sachant que craindre, qu'espérer de ces inconnus auxquels on le réunit, s'efforce d'étudier leur caractère, afin de se mettre en rapport avec eux.

Le premier effet produit à la suite de cette émotion, de cette sorte de saisissement, est déjà favorable. Le contraste entre l'abandon présumé, l'appréhension d'un sort malheureux et l'empressement affectueux de sa nouvelle famille, provoque chez l'aliéné une lutte intérieure, une réflexion qui amène souvent la résolution de la maladie.

Le nourricier, autant par sentiment que par expérience, remplit admirablement sa mission de moraliste; il tend à renouer le lien social que la maladie a brisé; il s'adresse au cœur de son malade; il tâche d'éveiller un essor de sympathie dans son âme indifférente et par des procédés affectueux s'efforce de rallumer le flambeau de la raison.

Constamment entouré d'une atmosphère de bienveillance, l'aliéné, tout en respirant la fraîcheur d'un air libre, vit sous le patronage de sa nouvelle famille, dont il partage la gaieté; dans les instants d'ennui, on parvient d'ordinaire à le distraire par les moyens les plus simples.

La réception d'un aliéné chez le nourricier se fait avec toute la simplicité qui caractérise le Campinois. C'est la femme du nourricier qui est la providence visible de l'aliéné; c'est à elle qu'échoit le principal rôle dans le drame intime qui va se dérouler dans sa demeure. Elle souhaite la bienvenue à son pensionnaire; elle lui fait les honneurs de la maison, lui présente tous les membres de la famille, lui montre dans ses détails le nouveau foyer domestique, les provisions de denrées alimentaires, qui indiquent le régime confortable auquel l'aliéné va être admis. Ému d'abord par des procédés

Digitized by Google

bienveillants, par ces égards auxquels il était peut-être jusqu'à ce jour resté étranger, le malade est bientôt rassuré. Cet accent de bonté, cette bonhomie, ces visages tranquilles et sympathiques lui inspirent toute confiance; il est satisfait de trouver un si bon logement alors surtout que l'infortuné avait le plus souvent vécu dans un état d'abandon et de misère. Il témoigne bientôt le contentement qu'il éprouve, il se livre au premier travail qui lui tombe sous la main, il se fait enfant de la maison; alors il s'établit une intimité, une égalité qui fait disparaître toute distinction entre l'aliéné et les autres membres de la famille, qui ont soin d'éloigner de la pensée du malade tout ce qui pourrait présenter une apparence d'humiliation, d'oppression. L'hospitalité, l'égalité, la fraternité dont il jouit au milieu de son nouveau foyer domestique le rendent heureux et contribuent à le ramener au sentiment de sa dignité. Les travaux du ménage et des champs se partagent, les repas se prennent en commun; le soir, on fait la prière en famille.

Les dimanches et les jours de fête, on se rend ensemble aux offices du culte, on montre ce qu'il y a de remarquable au village, on fait la connaissance des alliés de la famille et on procure ainsi au pensionnaire les premières distractions.

Lorsque le malade ne peut bannir entièrement ses soucis, il les dépose dans le sein de son nouvel ami, son nourricier, qui l'écoute avec bonté, l'encourage, le ranime, lui montre en perspective le retour plus ou moins prochain dans ses foyers. Tous ces témoignages d'amitié, de confiance font bientôt oublier au malade ses chagrins, ses peines; son cœur est désormais ouvert à la consolation, à l'espérance...

Il est superflu de passer en revue toutes les variétés de malheureux que nous avons vues pendant notre tournée. A côté de types assez originaux, il y a de bien tristes phénomènes de perversion des facultés mentales. Le spectacle est parfois navrant. Vous dirai-je la pénible impression que m'a faite la vue des épileptiques dont la figure boursouflée, les gestes incohérents, l'égarement du regard, le bredouillement de la parole annoncent l'hébêtement de l'intelligence? C'est

Digitized by Google

le cœur noyé de tristesse que je m'éloignais de quelques-uns de ces asiles où végétaient d'une vie tout animale les victimes d'un mal terrible, qui les mine chaque jour sous ses assauts multipliés, paralysant de plus en plus le cerveau, détruisant peu à peu les forces physiques, jusqu'au jour de l'anéantissement complet de l'être matériel et moral.

Mais laissons ces spectacles écœurants pour parler de quelques expressions moins affligeantes de l'aberration.

J'ai vu, entre autres, une ex-chanteuse de café-concert, jeune encore, sujette à une double monomanie, assez fréquemment simultanée, paraît-il, chez le même sujet : la manie mystique et la manie érotique; une invocation à la Vierge est incontinent suivie d'un propos grivois. Elle était occupée à glaner dans un champ proche de la ferme. A l'appel de son nom, M^lle^ Céline vient à nous : elle avait une figure toute rondelette; ses cheveux coupés assez court et bouclés étaient rejetés en arrière et, chose curieuse, la coquetterie féminine surnageant dans le naufrage des facultés, elle s'était noué autour des poignets un bracelet de fleurs champêtres. « Céline, dit le docteur, monsieur que voici est directeur d'un grand café-concert à Bruxelles et voudrait vous engager pour la saison d'hiver. » « Comment, monsieur, vous avez entendu parler de mon talent? » Et là-dessus Céline, pour en donner une idée, entonne un morceau de son répertoire avec force gestes et fioritures et me soumet ensuite ses conditions... Nous nous quittâmes sans être tombés d'accord.

Tenez, voici maintenant le comte de Flandre; mais oui, Monseigneur le comte de Flandre en personne; tel, du moins, se croit ce promeneur que nous accostons sur la route et qui nous accompagne jusqu'au village voisin.

« Je ne désire pas le pouvoir, nous dit-il, et je ne l'envie pas à mon frère, parce qu'il crée trop d'embarras; je ne demande qu'à vivre tranquille, mais mes biens sont sous séquestre; on ne m'envoie pas d'argent; je serais le plus heureux des hommes si je disposais d'une partie de mes revenus pour pouvoir vivre plus largement; pour le moment, je n'ai pas un sou en poche.

Digitized by Google

— Dans ce cas, le comte de Flandre daignera-t-il me faire l'honneur d'accepter un verre de bière?

— Le comte de Flandre vous fera cet honneur, » répondit-il en s'inclinant.

Le comte de Flandre avait soif : d'une lampée, il vida son verre, puis un second... et nous eûmes toute la peine du monde à nous débarrasser de la compagnie de son auguste, mais insatiable personne.

Au beau milieu de la bruyère, quelle n'est pas ma surprise de voir apparaître un chalet coquet, très original, avec force dépendances : écurie, étable, remises, pigeonnier, vivier, jardin potager, jardin d'agrément, tonnelles, et à l'intérieur, meubles somptueux, tableaux de prix... « Mais il faut être fou, dis-je, pour se faire construire une pareille villa en pleine sablonnière!— En effet, me répond mon compagnon ; c'est un richard d'Anvers, toqué bien entendu, qui veut faire de l'agronomie dans le Sahara. » Détail curieux ; aux quatre angles d'un minuscule et maigre champ, voisin de l'habitation, où un moineau aurait peine à se cacher, se dressent des poteaux annonçant que la chasse est réservée. De plus, notre agronome s'est souvenu qu'il a été zouave du pape et, sur la pancarte rectangulaire fixée à chaque poteau et divisée en deux triangles par une ligne diagonale, se détache en lettres rouges l'inscription : « Verboden jagt », écrite en biais entre les deux triangles, coloriés chacun d'une des deux couleurs pontificales.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les singularités de désordre mental que notre excursion m'a donné lieu de voir.

Tout en cheminant, je m'informai du fonctionnement de la colonie; je crois qu'il vous sera agréable de connaître le mécanisme et les diverses dispositions du régime.

Quand un aliéné arrive, avant d'être placé chez un hôte ou chez un nourricier, il est mis en observation à l'infirmerie pendant un certain nombre de jours; son cas étudié et reconnu par les médecins, le comité de placement entre en fonctions pour le caser. Ce comité, composé des médecins de la colonie, du secrétaire-receveur et présidé par le juge de paix du can-

Digitized by Google

ton, est spécialement chargé de faire les placements; il se réunit les mercredis de chaque semaine et statue sur toutes les questions relatives au placement et au déplacement des malades, à leur entrée, à leur sortie et à leur séjour dans l'infirmerie. Notons en passant qu'il est interdit de placer des aliénés de sexe différent chez le même nourricier.

Le choix de l'hôte déterminé, on remet à celui-ci un petit registre, indiquant le nom, l'âge, le sexe, la profession, l'état civil et le domicile de l'aliéné qui lui est confié; le registre est parafé, lors de chacune des visites, par les personnes préposées à l'inspection et par les médecins qui y inscrivent les prescriptions médicales et diététiques, les recommandations relatives aux moyens de contrainte qui devraient être momentanément employés. Il sert aussi de compte courant au nourricier et mentionne les payements qui lui sont faits successivement.

La nourriture des aliénés est la même que celle de la famille où ils sont placés; en tout cas, ils doivent recevoir au moins par semaine trois kilogrammes et demi de pain de froment ou de méteil, et un kilogramme de viande, indépendamment des légumes, du beurre et de la bière.

Leurs chambres sont soumises à des conditions nettement déterminées et strictement requises pour ce qui regarde les soins de l'hygiène et de la propreté; ainsi elles doivent avoir au moins une surface de 6 mètres carrés et une hauteur de 2 mètres 50 centimètres et être munies de fenêtres ayant au moins 1 mètre de hauteur sur 75 centimètres de largeur et garnies de châssis de fer, en cas de besoin; les murs et les plafonds doivent être blanchis à la chaux au moins deux fois par an.

Les chemises et le linge en général sont changés au moins une fois par semaine et, pour les aliénés malpropres, aussi souvent que le besoin l'exige.

Les aliénés ne peuvent être occupés par leurs tenanciers qu'à des travaux capables de les distraire, sans les exposer à une fatigue nuisible.

Par l'exposé de ces quelques dispositions du règlement,

Digitized by Google

on peut voir que l'administration a tout prévu pour le bien-être des malheureux qui lui sont confiés et ces dispositions ne sont pas lettres mortes. La vigilance de l'administration est toujours en éveil et le service de surveillance, organisé parfaitement, fonctionne sans relâche.

Il y a d'abord une commission supérieure d'inspection, composée du gouverneur de la province ou de son délégué, du procureur du roi près le tribunal de 1re instance de Turnhout, du juge de paix du canton, d'un médecin désigné par le gouvernement, du bourgmestre ou d'un échevin de la commune. La commission s'assemble au moins tous les trois mois dans la commune de Gheel et y fait une inspection générale de toutes les branches et de tous les détails du service des aliénés; elle arrête dans chacune de ses réunions la liste des nourriciers autorisés à recevoir des aliénés, les médecins en chef entendus.

Dans le courant du mois de janvier de chaque année, elle adresse au ministre de la justice un rapport sur la situation générale et les divers services de la colonie, en indiquant les améliorations et les réformes qu'elle réclame.

Vient ensuite un comité permanent, composé de cinq membres, présidé par le bourgmestre de la commune ou un échevin.

Ce comité est chargé de veiller au bien-être et aux intérêts des aliénés, de recevoir et de payer les frais d'entretien et le prix des pensions, de surveiller les hôtes et les nourriciers et de tenir la main à l'exécution des arrêtés et règlements.

Il s'assemble au moins une fois par mois au local de l'infirmerie.

En troisième lieu, la colonie est soumise à l'inspection et aux soins du service médical.

Celui-ci est composé de médecins, d'infirmiers et de gardes de section.

Toute la colonie est partagée en deux divisions distinctes et entièrement indépendantes, à la tête de chacune desquelles est placé un médecin en chef.

Un médecin adjoint est attaché à chaque division et un

Digitized by Google

médecin-inspecteur préside à l'ensemble du service médical.

Ce service comprend : 1° le traitement des aliénés curables et les soins à donner aux incurables et le traitement des maladies incidentes ; 2° la tenue du registre délivré aux tenanciers ; 3° la correspondance avec les autorités et avec les familles en ce qui concerne l'état physique et moral des aliénés ; 4° la direction et la surveillance des gardes de section pour ce qui est du ressort du service médical ; 5° la surveillance des conditions hygiéniques et matérielles des aliénés placés chez les nourriciers ; 6° la surveillance des nourriciers, de leur conduite à l'égard des malades, de leur aptitude, de leur zèle et de leur dévouement.

Pour assurer la bonne exécution de ces mesures, voici les prescriptions réglementaires :

Le médecin principal ou son adjoint visite, au moins une fois par semaine, et plus souvent si l'état de l'aliéné l'exige, les curables et une fois par mois au moins les incurables. Ils sont accompagnés dans leurs visites par les gardes de leur division, qui sont chargés de veiller à l'exécution des prescriptions médicales et hygiéniques.

Ils sont en outre tenus de se rendre immédiatement auprès de tout malade, à la première réquisition de toute personne intéressée.

Je puis assurer, à en juger par le spécimen de la tournée que j'ai faite, que la tâche des médecins de la colonie n'est pas une sinécure. Chaque médecin a la surveillance de 300 à 400 aliénés ; c'est donc, sans compter les visites hebdomadaires aux curables et les courses inattendues déterminées par une maladie incidente, autant de visites obligatoires que comporte son service mensuel ; généralement, chaque jour, pour lui permettre d'avoir achevé à la fin de chaque mois l'inspection de sa circonscription, lui demande une tournée de quatre à cinq heures au moins, qui doit être assez dure en hiver, sous la pluie ou la neige, par les prairies inondées et les chemins ravinés et bourbeux.

Tous les mois et plus souvent, si les circonstances l'exigent, les médecins se réunissent en commission, à l'effet de con-

Digitized by Google

férer sur tout ce qui intéresse les aliénés ainsi que sur les améliorations qui peuvent être introduites dans les différentes branches du service.

La pratique de la clientèle civile est formellement interdite à tous les médecins attachés à la colonie.

Disons un mot du service des gardes de section. Leurs principales attributions consistent à parcourir continuellement la section à laquelle ils sont spécialement attachés et à surveiller les aliénés qui leur sont désignés; à signaler les cas de maladies incidentes qui n'auraient pas été annoncés par les nourriciers; à veiller à la rentrée des aliénés aux heures fixées; à prévenir et réprimer tout désordre causé par les aliénés ou dont ils seraient l'objet, à empêcher tout mauvais traitement à leur égard, à les secourir en cas de besoin, à veiller, en général, à la stricte exécution des règlements et des instructions qui peuvent leur être données.

Comme le montre ce détail des devoirs respectifs nettement spécifiés pour tous les degrés du service, la surveillance est incessamment et activement faite et les abus peuvent malaisément échapper à tant d'yeux vigilants ouverts. La répression est prompte. Tout nourricier qui enfreint les dispositions du règlement, qui néglige, refuse ou est hors d'état de se conformer aux conditions essentielles qui lui sont imposées, est déclaré inhabile à recevoir des aliénés, et l'autorisation lui est retirée. Toute violence ou tout mauvais traitement exercé envers un aliéné est puni du retrait immédiat de l'autorisation de recevoir des pensionnaires; d'autre part, pour stimuler le zèle des nourriciers et des gardes de section, des primes et des récompenses sont accordées à ceux qui se distinguent par leur humanité et les bons soins qu'ils donnent à leurs pensionnaires.

Reste enfin le service de l'infirmerie.

L'infirmerie est divisée en deux sections, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes; la section des femmes est soignée par des religieuses, celle des hommes par des infirmiers.

L'infirmerie est un vaste et beau bâtiment moderne, en

Digitized by Google

briques rouges, situé tout à l'extrémité de Gheel, à l'entrée de la chaussée d'Hérenthals, dont les beaux arbres en font comme une avenue de parc. L'habitation du médecin inspecteur, précédée d'un jardin coquettement soigné, est à côté de l'infirmerie.

Grâce à l'autorisation accordée par M. l'inspecteur Peeters, je pus visiter la section des femmes; pour un motif que j'ignore, nous ne pûmes obtenir l'accès de celle des hommes; d'ailleurs, la disposition intérieure est identiquement la même.

Quiconque pénétrerait dans l'infirmerie avec l'intention préconçue de voir des manifestations bizarres de la folie, se verrait bientôt déçu dans son attente; l'infirmerie n'est pas un asile de déments enfermés dans des cellules et s'abandonnant à des extravagances diverses. L'infirmerie a une double destination : c'est d'abord, si je puis dire, un lazaret où tout nouvel hôte est mis en quarantaine ou plutôt en observation, pendant cinq ou six jours, pour que le médecin puisse reconnaître le diagnostic de sa folie; ensuite, c'est un hôpital; on y transfère les aliénés malades qui ont besoin d'un traitement spécial, ceux qui ont manifesté une agitation trop forte, des velléités de violence, comme celle de menacer de battre leurs nourriciers; la crise passée, ils sont rendus à leur pension; il y a des aliénés qui, sentant approcher le moment de la crise passagère, se présentent d'eux-mêmes à l'infirmerie pour s'y soumettre aux soins médicaux.

Il règne partout un ordre et une propreté admirables : les dortoirs comprennent cinq ou six lits; une sœur couche dans chaque dortoir; l'air et la lumière pénètrent à flots par de hautes fenêtres; le plancher verni reluit; les rideaux des lits et des fenêtres, le linge des couchettes, tout est d'une blancheur et d'une fraîcheur à ne pas imaginer. L'infirmerie n'avait en ce moment qu'une demi-douzaine de malades, entre autres un petit garçon idiot qui s'était brûlé les bras et les mains et dont le pâle visage, au doux regard, se détachait de l'oreiller blanc.

Le prix de la journée d'entretien comprend plusieurs classes

Digitized by Google

à raison des soins que réclament les diverses catégories de malades : ce prix m'a paru bien modéré ; ainsi pour les gâteux, le prix de la pension ne dépasse pas 85 centimes par jour et dans ce prix sont compris tous les frais de nourriture, d'habillement, de logement, de surveillance et de traitement. A Lierneux, il est plus rémunérateur : c'est 1 fr. 25 c.

Cependant, les parents et les communes qui entendent payer une pension supérieure peuvent choisir les hôtes auxquels ils confient les malades, ou charger de ce soin le comité de placement. Dans tous les cas, les arrangements pris avec les hôtes sont portés à la connaissance du comité, afin que celui-ci puisse s'assurer de l'exécution rigoureuse des conditions du contrat, relativement au bien-être des pensionnaires.

Il y a des familles riches qui payent une très forte pension ; ainsi le jeune Irlandais dont j'ai parlé plus haut donnait 1,800 francs et les trois locataires de Mme L... lui rapportent une somme de 10,000 francs.

J'ai déjà dit que la fréquentation des cabarets est permise aux aliénés tranquilles qui se comportent avec décence. e dois dire qu'on use d'une tolérance assez large à l'égard des pensionnaires paisibles et sûrs ; ainsi mon commensal irlandais avait la clé de l'hôtel et rentrait librement à l'heure qu'il lui plaisait. Dans le café où j'allais passer ma soirée, en compagnie de quelques notabilités dont faisait partie un médecin en chef de la colonie, se présente vers neuf heures un aliéné qui demande une chope ; le médecin lui adresse la parole, et un entretien suivi s'engage entre lui et les habitués ; un consommateur demande la boîte du denier des écoles pour y déposer un excédent de quelques centimes ; notre homme appelle la baesine à son tour et lui aussi dépose son obole dans la boîte en disant : « Ik ben ook liberaal. » Toutefois, il est strictement défendu de servir aux aliénés des liqueurs spiritueuses.

Je clôturerai ici la liste des mesures que détermine le règlement organique ; j'ai donné les principales ; elles démontrent amplement combien l'organisation de la colonie est sérieuse

Digitized by Google

et que l'administration veille scrupuleusement à tout ce qui peut contribuer au bien-être des pensionnaires et réprimer tout ce qui pourrait leur porter préjudice.

Les cas de guérison sont assez fréquents; certes, pour ceux dont l'organisme cérébral est atrophié, la science est impuissante; mais les malades frappés d'une débilité partielle due à des excès de diverse nature, à des chagrins, certains monomanes doivent au régime salutaire de la colonie une amélioration de santé intellectuelle souvent rapide et je comprends que l'esprit et le cœur troublés trouvent l'apaisement au milieu de foyers amis, dans l'atmosphère reposante de cette petite ville calme de Campine, semblable à un béguinage, au sein duquel s'endorment les violentes passions, et dans cette grande paix de la campagne, où l'existence s'écoule dans une sérénité monotone, loin de toutes les causes de surexcitation dangereuse pour l'équilibre de l'état mental.

***

Telle est la somme des principales observations que j'ai faites pendant mon court séjour dans l'intéressante bourgade campinoise. Ces quelques notes auront le mérite de rafraîchir les souvenirs de ceux qui l'ont déjà visitée ou pourront servir de guide à l'un ou l'autre que la curiosité y portera un jour. Il y a moyen, comme on le voit, de ne pas y perdre son temps, à condition de savoir ouvrir les yeux et les oreilles et surtout de tomber entre les mains d'un guide expert et sympathique comme celui qui m'a piloté et renseigné avec une complaisance dont je lui renouvelle ici l'expression de ma reconnaissance. C'est une bonne fortune que je souhaite à mes lecteurs, à l'occasion.

F. Yserentant.

Anvers, août 1887.

Digitized by Google

LA COUR SAINTE-CLAIRE

A ma mère.

« Allons ! encore un coup de collier et ça y est. Pouh ! quelle chaleur ! »

Et Mme Delsemme s'épongeait le front mentalement, par commisération naturelle pour l'humaine souffrance.

Oui ; ça y était. Les deux hommes, ayant poussé le petit fourgon dans la cour, en avaient calé les roues, et maintenant, les deux poings sur les hanches, ils se reposaient.

Comme ils tournaient leurs regards à droite et à gauche, une jeune fille pencha la tête à une fenêtre au-dessus d'eux, demandant : « C'est le piano ?

— C'est le piano, mamzelle, » répondirent-ils.

Un piano ? Pour le coup, Mme Delsemme se sentit plus que jamais en veine de compassion. Elle se rapprocha des deux hommes :

« Ça doit être bien malaisé, dit-elle, de pousser cette charrette-là, avec un piano dedans ?

— Oui, malaisé, lui répondit-on.

— Et quand on vient de loin, continua-t-elle.

— De loin, oui. »

Les deux hommes se glissaient sur l'épaule de larges courroies de cuir, puis, tandis que l'un d'eux faisait basculer le fourgon, l'autre enlevait les traverses qui en barraient les portes. La jeune fille qui leur avait parlé descendit dans la cour, accompagnée d'une maigre et noire petite femme en lunettes, portant une bouteille et un verre à goutte.

Digitized by Google

« On ne saurait le faire monter par l'escalier, » dit Mme Delsemme à la cantonnade.

« Y sommes-nous? » cria l'un des hommes.

Il était dans le fourgon, l'autre au dehors, ayant assujetti, chacun de son côté, leur courroie aux flancs du piano. Leurs jambes se raidirent et le piano, soulevé par eux, vint se poser sur le sol très simplement.

« Ils ont bien mérité une goutte, allez! » dit Mme Delsemme.

La petite femme noire leva les yeux derrière ses lunettes.

Il y avait une dizaine de gens aux fenêtres et sur le seuil des maisons; les enfants qui jouaient tout à l'heure au milieu du terre-plein, sous les tilleuls fleuris, s'étaient assemblés autour du piano et se tiraient la langue dans le miroir de ses flancs de palissandre. Mais les hommes, après avoir mesuré d'un coup d'œil la hauteur de l'étage, commençaient à dérouler de grosses cordes, et la petite femme noire garda sa bouteille bouchée.

Mme Delsemme la condamna irrémissiblement dans son esprit.

M. Delsemme était jardinier. Un homme de quarante-cinq ans, qui tenait du fermier par son visage sans l'ombre d'un poil, ses maxillaires carrés, ses yeux d'un bleu gris et sa belle corpulence, et du magister de village par son chapeau de feutre, sa cravate blanche à fleurs mauves, sa redingote noire et son pantalon de coutil. C'était en ce costume qu'il quittait la cour le matin, c'était en ce costume qu'il y rentrait le soir, toujours propre, toujours lent, toujours pinçant les lèvres d'un air réfléchi. Sa femme était une matrone plus âgée de sept ou huit ans, de taille moyenne, de large carrure, aux yeux noirs pétillants, dont le menton reposait douillettement sur un pli de graisse à peine distinct de sa poitrine. La conjonction des deux époux s'était faite, l'un étant jardinier dans une maison riche où l'autre était cuisinière, et, comme leurs maîtres ne voulaient point de gens mariés à leur service, ils avaient été congédiés dès la noce et s'en étaient venus habiter, cour Sainte-Claire, le rez-de-

Digitized by Google

chaussée d'une des sept ou huit maisons dont elle est formée. Sur l'appui des deux fenêtres, le mari avait des boutures de géraniums, deux pots de quarantain rose à bonne odeur, des balsamines et un rameau de laurier-rose qui racinait dans une bouteille à champagne pleine d'eau. L'été, après souper, vers huit heures, quand l'ombre noyait les contreforts de la vieille église Sainte-Claire, Delsemme, en manches de chemise, prenait une chaise et sa pipe, puis traînant l'une et fumant l'autre, il venait s'asseoir contre le mur, tournant le dos à ses fleurs. Sa femme arrivait ensuite, un tricot à la main, et Delsemme, qu'il le voulût ou non, apprenait tout ce qui s'était passé dans la cour pendant son absence de la journée : — que le menuisier avait battu sa femme ; — que l'agent était venu dire qu'on devrait tous avoir des bacs aux cendres ; — que le chat de Françoise avait été volé par Léonard qui les mangeait pour sûr, qu'elle l'aurait même dit à l'agent qui était venu pour les bacs aux cendres, vu que ça devenait une vraie désolation, mais qu'elle ne voulait pas se mêler des affaires des autres ; — que, encore...

Presque toujours, au bout de dix minutes, — il n'en fallait pas autant pour que Mme Delsemme eût fini de tout dire, mais alors elle reprenait au commencement, — l'arrivée d'une voisine interrompait le chapelet. — Mme Lallemand.

« Asseyez-vous donc, madame Lallemand. Vous venez profiter de la fraîcheur, madame Lallemand ? »

De la fine politique, ces manières-là. Mme Lallemand, femme d'un ébéniste qui travaillait dans l'acajou, très bien vêtue en tout temps et mettant un chapeau pour sortir, ayant un fils à l'université, et qui, avant son mariage, était demoiselle de magasin pour les épiceries, — Mme Lallemand, voyez-vous, était avec elle ce qu'il y avait de mieux dans la cour et elle pensait qu'entre personnes comme il faut on doit tenir ensemble, — sans dédaigner les autres, bien entendu.

« Il a fait chaud aujourd'hui, madame Lallemand, et je ne sais pas si vous avez vu comme moi ces pauvres hommes quand ils ont monté ce piano à l'étage, c'était une pitié ! »

Digitized by Google

Delsemme tira de sa bouche le tuyau de sa pipe.

« Je sais ce que vous allez dire, s'écria sa femme. Eh bien, non ! On ne les a pas bien payés ! Cette dame ne leur a donné qu'une seule goutte ! »

Ce n'était pas ce qu'allait dire Delsemme, — du moins il croyait bien que ce n'était pas cela. Après tout, c'était peut-être ça, il ne savait plus à cette heure. Il remit le tuyau de sa pipe dans sa bouche.

« Et qu'est-ce que c'est, avec ça, ces femmes-là ? poursuivit Mme Delsemme. Je ne sais pas, moi. Elles se cachent. Elles ont loué le premier. Qu'est-ce qu'elles feront de quatre chambres pour elles deux ? Ce sont des mystères tout ça, avec le piano encore que nous avons tous vu, n'est-ce pas, madame Lallemand ? »

Une seconde fois, Delsemme fit mine de prendre la parole, mais sa femme s'écria : « Oui, oui, le piano ? C'est pour faire de la musique, vous pensez ? »

Une gamme ailée et vibrante sortit par la fenêtre ouverte des nouveaux locataires, — puis une seconde, plus lente — puis plus rien.

Mme Delsemme écouta quelque temps.

« Vous voyez bien ! si vous croyez qu'elles vont nous régaler d'un air ! Tiens ! voilà votre fils, madame Lallemand. »

Sous la grande porte qui donnait accès dans la cour, un jeune homme s'était arrêté.

« Ah bah ! qu'est-ce que c'est que ça ? » pensa-t-il comme la première gamme se faisait entendre.

La seconde gamme perla dans la cour et le jeune homme, achevant d'entrer, tint l'œil fixé sur la fenêtre. Oh ! ces hommes de vingt ans ! Qu'une gamme résonne sur leur passage, ils voient aussitôt une main blanche qui pousse les notes d'ivoire, un bras blanc, une épaule ronde, des joues fraîches, et le rêve d'amour qu'ils promènent toujours avec eux prend une réalité.

Il ne vint personne à la fenêtre ; mais, pour l'étudiant, cette gamme était née sous les doigts d'une jolie fille et il aimait déjà la jolie fille.

Digitized by Google

On aurait eu beau dire, Adrien prétendait étouffer dans la cour Sainte-Claire. Si pittoresque et si vieille qu'elle fût, si intéressante aussi par les souvenirs qu'y réveillaient les ogives de l'église, les petites maisons assemblées côte à côte comme des nonnes au chapitre, le portail par où s'étaient envolés des nuages d'encens mystique, il s'y ennuyait. D'abord, un étudiant en médecine n'admet pas le mysticisme, — cette maladie de femmes renfermées. Et puis, soit! La vieille église se couvrait au printemps de giroflées d'or; dans les interstices des pierres brunies, au sommet des ogives en granit pâli par les années, sur le toit d'ardoises qui s'écaillait et laissait voir des planches noires, la poussière de Liége, les pluies, les vents semaient, arrosaient ou nourrissaient des mousses et des pariétaires, jolies comme ces enluminures qui égaient encore de leur fraîcheur le parchemin jauni des vieux missels; mais les poètes auront beau dire, les giroflées, les mousses et les pariétaires sont inutiles à l'existence et la médecine a découvert que les poètes sont des malades. Il n'y a d'utile et de certain ici-bas que les gammes de piano entendues à la tombée du soir, lorsqu'un petit vent frais vous sèche la racine des cheveux mouillée par l'étude.

Quel honneur pour M^me^ Delsemme! Depuis quatre jours, M. Adrien venait chaque soir fumer des cigarettes auprès d'elle et de son mari; il lui avait même promis une recette pour guérir les durillons.

« Faites macérer...

— S'il vous plaît, monsieur Adrien? »

Là-bas, au fond de la cour, on eût dit les vifs gazouillements d'une fauvette; c'était frais, limpide et très doux. Cela bruissait gracieusement et gracieusement se prolongeait dans le silence tiède d'une fin de jour d'été.

La gamme!

« Je vous l'écrirai, » répondit Adrien brusquement.

Il jeta sa cigarette, se leva, se rassit. Cependant le piano continuait ses accords et, tout à coup, une voix se mit à chanter.

Digitized by Google

Mme Delsemme s'était informée, avait regardé, interrogé, suivi; elle savait maintenant quelles étaient les nouvelles venues. La petite femme noire était la mère; l'autre, la fille. Le père avait été greffier au tribunal; il était mort de boire, et les deux femmes vivaient d'une mince pension et des leçons que donnait la jeune fille, en attendant qu'elle eût fini d'apprendre le chant au Conservatoire pour monter ensuite sur le théâtre. La vérité avant tout : cette fille n'était pas mal.

« Vous ne l'avez pas vue, monsieur Adrien? c'est juste; elle part tous les matins un peu après vous. Mais vous ne la connaissez pas? Vous ne l'avez jamais rencontrée en ville?

— Non, pas encore, » répondit Adrien.

Eh! si, il l'avait vue, saluée même, à titre de voisin ; mais il se souciait de confier ses affaires à Mme Delsemme. Si, si, il l'avait vue, revue et suivie pour la mieux voir et revoir. Elle n'était pas mal? Dites donc, madame Delsemme, qu'elle était la plus jolie et la plus élégante, la plus gracieuse et la plus svelte, la plus ravissante et la plus exquise des demoiselles Deux tresses de cheveux noirs qui lui pendaient sur le dos, longues, épaisses, et que le rythme de sa marche faisait aller de ci de là, gentiment, un teint d'une blancheur de marbre, des yeux de velours, des lèvres comme des cerises et qui annonçaient un tempérament... Et sa façon de se mettre donc? Adrien n'y pensait pas sans achever de perdre la raison. Ce qui l'énamourait, c'était surtout un petit chapeau rouge qu'elle avait et auquel son visage si blanc empruntait un éclat incomparable.

« Il faut que je lui parle, » s'était-il dit à la seconde rencontre, et c'était aux moyens de l'aborder qu'il songeait, pendant que la voix hardiment déployée de la jeune fille rendait toute la cour attentive. Peu importaient les paroles, peu importait la musique. Adrien n'entendait et n'écoutait qu'une chose : les chaudes vibrations communiquées à l'air de cette cour où il étouffait moins déjà, par cette bouche aux lèvres rouges. Quelle échappée splendide sur des horizons sans limites! Le ciel s'ouvrait immense entre les tilleuls et les toits, et une seule image la remplissait. Pourtant, c'était à faire

Digitized by Google

descendre cette image sur la terre jusqu'à lui, qu'il pensait obstinément et de plus en plus enveloppé par ces chants qui palpitaient d'amour contenu.

« Demain, je lui parlerai, » conclut-il, et cette résolution le calma.

Autour de lui, sa mère, Mme Delsemme, le jardinier, le maréchal-ferrant délibéraient. Il y avait lieu de croire qu'une si bonne chanteuse prendrait part au concours du Conservatoire ; c'était l'avis du maréchal-ferrant, grand amateur de théâtre ; mais quant à savoir si elle aurait le premier prix, il ne voulait pas l'affirmer.

« Il y a tant de micmacs dans ces choses-là, disait-il avec un haussement d'épaules ; mais enfin, continua-t-il en souriant, elle a cela pour elle qu'elle est jolie... »

Un frisson secoua l'étudiant.

« Demain, je lui parlerai, » se répéta-t-il, et plutôt que d'écouter davantage des conversations qui lui mettaient la fièvre au sang, il rentra chez lui.

Le lendemain matin, il était levé dès cinq heures. Il se mit à la fenêtre et guetta. C'était trop tôt, il en était convaincu, mais aussi bien l'avait-il quand même guettée en rêve toute la nuit. Il vit rentrer Léonard, son échelle d'allumeur sur l'épaule, en main son sac de ramoneur, où pesait quelque chose de rond et d'anguleux à la fois, qui ne semblait pas être de la suie.

L'homme roux lui sourit et Adrien répondit à ce sourire.

Plus tard, ce fut le jardinier qui, en sortant de sa maison, lui envoya un salut très cérémonieux ; puis, des femmes allèrent tirer de l'eau à la pompe ; puis, des ouvriers maçons, logés un peu partout, se hélèrent et quittèrent ensemble la cour, en se dandinant à la paysanne sur leurs longues jambes ; puis, le maréchal-ferrant, auquel un maraîcher amenait un gros roncin, ceignit prestement son tablier de cuir et houspilla son garçon pour qu'il fît marcher le soufflet plus vite ; enfin, Mme Delsemme, en jaquette blanche et les cheveux défaits, se livra de son seuil à l'inspection de la cour, regardant apparemment si les tilleuls ne s'étaient point plantés la cime en bas et les racines en l'air.

Digitized by Google

A l'exception du départ d'anciens locataires et leur remplacement par de nouveaux, rien ne changeait dans la cour Sainte-Claire depuis nombre d'années, et Mme Delsemme en aurait pu rendre témoignage. Mais peut-être est-ce parce que toutes choses se sont comportées longtemps de même façon qu'il faut craindre de les voir brusquement se transformer. Jusqu'à présent, par exemple, personne dans la cour n'avait été poursuivi en correctionnelle ; qui pouvait dire pourtant que Léonard ne devrait jamais rendre compte de tous les chats qu'il avait fricassés? Jusqu'à présent aussi, la cour avait toujours été habitée par d'honnêtes femmes; on n'y avait jamais vu des demoiselles qui concouraient pour des prix au Conservatoire, desquelles le maréchal-ferrant disait de si vilaines choses ; cependant, que valait celle qui habitait la maison du coin?

C'était elle !

Adrien empoigna ses cahiers et descendit.

Mme Delsemme le vit sortir de la cour d'un air si singulièrement affairé qu'elle en demeura sur son seuil, stupéfaite, plus de temps, hélas! qu'il n'en fallut à l'étudiant et à la jeune fille pour se soustraire à sa vue ; lorsqu'elle arriva sous le porche d'où elle comptait les épier, ils avaient tourné dans le bas de la rue Sainte-Claire.

« Ah mais!... ah mais!... Il y avait quelque temps déjà qu'elle devinait dans Adrien des idées de changement. Cela ne vaut rien de mêler un fils d'artisan à des jeunes gens riches ; si eux ont de l'argent, lui a plus d'occasions ; les filles se laissent plus facilement attraper parce qu'elles croient plus facilement qu'il les épousera. Adrien en avait toujours tenu pour la fille de la repasseuse et il fallait espérer que ce ne serait pas une demoiselle du Conservatoire qui lui tournerait la tête. Elle ne le permettrait pas ! Une brave et honnête fille, toute jeunette, à laquelle il en avait conté aussi long qu'il avait voulu, sans que, dans son innocence, elle y eût vu le moindre mal, non, non, elle ne permettrait pas qu'on la plantât là pour une chanteuse! Pauvre petite Julienne ! Elle ne se mettait ni du blanc, ni du rouge sur le visage, comme

Digitized by Google

l'autre, — oh ! une entière honnête fille et qu'elle avait quasi mise au monde, pour vous dire. La nuit où la repasseuse avait été prise des douleurs, toute seule, son mari retenu à la fabrique par un emballage à finir tout de suite, il tonnait et il grêlait à plaisir, et l'accoucheuse n'avait pas voulu se risquer dans la rue par un temps pareil. Alors, elle ne lui avait pas ménagé ses expressions : « C'est pour perdre vos pratiques ce que vous faites-là, madame ! Et puisque je n'ai pas eu peur de venir, moi qui ne suis rien à cette pauvre femme et qui ne suis pas payée pour ma peine, vous ne devez pas avoir peur non plus, entendez-vous? » Le vent lui bousculait son parapluie, mais elle n'aurait pas quitté la porte sans avoir dit tout ce qu'elle avait sur le cœur. « Ce qui arrivera, si vous ne venez pas, retombera sur votre conscience. Si cette pauvre femme reste dans son mal, si le petit chrétien ou la petite chrétienne est étouffée, allez, madame, vous n'emporterez pas ça en paradis ! « Là-dessus, elle était revenue dare dare auprès de la repasseuse et, doux Jésus ! à temps pour recevoir l'enfant dans son tablier.

Mme Delsemme s'était prise d'affection pour elle. Pensez un peu, une petite, toute petite, toute petite qui fait *gnan gnan* en tournant ses yeux tout pâlots vers sa maman ! C'est si frêle, un rien, et ça se fait du mal et ça crie et ça vous a l'air de vouloir mourir. Ah ! les enfants ! Mme Delsemme n'en avait jamais eu.

La mère souriait. « Si elle pouvait seulement, plus tard, prendre un autre métier que celui-ci, » disait-elle, la poitrine pliée au-dessus de quelque fine broderie qu'elle tuyautait.

« Ne vous tracassez pas, disait Mme Delsemme ; mon homme a une sœur établie couturière en Souverain-Pont ; laissez grandir Julienne et nous l'enverrons là. »

L'apprentissage avait marché couci couci, plutôt mal que bien. La sœur de M. Delsemme avait cinq enfants, tous plus pleurnichards les uns que les autres, d'où il résultait qu'elle n'avait aucune sorte de patience. Rabrouée dès le premier jour par sa maîtresse, raillée ensuite en sous-ordre par ses compagnes, de petites pestes aussi malignes que leurs ciseaux,

Digitized by Google

Julienne, après avoir pleuré de sa gaucherie toute la nuit, résolut d'être plus attentive le lendemain. C'était simple, on ne lui demandait que de faire des points égaux et de serrer les coutures. Elle fit les points à peu près égaux, mais, quant à serrer les coutures, chaque fois qu'elle essaya, crac ! son fil se cassa. Elle tirait trop fort aussi ! « Plus légèrement, Jacqueline ! » lui criait l'une ou l'autre. Mais voilà ! c'était précisément la légèreté qui lui manquait, elle le sentait bien, elle en poussait de gros soupirs, elle en pâlissait, en rougissait et, si bien qu'elle voulût s'appliquer ensuite, lorsqu'elle songeait à tirer légèrement son fil, elle oubliait de faire ses points égaux, et réciproquement. Sa maîtresse heureusement, lui tenant compte de son bon vouloir, finit par ne plus se fâcher contre elle aussi bruyamment et Julienne, les nerfs rendus au calme, apprit à conduire et son aiguille et son fil sans anicroche.

Son visage enfantin retint bientôt, de cette attention à laquelle il était contraint, une pointe de sérieux et de fierté ; son œil bleu, indifférent et paisible, prit plus d'éclat ; ses mouvements lourds, une tendance invincible à tourner, quand on lui parlait, un coin de son tablier ou de sa robe dans ses doigts, disparurent, autant à cause des moqueries de ses compagnes que par l'effet des sentiments confus que la vue de son voisin Adrien commençait à faire naître en elle. Était-il beau ou laid ? Elle ne le savait pas et ce n'était pas ce qu'elle se demandait. La seule question qu'elle se fît en le voyant passer dans la cour d'un air inattentif, c'était : « Comment faudrait-il être pour qu'il prît du plaisir à me regarder ? » Elle apprit devant le miroir à disposer ses cheveux blonds d'une certaine manière ; elle mit un nœud de ruban à son corsage, un autre à chacune des manches de sa robe, naïvement, trouvant ses arrangements très beaux et, revenant de l'ouvrage, elle se postait à la fenêtre et regardait dans la cour longuement. Adrien rentrait, sortait et, rien que de l'avoir vu, elle se sentait le cœur en fête.

Le dimanche toute la journée, elle restait aux aguets, avec un livre loué à une bibliothèque ou, quelquefois, lorsqu'il fal-

Digitized by Google

lait bien, elle sortait avec ses parents, heureuse s'ils allaient en ville, malheureuse s'ils se dirigeaient vers Sainte-Walburge, où jamais certainement elle ne rencontrerait Adrien.

Le jeune homme aurait pu être aimé longtemps ainsi, à son insu, et Julienne, de son côté, aurait pu très bien finir par ne plus faire attention à lui, si, par un beau jour de printemps, Julienne, plus fraîche que jamais dans une robe nouvelle et de couleur claire, ses cheveux noués en natte épaisse par un ruban bleu, ne fût allée tirer un verre d'eau à la pompe. Adrien traversa la cour. Le soleil enveloppait la jeune fille des pieds à la tête et faisait scintiller dans sa main le verre plein d'eau et recouvert de gouttes perlées. Adrien la vit d'un regard. Elle, prête à boire, rougissant d'être surprise à pareil soin, renversa son verre, et Adrien de s'arrêter court, comprenant tout de suite la part qu'il avait dans cette petite scène.

Il ne se troublait guère et réfléchissait vite.

« Quel dommage! dit-il en la regardant. Je l'aurais bu volontiers. »

Elle eut l'idée d'en tirer un second, sans oser le faire. Elle ne sut que lui offrir silencieusement le verre, qu'il prit, remplit et vida.

« Maintenant, reprit-il, voulez-vous que je le remplisse pour vous? »

Il souriait, ses yeux d'un noir vif fixés sur elle, le verre déjà sous le tuyau de la pompe et une main sur la brimbale.

« Écoutez, continua-t-il à voix basse, vous m'en laisserez un peu, pour que je boive où vous aurez bu. »

Sa soif était passée sans doute, car elle trempa seulement le bout des lèvres dans le verre qu'il lui tendit et qu'elle n'eut pas le courage de lui rendre.

Ce fut plus terrible le lendemain soir, lorsqu'à la sortie de l'atelier, elle vit qu'il était là, dans la rue, à l'attendre. Elle eut un vague frisson de crainte et, bientôt, un élan de joie. Elle avait eu si peur que sa gaucherie d'hier ne l'eût détourné d'elle! Mais non, il était là, il lui parlait d'une voix attirante, dont la douceur pénétrait mollement son inquiétude et la dissipait.

Digitized by Google

« Cela ne vous fait rien que je vous accompagne jusque chez vous? » disait-il. Il reprenait tout de suite, faisant le naïf : « Je suis si content que vous vouliez bien ! » Puis, tout aussitôt, il ajouta : « C'est curieux ! je ne savais pas qu'il y avait cour Sainte-Claire une aussi jolie fille que vous. Il y a longtemps que vous y demeurez? »

Elle lui répondit, heureuse de ne plus rester gauche auprès de lui et d'avoir à lui dire quelque chose : « J'habite là depuis toujours.

— Depuis toujours? fit-il, c'est étonnant, et je ne vous ai jamais vue. Mais voilà ! Il suffit d'une fois. On se voit et on ne s'oublie plus.

— Vous pensez? dit-elle en le fixant d'un regard où elle se donnait déjà.

— Si je le pense, charmante... comment vous nommez-vous?

— Julienne, C'est comme cela que s'appelle mon père ; c'est-à-dire, lui s'appelle Julien.

— Eh bien ! chère Julienne, je vous aime ! »

Il n'avait pas besoin de le lui dire, elle en était sûre. Sa voix adoucie pour lui parler, ses regards qu'elle sentait descendre en elle, son bras qui chaudement pressait le sien, sa main lui serrant tendrement le bout des doigts, non, non, il n'avait pas besoin de lui dire qu'il l'aimait. Elle marchait confiante à son côté comme une fiancée au bras de son fiancé.

Ils se quittèrent avant de passer la porte de la cour.

« A demain, dit Adrien.

— A demain, » répondit-elle, et, ce soir, pour la première fois, elle regarda, sans avoir envie de pleurer, les blanches étoiles et les tilleuls agitant leurs feuilles nouvelles dans la tiédeur de l'air.

Ils finirent par sortir au vu et au su de chacun, sans plus se cacher, et l'on se disait qu'Adrien attendait d'être reçu docteur pour épouser Julienne. Autour de la pompe, le samedi, on faisait, entre commères, à l'égard de l'un et de l'autre, des projets, des suppositions, et, si on les voyait rentrer, des sourires bienveillants les accueillaient; on

Digitized by Google

remarquait si Julienne avait mis du neuf, si elle portait un médaillon, une bague, un bracelet — cadeau d'Adrien — ou bien on les laissait passer comme des personnes sur lesquelles on s'est tout dit depuis longtemps.

Mme Delsemme était le principal garant d'Adrien. Si, par une de ces folles imaginations dont on n'est pas responsable, quelqu'un manifestait un doute sur la fidélité du jeune homme, il n'y avait qu'à voir la confiance de Mme Delsemme, son geste assuré lorsqu'elle les appelait, sa manière de les prendre sous son aile maternelle et de les confondre dans un même sourire, pour ne plus garder l'ombre d'une crainte. Leur amour était l'œuvre du printemps, du soleil, de la sainte nature, mais Mme Delsemme n'eût pas demandé mieux que de croire qu'il était la sienne et, en tout cas, elle avait fait son affaire de leur mariage.

L'arrivée dans la cour Sainte-Claire d'une belle demoiselle du Conservatoire lui avait déplu, elle ne savait pourquoi ; avec cela que le peu d'empressement que la mère avait montré pour les anciens locataires ne lui avait pas plu davantage. Sans concevoir immédiatement des craintes au sujet d'Adrien, elle avait cependant fait une comparaison entre la condition de Julienne et celle de la chanteuse, l'une bien moins que l'autre égale à celle d'un médecin, et elle s'était demandé avec inquiétude si Adrien n'en ferait pas la remarque. Il était vif, rieur, c'était un jeune homme enfin. Est-ce que sa longue liaison avec Julienne ne l'avait pas, comme il arrive, refroidi pour elle? Elle hésitait à se répondre et, plus d'une fois, quand elle avait causé de Julienne et d'Adrien autour de la pompe, elle s'était surprise à montrer plus d'assurance qu'elle n'en avait en réalité. Le matin où elle crut voir Adrien courir après la chanteuse, toutes ses idées en l'air, ses craintes, ses inquiétudes, ses pressentiments, se condensèrent brusquement en une presque certitude. A l'approche de midi, elle guetta le retour de la chanteuse et celui d'Adrien : l'un ne précéda l'autre que de quelques minutes; après dîner, cachée de même derrière ses rideaux, elle épia leur départ : la chanteuse à peine sortie,

Digitized by Google

Adrien traversa la cour du même air affairé que le matin, et le soir le retour eut lieu dans les mêmes conditions qu'à midi. Cela devenait trop clair, ce devait être un hasard.

Avant de rien conclure, Mme Delsemme se rendit chez la repasseuse.

La famille finissait de souper et le père, plus particulièrement grognon ce soir-là, mettait le ménage sens dessus dessous pour retrouver un paquet de fil de fer dont il avait besoin. Julienne, en jaquette et en jupon, s'apprêtait à laver des tasses.

« C'est moi, dit Mme Delsemme en entrant; faites comme si je n'étais pas là. »

La repasseuse se remettait au travail; son mari, baissé vers le bas d'une armoire, grommelait entre ses dents.

« Eh bien? fit Mme Delsemme, vous êtes gentil, vous! Je vous dis bonjour, vous entendez?

— C'est bien; je vous ai répondu; bonjour.

— Hai! repris Mme Delsemme qui se rapprocha de la repasseuse; si j'avais un homme comme celui-là, c'est moi qui l'enverrais bougonner à la porte.

— Il ne faut pas croire, répondit la repasseuse avec un sourire.

— Hai! dit son mari, le paquet de fil de fer enfin retrouvé, on y va, à la porte! Quand deux femmes jasent, il vaut mieux écarter ses oreilles.

— Allez! allez! fit Mme Delsemme. Ça va toujours bien, Julienne? reprit-elle.

— Oui, oui, toujours bien, » et, tout en lavant sa vaisselle, elle chantait à mi-voix.

« Il faudra venir chez moi tout à l'heure, lui dit Mme Delsemme.

— C'est dommage, répondit Julienne; ma mère a tant d'ouvrage. Je lui aurais volontiers donné un coup de main.

— Si ce n'est que cela, intervint la repasseuse, vas-y dans une heure; l'ouvrage sera bien assez avancé.

— Dans une heure alors, » reprit Mme Delsemme en les quittant.

Digitized by Google

Sur le seuil, elle retrouva le père raccommodant une cage à grand renfort de jurons.

« Eh bien, ça marche? dit-elle.

— Moins bien qu'une langue de femme, répondit-il.

— Oh! reprit-elle, vous êtes galant; on le voit toujours; vous n'avez pas besoin de vous y reprendre à deux fois. »

Elle se rendait de ce pas chez l'ébéniste.

Là aussi, on desservait la table; mais ce qu'on avait bu et mangé, ce n'était pas, comme chez la repasseuse, une tasse de café, des tartines et un fromage blanc; on avait bu de la bière et mangé des pommes de terre aux oignons, avec un restant de viande, du moins pour Adrien, qui en avait encore les os sur son assiette. Et quelle différence dans les meubles! Jamais jusqu'à ce jour, où elle avait été amenée à faire de telles comparaisons, elle ne l'avait autant remarquée. Chez l'ébéniste, ils avaient des chaises de chêne à fond de paille, une table ronde, deux armoires et des images, des portraits, une horloge accrochés aux murs, tout cela propre et bien entretenu parce que cela en valait la peine. On ne mangeait pas dans la cuisine comme chez la repasseuse. Pauvres gens! ce n'était vraiment pas leur faute s'ils n'avaient qu'une table et des chaises en bois blanc, une armoire pareille et qui ne fermait plus, une horloge dans une caisse en chêne, si vieilles toutes deux que l'une avait l'air d'indiquer l'heure du passé et que, sous l'autre, il avait fallu mettre une brique pour la caler; ce n'était vraiment pas leur faute si le feu continuel de la cuisinière roussissait leurs rideaux, si les vapeurs du linge repassé se mêlaient à l'odeur des fricots et si personne n'avait le temps de frotter une bonne fois au sable blanc le plancher, les meubles, tout. Bon Dieu! On comprend que sur de pareilles vieilleries on respecte la malpropreté, de peur qu'un nettoyage n'emporte la malpropreté et les vieilleries.

« Je viens, mon beau garçon, dit-elle gaîment à Adrien, je viens vous demander de passer dans une heure à la maison. »

Une idée qui lui était venue tout à l'heure, en regardant Julienne faire sa besogne d'un air si calme, si assuré de l'avenir, si joyeux. Plutôt que de lui demander si Adrien était

Digitized by Google

aussi gentil pour elle et de lui donner peut-être des doûtes là-dessus, elle avait pensé qu'elle ferait mieux de prendre connaissance de la situation en les voyant ensemble.

« J'accepte, Mme Delsemme, répondit Adrien.

— Julienne sera là, vous pensez, ajouta Mme Delsemme.

— Ha! ha! Eh bien, cela me fait plaisir... me fait plaisir. »

Un plaisir singulier, à en juger par sa mine soudain rembrunie, le rapprochement de ses sourcils, son regard baissé; quelque chose comme la joie du martyre. Néanmoins, il répéta : « Avec grand plaisir; je ne manquerai pas. »

Mais voilà ce que c'est que d'en dire trop. Mme Delsemme comprit tout de suite qu'il ne viendrait pas. Tenez! il se frappe le front. « Ah! sapristi! J'oubliais. Il me semblait bien tantôt!... Non, Mme Delsemme, ce sera pour une autre fois. Ce soir, j'ai promis à Chose...

— Et Julienne alors? fit Mme Delsemme.

— Bah! elle me voit assez souvent. »

C'en était trop. Mme Delsemme devint rouge comme un dindon, mais sa colère n'eut pas le temps d'éclater. L'ébéniste gravement, ayant déjà passé sa redingote pour sortir et se tenant droit, maigre, avec sa barbiche de bouc, ses cheveux ras, son front têtu, son nez mince, ses petits yeux d'acier : « Écoutez, Mme Delsemme, dit-il; il vaut mieux vous le dire une fois et rester après bons amis comme devant, n'est-ce pas? Mais Julienne ne convient pas à notre garçon. Ce sont des amours d'enfance auxquelles on ne pense plus quand on est grand et, pour vous le dire franchement, s'il veut se marier avec elle, il le fera contre mon consentement. »

Autant de mots, autant de coups de poing. Mme Delsemme en était tellement étourdie qu'elle ne retrouvait plus ni sa parole ni sa colère. Elles s'en étaient allées dans un ahurissement sans bornes qui lui laissait tout juste la force de comprendre ce qu'elle entendait.

« Je ne dis rien contre Julienne, notez! poursuivit l'ébéniste, qui méthodiquement bourrait sa pipe, rien, rien. C'est une honnête fille, une bonne couturière, à ce qu'on dit; on l'emploiera volontiers pour tout ce qu'on ne peut faire soi-

Digitized by Google

même; mais, dans ce monde-ci, il faut penser à l'avenir, il faut voir la partie et la contre-partie et celui qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Adrien que voilà, n'est-ce pas? eh bien, j'ai travaillé pour en faire un homme qui compte dans la société; il a fait des études que j'ai payées, Mme Delsemme, que j'ai payées sans demander rien à personne; alors, mettez-vous à ma place, que voulez-vous que je lui réponde s'il me dit : « Je veux me marier avec la fille d'une repasseuse » ?

— Ce que vous devriez lui répondre? s'écria Mme Delsemme, retrouvant sa voix montée au diapason de son indignation. Ah bien! vous êtes encore jeune! Qu'il vous dise donc tout! Allons! fit-elle en se tournant vers Adrien, ne demeurez pas là, comme un grand dadais, à vous taire, à sucer votre pouce et vouloir vous sauver. Vous n'aimez plus notre Julienne, n'est-ce pas?

Adrien haussa les épaules : « Est-ce qu'on sait? fit-il.

— Est-ce qu'on sait? répéta Mme Delsemme, ironiquement. Je crois bien! Ce doit être difficile à savoir lorsque vous l'avez eue, mais que vous n'osez cependant pas encore la planter là. Je vous le dis. C'est triste, lorsqu'on voit des choses pareilles et qu'un homme n'a pas le courage de faire son devoir.

— Amours d'enfance! répéta l'ébéniste; c'est la même affaire pour tous les jeunes gens.

— Oui, c'est la même affaire, reprit Mme Delsemme; mais dites donc qu'il y en a qui sont honnêtes.

— Vous ne pensez pas au moins que nous sommes des canailles? fit l'ébéniste. D'ailleurs, cela nous regarde.

— Je pense ce que je pense, répondit Mme Delsemme en se levant, et, puisque cela ne me regarde pas, selon votre idée, il y en a encore d'autres qui penseront comme moi avant qu'il soit peu, je vous le dis. Madame Lallemand, au plaisir. »

Elle sortit de chez l'ébéniste et rentra chez elle. Son mari, de retour, l'attendait patiemment. Lorsqu'il la vit rouge, les yeux grossis, se répandant en gestes désordonnés, il ne bougea sur sa chaise, pressentant qu'il allait en entendre

Digitized by Google

plus long qu'il n'en voudrait écouter. Il se trompait. Sa femme lui mit un couvert; posant ensuite sur la table le pain, le beurre, un morceau de foie et du café, elle lui dit : « Mange toujours ; je souperai quand j'aurai faim », et, son tricot à la main, elle s'assit à quelque distance.

Le maréchal-ferrant, d'abord : c'était un homme qui voyait bien les choses, un homme juste. Puis, Léonard. Lui, pourvu qu'on le plaisantât, sans avoir l'air de le menacer, sur sa grande affection pour les chats du voisinage, on l'aurait dans son parti tout de suite. Alors, les protestants qui demeuraient à côté de chez elle, — des gens pieux dans leur religion, — la femme toujours en petit béguin noir, avec ses cheveux cachés dessous comme si elle en avait honte, l'homme avec une grande barbe de bon Dieu, les jeunes garçons tirant leur casquette à tout le monde, gravement, comme de petits hommes. La portière aussi : le bruit courait que sa fille n'était pas ce qu'il y avait de plus comme il faut, mais enfin personne ne l'avait vue, et cela n'empêchait pas la mère d'avoir des sentiments d'honneur pour les autres. Et les maçons? Des paysans qui ne comprendraient peut-être rien à la chose et qui n'habitaient la cour qu'en passant, on verrait tout de même. Le menuisier travaillait souvent avec eux dans les maisons en construction; en le prenant à un moment où il serait dégrisé, on pourrait sans doute parvenir à l'avoir avec soi. En tout cas, on aurait sa femme, qui allait faire les nettoyagesc hez les Sœurs et qui était en train de mériter le paradis à cause de çà et de son mari. Et encore, le relieur, l'autre menuisier, l'ardoisier, le retailleur de limes et leur femme à chacun, qu'elle ne connaissait pas beaucoup, mais sur lesquelles on pouvait compter, attendu qu'elles avaient des filles.

Cette revue faite, Mme Delsemme avisa son mari.

« Vous savez ce qu'on dit? Qu'Adrien plante là Julienne.

— C'est un farceur, répondit Delsemme, le nez dans son assiette. Mais, à un brusque mouvement de sa femme, il leva les yeux.

— Qu'est-ce que vous avez dit? cria-t-elle.

Digitized by Google

— J'ai dit... j'ai dit... »

Elle l'interrompit : « Vous ne savez pas ce que vous avez dit, voilà le vrai! Quand je vous laisse parler, c'est toujours comme ça, vous dites des bêtises.

— Ben, vous m'avez demandé...

— Je ne vous ai rien demandé.

— J'avais pensé...

— Il ne faut rien penser ou il faut penser comme moi que, si le bruit qui court est vrai, Adrien est un vaurien.

— Écoutez pourtant; quand j'étais jeune... »

Elle le regarda : « Ce n'est pas vrai, » dit-elle.

— Mais si, c'est vrai.

— Je vous dis que non. Vous vous vantez. Les hommes sont tous les mêmes. Je vous connais sans doute.

— Je pourrais vous conter des faits...

— Lesquels, voyons? »

Elle le regarda plus fixement et lui, balbutiant, pris d'une réserve soudaine, dut avouer qu'il les avait oubliés.

« C'est bon! reprit-elle. Je vous dis maintenant que le fils de l'ébéniste a la malhonnêteté d'abandonner la petite Julienne et que c'est un franc vaurien. Vous direz comme moi à Léonard, au maréchal-ferrant, aux protestants, à tous les gens de la cour qui vous en parleront et vous ne regarderez plus M. Lallemand. Il ne vaut pas mieux que son fils.

— Il est toujours poli avec moi, l'ébéniste!

— Avez-vous de l'honneur? Oui, n'est-ce pas? Eh bien alors, faites-lui voir que vous en avez si vous voulez que j'oublie vos vanteries de tout à l'heure. »

La porte de l'extérieur bruissa sur les dalles du corridor.

« C'est moi, madame Delsemme, dit une voix pleine de gaîté.

— C'est Julienne, dit vivement Mme Delsemme à son mari; ne lui laissez rien deviner. « Entrez, mon enfant, » cria-t-elle, et Julienne poussa la porte de la chambre, disant avec un sourire : « Voilà! » Elle regarda rapidement autour d'elle.

Mme Delsemme comprit qui elle cherchait et se sentit le cœur gros, plus gros encore en voyant Julienne s'asseoir près de

Digitized by Google

la fenêtre, d'où elle apercevait la maison d'Adrien. Regrettant maintenant de l'avoir fait venir, elle desservait avec lenteur, essuyait longuement le couteau, la fourchette, le verre de son mari et ne savait vraiment que dire, tandis que Delsemme, gêné, penchait la tête, frottait les unes contre les autres les callosités de ses grosses mains et parlait d'autant moins qu'il avait un secret à garder.

Julienne ne remarquait pas leur silence. Assise, toute lasse, sur sa chaise de paille, un de ses bras allongé sur le dossier, passant de temps à autre la main sur son front, où roulaient des gouttes de sueur, elle jouissait d'une attente et d'un repos plein de charme.

Dans la maison qu'elle ne quittait pas des yeux, rien ne remuait. Une fenêtre à l'étage s'ouvrait sur une ombre profonde qu'elle essayait de pénétrer.

Tout en allant et venant, Mme Delsemme s'interrogeait. Fallait-il dire qu'il ne viendrait pas? Julienne paraissait l'attendre de si bonne espérance! Oh! le gueux! Vous verrez qu'il n'aura pas le cœur de venir. Elle jetait à son tour un coup d'œil par la fenêtre, comptant sur quelque revirement, sur quelque bonne inspiration d'Adrien; puis, voyant que la maison de l'ébéniste demeurait comme la face d'un mort, elle retournait vers le fond de la salle, où elle achevait lentement, lentement, de serrer des choses de son ménage. Son mari, qui, derrière le dos de Julienne, dodelinait de la tête et prenait des airs de commisération, finit par l'agacer et elle l'envoya dehors, en lui tendant son tabac et sa pipe.

Le bruit qu'il fit en sortant réveilla Julienne de se rêverie.

« Excusez-moi, madame Delsemme, si je n'ai rien à dire, fit-elle.

— Pas toujours besoin de parler pour se faire comprendre, répondit Mme Delsemme en souriant.

— Non, non, dit Julienne qui rougit; ce n'est pas ce que vous pensez.

— Est-ce que j'ai dit que je pensais à quelque chose? »

Mme Delsemme avait fini de ranger et elle se rapprocha : « Il est toujours bien avec toi, Adrien? » continua-t-elle.

Digitized by Google

— Ce que vous demandez là, madame Delsemme! Je ne lui ai jamais fait aucune peine.

— Ni lui non plus? c'est ce que je te demande.

— Oh non! Jamais. Je vois bien. Vous êtes comme ma mère, madame Delsemme, qui me dit que c'est un futur médecin et que je suis seulement simple couturière.

— Ta mère te dit cela?

— Depuis toujours, c'est son idée depuis le commencement.

— Et qu'est-ce que tu réponds?

— Que pourrais-je dire? c'est la vérité.

— Et puis, hasarda Mme Delsemme, il y a autre chose?

— Quoi?

— C'est que tu as confiance dans Adrien et que tu sais bien qu'il ne t'oubliera pas?

— Je puis avoir confiance en lui, n'est-ce pas? c'est lui qui est venu me dire le premier justement ce que vous dites, madame Delsemme. Il m'attendait un jour le soir dans la rue, comme je sortais de l'atelier. Il n'avait jamais vu que nous habitions la même cour et il demanda si moi je l'habitais depuis longtemps; je lui dis que j'y étais née. — « Comme c'est étonnant, dit-il, que nous ne nous soyons jamais vus, mais voilà! on se voit une fois et on ne s'oublie plus. » Et c'est vrai. Je le voudrais, que je ne saurais plus l'oublier.

— Mais ses parents à lui? — c'est l'idée de ta mère quand elle dit qu'Adrien fait des études pour être médecin, — est-ce qu'ils seront contents d'un mariage avec une couturière?

— Adrien doit savoir cela, puisqu'il a continué de me voir pendant près de deux ans.

— Mais s'il ne leur a rien dit?

— Ils ont pu le voir; sachant que je ne faisais aucun mal, je ne me suis jamais cachée.

— Si pourtant ils n'avaient pas réfléchi; s'ils n'avaient pas tout de suite vu qu'Adrien voulait se marier avec toi et qu'au moment où il le leur dira, ils lui refusaient leur consentement?

— J'aurais beaucoup de chagrin, madame Delsemme, parce que je suis sûre de ne pas mériter un pareil affront;

Digitized by Google

mais je n'aurais quand même rien à faire auprès d'Adrien, qui devrait prendre le parti le plus selon son honneur. »

Mme Delsemme hésita une seconde, puis, décidée à pousser l'entretien jusqu'au bout :

« S'il ne le prenait pas? dit-elle; si, par exemple, ses parents le poussaient à t'abandonner?

— Ne dites pas cela, madame Delsemme! je ne leur ai rien fait. Ce n'est pas ma faute si je ne suis qu'une couturière. »

Mme Delsemme ne répondit pas aux interrogations pressantes du regard de Julienne. Mieux valait après tout que la jeune fille acceptât peu à peu dès maintenant la supposition d'une séparation; la réalité plus tard en serait peut-être amortie d'autant.

Julienne laissa voir dans ses yeux un certain trouble, mais il se dissipa aussi vite qu'il était apparu.

« Il doit savoir ce qu'il fera, dit-elle doucement en regardant la maison d'Adrien. » Puis, n'ayant plus la force de supporter les incertitudes de son attente : « Dites, madame Delsemme, continua-t-elle; sait-il que je suis ici? »

C'était l'occasion pour Mme Delsemme de frapper le grand coup en disant la vérité, mais elle n'en eut pas le courage et mentit. Il lui vint ensuite une idée. Adrien était seul; elle avait vu sortir l'ébéniste, la mère avait plus de cœur certainement, — et puis, entre femmes, l'entente sur ces choses-là est plus facile.

« Adrien? reprit-elle; veux-tu que j'aille l'appeler? je pourrais être votre mère à tous les deux et il ne prendra pas cela de mauvaise part. Veux-tu? »

En parlant, elle s'était levée, avait mis la main à la serrure de la porte. Elle sortit. Julienne n'avait qu'à se pencher à la fenêtre; d'un mot, elle pouvait la rappeler; elle la laissa passer en souriant.

« C'est encore moi, madame Lallemand.

— Ah! mon Dieu! je pensais justement que vous reviendriez.

— Je ne vous fais pas peur, au moins?

— Non sûrement; mais ce que vous avez dit tout à l'heure

Digitized by Google

à mes deux hommes m'a tourné les sangs. Tenez! comme vous me voyez, je n'ai plus la force de remuer ni bras ni jambes. »

Blonde, pâle et grasse d'une mauvaise graisse, Mme Lallemand avait des façons molles de parler et de se tenir, et, pour le moment, elle semblait prête à crier grâce.

Sans se laisser prendre à ces apparences qui avaient peut-être pour but de l'éconduire, Mme Delsemme s'empara d'une chaise qu'on ne lui offrait pas et s'assit à la table, en reculant la lampe pour mieux voir le visage de la grosse femme.

« C'est pour vous dire, voyez-vous, que moi je ne crois pas à tout cela qu'un médecin ne peut pas se marier avec une couturière, que votre homme peut le croire tant qu'il lui plaira, parce que c'est son droit, mais qu'il ne peut pas empêcher Adrien de penser autrement, parce que c'est le droit d'Adrien. Tenez! voilà ce que c'est, madame Lallemand. Julienne est dans ma maison, votre fils est ici, — je l'entends trimer dans la chambre à côté; — si c'est un homme d'honneur, mon sentiment est qu'il ferait bien de venir parler à Julienne. Je vais l'appeler, n'est-ce pas?

— Vous avez entendu ce qu'il a dit tout à l'heure, fit Mme Lallemand d'un air dégagé; c'est bien inutile que vous l'appeliez.

— Alors, c'est votre idée aussi qu'il ne faut pas qu'il épouse Julienne?

— D'abord, moi, cela ne me regarde pas. C'est à mon homme qu'il faut vous adresser, et vous savez ce qu'il pense.

— Mais enfin, madame Lallemand, si vous aviez une fille à qui la chose arriverait...

— Grâce à Dieu, une chose pareille n'arriverait pas à ma fille, répondit Mme Lallemand avec dignité, parce que ma fille n'aurait pas besoin qu'on l'épouse par... par honneur. Voilà, je l'ai dit, reprit-elle en voyant la rougeur de colère qui couvrit les joues de Mme Delsemme, je ne m'en dédis pas. Si Julienne a besoin d'un épouseur, c'est qu'elle l'a bien voulu; ce n'est pas notre faute, à nous autres.

— Il ne manquerait plus que vous y soyez pour quelque

Digitized by Google

chose ! s'écria Mme Delsemme; il suffit que ce soit la faute de votre fils, n'est-ce pas? Allez ! vous avez le cœur bien dur et — Dieu m'entende si c'est sa volonté — je souhaite que vous sachiez ce que c'est que d'éprouver la dureté des autres. On aurait pitié d'un pauvre chien attelé à une charrette, qu'on n'aurait point pitié de vous. Mais il ne s'agit pas de tout cela, reprit-elle doucement; si vous voyiez seulement comme Julienne aime votre Adrien ! Si vous la voyiez à cette heure dans notre maison, comme elle l'attend, comme elle ignore ce qui se passe contre son bonheur, je vous le dis, votre compassion serait si grande que vous pleureriez.

— Écoutez; je n'aime pas tout cela, fit soudain Mme Lallemand en pâlissant; appelez plutôt Adrien.

— Adrien ! » cria Mme Delsemme à la porte de la chambre voisine.

Le jeune homme s'avança dans la chambre, tandis que Mme Delsemme reprenait place à la table :

« Ah ! murmura-t-il en la regardant, c'est encore vous. Qu'y a-t-il? »

Il resta debout et enfonça d'un air ennuyé la main dans la poche de son pantalon.

« Vous savez ce qu'il y a, répondit Mme Delsemme.

— Julienne? fit-il. Eh bien, je ne l'aime plus. Après?

— C'est facile à dire, reprit Mme Delsemme avec calme. Vous ne l'aimez plus. Et si, quand vous étiez tout feu tout flamme pour elle, elle vous avait dit aussi : « Je ne vous aime plus » ?

— J'aurais dit : « C'est comme ça? Eh bien, bonsoir. »

Il tourna sur les talons et fit quelques pas dans la chambre.

« Le malheur, voyez-vous, poursuivit Mme Delsemme en s'animant, c'est que Julienne vous aime trop pour penser une chose pareille. Est-ce elle, par hasard, qui est venue vous chercher? Est-ce elle qui vous a attendu à la porte de l'Université pour vous faire des déclarations?

— C'est très bien, répondit Adrien; mais tout cela ne fera pas que je l'aime encore quand je ne l'aime plus.

Digitized by Google

— Qu'est-ce qu'elle vous a fait?

— Je ne l'aime plus, voilà!

— Parce que vous courez après la chanteuse? Un bel oiseau!

— Pour cette raison ou pour une autre, je ne l'aime plus et je ne veux pas me marier avec une personne que je n'aime plus, comprenez-vous?

— Eh bien, mon garçon, vous avez de belles idées sur l'honnêteté. Quand vous couriez après Julienne, vous deviez savoir certainement qu'un jour vous ne l'aimeriez plus. Malgré cela, vous vous êtes engagé avec elle comme pour le mariage, vous avez profité de ses tendresses, enfin, vous avez passé le temps agréablement, pendant que Julienne, dans sa confiance, se laissait prendre et se mettait à vous aimer de tout son cœur; mais le moment venu de montrer que vous êtes honnête homme, vous dites : « Bonsoir, je ne vous aime plus et, ma foi! cela m'est égal qu'on dise que je suis un franc vaurien. » Allez! on vous le dira, soyez tranquille. »

Adrien haussa les épaules.

Mme Delsemme se leva.

« Julienne est dans ma maison; elle vous attend; vous ne voulez pas venir lui parler?

— Eh non! fit Adrien avec humeur.

— Bien. Madame Lallemand, je vous dis le bonsoir. »

Mme Delsemme sortit à ces mots et, rentrée chez elle, elle vit Julienne qui lui souriait : « Je pensais bien qu'il ne viendrait pas, dit la jeune fille; quand il est au travail, rien ne le ferait quitter. Il faut cela pour être un bon étudiant. »

« Je ne saurais la désabuser, » pensa Mme Delsemme, et elle dit : « Certainement, il étudie. Ce sera pour plusieurs jours. »

« Oui, il m'avait prévenue, reprit Julienne. Excusez-moi, madame Delsemme, si je vous ai laissée aller le trouver; j'aurais bien aimé le voir quand même! »

Mme Delsemme, comme pour approuver, branlait la tête, admirant cette confiance, mais sentant la colère lui monter au cerveau. Elle voulut pourtant affermir Julienne dans

Digitized by Google

ses sentiments de sécurité, résolue à lui cacher son abandon le plus longtemps possible, et la soirée fut encore douce pour la jeune fille.

Le lendemain, Mme Delsemme commença sous main à exciter l'opinion contre Adrien. Sans annoncer déjà qu'il avait l'intention de manquer de promesse à Julienne, elle fit prévoir l'événement, d'autant, ajoutait-elle, que le père Lallemand y poussait, et les femmes furent généralement indignées. C'était d'ailleurs sur elles que comptait surtout Mme Delsemme. Les hommes ont tous plus ou moins la prétention d'avoir fait des victimes et cela les rend indulgents pour les mauvaises actions de ce genre ; il n'y eut pas jusqu'à l'allumeur de réverbères, laid, roux et brèche-dents, qui ne se laissât soupçonner d'avoir mis à mal une fille de ferme. Les protestants furent les premiers à manifester leur réprobation. Ce ne fut pas grand'chose, mais étant donnée leur obligeance naturelle, cela pouvait porter à réfléchir. La femme qui faisait tous les matins son marché et, en même temps, les commissions de Mme Lallemand, ne se présenta plus pour les lui faire; le mari ayant rencontré l'ébéniste dans une rue, fit semblant de ne pas le connaître. La grande indignation se porta naturellement sur le fils. Il ne pouvait plus rentrer dans la cour ou en sortir sans voir de loin les commères le regarder en se parlant bas entre elles. Puis, quand il passait auprès, on se tournait avec affectation vers la repasseuse travaillant toujours à sa fenêtre sans se douter de rien. On ne le saluait plus. Un jour, ayant repoussé un petit enfant qui lui avait couru dans les jambes, il fut agoni d'injures, comme s'il avait voulu le battre. Et plus personne ne s'offrait à tirer l'eau dont Mme Lallemand avait besoin. Autrefois, il y avait toujours une bonne âme qui, par compassion pour la lourdeur et l'essoufflement de la femme de l'ébéniste, venait prendre le seau qu'elle tendait par sa fenêtre; maintenant, elle n'osait même plus s'y présenter et elle attendait pour aller à la pompe que tout le monde eût fini. Alors, elle arrivait et remplissait son seau à moitié, aimant mieux faire deux courses que de souffler

Digitized by Google

comme une locomotive en l'emportant rempli tout à fait. Une seule fois, quelqu'un se présenta encore pour le lui porter, mais, s'étant retournée et ayant vu que c'était Julienne, elle fut plus gênée de cette offre qu'on ne pourrait le dire. Les femmes en ce moment la suivaient de l'œil.

« Donnez donc, madame Lallemand, disait Julienne ; c'est de bon cœur.

— Non, non, merci. »

Mais Mme Lallemand le lui eût-elle même laissé prendre, on n'aurait pas permis à la jeune fille d'y toucher. Mme Delsemme était accourue et, empoignant Julienne par la main : « Laissez donc, ma fille, dit-elle ; c'est pour sa santé que Mme Lallemand porte ses seaux à présent. N'est-il pas vrai, madame Lallemand? » poursuivit-elle. Elle avait parlé très haut et les gens de la cour de répéter en riant : « C'est pour sa santé ! »

Il faut pourtant dire ce que pensait Mme Delsemme. L'opinion s'en prenait à la moins coupable, mais, dans ces affaires-là, elle s'en prend à qui elle peut et Mme Lallemand n'avait qu'à mener davantage ses deux hommes. Ce n'est pas difficile ; on mène les hommes de tant de façons qu'il devait bien en exister une pour des entêtés comme l'ébéniste et son fils.

Tout en laissant aller les choses de ce côté, Mme Delsemme ne perdait pas de vue les amours d'Adrien avec la chanteuse, à cause du bien qu'elle pourrait peut-être en tirer pour Julienne. Son mari les avait vus se promener plus d'une fois ensemble vers Xhovémont comme il travaillait par là dans un jardin, et ce qu'il y avait de bon, c'était qu'ils l'avaient regardé et que, sans sa belle redingote et son chapeau de feutre, ils ne l'avaient pas reconnu. Delsemme riait, riait...

« Eh bien? fit sa femme, qu'est-ce qu'il y a de si amusant? Voyons? Je vous permets de parler.

— Ce qu'il y a? répondit le mari fier de la permission, c'est que moi je savais que c'étaient eux et eux ne savaient pas que c'était moi ! »

Il trouvait cela d'une gaîté rare et, grâce à l'excitation communiquée à son cerveau par sa grande joie, une idée s'y fit jour. « Je suis quasiment masqué, » dit-il.

Digitized by Google

Ce mot frappa Mme Delsemme.

« Alors, dit-elle, ils ne te reconnaîtraient pas dans ton costume de jardinier ?

— C'est comme si je te voyais, moi qui te connais, avec une robe courte et du velours tout doré sur la poitrine, comme les danseuses de la foire.

— Ah ! es-tu sot ! »

Elle faillit se fâcher tout de bon; puis cette supposition de la voir faisant la parade sur une baraque, la caressa comme un compliment, et elle poussa d'une tape l'épaule de son mari, en répétant d'un ton flatté : « Ah ! es-tu sot ! » La fin de son amabilité fut qu'elle chargea son mari d'épier les faits et gestes des deux amoureux, afin d'en conclure à quel degré d'intimité ils étaient parvenus.

Il s'employa à cet espionnage avec toute sa simplicité native.

« Ils sont encore venus à Xhovémont, venait-il rapporter. Je ratissais derrière une haute charmille. Lui disait comme cela des choses... des choses que je n'ai pu entendre, et elle répondait : « Ne me demandez pas cela. »

Une autre fois, elle avait dit : « Je changerai de nom. »

— Ah ! remarqua Mme Delsemme, elle veut s'appeler Mme Lallemand.

— Non pas, non pas, répondit Delsemme, elle a dit comment elle voulait s'appeler, — pas Mme Lallemand ; — un autre nom qui n'est pas celui de tout le monde, — qui est dans un livre qu'elle a dit, et il s'est même mis à rire. « Pourquoi pas votre nom ? a-t-il dit ; il est aussi joli. »

La dernière fois que Delsemme avait pu les entendre, elle avait dit : « Vous savez bien que je ne veux pas me marier. » Depuis, ils n'étaient plus venus à Xhovémont.

Quelle conclusion tirer de ces différentes paroles ? Voilà ce que Mme Delsemme ne savait pas. Une chose la préoccupait entre toutes, — cette intention de la chanteuse de changer de nom, — dont elle ne trouvait aucune explication raisonnable. Mais, en femme décidée, elle ne prit pas longtemps à rêvasser là-dessus. Le maréchal-ferrant paraissait se connaître en choses du théâtre ; elle fut le trouver à sa forge.

Digitized by Google

Causant de choses et d'autres, elle arriva tout doucement à parler de la chanteuse et dit négligemment, comme quelqu'un qui comprend bien ce qu'il veut dire : « Elle changera de nom.

— Comme les capucins et les béguines, fit le maréchal-ferrant; quoique, à dire le vrai, dans le couvent où elle entrera on chante plus *la faridondaine, la faridondon* que matines ou oremus. Mais cela, madame Delsemme, c'est l'amour de l'apparence qu'ils ont tous au théâtre. Le nom de leur père et mère serait Crahay ou Delsupexhe, qu'ils trouveraient que cela ferait mal à voir écrit sur une affiche. Le rôle de Roméo sera tenu par M. Crahay ou bien Mlle Delsupexhe remplira le rôle de Juliette... vous comprenez? C'est pourquoi ils préfèrent s'appeler M. Patati ou Mamzelle Patata, — tout comme je vous le dis.

— Hé! murmura Mme Delsemme, vous en savez long là-dessus.

— Je me suis fait ami avec le chef des chœurs, répondit le maréchal-ferrant en clignant de l'œil; c'est celui-là qui vous en dirait! Avec ça, pas fier. Il accepte volontiers une goutte après la représentation et je le fais jaser. Les actrices, Mme Delsemme? Aïe! c'est quand il parle des actrices qu'il faudrait l'entendre. Pas toutes des femmes légères, ne croyez pas cela. Il y en a qui sont mariées à l'hôtel de ville, à l'église, avec tous les sacrements civils et obligatoires, mais... pas d'enfants, ah! non, pas d'enfants : ça gâte la taille.

— Tenez, tenez donc, je comprends, murmura Mme Delsemme. Et la demoiselle d'ici? »

Elle montra la maison de la rivale de Julienne.

Le maréchal-ferrant gonfla ses joues et entama l'éloge de la jeune fille. Elle avait chanté dans une fête de bienfaisance tout dernièrement; des applaudissements à n'en plus finir, des rappels et un bouquet. Mme Delsemme n'avait donc pas vu ce bouquet? Il était pourtant resté à la fenêtre une semaine, jusqu'à ce qu'il fût tombé par pièces et morceaux.

« Si, si, Mme Delsemme l'avait vu; mais, en ce moment, elle voyait mieux que cela, — Adrien qui rentrait et qui, par

Digitized by Google

rapport au *pas d'enfants* dont le maréchal-ferrant venait de parler, lui donna une bonne envie de rire.

« Qui sait? » se dit-elle en le suivant des yeux.

Eh oui! Qui sait? Elle vit qu'au moment de franchir le seuil de chez lui, il regarda en dessous vers la maison de Julienne.

Vint la fête de la paroisse Saint-Servais, dont fait partie la cour Sainte-Claire. Le dimanche, de bon matin, le menuisier avait dressé la charpente du reposoir, l'adossant, comme d'habitude, au rez-de-chaussée qu'occupaient les Delsemme; et le jardinier, rasé de frais, en pantalon neuf de drap noir, sans paletot, le plastron fortement amidonné de sa chemise bombant sous l'étoffe légère de son gilet, regardait le tapissier qui couvrait l'autel d'un beau lé de velours bleu à franges d'argent. L'air était doux et, sur la cour, un ciel pur de juillet tendait comme un vélum d'azur pâle; l'église restait plongée dans une ombre fraîche, tandis que les petites maisons vis-à-vis baignaient dans la pleine lumière du soleil. La pierre des seuils avait été lavée à grande eau, les fenêtres étaient garnies de rideaux propres; on avait recouvert d'une peinture nouvelle les croisées et rendu les vitres aussi nettes que la prunelle d'un œil. Des banderoles, mollement remuées par la brise matinale, descendaient au long des façades; sous les tilleuls, le terre-plein, balayé, arrosé, avait pris l'aspect réjouissant d'une terre toute jeune, sans poussière et sans moisissure.

Les gens riaient et parlaient haut. En venant à la pompe, les femmes avaient perdu leur air traînard de tous les jours et elles marchaient droites sur leurs bottines, qu'elles avaient chaussées dès le matin, pour être au moins bien habillées par quelque côté.

Autour du reposoir, deux ou trois fumeurs se croisaient les bras ou examinaient les palmiers et les lauriers-roses que Delsemme était allé chercher sur une petite charrette chez un fleuriste de ses amis. Dans cette partie de la cour régnait le silence, inspiré sans doute par l'œuvre sainte à laquelle on travaillait.

Digitized by Google

Le temps de clouer encore un tapis de pied sur les trois marches qui montaient à l'autel, et le tapissier déclara qu'il avait fini. Le jardinier et les fumeurs se rapprochèrent, agitèrent la tête et dirent que c'était bien; sur quoi, le tapissier appuya la main à l'un des coins du reposoir et le secoua, montrant qu'il ne pouvait mal. — Ça se voyait, il ne pouvait mal, lui répondit-on d'un signe de tête, et alors le tapissier, ayant ramassé ses outils dans sa sacoche, quitta la cour. C'était au tour de Delsemme. A lui de ranger les palmiers, les lauriers-roses et de faire un berceau de verdure où sa femme disposerait le crucifix, les candélabres et les bouquets. Toutefois, avant de commencer, il éprouva le besoin de la consulter, et ce fut heureux, car étant arrivée à l'appel de son mari, elle n'eut qu'à jeter un coup d'œil sur l'autel pour constater qu'il y manquait la nappe — une belle nappe avec de la dentelle qu'elle avait donnée à repasser à la mère de Julienne. Elle allait courir chez la repasseuse, lorsqu'elle aperçut Adrien qui sortait de chez lui, les deux mains en poche, sans chapeau, comme un homme désœuvré.

« Allez donc, monsieur Adrien, lui dit-elle; allez demander la nappe que j'ai donnée à repasser, — là! fit-elle en montrant la maison de la repasseuse.

— Volontiers, » répondit Adrien sans marquer ni hésitation ni surprise, et, parvenu devant la porte, il la vit s'ouvrir et Julienne joyeusement le salua.

Elle était déjà vêtue, pour la fête, d'une robe neuve où sa poitrine et ses hanches se dessinaient agréablement sous l'étoffe unie et d'une couleur bleu sombre; la jupe formait un pli épais sur le côté, et de minces galons rouges couraient en garnitures sur la taille et les manches.

Adrien regardait et Julienne lui demanda : « Je suis à ton goût? » En même temps, du bout des doigts, elle prenait les bords de sa robe, faisant comme au théâtre, lorsqu'une soubrette essaye une révérence, et Adrien, souriant, répondit : « Te voilà comme une demoiselle. Où as-tu trouvé cette jolie robe!

— Peut-être dans le grand désir que j'ai de te plaire.

Digitized by Google

— Et pourquoi veux-tu me plaire, voyons? »

Elle fit mine de ne pas vouloir lui répondre, puis, sérieusement : « Parce que je t'aime », dit-elle, et lui de rire, caressé dans son amour-propre par cette parole sincère.

Mais du fond de la cour, Mme Delsemme les hélait : « La nappe, dites donc? »

Adrien expliqua rapidement à Julienne pourquoi il était venu et la jeune fille, étant rentrée une minute, revint avec la nappe.

« C'est moi qui la rapporterai, dit-elle comme il tendait la main.

— Non, répondit Adrien, puisque je suis venu pour la chercher.

— Allons donc! » cria Mme Delsemme.

Ce qui n'était qu'un jeu de la part de Julienne avait chez Adrien une raison sérieuse. Il venait de voir l'autre à sa fenêtre et n'avait nulle envie de se montrer traversant la cour avec la fille de la repasseuse.

« Donne-la-moi, fit-il; c'est à moi qu'on l'a demandée. »

L'autre regardait toujours. Tout à coup, elle se retira et Adrien, passant son bras sous celui de Julienne : « Portons-la ensemble, dit-il, vite! » Et tous deux se mirent à courir vers le reposoir.

Habilement, Mme Delsemme fit mine de ne pas remarquer le raccommodement et, prenant la nappe des mains de Julienne, elle l'étendit sur l'autel, faisant retomber la dentelle sur le velours, étalant chaque pli du plat de la main; quand elle eut fini, elle se rapprocha de Julienne, qui tournait autour du reposoir en l'admirant. Adrien, très joyeux, aidait Delsemme à monter un des palmiers sur le gradin supérieur.

La matinée s'avançait et les rayons du soleil, tombant à flots clairs, semaient leur gaîté sur les choses; c'était, sur les façades jaunes des maisons, comme une flambée d'or où les luisants des vitres jetaient des éclairs, et le feuillage des tilleuls, criblé de lumière, se déployait en transparence au-dessus de la terre mollement ombrée à leur pied. Les habitants de la cour se rassemblaient, les garçons et les

Digitized by Google

fillettes d'abord, que la mère avait vêtus avant elle-même et qui, rendus graves par leurs beaux habits, hésitaient à jouer ; puis les pères, fumant leur pipe et se rangeant sur des chaises dans une bordure d'ombre au pied du reposoir; enfin, les femmes s'examinant réciproquement de la tête aux pieds, sans en avoir l'air, et rappelant leurs enfants pour redresser un nœud de cravate ou redonner de la légèreté à un ruban. On suivait attentivement aussi le travail de Delsemme et d'Adrien.

Tout à coup, il y eut du côté des hommes des éclats de rire et des interpellations joviales. Léonard le ramoneur venait de paraître avec une redingote qui lui battait les mollets, une casquette de jockey en velours noir et un pantalon à raies noires et blanches. Son visage avait à peu près blanchi sous le savon, et ses favoris roux avaient été savamment arrondis.

« Je ne suis pas plus beau que les autres jours, fit-il sérieusement.

— Que si, répondit-on ; vous êtes moins laid.

— Il s'est lavé, voilà ce que c'est, cria quelqu'un.

— Toutes les femmes vont tomber amoureuses de lui, dit le maréchal-ferrant.

— Est-ce vrai, mamzelle Julienne? » fit Léonard en se passant une manche sur la bouche.

Julienne se reculait, mais les hommes disaient avec des rires : « Oui, oui, celle-là ! c'est celle qui t'aime le plus! »

« Et allez donc! recommença Léonard en avançant vers Julienne, les lèvres en avant et les bras ouverts.

— Je ne veux pas, Léonard, » disait-elle, et elle regardait vers Adrien.

Léonard la tenait déjà par un poignet. Elle jeta un cri. Du coup, Adrien quitta le reposoir; mais, sous les regards de tous ces gens qui, dans son intervention, verraient une réconciliation avec Julienne, il eut une hésitation.

« Hai! il a peur de Léonard, » dit une voix.

Mais en voyant Adrien marcher sur lui colériquement, Léonard trouva plus plaisant de céder la place tout de suite.

« C'est juste! dit-il très haut, c'est la vôtre. Moi, je vas embrasser Mme Delsemme. »

Digitized by Google

Et Mme Delsemme le laissa faire de bon cœur. Le rapprochement d'Adrien et de Julienne était en bon train ; le principal était que la chanteuse paraissait oubliée. Aussi, lorsque la procession arriva, balançant au souffle des trombones et des sourdes oraisons ses bannières de lampas, ses confréries de vieux, leur cierge éteint à la main, sa statue de la Vierge et celle du saint, soutenues par des jeunes gens frisés au petit fer, ses files en désordre de premières communiantes portant des drapelets de toutes couleurs, et, tout au bout, dans la fumée bleue des encensoirs, son dais de velours rouge entouré de beaux messieurs en habit noir et cravate blanche ; lorsque M. le curé, se redressant dans sa belle chape d'or, monta lentement les marches de l'autel avec le saint-sacrement étincelant de pierreries; que l'encens s'envola en flocons plus épais; que les sonnettes tintèrent et que le prêtre, levant l'ostensoir au-dessous de la foule agenouillée, donna la bénédiction, ce fut Mme Delsemme qui baissa la tête le plus bas et se signa le plus dévotement sur le front, sur la bouche et sur la poitrine, en priant le doux Jésus de rendre pour tout de bon à Julienne son amoureux.

Le matin, en se levant, Adrien s'était retrouvé pris dans un flot de tendresse pour elle ; le soleil, l'air tiède, l'odeur des vieux murs de l'église et le frétillement du feuillage des tilleuls dans la lumière, avaient mystérieusement rouvert en lui la source des souvenirs. Il avait aimé l'autre assurément, mais l'autre, portée plus haut que lui par ses aspirations aux triomphes et à la gloriole théâtrale, l'autre ne l'avait pas aimé. Durant leurs promenades, elle avait parlé d'elle et d'elle toujours, avec cet égotisme naïf et tranquille du cabotin ; s'il était parvenu une ou deux fois à l'embrasser, il n'avait pu se tromper sur le sentiment avec lequel ses caresses avaient été reçues, la chair indifférente n'avait pas tressailli et l'imagination seule avait été séduite un instant par le nom poétique d'amour. Il était clair qu'elle n'aimerait jamais qu'à la condition d'être en robe blanche, sous un rayon de lumière électrique, dans un jardin planté de fleurs artificielles, et que l'idole de ses rêves était un ténor français

Digitized by Google

à figure poupine, à petite moustache noire, qui, faisant sonner son épée contre des mollets recouverts d'un maillot gris perle, lui dirait : « Je t'aime! je t'aime!! je t'aime!!! » — à quinze pas au moins, pour commencer. — Pourtant, on ne savait pas; ses lèvres rouges semblaient protester contre tant de platonisme, et Adrien, si vif que fût son retour vers Julienne, n'avait pas abdiqué toute prétention sur l'autre. Il s'amusait à les aimer toutes deux, l'une pour son abandon de cœur et pour les souvenirs de leur amour, l'autre pour sa froideur et le plaisir qu'il aurait à en triompher. Dans les baisers qu'elle lui avait permis de lui donner, peut-être consentait-elle à ce qu'il vît la promesse du bonheur pour plus tard? Mais ici, il s'inquiétait de savoir pour quand et ses incertitudes alors le rapprochaient de Julienne.

Le soir venu, Delsemme et le maréchal-ferrant, s'occupant de tendre des fils de fer entre les tilleuls pour y suspendre des lanternes vénitiennes, Adrien reparut dans la cour.

A proximité des seuils, les gens assis autour des tables devisaient, riaient, jouaient aux cartes, ayant auprès d'eux de grands verres de bière ou de petits verres de liqueur. Le gilet des hommes était largement déboutonné sur leur chemise. « Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir, répétait le menuisier.

— Plus on est de fous, plus on rit, faisait le père de Julienne.

— Hai! je danserai avec M^me^ Delsemme, cria Léonard.

— Viens d'abord allumer les lanternes, lui dit le maréchal-ferrant, c'est ton métier.

— Hai! hai!... »

Léonard essaya de se lever, mais il retomba sur sa chaise très étonné. « Je danserai avec M^me^ Delsemme, » répéta-t-il en hochant la tête et en montrant du doigt un point vague devant lui.

« C'est le moment! c'est le vrai moment! s'exclama le menuisier; je vas les allumer, moi. »

Il les alluma, en effet, après quelques tâtonnements, et, quand il eut fini, ce furent des bravos et des cris.

Digitized by Google

« Cette bleue, c'est la mienne!

— Non, c'est la rouge; c'est moi qui ai donné la bleue. »

Les enfants, battant des mains, dansaient sous leur clarté tendre.

Chassés par la lumière, Adrien et Julienne, se souriant, s'éloignaient vers l'église. Il l'avait retrouvée chez elle, à la fenêtre du rez-de-chaussée, lisant dans un livre tranquillement.

« Écoute, faisait-elle, il faut pourtant que je te dise, n'est-ce pas? Mais quand tu seras reçu médecin, tu n'en épouseras pas une autre?

— Une autre? répondit-il en plaisantant; pourquoi faire?

— C'est que je ne suis qu'une couturière, tu sais bien.

— Tu ne seras plus couturière quand tu seras ma femme. »

Ils allaient bras dessus bras dessous, tendrement remués par leur voix, qu'ils faisaient toute basse et qui tremblait.

« Si tu ne voulais pas, reprit Julienne...

— Tu m'oublierais, dit Adrien.

— Oui, fit-elle, c'est possible; mais pas avant longtemps, peut-être jamais, car je t'aime trop. »

Adrien ne répondit qu'en la prenant à la taille et en l'embrassant à pleine bouche sur les lèvres.

Delsemme, qui les avait suivis des yeux, se rapprocha de sa femme et les lui montra silencieusement.

« Eh bien! fit M^me^ Delsemme, ouvre la bouche; je te permets de parler. »

Il réfléchit une minute et dit lentement, posément : « Il me paraît que nous n'avons plus à nous en mêler. Et voici qu'on danse, allons nous asseoir pour voir danser.

— Donnez-moi le bras, mon homme. »

Et elle était très fière de penser qu'avec l'aide de Dieu, elle était peut-être pour quelque chose dans la réconciliation d'Adrien et de Julienne, qui était quasi sa fille, — pour vous dire.

ALFRED LAVACHERY.

Digitized by Google

LE SUFFRAGE POLITIQUE ET LE RADICALISME EN BELGIQUE

I

Le suffrage. — Les pouvoirs. — Les libertés publiques. L'œuvre du Congrès national.

Le suffrage politique est la déclaration qu'un peuple fait de sa volonté. Le livre, le discours, le journal, dans un pays libre, éclairent ou reflètent l'opinion; ils en marquent l'état, les nuances, le mouvement. L'urne électorale en proclame la révélation officielle.

Un peuple qui dispose de ses destinées n'a pas de plus grande affaire que le choix de ses mandataires; et il n'a pas de plus grand intérêt que de régler à perfection les conditions de l'exercice de sa suprême fonction. Car la solution de ce problème détermine les principales dispositions d'un organisme politique.

La Constitution belge déclare que tous les pouvoirs émanent de la nation : le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire. Elle en fixe les attributions.

Le pouvoir judiciaire est indépendant. Ses membres sont nommés par le Roi.

Le pouvoir exécutif appartient au Roi. Il est strictement défini et lié intimement à la responsabilité ministérielle.

Le pouvoir législatif s'exerce collectivement par le Roi, la Chambre des représentants et le Sénat, l'initiative appartenant à chacune des trois branches.

Le pouvoir du Roi est irrévocable et héréditaire. Le peuple

Digitized by Google

belge a ainsi délégué à perpétuité une large part de sa souveraineté.

Mais la Constitution a rendu le Roi impuissant à agir seul, et a imposé la nécessité de l'accord des organes de la puissance publique.

Le Roi a un droit de veto absolu. Les Chambres peuvent refuser de voter le budget. Un conflit momentané serait dénoué par un appel au pays. S'il devait se prolonger, il mènerait à l'anarchie, au coup d'État, à la révolution.

La raison et la sagesse des pouvoirs sont en dernière fin la principale garantie des libertés et des droits du peuple.

D'ailleurs, chez les nations sensées et viriles, l'opinion est la véritable souveraine. Elle inspire et gouverne tout l'organisme politique; et c'est pour assurer son plein développement et son action dominatrice que la Constitution de 1831 a formulé, avec une extrême précision, les droits des Belges: liberté individuelle, inviolabilité du domicile, liberté de conscience, liberté d'enseignement, liberté de la presse, liberté de réunion et d'association, et qu'elle réprouve expressément toute distinction, tout privilège, toute autorisation préalable et toute mesure préventive.

Cette Constitution, discutée et votée en moins de trois mois (10 novembre 1830-7 février 1831), est à la fois une œuvre d'union et de raison, d'enthousiasme et de hardiesse. Elle respecte nos traditions séculaires de gouvernement monarchique et résume les chartes et les franchises des États et des communes belges, en leur donnant, dans l'unité nationale, des bases plus larges et plus extensives, conformes aux mœurs de nos races gallo-germaines et propres à servir leur évolution naturelle.

Pendant qu'il remplissait cette grande tâche, le Congrès national avait proclamé l'indépendance de la Belgique, fait choix d'un roi et amené l'Europe à reconnaître le fait accompli et à garantir l'autonomie de la nouvelle nation, sous la condition — à la fois onéreuse et avantageuse — du maintien d'une neutralité perpétuelle.

Digitized by Google

Cette neutralité, qui répond à une nécessité de l'équilibre européen, nous impose de grands devoirs d'énergie et de discrétion, tout en nous donnant de sérieuses promesses de paix extérieure.

Le Congrès national de 1830 a bien mérité de la patrie. Fondant l'ordre sur la liberté, il a compris le sens profond de l'évolution moderne et a clos pour nous l'ère des révolutions. L'expérience de plus d'un demi-siècle prouve la sagesse de l'œuvre et montre comment la nation belge a su prendre une large part au travail de la civilisation et conquérir une place respectée et honorée dans l'association des peuples.

Mais si excellente qu'elle soit, la Constitution de 1831 n'est point parfaite. L'accord des partis qui lui a donné naissance est aujourd'hui rompu et la valeur de ce qu'on a appelé « l'expérience belge » semble remise en question ; elle est en butte aux attaques de deux fractions de l'opinion : l'une, qui veut donner à l'Église romaine, comme étant seule en possession de la vérité et du droit, la suprématie dans l'État et la puissance de gouverner selon la loi de Dieu; l'autre, qui s'irrite de la lenteur méthodique du développement social et prétend, dans son ardeur idéaliste, imposer ses conceptions du droit et de l'égalité. « Peste et délire », pour les uns, à raison des libertés qu'elle consacre, la Constitution est, pour les autres, « un fatal obstacle au progrès », à raison du système électif qu'elle a établi et qui remet à une bourgeoisie égoïste la direction de la souveraineté nationale.

Ces deux groupes de politiciens exercent parfois une influence notable sur l'esprit public. Tenaces et fanatiques, ils s'accusent mutuellement d'erreur et de mauvaise foi et se prévalent de la possession exclusive de la vérité et de l'honnêteté. Plus emportés que nombreux, ils prétendent diriger chacun une des grandes forces de l'évolution sociale, le conservatisme et le libéralisme.

Digitized by Google

II

Les forces sociales. — Rôle des partis. — Idéalisme clérical et idéalisme radical. — Notre système électif. — L'article 47. — La pensée du Congrès national. — La revision. — Doctrine radicale. — Argumentation contre le régime censitaire.

On a comparé la marche de l'humanité à l'orbite des planètes, qui est déterminée par un antagonisme de forces. « Une force centrifuge ou révolutionnaire projette et répand des idées nouvelles, tandis que le frein des traditions agit comme une force centripète et conservatrice, et la résultante de ces deux actions contraires est la voie dans laquelle s'accomplit l'évolution normale. »

Image un peu indécise, qu'il faut mettre au point en se souvenant que l'inertie des hommes n'est pas la même que l'inertie des astres. La passion, la raison et la volonté engendrent des combinaisons de forces non négligeables. Qu'on la lui fasse petite ou grande, on ne peut contester à l'homme une part d'influence sur sa propre conduite. Les nations aussi ont la responsabilité de leurs actes et doivent compte du patrimoine confié à leur vigilance.

De même qu'il ne serait ni juste ni sage de regarder tranquillement se démener les factions politiques, en se disant que cela s'arrangera tout seul pour le mieux, de même il ne serait pas raisonnable de s'effrayer de l'énergie passionnée avec laquelle les groupes idéalistes et enthousiastes brûlent de communiquer leur foi. Le délire des prophètes n'est pas sans utilité. Il excite la vie des peuples et souvent inspire leur génie.

Le vrai devoir consiste à ne se point laisser égarer par de vaines imaginations, à prévenir ou apaiser, par l'étude des faits et l'application de la froide raison, des émotions trop violentes qui tendraient à changer l'avancement régulier de la civilisation en sauts désordonnés de révoltes populaires à coups d'État princiers.

Digitized by Google

Il faut savoir épargner à notre chère Belgique le péril des aventures où se risquent d'autres nations sous la folle impulsion des partis extrêmes.

En ce moment, l'idéalisme clérical, qui se porte à l'avant-garde des forces conservatrices, semble un peu las d'avoir vainement maudit nos libertés publiques et lancé tant d'impuissants anathèmes contre la Constitution belge. S'il n'a lui-même le pouvoir, il l'occupe par ses alliés et tempère, par suite, l'exagération de ses prétentions.

L'idéalisme radical, au contraire, profitant de la dépression accidentelle des forces progressives pour en prendre le commandement, excite ses partisans et pousse la masse à pratiquer une brèche dans l'édifice constitutionnel. Il inscrit sur son drapeau tout un programme de réformes dites démocratiques dont il offre la solution définitive et immédiate, pourvu qu'on lui accorde d'abord la revision de l'article 47 de la Constitution, c'est-à-dire du système électif qui est le fondement de notre organisation politique.

Le Congrès national avait admis, d'un assentiment unanime et presque sans débat, la disposition suivante :

« Article 47. — La Chambre des représentants se com-
« pose de députés élus directement par les citoyens payant le
« cens déterminé par la loi électorale, lequel ne peut excéder
« cent florins d'impôt direct ni être en dessous de vingt
« florins. »

La première loi électorale, faite par le Congrès lui-même et publiée le 3 mars 1831, fixait un cens de 30 florins pour les campagnes et élevait le cens des villes, suivant leur population, de 35 à 80 florins.

Une loi du 12 mars 1848 réduisit uniformément le cens électoral au minimum constitutionnel de 20 florins.

Les députés et les sénateurs étant nommés par le même corps électoral, il se fait que les représentants des deux branches électives du pouvoir législatif tiennent leur mandat des citoyens payant annuellement à l'État 42 fr. 32 c. d'impôt direct.

Cette condition du cens, les membres du Congrès jugèrent

Digitized by Google

« qu'il fallait la placer en première ligne pour être électeur », suivant le mot de Defacqz, non parce qu'ils considéraient le cens comme une présomption d'intelligence — interprétation relativement récente — mais bien parce qu'ils voulaient que « l'électeur fût intéressé au bon ordre, à la prospérité de « l'État, qu'il eût des racines dans le sol national, qu'il eût « prouvé son esprit de prévoyance, qui est l'esprit politique « même ».

Ces motifs d'expérience se comprennent bien dans un pays dont l'histoire des institutions politiques se résume en la triple revendication de la liberté individuelle, de la sûreté du foyer et du vote de l'impôt. Du XII^e^ au XVIII^e^ siècle, les luttes acharnées des communes flamandes et wallonnes contre leurs seigneurs et princes, n'ont guère eu d'autre cause ; et elles avaient été une rude initiation au régime parlementaire.

Ainsi préparée, la Belgique s'avança sûre d'elle-même dans le mouvement imprimé aux idées politiques par la révolution américaine et par la révolution française. Habile à pratiquer les grandes libertés modernes, elle s'éleva du premier élan à la hauteur des nations les plus prospères. Elle reconstitua bientôt sa fortune et prit devant l'Europe un air inattendu de grandeur morale.

Mais le souvenir des fêtes du cinquantenaire de notre indépendance semble bien loin.

Depuis 1880, nos idéalistes nous imposent plus de modestie. Nos institutions politiques tant vantées ne seraient que poussière et vanité ; nos libertés, des mots vides de sens pour le grand nombre, des privilèges pour une seule classe. Le droit méconnu, les principes méprisés, toute réforme irréalisable, tout progrès impossible. Il faut refaire la glorieuse Constitution. Ce n'est pas une pierre quelconque, c'est la clef de voûte de l'édifice qu'il faut remplacer ; c'est à l'origine des pouvoirs, à l'expression de la souveraineté nationale que gît le mal.

Tel est aujourd'hui, succédant aux anathèmes des encycliques pontificales, le langage de l'idéalisme radical.

La thèse des idéalistes du droit divin est assez connue. Le

Digitized by Google

pape Léon XIII l'a rappelée dans l'encyclique *Immortale Dei*, de 1885 : « Toute puissance est de Dieu. L'Église catholique romaine est l'organe de Dieu sur la terre. Le prince doit gouverner en père, à l'exemple de Dieu et selon les instructions de l'Église. Toute liberté du peuple est mensonge, toute souveraineté nationale, révolte et blasphème. »

Les idéalistes de la raison n'ont point de formule aussi précise. Il leur manque un pape infaillible. Leur théorie est cependant visiblement parallèle à celle de l'Église : « La souveraineté émane du peuple. Elle s'exerce en principe par tous les mâles et se délègue suivant la loi du nombre. La société s'inspire de la Raison, ce « Verbe qui éclaire tout homme venant en ce monde ». Le Droit est éternel, imprescriptible, inaliénable. Le Droit est Dieu sous sa triple forme : liberté, égalité, fraternité. »

Ces deux écoles, si contraires que soient leurs déductions, partent du même principe et s'appuient sur la même logique. L'une et l'autre possèdent la Vérité et le Droit. Elles voient l'absolu sans voiles. Elles lisent la loi éternelle à livre ouvert, l'une par les yeux de l'Église, l'autre par l'intuition de la Raison.

De l'observation des faits, de l'analyse des phénomènes, des traditions, des préjugés de religion et de classes, de l'état moral et matériel des peuples, de l'expérience administrative, des complications sociales et économiques, des conflits d'intérêts, des conditions de territoire, d'industrie, de caractère, d'instruction, de tout ce qui fait la science par une longue et patiente élaboration, qu'importe ?

Ce sont là, pour ces écoles, des conditions accidentelles dont il n'y a guère lieu de tenir compte, des empêchements au vrai bien dont la vue est si claire et la venue si prochaine : les « malheurs du temps », dit l'Église ; les « intérêts égoïstes », disent les radicaux.

On connaît l'homme, à quoi bon étudier les hommes et certains groupes d'hommes ? Ne sont-ils pas tous libres, égaux et frères ? On a l'entité ; pourquoi s'occuper de la réalité ? Les principes sont là, clairs, évidents. Que ne les

Digitized by Google

applique-t-on sans plus tarder? Le peuple attend. Si les vieux ne se hâtent, les jeunes feront la besogne en un tour de main.

De telles doctrines simplifient toutes choses.

Dans sa merveilleuse inconscience, cet élan ne manque pourtant ni de noblesse, ni de grandeur. Très passionnée, la jeunesse a le langage de la passion, ce langage qui émeut les hommes simples, généreux, mais dépourvus de culture. Là où la science serait incomprise et sans autorité, la passion fait pénétrer certaines lueurs indécises, souvent trompeuses, mais préférables à la nuit.

Amoureux de sonorités, de phrases musicales, le jeune radical idéaliste s'insinue dans les âmes qui perçoivent mieux le son que le sens des choses, la forme de la pensée que la pensée elle-même. Il a une logique déductive qui entraîne et des solutions nettes et tranchantes bien adaptées aux « pourquoi » et aux « comment » des intelligences enfantines, aspirant à tout savoir et satisfaites de trouver la science dans un album de formules et d'images.

D'allure précise, excluant l'objection et la réplique, comme la parole du prêtre, le langage radical forme, en politique, en philosophie, en littérature, ces premières convictions si fières, si heureuses, qu'on croit éternelles et que bientôt on secoue en dépouillant la chrysalide universitaire.

Cependant il arrive que cette modalité de pensée persiste jusque dans l'âge viril, en dépit de l'étude et de l'expérience. Elle présente alors un curieux phénomène, observé même chez quelques natures d'élite, d'arrêt partiel de la croissance intellectuelle. C'est la caractéristique du fanatisme.

La même observation a fait dire, par une antithèse un peu forcée, que le clérical naît vieillot et que le radical meurt enfant.

Les écoles idéalistes ne sont guère redoutables par le nombre des disciples. Emportées dans un double tourbillon de foi et d'espérance, elles attirent aux deux pôles opposés les névropathes de l'idée. Elles se croient invincibles et jurent de changer la face du monde, tandis que, dans le fait, l'une

Digitized by Google

abdique aux mains de l'Église et que l'autre s'attarde aux visions de la raison pure.

A cette heure, le radicalisme belge applique toute la puissance de son levier au renversement du régime censitaire établi par l'article 47 de la Constitution.

A la suite de manœuvres hardies, il a réussi à affaiblir le prestige de l'œuvre du Congrès national. Accueilli en allié dans la grande armée de l'évolution progressive, il a divisé et disloqué les forces libérales, selon lui trop routinières. Maintenant, il va réorganiser la victoire :

« Nous rendons hommage, disent les revisionnistes, aux auteurs de la Constitution belge. Ils ont fait pour leur temps tout ce qu'ils pouvaient faire. Ils ont placé la Belgique à la tête des nations libres d'alors. Mais ont-ils voulu l'immobiliser pour toujours dans les langes du cens à 42 fr. 32 c.? Est-ce que vingt florins, c'est la limite définitive et perpétuelle de la capacité électorale?

« Voyez les autres peuples. Ils ont marché en avant. La France, la Grèce, l'Allemagne, la Suisse ont le suffrage universel. L'Angleterre s'en approche aussi bien que le Portugal et l'Italie.

« A l'exception de la Russie et de la Turquie, pays de pure autocratie, toute l'Europe devance la Belgique.

« La Hollande, qui avait un système électoral restreint, vient de reviser sa Constitution en vue d'élargir les bases de son régime.

« Qu'est-ce donc qui vous arrête? Quel danger vous effraye? Notre loi fondamentale proclame que tous les pouvoirs émanent de la nation. Ce principe est-il une vérité quand, sur 6 millions de Belges, 120,000 à peine sont admis à élire les mandataires de la nation? Les autres sont-ils indignes de participer au choix des législateurs? Depuis plus d'un demi-siècle, ce peuple a fait preuve d'une sagesse admirée du monde entier. Il a travaillé, il s'est instruit; il réclame l'exercice d'un droit qui lui appartient et que vous ne pouvez lui dénier sans iniquité.

Digitized by Google

« Tous les privilèges sont abolis. Tous les Belges sont égaux devant la loi. Voilà le droit que proclame la Constitution et que méconnaît le régime censitaire. Votre égalité n'est qu'un leurre.

« Les classes ouvrières peinent aux champs, aux ateliers et aux mines. Elles ressentent douloureusement l'injure d'être traitées en parias. Elles contribuent autant et plus que la bourgeoisie aux charges de l'État. Elles payent la grosse part des impôts de consommation et la presque totalité de l'impôt du sang. Toutes les corvées et pas de droits ! Une telle injustice soulève les consciences. Elle a suscité, elle provoquera nécessairement encore des désordres et des périls sociaux.

« Nous avons la liberté de la presse, nous avons la liberté de réunion, avec toutes les grandes libertés que ne possède au même degré aucun autre peuple d'Europe, et nous reculons devant le moindre progrès. Nous reconnaissons qu'il est juste, sage, nécessaire d'étendre le droit de suffrage, et nous restons comme apeurés devant le fétiche de la Constitution, et nous refusons l'entrée des comices électoraux à ceux-là mêmes dont le concours est le plus indispensable à la patrie.

« N'est-il pas certain que le régime censitaire a fait son temps? En remettant le pouvoir aux mains de la seule bourgeoisie, il a développé les instincts égoïstes des classes aisées. Toutes les lois sont faites pour sauvegarder les intérêts bourgeois; elles ignorent ceux des classes laborieuses, des classes qui souffrent, qui produisent et qui finiront par perdre patience. Et quelle corruption ! Quelles misères morales dans ce corps de censitaires ! Les deux partis qui se succèdent au pouvoir se sont vus obligés de multiplier les lois électorales pour réprimer et prévenir les fraudes, les pressions, la vénalité, les menaces, les abus de la force et de la ruse.

« Que produit-il, ce suffrage censitaire si étroit, si égoïste, si pourri? A peine une faible oscillation de droite à gauche, du clérical au libéral, sans puissance, sans vitalité, une sorte de demi-sommeil où s'alanguissent et s'énervent les forces de la nation. Dites donc ce qu'il a fait, votre régime censitaire.

Digitized by Google

On se prévaudra des progrès matériels, d'un accroissement de richesse? Ces résultats n'appartiennent pas à la politique censitaire. Ils ne lui doivent rien. Ils sont le fruit de la science, de la mécanique, de la vapeur. La Belgique a mis à profit, comme tout le monde, ni plus ni moins, les inventions merveilleuses du siècle. Mais ce qu'il fallait faire pour le bien-être du peuple, pour son élévation morale, pour l'organisation du travail, pour une juste répartition des profits et des charges, l'avons-nous fait?

« Quels problèmes a résolus le suffrage censitaire? Où sont les réformes promises : l'impôt sur le revenu substitué à un système de taxes surannées et odieuses, la nation armée au lieu de l'abominable conscription militaire, l'instruction primaire gratuite, laïque et obligatoire, la séparation réelle des Églises et de l'État et tant d'autres progrès urgents et vainement réclamés au nom du droit et de l'égalité des citoyens d'une même patrie?

« Le suffrage censitaire n'a rien produit qu'un système législatif admirablement combiné et machiné pour donner à une féodalité financière sans scrupule toute la force gouvernementale avec toute la richesse sociale.

« Jugez l'arbre à ses fruits.

« Il faut donc abattre ce régime de privilèges qui fait injure au Droit, à l'Égalité, au bon sens. Il faut étendre immédiatement, sinon rendre universel, le droit de suffrage. Il faut noyer dans la grande mer de la Justice tous ces intérêts privés, mesquins et égoïstes.

« Quel nouveau système électoral devra succéder à celui que condamnent à la fois le droit et l'expérience? Il n'importe en ce moment. Si nous sommes d'accord sur la nature du mal, nous trouverons bien le remède. Arrachons d'abord la pierre vermoulue qui menace de ruiner tout l'édifice et laissons aux Chambres législatives le soin qui leur incombe de réparer la brèche.

« La question n'a rien d'ardu ni d'effrayant. Elle se pose simplement ainsi : L'article 47 de la Constitution porte que « la Chambre des représentants se compose des députés élus

Digitized by Google

directement par les citoyens payant le cens déterminé par la loi électorale, lequel ne peut excéder cent florins d'impôt direct ni être en dessous de vingt florins ». Il suffit de remplacer ce texte par le suivant : « La Chambre des représentants se compose des députés élus directement par les citoyens réunissant les conditions que détermine la loi électorale. »

« Cela ne compromet rien, et c'est la formule constitutionnelle de presque tous les pays du monde. »

Ce discours résume tous les arguments invoqués en faveur de la revision de notre système électoral. Si quelque raison se trouvait omise, ce serait par inadvertance. On excuserait une faute involontaire en se souvenant de ce mot d'un orateur radical : « La question est si claire, si évidente, si banale, qu'il devrait être défendu de la discuter encore, ainsi que les Grecs interdisaient à leurs poètes de décrire la beauté d'Hélène ou la force d'Hercule. »

Comment donc se fait-il que, dans ce moment même, après tant de raisonnements d'une logique serrée et tant de mouvements d'une éloquence enflammée, les gens de sang-froid soient obligés de constater que si le mot de revision flotte sur presque toutes les lèvres, la volonté de reviser, cette volonté efficiente qui culbute tout obstacle, n'a point pénétré au cœur des classes dirigeantes ?

Et pourtant, l'adhésion de ces classes, leur concours actif est absolument indispensable. Sans leur coopération directe et sincère, rien n'est possible. Il ne resterait d'autre ressource que la révolution violente, que personne n'avoue, dont personne ne veut et qui d'ailleurs n'est point d'une réalisation si facile.

III

Conditions légales de la revision. — Article 131 *de la Constitution. — Vote aux deux tiers des voix de chaque Chambre. — Le Roi modérateur des partis. — Loi des capacitaires.*

A quelles conditions la Constitution belge peut-elle être légalement revisée ?

Digitized by Google

Il y faut le consentement du Roi et des Chambres dans les formes prescrites par l'article 131 de la Constitution, dont voici le texte :

« Le pouvoir législatif a le droit de déclarer qu'il y a lieu à la revision de telle disposition constitutionnelle qu'il désigne.

« Après cette déclaration, les deux Chambres sont dissoutes de plein droit.

« Il en sera convoqué deux nouvelles, conformément à l'article 71 (c'est-à-dire convocation des électeurs dans les quarante jours et des Chambres dans les deux mois).

« Ces Chambres statuent de commun accord avec le Roi sur les points soumis à la revision.

« Dans ce cas, les Chambres ne pourront délibérer si deux tiers au moins des membres qui composent chacune d'elles ne sont présents; et nul changement ne sera adopté s'il ne réunit au moins les deux tiers des suffrages. »

Ainsi la revision d'une disposition constitutionnelle est subordonnée à deux conditions principales : la première exige que le Roi et chacune des Chambres, à la simple majorité, se mettent d'accord pour déclarer l'opportunité d'une modification à la loi fondamentale. Par la seconde condition, il faut que les deux Chambres, renouvelées et retrempées dans les eaux électorales, statuent, de commun accord avec le Roi, chacune séparément et aux deux tiers au moins des suffrages, sur une nouvelle disposition constitutionnelle.

Si la volonté expresse de l'une des trois branches du pouvoir législatif vient à faire défaut, la Constitution reste telle quelle.

Le Congrès national a donc voulu qu'une revision ne pût être l'œuvre exclusive d'un parti; qu'une revision ne fût possible que si elle s'imposait comme une nécessité nationale. Non seulement il n'a pas préparé, il a même écarté de propos délibéré toute réunion des Chambres en une seule assemblée, parce qu'il considérait comme une garantie indispensable du consentement formel de l'opinion publique, l'expres-

Digitized by Google

sion libre et séparée de chacun des organes de la volonté du pays.

Dans une circonstance grave, en 1857, en approuvant le retrait du projet de loi sur la charité, dont la discussion avait causé une certaine effervescence des passions politiques, le Roi écrivait :

« Je n'aurais jamais consenti à donner place dans notre « législation à une loi qui aurait pu avoir les funestes effets « qu'on redoute... Nous devons nous abstenir d'agiter toute « question qui peut allumer la guerre dans les esprits... Je « suis convaincu, et je le dis à tout le monde, que toute « mesure qui peut être interprétée comme tendant à fixer la « suprématie d'une opinion sur l'autre, qu'une telle mesure « est un danger. »

Cet avis du Roi était, à vingt-six ans d'intervalle, le reflet fidèle et éloquent des sentiments d'union, de modération et de sagesse qui avaient inspiré le Congrès national et lui avaient fait trouver, dans une juste appréciation des traditions et des tendances du peuple belge, le fondement solide de sa nationalité, et dans l'équilibre vivant et mesuré des forces, la direction concordante des pouvoirs vers le progrès.

On peut, sans grande témérité, prédire que le chef de l'État n'abandonnera pas sciemment cette règle de conduite.

Placé comme il l'est, par devoir, en dehors et au-dessus des partis et de leurs luttes et tout en prenant pour guide la volonté de la majorité des Chambres, le Roi évitera certainement de provoquer ou de laisser provoquer des résistances et des émotions « avec lesquelles il est plus sage de transiger que de raisonner ». Tel est son rôle constitutionnel; et, le cas échéant, le parti qui se sentirait menacé d'oppression n'hésiterait pas à demander secours au Roi.

Des démarches dans ce sens se sont produites plus d'une fois au nom des cléricaux, comme au nom des radicaux ou des libéraux. Elles ont même causé quelque appréhension à ceux qui tiennent par-dessus tout au maintien des libertés publiques.

Digitized by Google

Le même esprit de mesure ne peut point dominer les Chambres au même degré que le Roi. Cependant, il n'y fait point défaut. Et l'accueil que la Chambre des représentants a fait à la proposition de reviser l'article 47, démontre clairement à tous, les idéalistes exceptés, que l'heure de la suppression du régime censitaire n'est pas encore venue.

Est-ce donc que cette conception serait jugée fausse en soi, mauvaise, contraire aux intérêts et aux instincts du peuple belge?

Assurément non.

Si les motifs de droit et d'égalité invoqués par les radicaux sont justement ceux qui valent le moins, il reste vrai qu'une extension du droit de suffrage est souhaitable. Les hommes politiques et beaucoup de députés des divers partis se sont prononcés dans ce sens. Le parti libéral a même introduit dans nos lois et dans nos mœurs des dispositions qui font partager, pour les élections provinciales et communales, le droit des censitaires aux citoyens réunissant certaines conditions d'instruction. Cette loi des capacitaires est une expérience sérieuse, quoiqu'on puisse ne pas y voir une brèche ouverte dans la forteresse du cens.

Leur organisation confère à nos provinces et à nos communes une liberté, une autonomie dont le peuple belge est jaloux parce qu'il y trouve à la fois le respect du passé et la garantie de l'avenir. Toutefois, le pouvoir central n'est pas désarmé; il possède un droit de contrôle qui ramènerait ces institutions dans le cercle de leurs attributions, si elles venaient à s'écarter de leur domaine.

Dans ces conditions, une gestion téméraire des intérêts communaux et provinciaux ne pourrait apporter ni graves désordres ni trouble irréparable dans le pays. Il en serait autrement des abus du pouvoir législatif, qui, sauf l'opinion publique, n'a d'autre contrôle que sa propre sagesse.

La composition de la législature est donc une question vitale en tout pays; elle a de tout temps été le principal objet des préoccupations des peuples.

Digitized by Google

IV

Marche de la civilisation. — Composition et mission de la Chambre haute et de la Chambre populaire. — Tendances contemporaines. — Le Sénat belge. — Les droits et les intérêts. — Principe de l'idéalisme.

Des douze à quatorze cent millions d'hommes qui habitent la terre, le plus grand nombre — les quatre cinquièmes au moins — se meuvent à peine dans une civilisation presque figée par le fatalisme et sous le joug d'un dur despotisme. Les autres se prêtent mieux à la loi de leur évolution et ont conscience de leur action sur eux-mêmes. Ils ont aussi des maîtres ou des chefs; mais ils en contrôlent ou partagent la puissance directrice. Où vont-ils? Ils vont au développement indéfini de leur personnalité et de leur milieu, vers le mieux, le nouveau, l'inconnu, par une route moins certaine, moins éclairée qu'elle ne le paraît, le long de laquelle la poésie chante un idéal vague et fuyant, mais où la science marque heureusement chaque pas en faisant de proche en proche saisir le réel et sa loi.

Cette portion privilégiée de l'humanité, en se subdivisant en nations, a substitué aux coutumes et traditions orales, des lois écrites fixant les droits de tous. Ces lois sont l'œuvre de la coopération du chef de l'État, d'un sénat, ou chambre des seigneurs, ou conseil fédéral, et d'une chambre composée des délégués du peuple. Le chef est héréditaire ou élu. Le sénat est ou héréditaire, ou nommé par le prince, comme en Angleterre, en Autriche, en Italie; ou élu à deux degrés par les États, les provinces, comme en Hollande, en France, aux États-Unis d'Amérique. Nulle part, si ce n'est en Belgique, les sénateurs ne sont nommés par les mêmes électeurs que les députés.

La chambre populaire est nommée au suffrage universel en France, en Allemagne; au suffrage restreint par la condition du cens, du loyer ou de l'instruction en Italie, en Autri-

Digitized by Google

che, en Angleterre, en Hollande; au suffrage à deux degrés en Prusse; en partie par le roi en Serbie.

La mission et les droits de chacune des branches de la législature ne sont pas moins divers que leur origine et leur composition. Ici, le roi se réserve exclusivement le droit d'initiative; là, il exerce un veto effectif; il nomme et maintient ses ministres contre la volonté de l'une et de l'autre Chambre; aux États-Unis, la prépondérance politique appartient au Sénat; en France, elle est aux mains des députés. Partout, le Sénat est institué pour contrebalancer et modérer la puissance de la Chambre populaire et donner à l'État des garanties de stabilité.

Quel est le meilleur de ces organismes législatifs? Quel est celui qui assure le mieux l'ordre et la liberté, qui favorise le plus le développement harmonique de la société, en s'adaptant à ses besoins, à ses intérêts, à ses progrès moraux et matériels? Quel est le plus libéral, le plus juste, le plus sage?

Comment les juger, sans comparer, dans le détail, des combinaisons si compliquées?

Peut-on se borner, comme fait le radicalisme, à mettre en parallèle le système électif d'une des Chambres? Peut-on dire, par exemple, que le régime représentatif est plus libéral en Allemagne qu'en Belgique, par la seule raison que le Reichstag est nommé par le suffrage universel, et notre Chambre des représentants par le suffrage censitaire?

Faut-il négliger les autres éléments : l'autorité du Roi et celle de l'Empereur, les droits du Sénat et ceux du Conseil fédéral, et les libertés publiques, la libre discussion par la parole et par la presse, cette discussion de tous pour tous qui prépare, mûrit et impose la loi?

Eh! non. L'expérience et la science enseignent que la santé et la vigueur du corps social dépendent avant tout du parfait équilibre des organes, que les forces d'attraction et d'expansion ont leur rôle légitime et nécessaire, que le sentiment de conservation est aussi indispensable que l'esprit d'évolution et que, dans l'organisation naturelle de l'État, leur action est

Digitized by Google

réglée, étendue ou restreinte, selon de multiples conditions de temps, de préjugés, de tempérament, d'aspirations.

Notre radicalisme n'a que faire de ces considérations terre à terre. D'emblée, sans discussion et sans études préalables, il va changer les conditions d'éligibilité au Sénat : il proclame l'urgence de la revision de l'article 56 de la Constitution, dont voici le texte :

« Pour pouvoir être élu et rester sénateur, il faut :

« 1° Être Belge de naissance ou avoir reçu la grande naturalisation;

« 2° Être domicilié en Belgique;

« 3° Être âgé au moins de 40 ans;

« 4° Payer en Belgique au moins 1,000 florins d'impositions directes, patente comprise.

« Dans les communes où la liste des citoyens payant « 1,000 florins d'impôts directs n'atteint pas la proportion « de 1 sur 6,000 âmes de population, elle est complétée par « les plus imposés de la province jusqu'à concurrence de cette « proportion de 1 sur 6,000. »

Ce sont les deux derniers paragraphes qu'il faudrait abroger. Ils limitent contre le droit le choix des électeurs et confèrent à la richesse un injustifiable privilège.

Le radicalisme n'est du reste pas seul à critiquer l'organisation de notre Sénat. On peut soutenir, sans offenser la mémoire du Congrès national, que cette partie de son œuvre est peut-être la moins heureuse, bien que l'expérience de cinquante-sept années — *longum ævi spatium* — n'ait point démontré si clairement, en fait, les vices de l'institution.

Le débat sur cette question fut long et orageux au Congrès national; et la solution dépendit moins de la maturité des délibérations que des hasards du scrutin.

Le projet de Constitution conférait au chef de l'État le droit de nommer les sénateurs à titre viager ou héréditaire.

La section centrale du Congrès admit, le 4 décembre 1830, une autre combinaison : nomination à vie par le chef de

Digitized by Google

l'État, sur une triple liste présentée par une classe d'électeurs payant un cens égal à quatre fois le minimum fixé pour les électeurs de la Chambre des députés.

Les sénateurs devaient, en outre, avoir 35 ans et payer 1,000 florins d'impôt foncier.

Le lendemain, on décida que la présentation serait faite au Roi par le corps électoral chargé d'élire les députés.

Le 9 décembre, la combinaison ainsi amendée fut rejetée par 75 voix contre 58.

Le 13 décembre, la discussion publique s'ouvrit et se continua le 14 et le 15 en assemblée plénière, sur la question de savoir s'il y aurait un Sénat. L'affirmative l'emporta par 128 voix contre 66.

Le mode et les conditions de nomination furent ensuite longuement examinés, et après diverses combinaisons partielles, tour à tour admises et repoussées, l'ensemble du décret, tel qu'il existe, fut voté, le 28 décembre, par 112 voix contre 66.

Cette solution n'avait de précédent dans aucun pays. Elle restera probablement sans imitation. Au lieu de répondre au besoin politique de créer un frein contre l'élan des passions par une représentation spéciale de la science et de l'expérience des affaires, elle paraît faire du Sénat l'organe particulier de l'aristocratie de l'argent. Elle semble l'instituer pour la garde des intérêts des riches et lui enlever ainsi l'autorité que donne le désintéressement personnel dans la gestion du bien de tous.

Le sénateur, nommé à temps comme le député, par le même corps électoral que le député, devra suivre la même ligne de conduite que le député; ou s'il s'écarte du courant d'opinions, de sentiments et d'intérêts qui a dirigé son élection, il deviendra suspect d'obéir à des vues personnelles et sera accusé de trahir son mandat.

Ces conséquences logiques du système ne se sont guère fait sentir jusqu'à présent, grâce à l'esprit de mesure qui domine les délibérations des deux Chambres, et grâce surtout à la composition actuelle du corps électoral. En serait-il encore de

Digitized by Google

même si le régime censitaire faisait place au régime capacitaire ou au suffrage universel éclairé ou non?

Dans ce cas, il est facile de prévoir que le contrepoids, le centre de résistance qui est appelé à régulariser l'action des forces passionnelles et qui se réduit, en Belgique, à la condition du cens chez les électeurs et chez les sénateurs, ne se rencontrerait plus que dans le pouvoir royal.

Grave péril pour la monarchie et pour les libertés publiques!

La nécessité d'un sénat modérateur est un axiome de gouvernement. Organiser ce sénat de manière à le rendre inutile ou impuissant, serait une faute aussi inexcusable que de supprimer tout contrepoids. Créer deux chambres de même origine et de même composition serait encore plus étrange et presque barbare.

C'est pourtant à cela qu'aboutit la solution radicale, en prêchant la suppression pure et simple du cens établi par les articles 47 et 56 de la Constitution.

On ne cultive pas un champ en se bornant à arracher la mauvaise herbe. Il faut surtout y semer de bon grain.

Si le sénat est une institution gouvernementale indispensable, il faut le différencier de la chambre des représentants; et si la condition du cens est jugée insuffisante ou mauvaise, il faut non pas la supprimer, mais la remplacer par une autre, meilleure et plus efficace. Les pays libres nous offrent assez de données d'expérience. La Suisse, la Hollande, les États-Unis et la France ont résolu démocratiquement le problème en faisant élire les membres de leurs chambres hautes par des assemblées de délégués des États, des provinces et des communes.

Mais croire qu'on pourra, sans souci d'immédiate réparation, abolir et détruire ce qui est consacré par le temps et l'habitude, amputer de-ci de-là des organes du corps social, sous prétexte de difformité ou de déviation des principes du Droit et de l'Égalité, quelle simplicité d'âme! Les peuples ne se prêtent pas à ces fantaisies idéalistes, et lors même qu'ils paraissent le plus se laisser entraîner à la suite des enthou-

Digitized by Google

siastes et des prophètes, ils sont sujets à de brusques retours au bon sens et à la réalité.

La vie sociale n'est que l'éternel débat des intérêts et des droits, ou pour mieux dire, des intérêts légitimés ou droits acquis contre les intérêts méconnus ou droits en formation. Cette lutte s'est précipitée, depuis un siècle, avec une vivacité extrême, et les victoires trop promptes des droits nouveaux se sont parfois changées en déroutes complètes. La société n'avance avec sûreté que sous l'influence d'un balancier régulateur et compensateur dont les oscillations se réduisent à mesure que l'effort des intérêts s'accomplit avec moins de chocs et de violences.

Cette loi naturelle du progrès est insupportable à l'idéalisme, qui prétend courir devant soi dans l'ivresse de son rêve et qui se heurte du front et du pied au mur d'airain des intérêts. Il a beau proclamer des principes, formuler des abstractions et confondre la loi des phénomènes avec la cause des phénomènes; ses entités métaphysiques ne font que voiler la claire vision des réalités!

Que l'idéalisme religieux voie le Droit en Dieu, comment s'en étonner? Mais par quelle aberration de pensée le rationaliste, le positiviste, l'évolutioniste, arrive-t-il à proclamer le Droit, le Droit éternel et imprescriptible?

Si le droit est inné dans la conscience de l'homme, si l'on peut en lire les décrets en regardant au fond de son âme, si la raison humaine est un puits de vérités toutes faites, de principes impératifs, de règles sociales, d'où viendrait donc qu'aucun peuple n'ait pris la peine de s'abreuver à cette source immédiate du bonheur?

Le chrétien répond à cette question par la légende du paradis perdu, du péché originel, de la punition divine.

Mais le radical? Il faudra bien qu'il s'avoue que la raison n'est qu'un instrument de connaissance, une force qui groupe les faits, qui les analyse et en induit les lois. Il constatera que le droit n'est pas antérieur, qu'il est connexe aux faits, qu'il devient avec eux et par eux, que le droit varie et se

Digitized by Google

rajeunit sans cesse, qu'il se supprime, s'amende et se remplace.

Le droit exprime un rapport et fixe le résultat d'une lutte entre un intérêt légalisé et un intérêt qui réclame la protection de la loi. Pour devenir un droit, un intérêt doit faire ses preuves, montrer ses titres et sa nécessité, se faire reconnaître et sacrer.

Le droit ne se tire pas de la raison par un effort de logique déductive, comme une vérité mathématique. Il se crée par la société, à l'aide de l'observation et de l'analyse, de l'expérience et de la science.

Il est temps de nous dépêtrer des broussailles de l'idéalisme, de voir les choses comme elles sont et d'employer les mots pour ce qu'ils valent et représentent. Disons, par exemple, que depuis l'année 1848, le suffrage universel est le droit des Français; mais refusons énergiquement de répéter ce non-sens idéaliste, cette puérilité solennelle que le suffrage politique est le droit de l'homme.

Chez nous, le suffrage pour les élections législatives est le droit des citoyens payant vingt florins d'impôt direct. La question est de savoir si ce droit deviendra bientôt celui des citoyens payant un cens moindre, ou possédant un certain degré d'instruction, ou réunissant d'autres conditions quelconques; si l'intérêt social exige cette réforme; si le développement de l'action populaire doit être équilibré par d'autres mesures; quelle est la nature et l'importance des intérêts en jeu; comment on pourra calmer les craintes ou vaincre les oppositions et obtenir enfin l'assentiment presque unanime de la nation.

V

Les conceptions à priori. — Fausse éducation de la jeunesse. — Synthèse et analyse. — Contradictions du programme radical.

Le radicalisme est impuissant à donner la solution de la question du suffrage politique telle qu'il l'a posée en Bel-

Digitized by Google

gique, parce qu'il dédaigne les faits et les intérêts. Il a beau accumuler tous les arguments que fournit la métaphysique politique, les produire avec éloquence et persévérance, montrer une foi inébranlable en ses principes et avoir des disciples dévoués et même fanatiques. L'école est à son déclin.

Tel est le sort des systèmes à priori.

Platon et Aristote, Cicéron et saint Augustin, Descartes et Leibnitz, Locke et Kant, Rousseau et Comte ont proposé leurs combinaisons politiques pour le plus grand bonheur du genre humain. Certes, ils sont de grands hommes, des philosophes éminents, des penseurs profonds, éloquents, dont les écrits passent pour les chefs-d'œuvre du génie humain. Eux aussi se flattaient de régénérer le monde. Eux aussi ont eu des disciples enthousiastes. Où sont leurs systèmes?

Les religions elles-mêmes, qui ont su entraîner et maîtriser des masses si considérables d'hommes, ont-elles jamais réussi à mettre en pratique leurs théories politiques? Qui s'occupe vraiment de la métaphysique catholique et de son application? Les chrétiens les plus fervents expriment poliment leur douleur et leurs regrets et puis se sauvent de la théorie par la tangente des distinctions et des circonstances. Il n'y a pas sur toute la terre un homme d'État qui prenne à la lettre et au sérieux les épîtres politiques des papes.

Aucun peuple n'a jamais pu et ne pourra jamais en supporter une application quelque peu rigoureuse. L'exemple du Paraguay des jésuites est concluant et décisif.

Cet idéalisme-là n'est cependant pas moins logique que l'autre et il ne manque pas moins de sens commun. Sa faute capitale est de fonder sur des combinaisons d'idées, au lieu de chercher le progrès où il se trouve : dans la science des intérêts de l'homme et de la société.

L'idéaliste prend trop volontiers le concept pour la réalité, le fantôme pour l'être, et gravement il évoque son propre esprit pour lui faire rendre des oracles.

Sans doute, les idées que l'humanité accumule et classe sont une immense richesse spirituelle, représentant le travail

Digitized by Google

de siècles innombrables. Elles rappellent, dans une condensation infinie, les faits avec leurs rapports et leurs causalités. Elles donnent à la raison une force de pénétration et d'adaptation de plus en plus grande pour s'élever par degrés à la généralisation des faits et des lois. Mais les idées par elles-mêmes ne créent rien, ni les faits, ni leurs lois.

L'erreur de l'idéalisme provient directement du système de l'enseignement synthétique qui forme la jeunesse de nos écoles et qui l'enveloppe, aux trois degrés de l'instruction, comme d'un réseau de sciences toutes faites, de principes, de règles, de formules qu'on offre comme la quintessence des connaissances humaines.

A l'université, en deux ou trois ans, le jeune homme aborde hâtivement dix à douze sciences réduites en sommaires, classées par tableaux et enfermées dans des cadres bien fixes. Il croit tenir toute la science, et souvent il n'a pas même la vraie méthode qui conduit à la science. Ainsi se forment des générations légèrement teintées de notions scientifiques et complètement pénétrées d'idéalisme et de mysticisme. Ainsi s'explique l'orgueil maladif et la suffisance de la vingtième année.

On s'applique heureusement à réagir contre cette névrose contemporaine.

L'école Frœbel, la méthode intuitive, l'enseignement analytique, les sciences naturelles et concrètes corrigeront avec le temps la fausse direction donnée aux esprits par l'abus de la synthèse et la culture trop exclusive des sciences abstraites. Par une méprise funeste, on a oublié que le concours des deux méthodes est indispensable pour la constitution de facultés mentales saines et fortes.

La synthèse et l'analyse sont les deux formes concurrentes de la connaissance. L'emploi simultané de l'induction et de la déduction se vérifiant l'une par l'autre peut seul donner à la pensée — ce qui veut dire à la pesée de la balance humaine — toute sa rigueur en justice et en vérité. L'exagération de l'une ou de l'autre culture déforme la pensée et déprime ou exalte les caractères, en provoquant dans la société les chocs d'opi-

Digitized by Google

nion et les luttes de systèmes qui entravent la génération du droit et la distribution de la justice.

Dans la période où nous vivons, malgré des centaines de siècles d'élaboration et d'effort, l'humanité, même dans sa portion la plus avancée en civilisation, est loin, très loin de pouvoir dominer par l'intelligence l'action des sentiments, des instincts et des passions. Et c'est faute de tenir assez compte de ce fait inéluctable que les écoles idéalistes se perdent dans des combinaisons peut-être généreuses, mais vides et irréalisables comme le rêve.

Voyez le programme du radicalisme belge. Il touche à tous les désidérata du progrès. Il réédite le programme du libéralisme, auquel il n'ajoute rien dans le fond, mais dont il retarde l'accomplissement par l'absolutisme de la forme et la raideur des principes. Il parle au nom du Droit et de l'Égalité, vaines entités idéalistes. A l'indépendance du pouvoir civil, il substitue la séparation complète de l'État et des Églises; au lieu de l'amélioration du sort des classes ouvrières, il réclame les chambres du travail, le minimum de salaire, les bourses privilégiées du travail, la constitution d'un ordre ouvrier. A la réduction progressive des taxes qui atteignent encore les classes pauvres, il oppose la création de l'impôt progressif sur le revenu. Corriger les erreurs de notre régime militaire, pour lui, c'est établir le système de la nation armée. Toutes ces réformes qu'il préconise, le radicalisme les déclare d'ailleurs lui-même irréalisables aussi longtemps que ne sera pas résolue la question qui prime toutes les autres, celle de la revision dans un sens démocratique du régime électoral établi par la Constitution.

Pourquoi?

Parce que le radicalisme est atteint d'une incurable infirmité de naissance, d'un daltonisme intellectuel qui lui fait confondre l'abstrait et le concret et l'amène à traiter des électeurs en chair et en os, comme Guignol traite ses fantoches de bois.

Le radicalisme veut la revision immédiate comme condition préalable et nécessaire, parce que les censitaires refusent

Digitized by Google

et refuseront toujours d'user de leur pouvoir de légiférer en faveur des réformes proposées. C'est lui qui l'affirme, et en même temps il presse les censitaires de se dépouiller de leurs droits. Il montre le flot démocratique qui monte, le tumulte socialiste qui gronde, et en même temps il conseille aux censitaires de fuir en jetant les armes. « Votre bouclier, votre rempart, c'est la Constitution. Or, sus! brisez votre armure et faites sauter vos murailles. »

Et comme les censitaires hésitent, le radicalisme leur envoie ses plus éloquentes invectives : « égoïstes, mesquins, privilégiés, corrompus ». Étrange raisonnement, en vérité! Et quelle idée faut-il se faire des gens pour leur parler ainsi?

VI

L'égalité idéaliste et l'égalité dans la nature. — L'égalité devant la loi. — Fonction du libéralisme.

Victor Hugo prête ce mot à M. Royer Collard : « Je ne « blâme point ceux qui ont agi autrement que moi. Chacun « a sa conscience et, dans les choses politiques, il y a beau- « coup de manières d'être honnête. On a l'honnêteté qui « résulte de la lumière qu'on a. »

La lumière des radicaux, c'est celle que le même poète a trouvée à la fin de sa vie et qu'il présente comme la dernière conclusion de sa longue carrière, quand, après avoir passé en revue « les hommes de toutes classes et conditions, rois, ouvriers, ambassadeurs, cordonniers », il s'écrie : « J'ai eu « quelquefois en même temps dans mes deux mains la main « gantée et blanche qui est en haut, et la grosse main noire « qui est en bas, et j'ai reconnu qu'il n'y a qu'un homme. « Après que tout cela a passé devant moi, je dis que l'huma- « nité a un synonyme : égalité, et qu'il n'y a sous le ciel « qu'une chose devant laquelle on doive s'incliner, le génie, « et qu'une chose devant laquelle on doive s'agenouiller, la « bonté. »

Un dieu ne parlerait pas autrement, et un radical non plus.

Digitized by Google

Le génie et la bonté étant exceptés pour Victor Hugo, le patriotisme et l'éloquence pour tel radical, la logique et la fidélité aux principes pour tel autre, à cela près, tous les hommes sont égaux. Voilà la lumière : l'égalité des droits, l'égalité des charges, l'égalité de la peine, l'égalité de la récompense, l'égalité partout.

Et il n'est point de meeting où ce mot magique d'égalité ne fasse tressauter les cœurs et ne provoque d'enthousiastes acclamations. Et il n'est point d'assemblée où chacun ne se sente supérieur à quelque autre, s'il est modeste; à beaucoup, peut-être à tous, s'il s'abandonne à la naïveté de son orgueil et de son envie.

Telle est la contradiction de l'idée pure et de la réalité vivante. Dans le monde tel qu'il est, l'égalité n'est que chimère. Tout y est cause ou prétexte d'inégalité, de distinction, de séparation : la pauvreté, la naissance, la profession, l'éducation, la force, le talent, la beauté, mille riens énormes, au bas et au haut de l'échelle sociale. L'inégalité est un fait à ce point naturel et nécessaire que jamais être ne fut, n'est et ne sera l'égal d'un autre être.

Tout le monde le sait, et les radicaux le savent comme tout le monde : la loi d'inégalité est la condition première de la civilisation et du progrès. Il faudrait l'inventer si elle n'existait pas.

On dira que les sociétés modernes proclament le principe de l'égalité devant la loi. Mais ne voit-on pas, à l'analyse la plus sommaire, que cette expression a un sens exclusivement négatif sous sa forme positive? Elle signifie destruction et abolition perpétuelle des classes, des privilèges, des distinctions de naissance, des abus d'une organisation oppressive : clergé, noblesse, tiers état. Elle défend de reconstituer l'ordre équestre comme elle s'oppose au rêve radical et socialiste d'établir un ordre ouvrier.

Au sens positif, ce n'est qu'un pis aller, un aveu d'impuissance à mieux faire dans le présent, devant l'extrême difficulté de proportionner, de mesurer exactement la loi et son application à l'inégalité de nature des hommes, à leur fai-

Digitized by Google

blesse ou à leur force, à l'inégalité de leurs intérêts, de leurs facultés, de leurs mérites et de leurs fautes.

Ces lois que nous défaisons et refaisons chaque jour marquent autant de tentatives plus ou moins heureuses d'une meilleure distribution de la justice. Est-ce au nom de l'égalité qu'on réclame des lois pour les enfants et pour les femmes, pour les travaux des mines et des ateliers, pour certaines industries? Est-ce au nom de l'égalité qu'on exige des privilèges pour les bourses du travail, pour les syndicats professionnels, des exemptions d'impôts pour les habitations ouvrières, des subsides et des faveurs pour les caisses de mutualité, de retraite? Est-ce au nom de l'égalité qu'on organise la bienfaisance publique?

Eh non! Il s'agit uniquement d'intérêt social.

Ce prétendu principe d'égalité n'est qu'un sophisme né de la passion de l'envie, la plus méprisable des passions qui assiègent le cœur de l'homme.

Le principe d'égalité ou plus justement la passion égalitaire est la cause première du mal dont souffre la démocratie. Elle est odieuse et tout l'effort de la civilisation doit tendre à la comprimer ou à l'extirper.

Pour l'Égalité comme pour le Droit, l'étrange mixture de vrai et de faux qui empoisonne les esprits sort de l'alambic de l'idéalisme, cette sorte d'alchimie intellectuelle qui cherche la pierre philosophale dans la transmutation des idées.

Le Droit et l'Égalité, à la manière de l'idéalisme, ne sont que feux-follets propres à égarer loin du chemin du progrès.

La Belgique sait ce qu'il en coûte de céder parfois à l'influence de l'une ou de l'autre métaphysique politique. Ces accès de névrose, pour être rares, sont d'ailleurs plus dangereux qu'on ne pense et l'on pourrait citer tel peuple qui cherche vainement à s'en guérir.

Le sens du vrai et du réel est heureusement traditionnel chez nous et les écarts d'imagination, sans durée.

Le peuple belge possède, par droit d'héritage, à un niveau

Digitized by Google

très élevé, cette moyenne d'instincts éclairés, de fortes vertus et d'idées justes qu'on appelle le sens commun, dans la vie privée et le libéralisme, dans la vie politique.

Le libéralisme poursuit aussi un idéal. Mais il ne l'a point créé d'un coup de génie. Il ne le sépare pas des lois naturelles qu'il étudie sans cesse et dont il se pénètre.

Attentif aux faits, respectueux des traditions, aspirant au bien et au mieux, il veille à l'adaptation régulière et prudente des formes nouvelles, au développement continu de la liberté et de la justice, à l'équilibre des forces sociales dans le sens du mouvement et du progrès. Il a pour guides l'observation et la science positive. Il est essentiellement réaliste.

C'est lui qui résoudra, par la conciliation raisonnée des droits et des intérêts, les difficiles problèmes que pose chaque jour le sphinx social. Et lorsque sera dissipée la brume idéaliste et radicale qui voile l'horizon, le libéralisme saura instituer, jusque dans les dernières couches de la société, les organismes nécessaires pour légaliser tous les intérêts respectables et pour assurer à tous les citoyens l'usage des libertés publiques, et l'exercice des droits politiques.

Ad. De Vergnies.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

DES CHRESTOMATHIES ET DES TRADUCTIONS.

Une *Nouvelle bibliothèque populaire*, la bibliothèque Henri Gautier, se publie à Paris au prix de 10 centimes le cahier de 32 pages. — Que peut-on bien avoir pour 10 centimes? — Peu de chose, mais souvent un petit chef-d'œuvre. Les lecteurs ont le choix; chacun, selon son goût, peut se composer toute une chrestomathie où les œuvres traduites de l'étranger prennent une grande place. Et voilà qui devient intéressant.

Mais avant de parler de la part faite en France aux autres pays, il nous sera bien permis de penser au nôtre. Chez nous aussi, une fièvre de chrestomathies semble avoir pris nos éditeurs et, chose qui semble nouvelle, plusieurs d'entre elles sont exclusivement du cru, de notre cru. Ailleurs, rien ne serait plus simple; on s'étonnerait, au contraire, qu'on allât emprunter au dehors les morceaux littéraires destinés d'abord à exercer la mémoire et la lecture à haute voix des écoliers, ensuite à offrir aux étudiants et au public des morceaux choisis pour les initier à l'histoire de la littérature et en même temps à la clarté de l'idée et au goût du beau. Ne parlons ni de la France, ni de l'Allemagne, ni de l'Angleterre. Allez en Portugal, en Suède, en Grèce, allez en Chine : nulle part, cela ne ferait doute. En Belgique, au contraire, fallait-il qu'un professeur brésilien vînt nous l'apprendre? M. José de B. ne croyait pas avancer une énormité lorsqu'il disait au directeur d'une école normale de Bruxelles des paroles que M. Sluys ose répéter : « Nous parlons aussi la langue d'une autre nation, mais si nous étudions la littérature portugaise, nous ne négligeons pas nos écrivains nationaux. Les livres de lecture employés dans nos écoles sont généralement des recueils de morceaux choisis d'auteurs brésiliens... A mon sens, le livre de lecture généralement employé à l'école primaire, le *livre unique* doit avoir un caractère essentiellement national. »

Pour le flamand, tout est dans l'ordre : on ne s'est pas encore avisé de préférer Klaus Groth ou Fritz Reuter aux écrivains du pays de Flandre. L'*a b c* du *self-government* est là, on le sait; mais n'importe-t-il pas autant et plus peut-être aux Wallons qu'aux Flamands de ne pas mettre l'esprit national, dès l'enfance, aux crocs de l'étranger?

Digitized by Google

Il ne faudrait pas donner au mot *unique* une signification qui trahît la pensée de celui qui l'a prononcé et de celui qui le répète. Plus que jamais l'esprit devient cosmopolite, M. José de B. le prouvait en visitant nos écoles. S'il n'y a plus d'Athènes, on est de son pays, petit ou grand, mais on est du monde; on ne peut plus ignorer l'esprit, dénaturer les mœurs de sa nation, et on aime à s'initier à toutes les manifestations de la pensée et de la conscience. L'idéal serait d'offrir au lecteur une double série de morceaux à la portée des divers âges, choisis, les uns dans la littérature ancienne et contemporaine du pays, les autres dans les lettres de tous les temps et de tous les peuples civilisés. Le lait maternel d'abord, cette loi du corps est aussi une loi de l'esprit. Puis, quand les forces croissent, et vienne l'âge viril, quoi de plus utile pour tremper un homme que de voyager à travers les villes ou à travers les livres? Les premières excursions sont longues et coûteuses ; le tour du monde des littératures peut se faire au coin du feu, à peu de frais.

Cet exemple nous vient de partout. Le dernier *Rapport de la Commission de l'éducation*, 1885-1886, m'arrive à l'instant. des États-Unis. Là aussi, on parle la langue d'un autre pays. J'ouvre la liste des publications scolaires de l'année, j'y trouve aussitôt un choix de lectures où l'allemand, le français et l'*américain* vont de pair : *Dutch, french and yankee recitations*. *Yankee*, vous entendez, et cela ne signifie pas *anglais*, non plus que belge n'est synonyme de français.

Pour un pays où l'on parle deux langues, c'est évidemment par elles que l'entente doit commencer; puis, l'une et l'autre peuvent servir au pays de trait d'union avec les voisins du nord et du midi, dans cette chaîne du cosmopolitisme. J'ai souvent exposé comment nos écrivains flamands et wallons ont fraternisé, en vue de l'esprit national. Lorsque M. De Seyn, de Roulers, entreprit de publier un recueil de poésies flamandes traduites en vers français, il eût pu faire deux volumes au lieu d'un; mais dès qu'il eut choisi les meilleures traductions, il ne restait que quelques lacunes à combler : l'œuvre était faite. Elle forme aujourd'hui un beau volume où ceux des Belges qui ne lisent que le français peuvent prendre un premier aperçu de la poésie flamande moderne.

Les Flamands n'ont rien fait de pareil pour nos poètes écrivant en français; cela est à peine nécessaire, car il n'y a guère de Flamand aimant la littérature qui ne sache assez le français pour apprécier nos poètes wallons dans leurs

Digitized by Google

ouvrages ou dans les chrestomathies qu'on en a faites.

Sans compter un *Chansonnier belge* (1850) et un *Annuaire poétique belge* (1854) qui est toute une anthologie, le premier recueil en date est de M. Van Hollebeke. Ses *Morceaux choisis des poètes belges* remontent à quatorze ans. Pour l'époque qui va de 1830 à 1874, l'œuvre est excellente et complète. Si elle était continuée, de dix en dix ans, par exemple, par des suppléments réguliers rédigés avec autant de goût et une aussi large impartialité, on ne pourrait désirer mieux. Il y manque un pareil volume pour la prose, et ce ne serait pas tout encore : il faudrait nous ouvrir de même une large vue sur le passé. Nous ne sommes pas nés d'hier; cinquante années modernes ne peuvent valoir, ni en autorité, ni en productivité, des siècles de culture intellectuelle. Nos anciens écrivains ont souvent compté dans la littérature européenne; en tout cas, ils marquent dans notre histoire et dans nos mœurs. A chaque époque, on trouverait un homme de haute stature, un esprit créateur, des pages caractéristiques faites de charme ou pleines de force. Tout ce que j'en ai lu me permet d'assurer qu'il sortirait d'un tel recueil une grande lumière jetée sur notre génie national et nos mœurs traditionnelles. Ce qu'y gagneraient nos écrivains, il suffit, pour l'imaginer, de se rappeler que Walter Scott appelait Froissart son maître et qu'Edgar Quinet, au moins pour ses *Révolutions d'Italie*, aurait pu en dire autant de Phil. de Comines.

Les textes sont maintenant publiés par les diverses commissions académiques et par nos sociétés privées. Van Bemmel a pu y recueillir une série de fragments où les principaux événements de chaque époque de notre histoire sont racontés par un écrivain contemporain. Mais, obligé de se borner aux faits historiques et d'en réduire l'ensemble en un volume, il n'a pu ni voulu faire une chrestomathie nationale.

La Flandre a tout cela, et presque à profusion. Quand Hoffman von Fallersleben publia en Allemagne ses *Horæ belgicæ*, tout était à créer. Le professeur Heremans n'a pas publié son cours de littérature flamande à l'université de Gand; il a préféré en donner comme les preuves à l'appui dans une chrestomathie poétique commencée en 1858, achevée en 1864 [1]. Avant cela, il avait édité deux anthologies néerlandaises (*Bloemlezing*), l'une de poètes, l'autre de prosateurs, depuis la mort de Hooft (1647) jusqu'à nos jours (Gand, 1853). Ces livres abondent; j'en ai là, sous les yeux,

[1] *Nederlandsche Dichterhalle*, Gend, 2 vol. gr. in-8°, à deux colonnes, 1858-1864.

Digitized by Google

toute une liste, faite par un ami; elle est considérable. Sans m'arrêter aux anonymes imprimés à Louvain, à Saint-Trond, à Thielt, à Bruxelles, et dont le premier remonte à 1839 et le dernier ne s'arrête qu'à 1884; sans aller chercher à Courtrai deux volumes : *Choix de vers et de prose*, de E.-J. D'Haene, 1840-1841; à Saint-Nicolas, une *Anthologie* de vers, de J. Vande Velde, 1846; à Bruges, les *Morceaux choisis* de P. Lanssens, 1848; à Bruxelles, Vanden Driessche : *Choix de prosateurs*, 1840; à Malines, J. David : *Lectures, etc.*, 1836; à Saint-Trond, G.-J. Bogaerts, prose et vers, 1856; à Anvers, J. J. M. Van Langendonck, deux volumes, un de prose et un de vers, 1862-1863, je vois rivaliser le *Willems-Fonds* et le *Davids-Fonds*, et voici, à Anvers, le poète Van Beers, avec une série complète, 1re année, 2e année, prose et vers; à Louvain, M. Alberdingk-Thym, avec un *Miroir de la littérature*, 1877. Ailleurs, le bouquet de fleurs devient une couronne (Callebert et La Gravière, Bruxelles, 1886); un autre poète, M. De Mont, fait commencer aussi son anthologie à la mort de Hooft... Je n'en finirais pas. On pourrait emprunter une expression au titre choisi par Heremans et dire qu'il y a là, pour l'éducation, toute une « halle » littéraire.

Il serait curieux, utile peut-être, de savoir quelle place est faite à nos voisins du Nord dans ces recueils, qui annoncent, dès leur titre, une œuvre commune à la Hollande et à la Flandre : *nederduitsche* ou *nederlandsche*. Ce qui est hors de doute, c'est que les Flamands y sont sur pied d'égalité avec leurs frères; et qu'au-dessus de l'esprit de parti qui souvent préside aux choix, on constaterait dans les deux camps une franche fraternisation. Le temps est passé où l'on défendait, au nom du catholicisme, aux Flamands de lire des livres hollandais. Quoi qu'il en soit, si la Flandre ne devient pas lettrée, ne se civilise pas, ne se démocratise point, au souffle de sa littérature de tous les temps et de notre temps, ce ne sera la faute ni de ses éditeurs, ni de ses professeurs, ni de ses poètes.

Dans la partie française du pays, les professeurs et les poètes ont aidé aussi à cette renaissance des Flandres, mais il semble qu'on s'y doute rarement de l'utilité d'une œuvre pareille pour nos écrivains en langue française. Comme si notre génie s'était confondu, dans tous les siècles, avec le génie de la France, et comme si la lecture des romans français suffisait à former l'esprit et les mœurs des Belges.

En français, nos chrestomathies sont toutes modernes. Les *Morceaux choisis* et une petite *Anthologie*, par M. Kurth, qui

Digitized by Google

est de la même année, étaient destinés au public. Quand on a cherché à les compléter, on n'a fait jusqu'ici que des œuvres d'école, ou plutôt marquant une sous-classe d'une école belge-française, car les chefs belges de l'école y manquent même [1], ou bien des collections où les Belges, clairsemés, semblent se présenter abrités sous le manteau de gloire de la France et chaperonnés par les maîtres du réalisme [2]. La *Bibliothèque populaire,* à 25 centimes le volume, « éditée sous le patronage du parti ouvrier », est plus nationale, et il faut en féliciter ses éditeurs [3].

Pour les écoles, la *Chrestomathie* que M. Van Hollebeke a publiée est française; il y a bien fait entrer çà et là, en même temps que la traduction d'un auteur allemand, anglais ou italien, une page d'écrivain belge : simple occasion « d'honorer » nos compatriotes, comme l'avaient fait déjà en France le colonel Staaf, et en Allemagne, M. Shönnermark. Mais nulle part, — ici non plus que dans plusieurs petits recueils de lecture, non plus que dans la volumineuse *Chrestomathie* de MM. Michel et Thomas, ni dans une autre dont l'auteur semble n'admettre des Belges que pour prendre au milieu d'eux une place que personne ne lui a enviée, je suppose, — nulle part, quelques fables, une page de prose, douze ou cinquante vers ne peuvent représenter un pays, ni même un auteur cité. Le but des chrestomathies scolaires d'ailleurs n'est point là. Avant tout, c'est aux besoins de l'enseignement et de l'éducation qu'elles doivent pourvoir.

M. Sluys connaît ce devoir du pédagogue; mais il a prétendu le remplir exclusivement avec des *Lectures belges à l'usage des écoles primaires et des écoles moyennes* (prose et vers). Namur, 1887. Ceux qui ouvriraient ce livre avec la prétention d'y trouver une représentation, complète et méthodique, de notre littérature depuis 1830 s'exposeraient à

[1] *Le Parnasse de la jeune Belgique,* 1 vol. gr. in-8°.

[2] *Anthologie contemporaine des écrivains français et belges.* Brux., librairie nouvelle, Paris, librairie universelle. — 1887-1888. La première série de 12 petits volumes à 15 centimes est composée de réimpressions de MM. Catulle Mendès, *G. Rodenbach,* Léon Hennique, *G. Eechoud,* Léon Cladel, M^me^ de Montgoméry, A. de Nocée, G. Guicho, Paul Combes, Steph. Mallarmé, M. De Grandfort et *C. Lemonnier.* La deuxième série est ouverte par M. Émile Zola (*Contes à Ninon*).

[3] 1886-1887. — Les premiers ouvrages parus sont : *Le parti ouvrier et son programme,* par L. Bertrand; *Un coin de la vie de misère,* par Paul Heusy; *Lettres démocratiques,* par Ad. Castiau; *Mon oncle le jurisconsulte,* par Édm. Picard. Puis on remarque : *L'organisation militaire,* par V. Arnould; *L'hygiène populaire,* par le D^r^ De Paepe; *L'ouvrière dentellière,* par G. Degreef, etc., etc.

Digitized by Google

partir d'une erreur pour aboutir à une injustice. L'auteur lui-même les en a prévenus : il n'a pas voulu « donner une idée de notre mouvement littéraire », ni refaire l'œuvre de M. Van Hollebeke, ni rivaliser avec une anthologie littéraire, vers et prose, dont la publication, aux frais de l'État, est annoncée. Jugé au seul point de vue qui convienne, ce livre est excellent. La première partie est intitulée : *La famille et l'école,* la seconde : *La patrie,* la troisième : *L'humanité*; le recueil va ainsi des sujets les plus simples aux descriptions ou à la glorification du pays, pour arriver à l'étude ou à l'exaltation de la nature et de l'esprit humain. Ce cadre est rempli sans aucun parti pris, avec une impartialité complète; ce n'est ni le temps où ils ont vécu, ni l'école qu'ils ont suivie qui classent et rapprochent les écrivains, c'est le sentiment qu'ils ont fait valoir, à quelque époque que ce soit; c'est la grâce qu'ils ont donnée, par n'importe quel procédé, à une idée utile; c'est l'art qu'ils mettent à peindre un paysage, décrire une usine, célébrer notre histoire, faire aimer la nature. On passe des plus anciens aux plus jeunes, des plus penseurs aux plus artistes, du vieillard à la jeune femme, du classique au réaliste, des auteurs dont la fécondité ne s'est arrêtée qu'au seuil de la mort à des débutants parus d'hier dans une page de revue. Qu'était-il donc besoin de chercher ailleurs les morceaux à lire en classe ou en famille? Tous les tons se trouvent ici et une grande variété de genres. Il n'y manque aucun sujet que puisse désirer une bonne pédagogie. M. Sluys, au lieu d'un volume de 260 pages, en eût pu faire deux fois, trois fois autant sans se trouver à court. Son petit livre, qui comprend 117 morceaux de près de 60 auteurs, prouve surabondamment qu'en Belgique, comme au Brésil, le premier livre de lecture à offrir aux élèves du pays peut être demandé au pays. Si nous avions eu, comme en Flandre, toute une halle de livres pareils pour le présent et pour le passé — je recommande à M. Sluys notre ancienne littérature — pour les diverses classe d'élèves et pour le public, la consigne de Nothomb, on pourrait dire la loi de notre existence, serait remplie : « La Belgique politique s'est reconstituée, la Belgique intellectuelle doit renaître. »

Nothomb, non plus que Buschmann, Wacken, M. Faider et cent autres ne proscrivaient rien du génie de la France ; ce qu'ils conseillaient, c'était d'établir une juste balance entre les nations et de ne négliger, pour la France, le génie d'aucun autre peuple. Leur but littéraire était « d'aider les écri-

Digitized by Google

vains belges à conquérir leur originalité dans la langue française » ; c'est Buschmann qui parle ainsi pour tous.

Il serait trop long d'énumérer tout ce que la traduction a fait connaître en Belgique d'écrivains allemands, anglais, italiens, espagnols, en même temps que la contrefaçon d'abord, la librairie ensuite y introduisaient la littérature française courante. On ferait de belles chrestomathies en prenant un choix de poésies étrangères, mises en vers flamands ou français. Ni les *Fleurs d'Allemagne,* de Wacken, ni *Hermann et Dorothée*, de M. Ed. de Linge, ni les *Petites feuilles cueillies chez nos frères de race les Allemands,* de M. Hiel, ne sont oubliés. C'est un des principes qui président à notre revue que ces traductions et la Bibliothèque Gautier trouverait en Belgique bien de ces perles à offrir à ses souscripteurs.

Cela me ramène à la fois à la France et aux chefs-d'œuvre étrangers. Que pourrait-on opposer de mieux aux aberrations de certaine littérature française à la mode que les chefs-d'œuvre de la France et des autres pays? La critique ne suffit pas à réagir; c'est avec ses propres armes qu'il faut combattre une corruption du goût qui devient menaçante. Sans oublier que la France conserve son génie, il est bon qu'on sache comment l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, la Russie, l'Amérique, toutes les nations cultivent les lettres et ont des chefs-d'œuvre plus sains et plus vrais. Dans ce sens, on ne peut qu'applaudir à la *Nouvelle Bibliothèque populaire,* qui nous donne pour 10 centimes des pages de Dickens, d'Auerbach, de Tolstoï, de Bret-Harte, de Chamisso, d'Edgard de Poë, en même temps que des œuvres de Gœthe et de Chateaubriand, de Dante et d'André Chénier, de Sophocle, d'Euripide, de Sénèque, de Byron, de Tasse, de Sterne, de Shakespeare, et de Pascal, de Molière, de Joinville, de Nodier, etc., et bientôt de Storm et de Farina.

Le danger de cette bibliothèque est que les chefs-d'œuvre étrangers devant être traduits ne restent pas sur pied d'égalité avec les œuvres françaises. Pour éviter cela, il faudrait que le traducteur conservât avec soin l'esprit de l'auteur, en rendît la verdeur ou l'ampleur de style, respectât dans l'œuvre la personnalité de l'artiste.

Il n'en est malheureusement pas ainsi. En France — plus qu'ailleurs, — le proverbe italien n'est que trop souvent justifié : Traduire, c'est trahir. Passe encore quand les traductions ne sont pas des mutilations; mais presque toujours, alors, elles ne sont guère que des à-peu-près terre à terre, et

Digitized by Google

il y a tel écrivain qui n'est méconnu en France que parce qu'il a été émasculé en de prétendues traductions. Rien ne doit indigner autant que cela, et il y a des moments où l'on serait tenté de croire que la médiocrité des traducteurs s'efforce d'instinct de réduire à son niveau le génie des grandes œuvres, traduites au rabais.

Je m'en suis déjà expliqué à propos de la *Fille aux pieds nus* d'Auerbach[1]. La fine et douce physionomie du conteur de la Forêt-Noire y est comme à plaisir écorchée. Que d'occasions n'ai-je pas eues depuis de constater le même mépris de l'art! Pourquoi traduire un livre, s'il a besoin d'être corrigé ainsi, émondé à ce point? On le donne pour un chef-d'œuvre et on s'attribue l'odieux droit d'y tailler en plein cuir. Il est tel traducteur sans talent qui ne permettrait pas qu'on touchât à son style et qui se permet, sur de grands écrivains, sur l'originalité des maîtres, mille fois plus que le plus méticuleux des Buloz ne se permettrait jamais à propos du moindre débutant. Pour qui ces gens de lettres prennent-ils donc le génie? On les dirait toujours en pays conquis!

J'ai voulu vérifier des traductions qui me semblent si importantes ici, et je demande la permission à l'éditeur de le mettre en défiance contre un danger sérieux, un abus cruel. Un jour viendra où les auteurs étrangers, voyant comme on les dénature, diront : Pas de traductions plutôt! J'ai pris Auerbach : le choix déjà ne me satisfait guère. Les fragments de *Barfussele* cités ne donnent pas une idée de ce chef-d'œuvre, et dix nouvelles étaient préférables à la *Hache*, au *Sermon*, même à *Tolpatch*. Quand ce ne serait que *Benigna*, ou quelques-unes des belles scènes de *Sur les hauteurs*. Mais il y avait *Adam et Ève*, qu'on a comparé à un bas-relief du Parthénon. La traduction ne satisfera pas non plus les admirateurs de ce charmant esprit, philosophe au cœur ému. Je lis le premier fragment de la *Fille aux pieds nus*, et à chaque instant la personne qui suit sur le texte allemand m'arrête : un membre manque à la phrase, et c'est presque toujours le trait le plus fin, ou un joli détail. Puis ce sont des tournures vulgaires remplaçant l'expression pittoresque, des traits sans vie ajoutés sans nécessité, des contresens qui gâtent la poésie ou la vérité. Un seul exemple : Quand des enfants regardent, comme font les enfants, enterrer leur père et que l'auteur ose naïvement les dire *presque gais*, cela ne suffit donc pas au traducteur, pour qu'il les représente comme *presque ravis de cette solennité?*

[1] *Quelques pages des maîtres conteurs allemands*, Bibliothèque Gilon, n° 156, préface.

Digitized by Google

Irons-nous à *Hermann et Dorothée?* La version de Bitaubé doit avoir bien vieilli. Prenons plutôt Dickens. Nul romancier n'est peut-être plus difficile à traduire. Mais, si on ne peut faire comprendre cette verve toujours en situation dans la peinture des personnages et des mœurs, cette philosophie, faite de sympathie et de sourire, portée dans l'amour des petits, si grotesque que soit le masque qui cache leur cœur, cette émotion atteinte par l'humour même et s'élevant, sans sortir du ton comique, aux plus nobles sentiments du bien et du beau, si on ne peut pas comprendre cela ni le rendre, eh! morbleu! rien n'est plus facile que de ne pas faire une tragédie... ou une traduction de Dickens. Ici encore, le choix n'a pas été heureux ; on n'est pas sorti des œuvres de jeunesse que Dickens n'a réunies qu'en dénonçant lui-même « leurs imperfections »; et encore ne choisit-on que dans la section de celles qu'il déclare « le plus particulièrement imparfaites, mal digérées et portant des traces évidentes de précipitation et d'inexpérience ».

Est-ce une raison pour corriger Dickens? Je ne le crois pas. S'il a réuni ces essais, c'est qu'ils appartenaient au public qui avait applaudi à l'originalité qui s'y révélait. En tout cas, ce n'est pas précisément ce qui le révélait qu'il eût fallu corriger, et c'est à peu près ce qu'on a fait. Là aussi, je suis arrêté par de petits contre-sens qui rendent une conversation banale ou le récit incohérent; par des non-valeurs d'expression, des exagérations de traits qui forcent l'humour, des tours faux qui l'affadissent. Enfin le type d'Horace Sparkins, rendu par Dickens avec une audace de verve piquante, y est baissé de plusieurs tons, et celui de miss Thérésa n'est pas plus ménagé. Quand Dickens lui prête « une horrible affectation d'indifférence », on lui fait dire qu'elle s'efforce « de jouer l'indifférence ». Il est vrai que la phrase du fat qui provoque cette affectation est modifiée aussi. Et le travestissement est partout. Ce pédantisme de bas étage y rentre dans le genre honnête et modéré des romans de portières, et quand Dickens énumère les mérites d'un sot en accumulant les *qui*, il va trop loin vraiment: d'un coup de ciseaux, le traducteur supprime ces excès de verve.

Si M. Gautier n'y prend garde, ces traductions, dont on serait si heureux de se faire une chrestomathie, à classer dans les jolis « emboîtages artistiques » qu'il a fait faire exprès pour cela, n'atteindront pas le but de sa bibliothèque et pourraient bien en compromettre le succès. L'éditeur a déjà réuni 50,000 souscripteurs; il en demande le double. Des traductions destinées à 100,000 lecteurs méritent d'être

Digitized by Google

mieux faites. Sinon, on risquera fort de nuire à la réputation d'hommes justement célèbres, vus à travers le mépris de leurs traducteurs.

Je n'ai pas fini. Car il vient de paraître, à Anvers, une œuvre importante, méthodiquement classée pour l'enseignement et aboutissant à un recueil littéraire moderne des plus remarquables. Il s'agit de l'étude de la langue de l'Allemagne et de sa littérature. Le *Deutsches Lesebuch*, de M. C. Hebbel et Pol. De Mont, est destiné aux écoles, et ses deux premiers volumes sont classés en vue de ce service; le troisième complète largement cette chrestomathie, prose et vers, et cette dernière partie, la plus volumineuse, est classée, d'après l'ordre chronologique depuis 1720, c'est-à-dire depuis l'époque didactique de Haller, Gellert, etc., jusqu'à nos jours. Bon choix, d'une grande variété, d'une nouveauté sortant des recueils vulgaires, œuvre sérieuse enfin et œuvre utile, faisant suite à une nouvelle grammaire allemande des mêmes auteurs. M. Hegener a fait quelque chose de pareil pour l'anglais, mais dans les conditions modestes d'un petit volume substantiel, compact, coûtant peu. Ici le prix doit être élevé, et l'on s'effraye quelquefois à voir ces dépenses envahir de plus en plus l'instruction, menaçant d'en écarter la grande masse des élèves, rejetés dans le prolétariat de l'esprit. Mais comment penser longtemps à cela devant une telle collection de prose et de vers, qui peut remplacer toute une bibliothèque allemande? Il n'est que de rares amateurs en Belgique qui, sachant l'allemand, puissent posséder assez de livres pour n'avoir pas besoin de ce nouveau recueil. C'est surtout chez eux qu'est sa place, et l'Allemagne y sera bien représentée.

Mais la critique abdiquerait-elle ici? S'il faut lui faire sa part, je demanderai aux auteurs si c'est parce que Specter, avec ses charmants premiers livres de lecture, est trop répandu ou trop élémentaire qu'ils ne lui empruntent rien, et si c'est parce que trop souvent, au détriment de Daniel De Foe, on attribue *Robinson* à Campe, qu'ils laissent aussi ce pédagogue dans l'ombre. Ces sortes d'ouvrages ne se font pas sans de grandes difficultés : on ne peut y mettre tout ce qu'on aime, et le moment arrive où l'on s'aperçoit que le livre serait trop gros, trop cher; alors ce sont les derniers dans l'ordre chronologique qui en pâtissent. C'est ainsi que l'école contemporaine a dû être écourtée.

J'ai des observations plus graves à soumettre aux auteurs. Je ne parlerai pas des poésies militaires et patriotiques, dont on s'abstient généralement et qui abondent ici : je sais que

Digitized by Google

le mouvement qui a produit Arndt et coûté la vie à Kœrner était trop légitime, trop grand, trop saint pour n'être marqué qu'en passant. Mais quelle étrange idée d'avoir pris à Lessing la seule scène de son théâtre qui soit discutable et qui, en tout cas, ne puisse se discuter devant des élèves : la mort d'Émilia Galeotti ! Il y avait tant d'autres pages d'une beauté incontestée à prendre à l'auteur de *Nathan* et du *Juif*. Plus étrange encore le choix de deux chants du *Reineke Fuchs* de Gœthe. Que dis-je, de Gœthe? C'est le *Reinart* flamand qu'il faudrait dire, traduit en allemand par un anonyme en 1498, lequel a été traduit à son tour par Henri d'Alkmaar, lequel a été traduit en troisième main par Gœthe. On n'ignore plus cela en Flandre, mais il serait bon de le répéter et de ne pas laisser supposer à des élèves que ce poème soit une création de l'auteur de *Faust*, comme tant de gens le croient en Allemagne, sur la foi des éditions qui ne mentionnent presque jamais qu'il est traduit. Gœthe est assez riche pour qu'on ne lui prête rien, et il était assez fier pour n'accepter rien qui ne lui appartînt en propre. Mais quelle belle place perdue pour ses véritables richesses personnelles !

Même remarque pour Herder. D'un pareil penseur, fallait-il citer une traduction, près de 500 vers? Et quelle traduction ! Au moins, celle du *Renard* de Gœthe, malgré ses longs alexandrins, est exacte. Celle-ci est devenue impossible depuis que le texte du *Romancero* du Cid est publié.

Faut-il reprocher au grand philosophe, qui faisait toute une révolution dans l'histoire littéraire, d'avoir été de son temps pour faire goûter à ses contemporains une épopée d'un genre si étranger à leurs idées littéraires? Il s'y est pris à peu près comme Ducis adaptant à la tragédie française en décadence les drames de Shakespeare. Le premier qui s'en aperçut, quand les manuscrits espagnols furent publiés, est Sismondi ; il hésita devant cette poésie si belle d'héroïsme farouche, mise ainsi à l'eau de rose, et il ne put « prendre sur lui d'en rétablir » la noble rudesse. Il se contenta d'en donner en espagnol quelques textes originaux. Depuis lors, la révolution commencée par Herder a porté tous ses fruits ; c'est la rude franchise de cette poésie qu'on aime, et il m'étonne qu'un poète aussi moderne que M. Pol. De Mont n'y ait pas songé. Mais quelle belle place perdue encore ! 500 beaux vers, ou 10 grandes pages de prose, de Herder ou de l'un ou l'autre écrivain célèbre, auraient pu la remplir. Et quel plaisir les auteurs auraient eu là, et les lecteurs avec eux ! un de ces plaisirs qu'on aime à se procurer les soirs d'hiver au coin du feu ou sous les grands arbres par une belle matinée de printemps.

CH. POTVIN.

Digitized by Google

— AVRIL 1888 —

SITUATION ACTUELLE DE LA QUESTION BALKANIQUE [1]

Depuis que mon livre sur la péninsule des Balkans a paru, l'attention du monde entier s'est fixée sur cette région, avec une anxiété croissante. On craignait qu'il ne s'y produisît entre la Russie et l'Autriche un choc qui aurait mis en armes et aux prises tous les peuples de l'Europe et de l'Asie septentrionale, depuis l'Etna jusqu'au cap Nord et depuis l'Atlantique jusqu'aux rivages lointains de l'océan Pacifique et aux bouches de l'Amour. Comment ce qui se passe en Bulgarie, dans cette partie si écartée de notre continent, peut-il à ce point menacer la paix, que tous les peuples et même, semble-t-il, tous les souverains désirent également maintenir? C'est que nous touchons à un moment de l'histoire où vont se décider les destinées de l'Orient et, par suite, celles de l'Europe tout entière.

La Russie a affranchi la Bulgarie au prix d'immenses sacrifices en hommes et en argent. Peut-elle souffrir que ce jeune pays, dont elle comptait faire l'avant-garde de sa marche en avant vers la Méditerranée, échappe complètement à son influence et devienne l'allié de sa rivale l'Autriche-Hongrie? L'instant est décisif. Deux éventualités se présentent : ou bien la Bulgarie se constitue en dehors de l'influence russe, et malgré la Russie, et plus tard sous les auspices de la Hongrie se forme une fédération balkanique, que la Roumanie défend dans le camp retranché créé en ce moment à Bucharest, ou bien la Bulgarie devient la vassale et le poste avancé de l'empire moscovite. Dans le premier

[1] Cette étude formera l'introduction de la seconde édition de *Les Balkans* que notre éminent collaborateur fera prochainement paraître à la librairie européenne C. Muquardt.

Digitized by Google

cas, Constantinople et les rives de la mer Égée échappent définitivement à la Russie et ce n'est plus que dans les plaines illimitées de l'Asie qu'elle peut s'étendre. Dans le second cas, la Bulgarie russifiée et un jour agrandie entraîne la Serbie, prend à revers la Bosnie et, de Philippopoli, domine le Bosphore; l'occupation de Constantinople par une armée bulgaro-russe est tôt ou tard inévitable. Deux fois déjà, les armées russes sont parvenues presque en vue de la Corne-d'Or, et pourtant leur base d'opération était alors l'Ukraine et elles devaient s'avancer, d'étape en étape, en franchissant la Moldavie, le Danube et les Balkans. Partant de la Roumélie, elles arriveraient en quelques jours à la mer de Marmara et au Bosphore. Il ne faudrait pas longtemps pour que la Péninsule, slave de race et orthodoxe de religion, devînt, comme la Finlande, une dépendance du grand empire du Nord. La Grèce pourrait-elle alors conserver son indépendance? Et quel serait le sort réservé à l'Autriche-Hongrie, dont les populations slaves, plus nombreuses que toutes les autres réunies, résisteraient difficilement à l'attraction presque irrésistible qu'exerce aujourd'hui le principe des nationalités?

Quand on réfléchit aux termes du problème, on comprend qu'il doit exister un antagonisme irréconciliable entre la Russie et l'Autriche-Hongrie. Pour les deux empires, des intérêts vitaux sont en jeu. Pour la Russie, il s'agit de son expansion vers le Midi et pour l'Autriche-Hongrie de son existence même. Il faudra des deux côtés beaucoup de modération, de prudence et d'égards réciproques, si l'on veut éviter la lutte.

La cause des complications actuelles se trouve dans le traité de Berlin, qui a coupé la Bulgarie en trois tronçons, malgré les vœux de ses habitants et au mépris des convenances géographiques et ethniques du pays. Toutes les occasions d'agitation et de conflit auraient été prévenues si, par un manque impardonnable de prévoyance, l'Angleerre et l'Autriche n'avaient pas forcé l'Europe à déchirer le traité si sage de San-Stéfano obtenu par les victoires de la Russie.

Résumons les événements qui ont amené la situation

Digitized by Google

actuelle et l'attitude qu'y ont prise les différentes puissances.

Quand je visitai la Bulgarie et la Roumélie, on songeait déjà à réunir ces deux fragments de la commune patrie; seulement les uns, les libéraux, voulaient attendre, tandis que les autres, les radicaux, entendaient précipiter le mouvement.

Dans tout le cours de l'année 1884, il y eut en Roumélie des meetings très nombreux et très enthousiastes en faveur de l'Union. Les Russes, les russophiles et même les consuls de Russie y prenaient part ou les encourageaient ouvertement.

En même temps s'étaient formés, dans les principales villes des deux Bulgaries, des comités macédoniens ayant pour but de secourir les réfugiés de la Macédoine et de réclamer les réformes promises à ce malheureux pays par le traité de Berlin. Dans l'été de 1885, les chefs de ces comités, entre autres MM. Zacharie, Stoyanoff et D. Rizoff, se décidèrent à lancer le mouvement en Macédoine; mais ayant appris qu'ils ne seraient pas soutenus par la Russie, ils crurent devoir utiliser les forces dont ils disposaient pour faire la révolution en Roumélie. Ils trouvèrent un appui dévoué chez deux officiers très patriotes et très influents, le capitaine Panitza et le major Nikolaieff, son beau-frère. Ils sondèrent le consulat de Russie et les chefs militaires, et ne rencontrèrent nulle opposition.

On se rappelle comment le gouverneur Christovitch fut enlevé et la révolution faite en une seule nuit (19 septembre 1885), sans nulle violence et sans résistance. Ce n'était que l'accomplissement du vœu de la population tout entière. Le dénouement était prévu et croyait pouvoir compter sur l'approbation sans réserve de la Russie.

Le prince Alexandre n'avait pu être instruit d'avance de ce coup de main [1], puisque tout avait été improvisé, et il avait pu, en toute sincérité, garantir à M. de Giers, qu'il avait rencontré en Allemagne, le maintien de l'ordre établi. Mais trou-

[1] D'après un renseignement sûr, il aurait été instruit de ce qui se préparait sept jours à l'avance, mais il n'avait aucun moyen d'empêcher le mouvement en Roumélie.

Digitized by Google

vant, à sa rentrée dans le pays, la révolution faite, il avait dû l'accepter, et dans une proclamation datée de Tirnova, le 19 septembre, il reconnut l'union, en prenant le titre de prince de la Bulgarie du Nord et du Sud.

Aussitôt se révéla l'opposition entre l'Angleterre et la Russie. Faisant toutes deux complètement volte-face, la première approuva l'union, qu'elle avait tant combattue à Berlin, et la seconde l'attaqua, alors qu'elle avait failli risquer la guerre pour la maintenir cinq ans auparavant.

Dans une note collective en date du 13 octobre, les puissances déclarent « qu'elles condamnent cette violation du traité et qu'elles comptent que le sultan fera tout ce qu'il pourra, sans abandonner ses droits de souveraineté, pour ne pas faire usage de la force dont il dispose ». Dans la conférence des ambassadeurs, qui se réunit le 5 novembre à Constantinople, la Russie se montra complètement hostile à l'union des deux Bulgaries. Contrairement aux intentions des autres puissances, elle alla même jusqu'à pousser la Porte à s'y opposer par les armes.

L'Angleterre était représentée alors en Turquie par un diplomate éminent, plein d'esprit et de ressources et connaissant à fond les hommes et les choses de l'Orient, sir William White. Il parvint à empêcher toute résolution décisive au sein de la conférence, et, en même temps, il ménagea une entente directe entre le prince Alexandre et la Porte, qui n'avait nulle envie d'intervenir en Roumélie.

L'Autriche et l'Allemagne avaient accepté, dès le début, l'union des deux Bulgaries comme un fait accompli. Le 22 septembre, le comte Kálnoky disait à l'ambassadeur anglais à Vienne : « La reconnaissance par le prince Alexandre de la souveraineté du sultan est importante, parce qu'elle facilite la conduite à suivre par la Porte, si elle est disposée à reconnaître le changement qui s'est effectué. Ce n'est pas l'union des deux provinces que chacun attendait tôt ou tard, mais la façon dont elle s'est faite qui a soulevé des objections. » (*Blue Book* anglais, Turkey, I, n° 53.)

Le prince de Bismarck arrêta net toute velléité d'interven-

Digitized by Google

tion militaire turque qui aurait pu se produire. « Je viens de voir M. Thielman, le chargé d'affaires allemand, écrit sir William White le 25 septembre, et il m'informe qu'il a reçu du prince de Bismarck des instructions à l'effet de dissuader les Turcs de passer la frontière. Depuis le début, le sultan est disposé à s'abstenir ». (*Blue Book*, I, n° 50.)

Lorsque plus tard un accord intervint entre la Porte et le prince Alexandre, l'Autriche et l'Allemagne n'y firent d'objection que parce qu'on n'avait pas assez tenu compte des vœux des populations. Le comte Kálnoky dit à l'ambassadeur anglais à Vienne « que cet accord pourrait être notifié avec avantage dans le sens d'une extension plutôt que d'une restriction, afin d'amener un règlement final satisfaisant, et il citait la clause nommant le prince Alexandre gouverneur général de la Roumélie pour cinq ans, alors qu'il aurait fallu le nommer à vie. Il exprima l'opinion que l'arrangement devait être de nature à satisfaire les populations de la Bulgarie et de la Roumélie, aussi bien que le prince, afin d'éviter une nouvelle agitation. » (*Blue Book*, II, n° 133.)

Tandis que l'Autriche et l'Angleterre, entièrement d'accord, et même l'Allemagne et l'Italie, acceptaient comme inévitable l'union des deux Bulgaries et que la Porte s'y résignait, la Russie la combattit avec acharnement, contrairement aux sentiments de la nation russe, car nous voyons dans le *Blue Book* anglais (*B. B.*, I, n° 161) que les officiers russes à Philippopoli applaudirent à la révolution du 18 septembre, jusqu'au moment où des instructions en sens contraire leur arrivèrent.

Dans ses conversations avec le ministre anglais à Saint-Pétersbourg, M. de Giers soutenait, en contradiction avec les faits connus de tous, « que l'union n'était nullement réclamée par le sentiment national et que la décision des Bulgares de mourir pour la patrie et leur enthousiasme patriotique étaient des inventions de la presse. » (*B. B.*, I, n° 402.) Il insistait sans cesse sur le respect absolu du traité de Berlin et sur le rétablissement du *status quo ante*. (*B. B.*, n°s 411 et 495.) « En résumé, dit sir R. Morier, le gouvernement russe est décidé à

Digitized by Google

s'opposer à la réunion des deux provinces, sous n'importe quelle forme. » (*B. B.*, I, n° 529.)

Dans la séance de la conférence du 25 novembre, l'ambassateur de Russie, M. de Nélidoff, demanda que la base de toutes les délibérations fût « le rétablissement de l'ordre, en conformité avec les stipulations du traité de Berlin », ce qui impliquait un veto absolu à l'union des deux Bulgaries.

Quelques jours plus tard, le consul de Russie à Philippopoli menaça les notables rouméliotes de l'intervention des troupes turques, s'ils n'acquiesçaient pas immédiatement aux demandes de la Porte. Les notables répondirent fièrement qu'ils repousseraient les Turcs et qu'ils avaient sur la frontière une armée de 70,000 hommes prête à combattre quiconque passerait leur frontière. (*B. B.*, II, n° 57.)

Pourquoi la Russie persista-t-elle à défendre seule le traité de Berlin, qu'elle avait tant maudit, et à combattre la réalisation du but principal de son traité de San-Stéfano?

Les journaux russes ont prétendu que l'empereur Alexandre a pris cette attitude pour prouver à tous qu'il n'avait ni encouragé ni approuvé la révolution rouméliote, mais chacun savait que le mouvement avait été improvisé sur place et à l'insu de toutes les chancelleries. Le 20 septembre, le comte Kálnoky dit à l'ambassadeur anglais à Vienne : « Ce mouvement a été préparé en Bulgarie, mais sans la connivence et sans la connaissance du czar ou du gouvernement russe, qui ont été aussi surpris que nous. » (*B. B.*, I, n° 9.)

Le 10 octobre, M. Tisza, répondant dans le Parlement hongrois à une interpellation du député Szilagyi, s'exprima ainsi : « Nous savions qu'il existait en Bulgarie une aspiration vers l'union des deux provinces. Cette aspiration était bien connue de tous ceux qui suivaient les événements dans ce pays. L'an dernier, quand ce mouvement s'accentua, plusieurs des grandes puissances intervinrent pour maintenir le *statu quo*, mais ni nous, ni aucun autre gouvernement ne prévoyait ce qui devait arriver le 18 septembre, à la suite d'une conspiration et d'une révolution. »

La Russie elle-même savait que le prince Alexandre n'y

Digitized by Google

était pour rien. Car le 21 novembre M. de Giers dit au ministre anglais à Saint-Pétersbourg « que la révolution n'avait pu être ni préparée ni exécutée par le prince de Bulgarie, parce qu'il n'avait pas les capacités nécessaires pour conduire une entreprise de cette importance ». (*B. B.*, I, n° 74.)

Les Russes accusent le prince de Battenberg de s'être montré ingrat envers la Russie et d'avoir adopté à son égard une politique hostile. Il n'en est rien : le prince n'avait aucun intérêt à se brouiller avec le czar, mais il n'avait pu se résoudre à être le très humble serviteur des deux proconsuls russes, les généraux Kaulbars et Soboleff, qui entendaient lui imposer leur volonté de la façon la plus impérieuse et la plus insolente. Les officiers et les fonctionnaires russes avaient provoqué une grande irritation d'abord, parce qu'ils ne cachaient par leur dédain pour la manière de vivre simple et rustique de leurs protégés, et ensuite parce que leurs dépenses extravagantes offensaient les sentiments d'économie des Bulgares, qui savaient que cet argent si follement gaspillé était le leur.

Le véritable motif de l'opposition du czar à l'union des deux Bulgaries semble être celui-ci. La Russie, en affranchissant la Bulgarie au prix d'une guerre très coûteuse et très meurtrière, avait espéré que cette province, bientôt russifiée, serait restée entièrement sous sa dépendance, comme la Bosnie sous celle de l'Autriche. Les troupes bulgares, exercées et commandées par des officiers russes, devaient former un ou deux corps de sa propre armée. L'assimilation semblait d'autant plus facile, que la langue bulgare est de tous les dialectes slaves celui qui se rapproche le plus du russe, et que le clergé et les paysans — lesquels constituent presque toute la population — étaient entièrement dévoués « au Czar libérateur ».

Mais la Russie se montra très malhabile. Elle traitait les Bulgares et leur prince en moudjiks. Elle provoqua ainsi une résistance qui alla grandissant et qui devait fortifier la révolution du 18 septembre, faite par le parti démocratique. Elle craignait que la Bulgarie, unifiée sans son appui et à son insu, ne devînt un État renfermant tous les éléments d'un

Digitized by Google

développement libre et autonome, qui, comme la Roumanie, entendrait défendre son indépendance et ne voudrait à aucun prix devenir la vassale du despotisme moscovite. Elle se persuada que son intérêt lui commandait de s'opposer, par tous les moyens, à l'unification de la nationalité bulgare; ne comprenant pas qu'elle luttait contre un mouvement irrésistible et qu'elle sacrifiait ainsi parmi ses frères du Sud sa popularité si chèrement acquise.

La Serbie, voyant la Bulgarie menacée par la Porte et abandonnée par la Russie, crut le moment opportun pour lui enlever quelques districts du côté de Trn et de Widdin, en invoquant le respect du traité de Berlin et l'équilibre des forces dans la Péninsule. On se rappelle cette courte campagne, où l'armée bulgare et le prince Alexandre déployèrent des qualités militaires qui surprirent toute l'Europe. A Slivnitza, le corps d'invasion serbe, deux fois plus nombreux que les milices bulgares, est repoussé le 15 novembre après deux jours de combats acharnés.

Du 20 au 28 novembre, le prince Alexandre conduit ses troupes victorieuses à travers le col du Dragoman à Pirot, qui est pris d'assaut, et il marchait sur Nisch, quand le ministre d'Autriche l'arrêta, en le menaçant de faire avancer un corps autrichien. Le 2 décembre est conclu un armistice qui est converti en un traité de paix signé à Bucharest le 3 mars par M. Mijatovitch au nom de la Serbie, par M. Guéchoff au nom de la Bulgarie, et par Madgid-Pacha au nom de la Turquie.

Le prince de Battenberg fit ce qu'il put pour se réconcilier avec le czar. Il alla jusqu'à attribuer le mérite de ses victoires aux instructeurs russes qui avaient formé son armée. Tout fut inutile : rien ne put apaiser les rancunes de l'empereur Alexandre. Le prince alors se retourna vers la Porte, et un accord se fit. Il fut reconnu gouverneur général de la Roumélie, avec l'approbation de la conférence des ambassadeurs.

Aux élections pour l'Assemblée générale des deux Bulgaries, l'opposition n'obtint que dix nominations sur quatre-vingt-neuf, malgré les intrigues russes.

Digitized by Google

La proclamation de l'unité bulgare, qui eut lieu le 17 juin 1886, fut saluée avec un enthousiasme patriotique et dans la Sobranié et dans tout le pays. Les trente membres turcs du Parlement votèrent tous pour la réunion, et dans la guerre contre la Serbie, les soldats musulmans furent les premiers à se rendre à la frontière pour défendre la commune patrie; ce qui prouve que les Turcs n'avaient nullement à se plaindre du gouvernement bulgare et qu'ils ne regrettaient pas l'administration ottomane.

On n'a pas oublié les événements qui suivirent : le prince arrêté, la nuit du 21 août, dans son palais à Sophia, par une bande d'officiers mécontents que soudoyait l'or russe, ainsi qu'osa le dire hautement lord Salisbury à un banquet du lord-maire (9 novembre 1886), en présence de l'ambassadeur de Russie; le prince rappelé par l'armée et par le peuple, reçu en triomphe dans sa capitale, et essayant de fléchir le czar, à force de condescendance et d'humilité, puis désespérant de pouvoir résister à l'hostilité implacable de la Russie et quittant le pays; la régence nationale maintenant l'ordre, malgré les tentatives d'insurrection tentées de différents côtés, grâce aux intrigues et à l'argent de la Russie, qui ne rougit pas de prendre sous sa protection des traîtres pires que les nihilistes, puisqu'ils avaient trahi leur pays et fait prisonnier leur souverain légitime; la tournée du général Kaulbars, où l'odieux se mêle au ridicule; ce représentant d'une puissance étrangère haranguant la foule, échangeant des injures avec les assistants dans les meetings, poussant les officiers à la révolte, et enfin obligé de s'en retourner, après avoir constaté son impuissance; plus tard, le prince de Saxe-Cobourg élu malgré les protestations menaçantes de la Russie et l'opposition de commande de la Porte, et le nouveau régime sanctionné par le vote presque unanime de l'Assemblée nationale.

A plusieurs reprises, on avait cru qu'un conflit était inévitable. Le général Kaulbars avait annoncé que si les Bulgares ne se soumettaient pas à ses volontés, les Cosaques viendraient les mettre à la raison. Des canonnières russes croi-

Digitized by Google

saient devant Bourgas et Varna, et des troupes russes se massaient sur les bords de la mer Noire. Mais le comte Kálnoky à Vienne et le ministre Tisza à Pesth firent entendre, au sein de leur Parlement, un langage si net et si tranchant qu'on dut croire qu'il ne serait pas désavoué par l'Allemagne.

Au mois d'octobre 1886, M. Tisza s'exprima ainsi : « Lorsque j'ai eu pour la première fois, en 1868, l'occasion de me prononcer sur la question d'Orient, j'ai déclaré que s'il se produisait des changements dans cette région, nos intérêts exigeaient que les populations qui habitent ces pays devinssent des États indépendants. Je pense, comme notre ministre des affaires étrangères, que cette solution est encore aujourd'hui celle qui répond le mieux aux intérêts de notre monarchie et que celle-ci, repoussant toute idée d'agrandissement ou de conquête, doit employer tous ses efforts et toute son influence à favoriser le développement de ces États et à empêcher l'établissement, non admis par les traités, du protectorat ou de l'influence prépondérante d'une puissance étrangère dans la presqu'île des Balkans... Le gouvernement s'en tient à l'opinion déjà plusieurs fois exprimée par lui que, d'après les traités existants, aucune puissance n'est autorisée à prendre dans la péninsule des Balkans l'initiative d'une action armée isolée, non plus qu'à placer cette région sous son protectorat, et qu'en général toute modification dans la situation politique ou dans les conditions d'équilibre dans les pays balkaniques ne peut avoir lieu qu'en vertu d'un accord des puissances signataires du traité de Berlin. »

Le 13 novembre, au sein de la commission des affaires étrangères de la Délégation hongroise siégeant à Pesth, le comte Kálnoky parla d'une façon non moins nette, faisant de plus allusion aux alliances sur lesquelles il croyait pouvoir compter : « Tant que le traité de Berlin est en vigueur, dit-il, les intérêts de l'Autriche-Hongrie seront en sécurité, et si nous étions forcés d'intervenir pour faire respecter ce traité, nous pourrions compter sur la sympathie et sur le concours de toutes les puissances qui sont décidées à maintenir les traités européens. L'an dernier, j'ai dit que l'union de la

Digitized by Google

Bulgarie et de la Roumélie n'était pas contraire à nos intérêts et que c'était la Turquie qui avait négligé de restaurer en Roumélie l'autorité qui lui était garantie par le traité de Berlin. Si cependant la Russie avait pris prétexte de cette union pour envoyer un commissaire en Bulgarie et pour y prendre en mains les rênes du gouvernement, et si elle avait pris des mesures pour occuper les ports ou le pays tout entier, nous aurions, quoi qu'il pût arriver, pris une décision. Mais le gouvernement crut qu'il était nécessaire d'abord de prévenir des actes semblables, et c'est dans ce sens que nous avons agi. Je pense qu'il est désirable que les discussions de nos Délégations montrent que personne dans notre monarchie ne veut la guerre. Tous nous désirons la paix, mais point cependant à tout prix. »

Ces paroles de MM. Kálnoky et Tisza signifiaient clairement qu'une intervention armée de la Russie en Bulgarie serait un *casus belli*. Elles répondaient au sentiment général de l'Autriche-Hongrie, car les deux présidents élus des Délégations, M. Smolka pour la Cisleithanie, et M Tisza, le frère du ministre, pour la Transleithanie, avaient, à l'ouverture des séances, prononcé des discours encore plus fermes et même plus belliqueux. « Les peuples de la monarchie, et en première ligne les Hongrois, avait dit M. Tisza, pensent avec raison que les grands intérêts qu'a le pays en Orient ne sauraient, à aucun prix, être abandonnés et qu'il faudrait les sauvegarder, dût-on même pour cela affronter un conflit armé. » De son côté, M. Smolka, après avoir constaté que l'empereur François-Joseph a su maintenir la paix, avait posé la question de savoir si, en présence des graves événements extérieurs, cette même paix est assurée pour l'avenir, et il avait répondu en élevant des doutes à cet égard. « Fidèle à sa tradition, avait ajouté M. Smolka, la Délégation, cette fois encore, ne se refusera pas à reconnaître que maintenant, plus que jamais, il convient de tout mettre en œuvre pour que l'Autriche-Hongrie soit à même de prendre, dans le conseil des nations, la place qui impose le respect à laquelle elle a droit, de telle sorte qu'on sache bien que ses peuples loyaux sont fermement

Digitized by Google

résolus à sauvegarder, quoi qu'il arrive, sa haute situation, à la défendre par tous les moyens, même par l'*ultima ratio*. »

Dans son discours du 13 novembre, le comte Kálnoky avait clairement fait entendre qu'en barrant le chemin à la Russie, il pouvait compter sur l'appui de l'Angleterre et de l'Italie. « Les vues identiques, avait-il dit, du gouvernement anglais, au sujet de l'importante question européenne engagée en ce moment, et son désir de maintenir la paix nous permettent d'espérer que l'Angleterre se joindrait aussi à nous, en cas de nécessité. »

Quant à l'Italie, il avait insisté sur les relations amicales existant entre ce pays et l'Autriche-Hongrie et il avait admis « toute l'importance des intérêts de l'Italie comme puissance méditerranéenne, qui ne pouvait voir sans s'émouvoir un changement dans la balance des pouvoirs en Orient. L'Italie, de son côté, comprenait qu'il était nécessaire de garantir les intérêts de l'Europe en Orient et elle comptait que l'entente politique actuelle se maintiendrait, au grand avantage de leurs intérêts respectifs ».

Le comte Kálnoky n'hésitait pas à dire que, « si l'Autriche-Hongrie était obligée d'intervenir d'une façon décidée en Orient, son programme trouverait des adhérents et des appuis et serait soutenu par toutes les puissances. »

Il parlait des intérêts communs qui unissaient l'Allemagne et l'Autriche et qui étaient la base de leur amitié, sans toutefois qu'aucun des deux États eût renoncé à son action indépendante au point de devoir soutenir en tout son allié. Mais en ce qui concernait la Bulgarie, il n'existait pas entre les deux cabinets la moindre divergence d'opinion, mais au contraire des sentiments les plus amicaux de confiance réciproque. »

La Russie, voyant se dresser devant elle une coalition de toutes les puissances, la France exceptée, crut prudent de ne pas envoyer en Bulgarie les Cosaques annoncés par le général Kaulbars. Elle avait donc fait une déplorable campagne; car, outre le désagrément d'une retraite tardive et maladroite, elle s'était aliéné les sympathies des populations qui lui devaient

Digitized by Google

leur indépendance. Les leçons de l'histoire profitent peu, car la Russie avait précédemment commis la même faute en Serbie. Après avoir obtenu pour les Serbes, en 1820, une indépendance presque complète, elle entretint dans le pays une agitation permanente, afin de le forcer de se jeter dans ses bras. A force d'or, elle suscita une série de conspirations et de rébellions et elle força successivement Milosch, le prince Michel et Alexandre Kara-George à abdiquer et à se réfugier en Autriche. Fatigués de ces intrigues, les Serbes finirent par se soustraire complètement à l'influence de la Russie, et quoique récemment ce soit aux victoires russes que la Serbie doive ses derniers agrandissements, ce n'est pas à Saint-Pétersbourg que Belgrade demande ses inspirations.

La Russie veut-elle faire de la Bulgarie une province vassale, alors il faut y envoyer régner une de ses créatures, appuyée sur des régiments moscovites. Si le prince jouit d'une certaine indépendance et s'il n'est soutenu que par des troupes bulgares, il devra agir dans l'intérêt du pays, ou il sera renversé par ses sujets. S'il doit, au contraire, obéir aux instructions du czar, la pratique du régime constitutionnel sera impossible. Même avec le secours du coup d'État, le prince de Battenberg n'a pu continuer à gouverner en opposition avec les sentiments et les vœux du pays. Ce que veut la Russie ne peut être obtenu que par une occupation permanente.

En présence d'une semblable éventualité, quelle serait l'attitude des puissances?

La Turquie, par déférence pour la Russie, peut bien envoyer au prince Ferdinand la déclaration qu'il règne à Sophia contrairement au traité de Berlin; mais le sultan comprend qu'il ne peut tolérer les aigles russes en Roumélie sans avoir à se préparer à passer bientôt en Asie. L'Autriche et surtout la Hongrie ne souffriront jamais que la Bulgarie devienne une dépendance de la Russie. Les deux ministres dirigeants Kálnoky et Tisza ont déclaré avec une netteté presque menaçante qu'ils s'y opposeraient par les armes. On parle parfois d'un partage qui pourrait se faire entre les deux

Digitized by Google

empires qui se disputent la péninsule balkanique, l'Autriche prenant la moitié occidentale avec Salonique et la Russie la moitié orientale avec Constantinople. Mais la position de l'Autriche ne serait pas tenable. Un des écrivains militaires russes les plus capables, le général Fadéeff, a dit que le chemin qui va de Moscou à Constantinople passe par Vienne. Rien n'est plus vrai. L'Autriche devra être réduite à l'impuissance avant qu'elle permette que la Russie occupe les rives du Bosphore.

Si l'Autriche intervenait pour empêcher l'entrée des Russes en Bulgarie, sur quels alliés pourrait-elle compter? Le traité d'alliance austro-italo-allemand, que M. de Bismarck a cru bon de publier récemment, n'oblige l'Allemagne et l'Italie à venir au secours de l'Autriche que si elle était attaquée par la Russie; et on ne peut soutenir qu'en occupant la Bulgarie, la Russie attaquerait l'Autriche. Dans son discours du 6 février dernier (1888), M. de Bismarck semble avoir fait entendre que, dans ce cas, l'Allemagne ne devrait pas secourir son alliée. « Y aurait-il, a dit le chancelier, des difficultés si la Russie voulait faire valoir ses droits en Bulgarie à main armée? Je n'en sais rien, et cela ne nous regarde pas. Nous n'allons ni appuyer ni conseiller l'action violente et je ne crois pas qu'on y soit disposé. Je suis même à peu près sûr que cette disposition n'existe pas. » En outre, contrairement à l'opinion exprimée par les ministres autrichiens et hongrois, le prince de Bismarck a reconnu à la Russie le droit de réclamer une influence prépondérante en Bulgarie, en raison des sacrifices qu'elle a faits pour affranchir ce pays; et à l'appui de cette appréciation, il soutient en ce moment (avril 1888) à Constantinople l'opposition de la diplomatie russe au maintien du prince Ferdinand à Sophia. Néanmoins, il n'est pas probable que l'Allemagne puisse ne pas venir en aide à l'Autriche, si cette puissance était amenée à s'opposer, par la force, à l'entrée d'un corps d'armée russe en Bulgarie. MM. Kálnoky et Tisza n'auraient point fait entendre en automne 1886, au sein des Délégations, un veto aussi net sans avoir consulté Ber-

Digitized by Google

lin. M. de Bismarck, en expliquant la publication du traité d'alliance et dans sa lettre récente au comte Kálnoky, à propos de la mort de l'empereur Guillaume, a parlé avec insistance de la communauté d'intérêts qui est la base solide de l'entente des deux empires. Or, il ne peut ignorer que l'Autriche-Hongrie considère l'indépendance de la Bulgarie comme un intérêt vital pour elle. Si le traité d'alliance ne signifie pas que l'Autriche trouverait un appui, quand elle s'opposerait à une occupation russe de la Bulgarie, ce traité serait pour elle de nulle valeur, car il n'est pas à prévoir que la Russie aille envahir les provinces autrichiennes. Si le czar n'a pas mis à exécution les menaces qu'avait fait entendre le général Kaulbars, c'est apparemment parce qu'il sait que l'Autriche ne serait pas, en fin de compte, seule à lui tenir tête.

Comme l'a fait entendre M. Kálnoky, l'Autriche pourrait aussi compter sur l'Italie et même, en certaine mesure, sur l'Angleterre. Certes, le gouvernement anglais n'a signé avec les États de la triple alliance aucun traité et on peut ajouter, je pense, qu'il n'a même pris aucun engagement, parce que l'opinion publique et le Parlement ne veulent pas que l'Angleterre prenne à l'avance une position décidée dans les affaires du continent. Toutefois, plusieurs causes pourraient entraîner l'Angleterre dans le conflit. D'abord, tous les partis sont favorables à l'indépendance de la Bulgarie et opposés par conséquent à une intervention russe. M. Gladstone, sur ce point, approuve complètement l'attitude de lord Salisbury [1]. En second lieu, si les armées russes victo-

[1] Des députés bulgares s'étaient adressés à M. Gladstone pour le prier « d'élever encore une fois, en faveur de la Bulgarie, sa voix si puissante, qui a toujours été écoutée avec tant de respect et de sympathie par la grande nation russe, afin d'éloigner par ses conseils et sa médiation les graves dangers qui menaçaient leur pays et de sauver leur liberté et leur indépendance, dont la conquête avait reçu naguère son noble appui ». M. Gladstone leur répondit par la lettre suivante :

Hawarden Castle, 7 novembre 1886.

Messieurs,

J'ai eu l'honneur de recevoir votre appel, me demandant une déclara-

Digitized by Google

rieuses s'avançaient dans la Péninsule, il est presque certain que la flotte anglaise entrerait dans la mer Noire pour les arrêter. Enfin, si un choc doit avoir lieu tôt ou tard entre la Russie et l'Angleterre, il vaut mieux pour elle combattre le colosse moscovite en Europe que dans les déserts de l'Asie centrale ou dans les gorges de l'Afghanistan.

Les journaux radicaux anglais ont prétendu récemment que l'Angleterre pourrait voir sans crainte et même avec avantage pour son commerce les Russes occuper Constantinople. Cela serait vrai si l'Angleterre se résignait à perdre les Indes ou du moins le passage par le canal de Suez. Mais quel homme d'État anglais oserait préconiser semblable politique? Les Russes établis à Constantinople domineraient l'Asie Mineure et pourraient sans difficulté envoyer à Suez, par terre, une armée assez puissante pour rendre vaine toute résistance. Il s'ensuit que l'Angleterre a un intérêt non moindre que l'Autriche à ne point permettre que la Bulgarie tombe aux mains de la Russie.

N'oublions pas de parler de la Roumanie, qui a été récom-

tion publique relative aux affaires de la Bulgarie, et vous voulez bien rappeler ce que j'ai fait pour cette cause il y a maintenant dix ans. Mes opinions et mes désirs concernant les provinces émancipées ou autonomes de l'empire ottoman ont été toujours les mêmes. Je considère les libertés qu'elles ont obtenues du sultan comme devant être à leur usage et à leur profit et elles ne doivent être ni en tout ni en partie remises à nul autre. Ce fut un acte magnanime de la part du précédent empereur de Russie d'avoir obtenu pour la Bulgarie la liberté soumise à certaines obligations légitimes; mais si les Bulgares devaient être réduits en servitude, la noblesse de cet acte viendrait à disparaître. Je conserve l'espoir que le souverain actuel de la Russie sera fidèle aux traditions qui méritèrent à son regretté prédécesseur un juste tribut d'honneur et de gratitude. Je n'ai pas cru devoir élever ma voix en ce moment, parce que j'ai eu et ai encore la conviction qu'heureusement en Angleterre il n'y a nulle différence d'opinion à ce sujet, et je n'ai aucune raison de croire que ce sentiment du Royaume-Uni n'est pas fidèlement représenté dans les conseils de l'Europe par notre ministre actuel des affaires étrangères.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs, votre très dévoué serviteur.

W.-E. GLADSTONE.

Digitized by Google

pensée de l'utile secours qu'elle avait apporté aux Russes par la perte d'une partie de son territoire. Elle voit clairement que si la Russie occupait la Bulgarie, elle serait entourée de toutes parts et perdrait bientôt son indépendance. Elle ne veut donc plus accorder le passage aux armées russes et c'est pour s'y opposer qu'elle fait en ce moment de Bucharest un immense camp retranché imprenable, sauf par un blocus très prolongé et presque impossible. Qu'il y ait ou non un traité, l'Autriche peut compter sur l'appui très précieux de la Roumanie, car l'intérêt national commande cette entente.

Pour faire face à presque toute l'Europe, la Russie aurait-elle le secours de la France? C'est probable, et l'armée française, si nombreuse, si brave, si bien équipée, suffirait presque pour rétablir l'équilibre. Mais quand et comment la France interviendrait-elle? Si, comme c'est probable, l'Allemagne observe, au début, une neutralité armée et bienveillante pour l'empire austro-hongrois, mais sans prendre part à la lutte, la France ira-t-elle déclarer la guerre à l'Autriche, qu'elle ne peut atteindre que par mer, alors que celle-ci défendrait l'indépendance des peuples affranchis des Balkans, cette cause qui devrait être chère aux Français, comme elle l'est aux Italiens! Il y aurait beaucoup d'hésitations et de temps perdu, et dans cet intervalle le sort de la campagne pourrait se décider.

Heureusement, au moment où j'écris ces lignes, le danger de cet épouvantable conflit que chacun redoute et croit toujours prochain semble s'éloigner. L'empereur de Russie n'est nullement belliqueux, dit-on; il désire sincèrement maintenir la paix. En outre, il doit savoir que si la guerre devait éclater, elle serait « poussée à fond » comme le voulait M. de Bismarck en 1866, pour le cas où l'Autriche n'aurait pas accepté ses conditions. On a même indiqué quelles seraient en cas de victoire complète les exigences de l'Allemagne et de l'Autriche : la Pologne reconstituée dans ses limites anciennes et reconnue indépendante, sous un archiduc autrichien; les provinces baltiques annexées à la Prusse, la Bessarabie, où habitent beaucoup de Roumains, cédée à la Rou-

Digitized by Google

manie; la Finlande restituée à la Suède et la Russie rejetée ainsi au delà du Dnieper et devenue presque une puissance asiatique. Mais c'est en parlant d'elle qu'on peut dire très justement qu'il ne faut pas vendre ni se partager la peau de l'ours avant de l'avoir abattu.

Sans s'arrêter à discuter ces prévisions lointaines et peut-être chimériques, on ne peut nier que l'avenir en Orient est incertain et menaçant. Que le prince de Cobourg se maintienne à Sophia ou qu'il en soit éloigné par l'abandon de ses sujets ou par une révolte militaire, la question reste entière [1]. La Russie ne veut pas que la Bulgarie échappe définitivement à son influence et l'Autriche ne veut pas que les Russes dominent sur les Balkans. Il n'est qu'une solution qui puisse écarter le danger de guerre, en donnant satisfaction à tous les intérêts : ce serait de réunir, dans une confédération à liens très lâches, et en respectant pleinement les autonomies nationales, la Roumanie, la Serbie, la Bulgarie, la Turquie d'Europe et même la Grèce. Les trois bases essentielles seraient : union douanière, tribunal suprême fédéral pour régler les différends, et secours réciproque en cas d'attaque. Je ne puis croire chimérique cette idée que j'ai développée dans le second volume de mon livre *La Péninsule des Balkans*, car elle a été préconisée depuis longtemps par M. Gladstone et récemment par M. Tisza, le premier ministre de Hongrie, par M. Ristitch, premier ministre de Serbie, et aussi par un éminent musulman hindou, le nawab sir Salar Jung, dans une excellente étude faite sur place de l'état actuel de l'empire ottoman. (*Nineteenth Century*, oct. 1887.)

ÉMILE DE LAVELEYE.

[1] Pour le côté diplomatique de la question, on consultera le travail si consciencieux de M. Rolin-Jaequemyns dans la *Revue de Droit international*, t. XIX (1887), n° 2 : *Documents relatifs à la question bulgare.*

Digitized by Google

UNE CONDAMNATION A MORT

Il fallait, quelque regret que j'en eusse, aider la pauvre bête à mourir. Le reste de vie qu'elle traînait lamentablement lui était certainement à charge. L'en délivrer serait reconnaître, par un acte énergique, la fidélité qu'elle n'avait cessé de me témoigner pendant ces longues années de mutuelle affection.

D'ailleurs, la décadence inévitable et fatale dont j'avais sans cesse devant les yeux le tableau désolant me hantait péniblement. Le bruit du souffle haletant de mon chien m'oppressait moi-même, et je croyais sentir partout une odeur fade de bête malade. Si encore j'avais pu éloigner le pauvre animal de ma personne. Mais Brigitte l'avait mollement installé à côté de la cheminée, sur un lambeau de tapis turc, cossu et moelleux, et là, étendu le plus souvent sur le ventre, il restait la journée entière à me regarder de ses yeux chassieux et clignotants. Je ne pouvais faire un mouvement sans entendre le frémissement de sa queue qui frappait le plancher en cadence, s'évertuant à me prouver ainsi que dans ce corps mourant le cœur vivait encore.

Pauvre Toutou ! comment lui faire comprendre que mes intentions envers lui n'avaient rien de malveillant! J'osais à peine le regarder. Je croyais voir dans ses yeux larmoyants je ne sais quel muet plaidoyer dont l'éloquence me navrait. L'instinct de vivre l'avertissait de la puissance magnétique de ce regard persistant.

Décidé à ne plus me laisser attendrir, j'avais tourné mon fauteuil de l'autre côté.

Digitized by Google

Mais de l'autre côté m'attendait une autre difficulté, pire que la première. J'apercevais par la porte entr'ouverte la silhouette noire de la vieille Brigitte, vaquant aux soins de mon ménage. Son inconscience évidente des projets funestes que je nourrissais à côté d'elle me glaçait le sang. Comment atténuer le coup terrible que j'allais lui porter? Elle et Toutou étaient entrés à mon service le même jour, il y avait de cela dix-huit ans révolus, et cette communauté de destinée avait établi entre eux dès les premiers jours un courant sympathique qui n'avait jamais varié. De ce côté-là, je pressentais donc une résistance invincible, une résistance inerte et passive, car Brigitte, malgré son long stage sous mon toit, avait gardé le respect de l'autorité; mais une résistance faite d'indignation et de désespoir, obstacles incommodes à enjamber.

Toute la matinée s'écoula à chercher un moyen de sortir d'embarras sans amoindrir le prestige de maître juste et bon que j'avais su acquérir dans l'esprit de Brigitte. Si modeste que fût cette auréole, j'y tenais par habitude; il m'eût fallu, pour m'en passer, jouer un rôle nouveau dont je ne connaissais pas le premier mot.

L'inquiétude de mon esprit devait se lire sur mes traits, car Brigitte, qui était entrée plusieurs fois dans mon cabinet de travail pendant la matinée, me voyant toujours absorbé devant une liasse de papiers épars, — auxquels je n'avais pas touché, — et me croyant sans doute à la poursuite d'une idée rebelle à se laisser prendre, me dit d'un ton mi-commisératif, mi-consolateur :

« Monsieur se donne bien du mal pour peu de chose! A quoi cela lui sert-il, toutes ces écritures? »

Cette appréciation de mon travail littéraire, si sommaire qu'elle fût, ne manquait pas d'un grain de vérité, et je lui répondis sans hésiter :

« A peu de chose, vous avez raison, Brigitte, » tout en rassemblant mes papiers d'une main fiévreuse, décidé à attaquer sans plus tarder le sujet redoutable.

Mais Brigitte était déjà rentrée dans son domaine particulier.

Digitized by Google

J'allais la rappeler, quand je me sentis tirailler doucement par derrière.

C'était Toutou, qui, ayant perdu son point de mire habituel, venait demander l'explication de l'inexplicable volte-face de mon fauteuil.

Une écume blanchâtre s'échappait de sa bouche entr'ouverte, tandis qu'il frottait son museau gluant contre mon habit.

« Fi, le vilain animal ! m'écriai-je en le repoussant du pied; vite au nid, allez. »

Il retourna se tapir dans son coin en rampant sur ses pattes chancelantes, la queue basse, l'air penaud, désolé.

En le voyant si malheureux, je regrettai de l'avoir brusqué. Après tout, s'il était vieux, s'il avait les infirmités de la vieillesse, ce n'était pas sa faute. Le bel âge qu'il avait atteint et qui, pour lui, était l'extrême limite de la vie, il ne l'avait pu atteindre sans que ces années écoulées pesassent de tout leur poids sur mes propres épaules.

Il y avait dix-huit ans, j'avais 31 ans à peine ! Aujourd'hui, j'approchais en rechignant d'un de ces chiffres ronds, terminés par un zéro, qui marquent autant d'étapes dans notre court trajet entre le berceau et la tombe.

« Toutou, dis-je, en me rapprochant de la pauvre bête, étendue tristement sur son tapis, il ne faut pas t'affliger; c'est le sort commun, vois-tu. Nous y passerons tous. Plaise au ciel qu'arrivé où tu en es, je trouve un ami charitable qui m'aide à franchir le dernier pas, puisqu'il faut absolument le franchir. »

Il remua la queue avec un retour de vivacité qui exprimait clairement son approbation.

Fort de cet acquiescement, j'allai me rasseoir dans mon fauteuil pour réfléchir une dernière fois à la manière la moins brutale d'annoncer ma décision à Brigitte.

Je la voyais toujours par la porte entr'ouverte. Elle était assise près de la fenêtre, épluchant je ne sais quelle verdure, sans doute pour un de ces potages exquis auxquels elle excellait.

Digitized by Google

A la voir ainsi penchée, elle paraissait avoir dépassé d'un bon bout l'étape du chiffre rond commençant par six.

Cependant, sa figure sereine sous son bonnet noir n'avait aucune ligne mélancolique qui annonçât de doulcureux retours. Sa pensée, peu aventureuse, n'avait sans doute jamais franchi la limite qui divise en deux domaines distincts le royaume des impossibilités et celui des choses accessibles. Elle avait vécu satisfaite avec l'horizon borné qu'elle avait devant elle, exempte de cette curiosité fébrile qui pousse en avant, à la recherche d'aventures nouvelles, l'escouade mécontente des mérites méconnus.

J'ai toujours prisé très haut cette humble sagesse qui s'ignore elle-même; mais aujourd'hui, outre sa valeur propre, elle a acquis le prestige de la rareté. Il n'y a plus de ces fleurs modestes aimant l'ombre où elles sont nées, y croissant gaîment pour parfumer l'atmosphère qui les entoure; chacune veut sa place au soleil, en pleine lumière, sans s'apercevoir que cet air trop vif les étiole et les tue.

L'âme simple de Brigitte avait éludé le danger. Je ne savais pas grand'chose de son histoire passée. Elle me servait fidèlement et je ne lui en avais jamais demandé davantage. Cependant, au moment de la frapper dans ses plus chères affections, je me prenais à la considérer plus attentivement. Sous ses traits fanés, je cherchais à découvrir les charmes de la première jeunesse. Qui n'a eu son roman, triste ou gai, fugitif ou ineffaçable? L'affection si tendre qu'elle portait à Toutou pouvait s'être d'abord adressée plus haut. Celui-ci n'héritait peut-être que de restes dédaignés, tristes épargnes sans emploi, qui se placent où elles peuvent.

Dans ce cas, un autre favori pourrait prendre la place du premier. Pas tout de suite peut-être: le cœur se révolte à l'idée de remplacer sans transition un objet aimé par un autre, qui est inconnu ; mais après un laps de temps convenable donné au deuil et aux regrets, tout ne s'oublie-t-il pas, les joies les plus douces et les peines les plus amères?

Cette conclusion satisfaisante, quoique peu nouvelle, et

Digitized by Google

l'évidente participation de Toutou à mes intentions m'avaient enhardi.

« Brigitte ! »

Le tablier retroussé aux deux coins, gonflé par je ne sais quelles provisions culinaires, Brigitte arriva en courant.

« Monsieur m'appelle ?

— Oui. »

Elle se tint debout devant moi, respectueuse et attentive. Des touffes de cheveux gris s'échappaient de dessous son bonnet noir, courant sur son front et sur sa nuque. Son visage était sillonné de rides multiples, mais la chair détendue et flasque, recouverte d'une peau rubiconde, conservait malgré tout un faux air de jeunesse. Ses mains usées par un travail grossier, calleuses et déformées, étaient d'une rougeur grisâtre. Ses petits yeux bleus, bienveillants et doux, me regardaient fixement.

Mon silence l'étonnait, mais elle était trop bien apprise pour en rien laisser paraître.

« Brigitte, dis-je enfin, Toutou... »

Elle se retourna tout d'une pièce, saisie d'une inquiétude affreuse ; mais voyant la bête immobile, dans son attitude ordinaire, elle se reprit à me regarder avec une attention patiente.

« Toutou se fait vieux, Brigitte ; ne trouvez-vous pas qu'il est terriblement vieux ?

— Dame, monsieur, il n'est plus jeune, c'est certain ; mais, bien soigné comme il l'est, il peut durer encore de beaux mois ; qui sait ? des années peut-être.

— Diable, vous croyez ?

— Oui, monsieur.

— Ne trouvez-vous pas, Brigitte, qu'il y a une singulière odeur dans cette chambre, une odeur indéfinissable, une odeur fade en elle-même, mais qui pourtant prend les gens à la gorge quand on entre ? »

Elle aspira l'air longuement, la bouche fermée, les narines ouvertes.

« Non, monsieur, je ne sens rien du tout. C'est peut-

Digitized by Google

être le tabac de monsieur que monsieur croit sentir. »

Nous nous regardâmes un moment sans rien dire. L'idée de la vérité était à mille lieues de son esprit; cependant, elle me trouvait un air singulier qui n'était pas sans lui donner quelque inquiétude.

« Brigitte!

— Monsieur? »

Un moment de silence.

« Dites-moi, Brigitte, pourquoi ne vous êtes-vous jamais mariée? »

Pour le coup, elle me regarda avec une surprise si intense, que j'en fus embarrassé. Elle me trouvait bien vieux pour des fantaisies de ce genre. Cependant, elle répondit sans sourire ni se départir de son respect habituel :

« Dame, monsieur, personne ne m'a jamais demandée. Ce serait un peu tard d'y penser aujourd'hui. »

Cet aveu ne lui coûtait évidemment aucun effort. La pauvre fille l'avait fait avec cette simplicité de cœur qui ne voit nulle raison de rougir de la vérité, quelle qu'elle soit. Pourtant, je m'en voulus de lui avoir infligé cette inutile humiliation, et je repris :

« Nous sommes deux à jouer le même jeu, Brigitte. On ne veut pas de nous.

— Oh! pour monsieur, c'est bien différent, répondit-elle sans se laisser tromper; c'est monsieur qui n'a voulu de personne.

— Et bien m'en a pris, Brigitte, car, grâce à vous, je mène la vie qui me plaît, sans regretter rien. »

Cette fois, elle sourit tout à fait, d'un air à la fois humble et satisfait.

« Je suis bien aise si je contente monsieur », dit-elle d'une voix un peu tremblante.

Et voyant que je n'ajoutais rien, elle continua :

« Monsieur désire-t-il autre chose?

— Non, Brigitte, je vous remercie, pas pour le moment...; j'ai changé d'idée.

— C'est bien, monsieur. »

Digitized by Google

Et elle disparut par la porte restée entr'ouverte, non sans avoir préalablement jeté un coup d'œil maternel du côté du tapis turc.

J'avais changé d'idée, en effet, c'est-à-dire que je renonçais à rompre en visière à Brigitte. Je n'avais pas le courage de heurter de front son absurde tendresse. Il fallait trouver un biais qui me permît d'éviter une scène dramatique, dont l'issue serait peut-être l'anéantissement de mes projets. Or, je ne voulais pas, à cause de la sensiblerie d'une vieille femme, être condamné à respirer un air malsain, ni à avoir indéfiniment sous les yeux l'agonie d'une bête en train de mourir.

Ah ! si l'on avait pu, par quelque moyen que ce fût, rendre au pauvre animal force et jeunesse, je n'aurais hésité devant aucun sacrifice ! Ce n'était pas moi qui le condamnais, c'était la loi inflexible de la nature. Comment prouver à Brigitte la force de cet argument ? Elle était sous l'empire d'un de ces sentiments aveugles qui cachent la vérité à la raison la plus saine. Elle ne verrait dans ma charité véritable que le déguisement d'une monstrueuse cruauté.

Je pris donc le parti de remettre à de funèbres émissaires l'exécution de l'arrêt pendant une de mes sorties. Devant le fait accompli, les larmes et les paroles s'épuisent. Il devient possible de raisonner. On retourne les choses de tous les côtés, jusqu'à ce qu'on leur ait trouvé une figure acceptable, sous laquelle on les laisse. Que diable, ce serait sans précédent qu'un homme se piquant de quelques connaissances se trouvât impuissant à convaincre d'inanité les raisonnements avortés d'un cerveau inculte. D'ailleurs, rien ne soutient, rien n'encourage comme le fait accompli. Une fois en possession de cette arme, je me sentirais à la fois fort et doux.

Je pris ma canne et mon chapeau, mais au moment de sortir, le cœur un peu serré, je revins auprès de Toutou pour échanger avec lui un dernier regard.

En me voyant prêt à sortir, la bête essaya de se dresser sur ses pattes. Le souvenir des jolies parties que nous avions faites ensemble lui revenait sans doute à l'esprit ; elle tenta un suprême effort pour se reprendre à ces choses qui l'aban-

Digitized by Google

donnaient. Mais elle retomba sur le flanc avec un gémissement sourd.

« Pauvre Toutou! lui dis-je, en la tapotant sur le dos avec précaution. C'est fini, n'est-ce pas? Tu n'en peux plus. Tu as fait ton temps, vois-tu. Ainsi va la vie; ce qu'on y trouve de plus certain, c'est la fin. »

Sous ma caresse, tout son pauvre corps affaibli frétillait de joie.

« Sois tranquille, lui dis-je, tu t'endormiras sur ce bonheur-là. Heureux ceux qui, sans s'en douter, passent de la joie dans le néant. »

Et je sortis sans oser jeter du côté de Brigitte ni un mot, ni un regard.

Quelques heures plus tard, je rentrais comme un voleur. Mon premier regard fut pour l'angle de la chambre où Toutou avait traîné tant d'heures monotones et douloureuses. Il était vide : le tapis turc, la petite écuelle de fer dont Brigitte renouvelait l'eau deux fois par jour, le lambeau de flanelle rouge qui faisait fonction de couverture dans les jours froids, tout avait disparu. Cette place béante, laissée intentionnellement vide de tout remplissage, s'étalait avec des airs de reproche qui me parurent de mauvais augure.

Brigitte était dans sa chambre, au-dessus de ma tête. Je l'entendais aller et venir d'un pas affairé.

Quelle figure allait-elle me faire? Et moi-même, comment l'accueillir? Le meilleur parti à prendre, dans le cas difficile où je me trouvais, était d'attendre. Je verrais venir Brigitte et je calquerais ma manière d'être sur la sienne.

Le point important était gagné. Toutou avait disparu et après lui l'odeur insupportable qui me poursuivait partout finirait par disparaître à son tour. J'en avais encore le cerveau plein. J'ouvris la fenêtre toute grande, malgré la température glaciale du dehors, et l'air froid me montant au nez, j'éternuai plusieurs fois avec une véritable volupté.

Brigitte dut m'entendre, car elle mit une sourdine à son pas. Évidemment, elle marchait sur la pointe des pieds. Moi-

Digitized by Google

même, je fermai la fenêtre avec précaution, honteux, je ne sais pourquoi, d'être deviné.

J'allai mettre un fauteuil à la place vide de Toutou. Ce grand espace inoccupé choquait l'œil. D'ailleurs, la disparition de cet ami domestique faisait dans ma vie un hiatus que je trouvais inutile de perpétuer devant mes yeux par une illustration matérielle. A quoi bon s'appesantir sur les choses tristes quand on n'y peut rien changer? Parce que tout passe et disparaît, faut-il offrir constamment ce fait douloureux à la contemplation de nos yeux attristés?

Brigitte venait de fermer sa porte et je l'entendis descendre l'escalier avec une précaution inaccoutumée.

Elle entra dans la petite chambre contiguë à la fois à sa cuisine et à mon cabinet d'étude, et je pus me convaincre, par la nature des bruits qui parvenaient à mon oreille, qu'elle s'occupait activement à préparer mon souper. D'ordinaire très ponctuelle, elle se trouvait ce soir-là de vingt minutes en retard. Le souci des soins matériels avait perdu son importance à côté des intérêts lésés de son cœur.

J'étais loin de lui en vouloir. Au contraire, ce moment de répit me venait à propos, car, pourquoi le cacher? j'avais peur de revoir Brigitte. Son humble personnalité revêtait à mes yeux des allures imposantes, devant lesquelles je me sentais tout à coup devenir petit et misérable. Comment, avec quelque chance de conserver au moins une apparence d'avantage, opposer mon égoïsme cru à ce dévoûment obscur dont elle-même ignorait la valeur? J'avais beau me hisser, à l'aide de maximes sonores, à des hauteurs philosophiques que son pauvre esprit ne pouvait guère concevoir, je la voyais quand même circuler dans une sphère plus élevée, où elle se maintenait sans effort ni secours étrangers.

J'aurais mieux aimé une explosion de désespoir, voire de colère, que cette passive acceptation de ma volonté. Cette attitude inattendue m'ôtait toute possibilité d'action. Elle me reléguait dans un de ces rôles de tyran dont les désirs sont des lois, rôle abominable dont je haïssais jusqu'à l'idée.

Digitized by Google

Je venais d'entendre Brigitte ouvrir la porte de ma salle à manger. Elle allait donc paraître devant moi et me dire...

Qu'allait-elle me dire, au fait?

Pourrait-elle prendre sur elle de prononcer de son ton ordinaire la phrase ordinaire?

Je l'entendis qui approchait. Je pris à la hâte un gros volume d'histoire contemporaine, dans lequel je m'absorbai :

« Toc, toc.

— Entrez.

— Si monsieur veut bien venir, monsieur est servi. »

Sa voix me sembla un peu cassée; je jetai sur elle un regard.

Ses yeux étaient rouges et gonflés, mais, chose inexplicable, au lieu de trouver sur son visage l'expression indignée que je redoutais, j'y vis plutôt une sorte de componction, une humilité de coupable qui me sembla tout à fait extraordinaire.

« Décidément, me disais-je, le cœur humain est le plus sinueux des labyrinthes : plus on raisonne, mieux on s'y perd. »

« Merci, Brigitte, » dis-je en me levant pour la suivre à la salle à manger, où elle me devançait toujours, afin de remplir mon verre et de m'avancer ma chaise.

Son attitude contrite me rendait courage. Cependant, j'en étais humilié pour elle. Cette annihilation de soi-même devant le respect d'une convention sociale basée sur un principe mercenaire, m'irritait.

Il est des cas où il est permis d'oublier les convenances, de les braver même en face.

Brigitte se rappelait trop bien que je représentais à ses yeux un gagne-pain honorable et, en somme, facile.

Je lui en voulais de me désillusionner sur son compte en cessant tout à coup d'être à mes yeux une personnalité, humble sans doute, mais enfin vivante et réelle.

Toutes les paroles consolantes que j'avais préparées pour pacifier son âme meurtrie s'évanouirent sur mes lèvres, et je me laissai servir sans mot dire.

Digitized by Google

Elle dut s'apercevoir de mon air revêche, car je vis une larme glisser sur sa joue un peu pâlie.

« Monsieur ! »

Elle s'était approchée et frottait l'une contre l'autre ses mains calleuses et sèches.

« Eh bien, Brigitte? dis-je, en la regardant le plus bénévolement qu'il me fut possible.

— C'est seulement pour dire à monsieur... »

Elle s'arrêta, tandis que la gymnastique fiévreuse de ses mains redoublait d'activité.

« Je voudrais que monsieur comprît bien... »

Nouvel arrêt, nouvelle gymnastique. Enfin, d'une voix basse, tremblante, émue, elle reprit :

« Si monsieur me trouve trop vieille pour son service, monsieur n'a qu'à dire. Je ne voudrais pas que monsieur se crût forcé, parce que j'ai été longtemps à son service... »

Sa voix se brisa tout à coup. Elle essaya en vain d'articuler un mot de plus.

« Brigitte — lui dis-je, très ému moi-même, — quoique indirect, voilà bien le reproche le plus cruel que vous puissiez m'adresser. Il est si puissant, que vous me faites regretter ce que j'ai fait.

— Je n'avais pas l'intention de faire un reproche à monsieur, dit-elle vivement; c'est plutôt monsieur qui... »

Elle s'arrêta court et me regarda de nouveau du même air coupable et contrit de tout à l'heure.

« Moi! Mais je n'ai rien à vous reprocher, ma bonne Brigitte. Quant à l'avenir, n'en ayez pas de souci. Sait-on qui, de vous ou de moi, sentira le premier la décadence inévitable? La différence d'années qui nous sépare ne signifie rien. D'ailleurs, si vous deveniez incapable de me servir, ce qui n'arrivera pas d'ici à longtemps, j'espère, je vous donnerais une aide, et rien ne serait changé à vos habitudes.

— Oh ! non, monsieur, je ne le voudrais pas... Monsieur ne m'a pas comprise.

— Si fait, Brigitte. C'est justement parce que je vous ai pleinement comprise que je vous fais cette promesse. »

Digitized by Google

Elle me regarda un moment avec une expression d'angoisse très marquée.

« Monsieur est trop bon, dit-elle enfin, mais je ne profiterai pas de la bonté de monsieur.

— Quant à Toutou, repris-je, pressé de vider une bonne fois l'incident jusqu'au fond, quant à ce pauvre Toutou, il ne lui restait plus que quelques jours misérables à traîner tristement. Ne trouvez-vous pas vous-même qu'il est mieux où il est? »

Elle hésita, me regarda un moment avec une attention profonde, comme si elle voyait dans mes paroles un sens mystérieux — que diable! je ne pouvais pourtant pas exprimer la chose plus clairement — et dit enfin très bas :

« Il est possible que monsieur ait raison. »

Cette réponse évasive, qui laissait planer un doute très sensible sur sa croyance aveugle en ma haute sagesse, me satisfit pleinement. Je ne lui en demandais pas davantage.

Rentré dans mon cabinet d'étude, je poussai un soupir de soulagement en songeant que toute cette vilaine besogne était expédiée. Je pouvais me remettre à mes études favorites sans être hanté tour à tour par l'agonie d'un chien ou le désespoir d'une vieille femme.

Cependant, si bien accomplis qu'eussent été mes désirs, il me restait au fond du cœur un sourd mécontentement que je ne parvenais pas à faire disparaître. Ce mécontentement se traduisait par une gêne absurde vis-à-vis de Brigitte. Elle aussi n'était plus la même à mon égard. Non que j'eusse à me plaindre d'aucune négligence ni d'aucune lacune dans son service, mais l'entente tacite qui existait entre nous jadis avait reçu un choc dont elle paraissait ne pas devoir se remettre.

Brigitte avait déserté la chambre voisine de mon cabinet, où elle avait coutume de passer ses journées. Elle se réfugiait le plus souvent dans sa chambre, où la température devait être insoutenable, à moins qu'elle n'y fît du feu sans m'en rien dire.

Digitized by Google

Je n'osais pas l'interroger sur ce point, retenu par je ne sais quelle étrange appréhension de voir monter la rougeur de la honte sur ses traits honnêtes.

J'attendis impatiemment l'arrivée de mon compte de chauffage; mais je le trouvai, à mon indicible soulagement, plutôt en dessous qu'au-dessus de la moyenne.

Je ne m'en sentis que plus mal à l'aise vis-à-vis de Brigitte, dont j'avais injustement soupçonné l'honnêteté. Il me semblait qu'elle avait dû suivre sur mes traits l'éclosion de ces pensées mauvaises, et j'évitais son regard avec soin.

Chose singulière, il me parut qu'elle mettait à éviter le mien un soin égal.

Ces préoccupations mesquines, dont j'avais le cerveau embarrassé, finirent par m'irriter les nerfs; je voulus avoir le cœur net de ce double manège où nous avions l'air, Brigitte et moi, de jouer au plus lâche, et un jour qu'elle m'apportait sur un plateau la correspondance du matin, je lui dis brusquement :

« Dites-moi, Brigitte, n'avez-vous pas bien froid, là haut, dans votre chambre? »

Elle rougit et pâlit très visiblement. Mes paroles touchaient évidemment un point délicat.

« Monsieur est-il mécontent que je me tienne dans ma chambre? dit-elle, sans répondre à ma question.

— Non, Brigitte, du moment que vous vous y trouvez mieux. »

Je mentais. J'en étais fort mécontent. Naguère, j'eusse fait comprendre la chose à Brigitte sans la froisser. Aujourd'hui, je n'osais plus. J'avais peur, vraiment peur de donner un ordre, de faire un acte quelconque d'autorité. Pourquoi cette crainte? Tout simplement parce que je croyais deviner l'arrêt d'un esprit prévenu, irrémédiablement décidé dans ses idées étroites. A son insu peut-être, elle me blâmait de l'avoir prématurément privée de son favori. J'avais perdu mon ancien prestige, rien ne me le rendrait jamais, car l'obscurité de cette intelligence bornée repoussait la lumière tout en paraissant l'accueillir.

Digitized by Google

Brigitte attendait immobile ce que je pouvais avoir à lui communiquer de plus.

« C'est bien, lui dis-je, vous pouvez retourner chez vous. »

Elle y retourna, en effet, et je l'entendis deux minutes après aller et venir dans sa chambre, comme pour me narguer.

Très irrité, je pris mon chapeau et j'allai respirer l'air du dehors jusqu'au moment du dîner.

Quand je rentrai, je fus accueilli par une odeur singulière, qui ne me parut pas nouvelle. Où avais-je respiré ce parfum désagréable?

L'heure du dîner allait sonner et je m'établis dans mon fauteuil pour attendre l'appel de Brigitte. Cependant, rien ne paraissait annoncer l'approche de cet acte, que Brigitte considérait comme le plus important de la journée.

Je l'entendais marcher dans sa chambre, puis s'arrêter à une place, toujours la même, avec un bruit sourd, comme si elle se mettait à genoux.

J'attendis un quart d'heure, mais le même manège continuant sans que rien annonçât une fin prochaine, j'ouvris la porte pour appeler Brigitte.

Toute réflexion faite, je me ravisai et, sans souffler mot, je montai l'escalier à pas de loup.

La porte de la chambre de Brigitte était grande ouverte, sans doute pour donner accès à la chaleur du maigre calorifère qui chauffait tant bien que mal les corridors d'en bas.

Brigitte était agenouillée dans un coin de la chambre, penchée en avant vers quelque chose que l'épaisseur de sa personne m'empêchait de voir.

« Voyons, disait-elle, d'une voix brisée et suppliante, essaye, rien qu'une goutte pour me faire plaisir, pour faire plaisir à ta vieille amie Brigitte. »

Après un court silence, elle reprit:

« Tu ne peux plus?... Pauvre, pauvre Toutou... C'est donc fini! »

Elle venait de s'écarter un peu et je voyais, sur le tapis

Digitized by Google

turc, le corps desséché du pauvre animal, dont les formes osseuses se dessinaient sous la couverture rouge.

J'avais compris. Honteux, sentant une rougeur me monter au front, je fis un pas en avant.

Brigitte ne m'entendit pas, mais Toutou, à moitié paralysé par la mort qui venait, s'agita faiblement. Il fit un suprême effort pour tendre son museau de mon côté et retomba inerte sur le flanc avec un gémissement rauque qui finit par un râle prolongé.

Cette fois, c'était bien fini.

Au bruit que je fis en entrant, Brigitte se leva brusquement.

« Seigneur! dit-elle en m'apercevant, le dîner! »

Puis, réfléchissant que la présence de Toutou dans cette chambre représentait une beaucoup plus grave infraction au respect dû à ma volonté, elle se prit à trembler sans rien dire, tandis que deux larmes silencieuses glissaient dans le profond sillon qui cerclait ses yeux.

« Brigitte, dis-je, en prenant une de ses mains sèches et ridées dans les miennes, tandis que je me sentais saisi d'une pitié profonde pour cette humble créature, si digne de respect dans sa simplicité, Brigitte, ne vous reprochez rien. C'est moi qui ai mal fait. Je vous ai causé inutilement un gros chagrin, me le pardonnez-vous?

— Oh! dit-elle, d'une voix entrecoupée, ce n'est pas monsieur... Que monsieur ne parle pas ainsi. Monsieur avait ses raisons; mais je n'ai pas pu les comprendre, parce que je n'ai pas étudié comme monsieur; je suis une pauvre ignorante qui ne comprend que ce qu'elle voit sous ses yeux; et la pensée qu'on allait... que Toutou... »

Elle s'arrêta, suffoquée.

« Ma bonne Brigitte, dis-je, très ému, vous avez en vous une science que tous les livres ne donnent pas. Gardez-la bien, elle vaut toutes les autres. »

Elle me regarda avec une surprise inquiète. Mais, ne voyant sur mes traits sérieux aucune trace de mystification, elle se mit à frotter l'une contre l'autre ses deux mains rouges,

Digitized by Google

manœuvre qui indiquait toujours l'embarras de sa pensée.

« Je crois que monsieur se trompe, dit-elle avec simplicité, mais monsieur est bien bon. »

Quelques semaines plus tard, j'apportais à Brigitte, pour le jour de sa fête, un successeur à Toutou.

Je l'avais choisi le plus semblable possible au pauvre défunt, dont les cendres dormaient au fond de mon jardin.

Mais au lieu de l'accueillir avec joie, ou tout au moins avec satisfaction, comme je m'y attendais, Brigitte le regardait d'un œil indifférent, se bornant, dans les soins qu'elle lui donnait, au strict nécessaire.

« Brigitte, lui dis-je un jour, ne trouvez-vous pas ce chien-ci pour le moins aussi joli que Toutou?

— Pardonnez-moi, monsieur, dit-elle, je le trouve plus joli. Mais... comment faut-il expliquer ça à monsieur?... Ce ne sera jamais la même chose. La place de Toutou sera toujours à lui. »

Et elle s'en alla brusquement pour essuyer en cachette, du coin de son tablier bleu, une larme qu'elle sentait glisser sur sa joue.

Eugénie Pradez.

Digitized by Google

LA BIENFAISANCE ISRAÉLITE A BRUXELLES

1791 fut une date glorieuse dans les annales du judaïsme : elle marque l'époque de l'émancipation des israélites en France et dans le monde.

Plus devient proche l'anniversaire qui célébrera le centenaire de cette délivrance, plus les antisémites semblent redoubler de violence et attiser leurs haines antichrétiennes.

Grecs, luthériens et catholiques, si profondément divisés dans leurs dogmes, se tendent la main et s'unissent contre le juif. Le fanatisme les rapproche ; un même souffle d'intolérance inspire leurs pensées. Stœcker donne l'accolade aux jésuites, et le dernier congrès antisémitique de Dresde, convoqué par des protestants orthodoxes, adopte des vœux, qui ne sont autre chose que la reproduction de l'édit d'Ancône de 1843, promulgué sous Pie IX, le plus doux des pontifes romains [1].

Heureusement pour l'humanité, tous les ecclésiastiques ne se ressemblent pas. S'il s'est rencontré des prêtres, tels que l'abbé Maury et l'évêque La Fare de Nancy, pour tenter de suprêmes, mais d'inutiles efforts en vue de refuser aux juifs la reconnaissance de leur titre de citoyen, jamais, par contre,

[1] L'édit d'Ancône défendait aux juifs « d'avoir la présomption de se placer à table à côté d'un chrétien, de se permettre de converser familièrement dans une maison chrétienne, de fréquenter les maisons des chrétiens, d'avoir avec ceux-ci des rapports d'amitié, etc.... » Cependant, l'inquisition d'Ancône et celle de Rome n'ont pas empêché Pie IX de recourir à des banquiers israélites pour contracter l'emprunt pontifical.

Digitized by Google

les israélites ne trouvèrent de plus éloquents défenseurs que Talleyrand, évêque d'Autun, et que l'abbé Grégoire.

« Ministre d'une religion qui regarde tous les hommes comme frères, disait ce dernier, j'invoque l'intervention de l'Assemblée constituante en faveur de ce peuple malheureux et proscrit. »

Et malgré tout, on entend aujourd'hui même certains illuminés parler des horreurs, des monstruosités de la religion et de la morale judaïques. Ces malheureux possèdent sur toutes les choses de cette religion une connaissance à peu près aussi solide que celle qu'en avait l'illustre moine Henri de Sienne, qui prenait pour un homme le Talmud, œuvre dont la formation a demandé près de mille ans. « *Ut narrat rabbinus Talmud* », écrivait ce savant et docte frocard.

Henri de Sienne vivait au XII^e^ siècle et la plupart des antisémites du XIX^e^ sont de sa force : sept siècles ne leur ont rien appris.

Récemment, le pasteur Stœcker dénonçait le judaïsme comme un « péril social de premier ordre ». « Il faut, ajoutait-il, combattre l'esprit juif sur tous les terrains, dans le commerce, l'industrie, l'agriculture (!). Les gouvernements et les assemblées législatives doivent user de l'initiative que leur confère le droit public pour combattre l'esprit juif dans la littérature de la presse quotidienne comme dans la vie publique, sur le terrain communal comme sur le terrain de l'État [1]. »

Voyons si les idées et les sentiments des israélites, en matière de charité et de philanthropie, la seule dont je veuille m'occuper ici, méritent ces imprécations, et constituent réellement pour la société un aussi grave et menaçant danger!

J'aime recourir à certains témoignages.

Écoutons un prêtre désintéressé, que n'aveuglait point le fanatisme :

« Les juifs n'excellent pas seulement en prières, mais

[1] Extrait des thèses développées au congrès antisémitique de Dresde par le D^r^ Stœcker, prédicateur de la cour de Berlin.

Digitized by Google

encore en charité, et il semble qu'on voie éclater, dans la compassion qu'ils ont pour les pauvres, l'image de la charité des premiers chrétiens pour leurs frères. On suivait alors en cela ce qui se pratiquait dans les synagogues, et dont les juifs ont retenu la pratique et l'usage, au lieu que présentement nous en conservons à peine le souvenir. »

C'était Richard Simon, un chrétien, un prêtre catholique, qui, en 1674, écrivait ces lignes dans la préface d'un ouvrage dédié à Bossuet [1].

* * *

Avant d'aborder l'examen des institutions charitables de la communauté israélite de Bruxelles, j'esquisserai sommairement les principes que proclame la morale mosaïque en matière de bienfaisance.

La bienfaisance est une nécessité; elle résulte de l'inégalité des conditions humaines qu'elle est destinée à effacer en partie; elle est inséparable de la justice.

Le droit à l'assistance est absolu. La protection du malheureux est pour le riche un devoir et une obligation à laquelle il ne peut se soustraire. Nous trouvons diverses manifestations de ce droit : chaque année, sur la moisson est prélevé le droit du pauvre; de même, à l'occasion de la fête de la récolte, des secours sont distribués ; la dîme triennale est imposée aux riches au profit des malheureux; tout serviteur a droit à une gratification au terme de son contrat de louage ; à la fin de l'année sabbatique, l'esclave recouvre sa liberté et toute dette est éteinte ; à la fin de l'année jubilaire, les biens retournent à leur propriétaire primitif par la révocation du droit du propriétaire actuel ; le pauvre a toujours sur la propriété du riche le droit de glanage et de grapillage [2].

Il était défendu au riche de retenir le salaire de l'ouvrier ; aussitôt la journée de travail terminée, le salaire devait être payé.

[1] Introduction aux cérémonies et coutumes des juifs.

[2] L'année sabbatique se reproduisait tous les sept ans. Le jubilé, selon la loi de Moïse, était une solennité publique célébrée tous les cinquante ans.

Digitized by Google

La loi mosaïque menaçait d'un châtiment l'oppresseur de la veuve et de l'orphelin et défendait d'accepter en nantissement la couverture du pauvre.

Le fait matériel de la charité ne suffit pas. C'est l'amour et non l'aumône qui seul peut unir riches et pauvres. « Donner une obole au pauvre vaut six bénédictions, y ajouter de bonnes paroles et réconforter son âme, cela vaut onze bénédictions. (Talmud, Baba Bathra, 10; Vaïkra Rabba, sect. 24.)

Il ne suffit pas non plus de donner aux pauvres; un sentiment de charité doit nous inspirer envers eux : « Garde-toi de nourrir dans ton cœur de mauvaises dispositions à l'endroit des lois d'assistance; garde-toi de regarder de mauvais œil ton frère nécessiteux. » (Deutéronome, XV, 9 et 10.)

Le juif doit pratiquer la charité en tout temps, avec modestie, sans ostentation, sans parade ni affectation tapageuse.

Le Talmud engage à créer surtout des œuvres stables, telles que l'instruction gratuite, l'établissement de bibliothèques populaires, l'éducation des orphelins.

On doit se garder de favoriser les pseudo-malheureux qui, sans être dans le besoin, sollicitent notre secours et en dépouillent les vrais pauvres. « C'est une œuvre inféconde, dépourvue de mérite et de tout titre à la rémunération divine que de faire la charité à ceux qui n'en sont pas dignes. » (Jérémie, XVIII, 23; Talmud, Baba Bathra, 10.) Pour que la bienfaisance produise des résultats féconds, au cœur doit se joindre l'aide éclairée de l'intelligence, du discernement, de la prudence.

« La charité la meilleure est celle qui s'appuie sur le concours efficace de l'intelligence. Accomplir matériellement les actes de bienfaisance, cela n'est pas assez; il faut savoir y associer la raison, la réflexion, l'observation, la vigilance, choisir les moyens le plus en rapport avec la nature de la misère, non moins qu'avec le caractère des personnes que nous voulons secourir... » (Vaïkra Rabba, sect. 31.)

Le juif qui reçoit un secours ne peut ni se croire ni se

Digitized by Google

trouver humilié. « On croit généralement que c'est le pauvre qui doit tout au riche et que le riche ne doit rien au pauvre; c'est le riche, au contraire, qui est l'obligé. Car en échange du morceau de pain qu'il donne ou de quelques épis qu'il autorise à glaner, il reçoit l'approbation et la bénédiction de Dieu, et la mention de son nom dans les livres saints équivaut à son inscription dans le livre d'or de l'immortalité [1]. » (Vaïkra Rabba, sect. 34.)

* * *

La morale juive renferme de touchantes et d'admirables prescriptions relatives à la charité domestique.

Pour une époque où l'esclavage était la base et le fondement de la société, où nous voyons, comme à Rome, l'esclave être une chose sur laquelle le maître a droit absolu de vie et de mort, les dispositions des textes saints doivent nous frapper par leur sagesse et leur mansuétude.

Si un père est contraint de vendre sa fille, l'acheteur s'engage toujours à l'épouser ou à la donner en mariage à son fils. Cette clause est même contenue implicitement dans le contrat. On doit traiter cette esclave comme une enfant de la famille; le maître ne peut la revendre; au bout de six ans, elle recouvre sa liberté si son maître refuse de l'épouser ou de la marier à son fils.

[1] Ces principes de la morale judaïque permettaient à Renan d'écrire dans la préface de sa traduction de l'*Ecclésiaste* : « Le juif n'est pas résigné comme le chrétien. Pour le chrétien, la pauvreté, l'humilité sont des vertus; pour le juif, ce sont des malheurs dont il faut se défendre. Les abus, les violences qui trouvent le chrétien calme révoltent le juif; et c'est ainsi que l'élément juif est devenu de notre temps, dans tous les pays qui le possèdent, un grand élément de réforme et de progrès. Dans tous les mouvements révolutionnaires français, l'élément juif a joué un rôle capital...

« Dans la conception israélite du monde, c'est ici-bas qu'il faut réaliser le plus de justice possible. »

Les initiateurs ou les propagateurs les plus célèbres du socialisme contemporain, Karl Marx, Ferdinand Lasalle sont israélites. Notre grand économiste, M. Émile de Laveleye, constatait ce fait dans son *Socialisme contemporain*.

Digitized by Google

L'esclave ou le valet sur lequel le maître se livre à des voies de fait obtient par cela seul son émancipation. Si le maître tue son esclave idolâtre, la peine du talion lui est appliquée.

La loi mosaïque ordonne d'offrir l'hospitalité à tout esclave fugitif, et proclame en sa faveur la sûreté et l'inviolabilité du droit d'asile. L'extradition de cet esclave ne peut être autorisée.

Et alors que l'antiquité considérait l'étranger comme un ennemi, les textes saints des juifs proclamaient que Dieu est l'ami de l'étranger [1], et prescrivaient de l'aimer comme soi-même [2].

« Tu ne vexeras pas l'étranger; vous connaissez tous le sentiment de l'étranger, puisque vous-mêmes avez été étrangers en Égypte [3]. »

La charité juive ne se borne pas à l'amour du prochain, juif, étranger, ou esclave cananéen; des centaines d'années avant l'apparition des lois protectrices des animaux, la morale du judaïsme oblige à la charité envers la brute. « Si tu vois, dit le Pentateuque, l'âne de ton ennemi succomber à sa charge, tu te garderas bien de l'abandonner à lui-même; tu aideras à le décharger. » — « Tu ne verras pas d'un œil impassible l'âne ou le bœuf de ton frère étendu à terre; tu l'aideras à se relever. » — « Tu ne muselleras pas le bœuf, pendant qu'il travaille au battage du blé [4]. »

« Le juste, dit un autre texte, est celui qui soigne le bien-être de sa bête. » — « Pitié pour la bête, affection pour l'animal domestique, objet de la bienveillance divine et de sa sollicitude infinie. »

Le Talmud ajoute encore : « Maltraiter les animaux, c'est violer une disposition de la Thora. » — « Tu ne mangeras qu'après avoir assuré la subsistance de ton bétail. »

Voilà rapidement esquissés quelques extraits de la morale

[1] *Deutéronome*, X, 18.
[2] *Lévitique*, XIX, 34.
[3] *Exode*, XXIII, 9.
[4] *Exode*, XXIII, 5; *Deutér.*, XXII, 4, 6, 7; XXV, 4.

Digitized by Google

du judaïsme en matière de charité. Et c'est cette morale-là qui respirerait la haine pour tout ce qui n'est pas juif... Quand on entend les antisémites dans leurs inconcevables attaques, on se rappelle et on est en droit de leur appliquer ce mot de Labruyère : « Ceux qui, sans nous connaître assez, pensent mal de nous ne nous font pas de tort. Ce n'est pas nous qu'ils attaquent, c'est le fantôme de leur imagination. »

* * *

Société de bienfaisance. — A Bruxelles, de toutes les institutions charitables de la communauté israélite, la plus importante est la Société de bienfaisance fondée le 1er décembre 1833, réorganisée en 1886.

Cette Société accorde des secours en argent et en nature ; elle vient en aide aux indigents malades ou infirmes, et assure l'inhumation religieuse de ses membres et des pauvres. Les administrateurs visitent les indigents, leur distribuent des secours, interviennent pour aider à leur relèvement matériel et moral ; ils veillent à ce que les pauvres fassent donner à leurs enfants une bonne instruction et une éducation convenable.

Le président et le maître des pauvres peuvent distribuer directement à une même famille des secours jusqu'à concurrence de cinquante francs. Le conseil d'administration, qui se réunit au moins une fois par mois, peut seul accorder une subvention supérieure à cette somme [1].

Chaque année, les administrateurs procèdent à une enquête générale sur la situation des israélites secourus. Les résultats de l'enquête font l'objet d'un rapport soumis au conseil d'administration.

[1] La tradition ne permet pas de confier la caisse de secours à un seul individu, à moins qu'il ne soit connu par sa piété et son désintéressement. Le concours de deux administrateurs au moins est nécessaire pour percevoir les fonds de la bienfaisance ; un collège de trois personnes peut seul distribuer les secours.

Ces principes si connus ont été longuement développés dans le beau travail de M. le grand rabbin Michel A. Weill, sur la *Morale du judaïsme*. 2 vol. A. Franck. Paris, 1877

Digitized by Google

Les notices concernant chaque famille sont consignées sur des fiches spéciales, qui mentionnent tous les renseignements recueillis, toutes les observations faites : l'indication des personnes dont se compose chaque ménage ; les nom, prénoms, âge, profession de chacune d'elles; le montant du loyer du logis ; l'état de l'habitation, l'ordre, la propreté qui y règnent; la conduite des parents, celle des enfants, leur degré d'instruction; les soins donnés, les secours distribués, tout s'y trouve parfaitement renseigné, en sorte que, si une demande de secours est présentée, par la seule inspection des fiches le conseil d'administration connaît aussitôt l'état du solliciteur et sa position véritable.

Notre communauté compte peu de pauvres indigènes; la plupart sont d'origine hollandaise. La population israélite pauvre tend à augmenter ici dans une proportion exagérée, à cause du bien-être relatif que les indigents peuvent s'y procurer.

Pour empêcher l'accroissement anormal et dangereux du paupérisme juif à Bruxelles, l'on a décidé qu'en règle générale une résidence de trois ans dans l'agglomération bruxelloise serait la première des conditions requises pour l'obtention des secours.

Évidemment, jamais la bienfaisance ne refusera du pain et sa protection aux nécessiteux résidant à Bruxelles depuis moins de trois années; la charité ne saurait commettre des actes semblables de cruauté barbare et d'inhumanité.

Huit fois par an sont faites des distributions de charbon et de denrées alimentaires ; à l'occasion de mariages ou de décès, ont lieu des distributions extraordinaires ; elles comprennent des bons de pain, de viande [1], de riz, de fèves, de pois cassés, de pommes de terre, etc. Les fournisseurs adjudicataires livrent aux pauvres ces marchandises contre les bons de la Société.

[1] La viande distribuée est *kacher*, par opposition à la viande *treiffe*. Les animaux destinés à l'alimentation des israélites doivent être saignés et non abattus. Un fonctionnaire spécial, le *schochet* ou sacrificateur, est chargé d'assister les bouchers.

Digitized by Google

Durant la période des fêtes de la Pâque juive, la Société fournit aussi gratuitement aux indigents les *mazoth* ou pains azymes, pains sans levain, sorte de biscuit sec, dont les israélites doivent faire usage alors, et qui, dans leur rite, rappellent et représentent la manne du désert.

La Société a pris à sa charge l'achat des chaussures pour tous les enfants israélites pauvres qui fréquentent les écoles primaires de l'agglomération bruxelloise; de plus, tous les ans, à la suite de l'enquête générale sont distribués les objets de literie.

*
* *

La Société de bienfaisance ne s'occupe pas seulement des vivants, mais encore des morts, et cela peut-être de façon trop dispendieuse.

Il n'y a jamais eu de peuple, et il ne se rencontre aujourd'hui aucune association d'individus professant avec plus de respect le culte des morts. A aucune religion n'a pu être décerné mieux qu'au judaïsme le titre de religion de la tombe.

Dans la plus minime communauté, dépourvue même d'institutions charitables en faveur des vivants, se rencontre au moins une confrérie de veilleurs, de purificateurs et de fossoyeurs.

A Bruxelles, aussitôt qu'un israélite est gravement malade, l'ordonnateur de la Société, s'il en est requis par la famille, prévient l'aumônier et le président et procure les gardes-malades nécessaires. Le médecin et le pharmacien de la Société sont toujours à la disposition des sociétaires et des pauvres.

En cas de décès, la Société envoie ses veilleurs et ses purificateurs, qui lavent le mort, le revêtent du costume d'usage, l'ensevelissent et le veillent jusqu'au jour de l'enterrement; la Société subvient à tous les frais d'inhumation, fournit le linceul, les vêtements funèbres en coton, le cercueil, l'usage du corbillard, ainsi que deux voitures.

On ne voit donc jamais, chez les juifs bruxellois, de malheureux contraints de parcourir à pied plusieurs kilomètres

Digitized by Google

de chemin pour accompagner au cimetière un parent décédé et lui rendre ainsi les derniers honneurs et les suprêmes devoirs.

Auparavant, la Société possédait son corbillard. Depuis la laïcisation du service des inhumations, elle se sert pour tous les enterrements d'un simple corbillard de 3e classe de la ville, sur lequel sont placées les inscriptions hébraïques d'usage dans le rite israélite.

Le cercueil, semblable pour tous, est formé de quatre planches de bois blanc, simplement clouées les unes contre les autres.

La Société fait dire des prières dans la maison mortuaire pendant la semaine de deuil, et, chaque année, un service funèbre est célébré, à ses frais, à la mémoire de tous les israélites décédés dans les dix dernières années.

En somme, la religion juive proclame l'égalité de tous devant la mort, et à Bruxelles comme ailleurs, ce précepte reste consacré.

La Société de bienfaisance dépense annuellement près de 11,000 francs pour le service des morts. Une partie de ces frais est remboursée, il est vrai, par les familles non indigentes.

* * *

La tradition aussi ancienne que le judaïsme, indéracinable des cœurs israélites, assure à chacun le respect et le repos de ses cendres.

Jamais, dans aucune communauté du monde, cette tradition n'a été profanée, et, dans la plupart des pays, les israélites sont autorisés aujourd'hui encore à posséder des cimetières particuliers.

Dans des centres tels que Paris et Londres, existent des sociétés israélites constituées uniquement dans le but de procurer à leurs membres et aux pauvres une concession de terrain à perpétuité dans un cimetière de la ville, ou une case dans un des caveaux de ces sociétés [1].

[1] Par exemple, à Paris, la Société du Repos éternel et de la Terre pro-

Digitized by Google

A Bruxelles, au XVIII[e] siècle, un lieu de sépulture fut réservé aux juifs dans un petit terrain, compris dans les fortifications, en dehors des portes [1].

Lors du démantèlement de la ville, ce cimetière disparut et, plus tard, les administrateurs de la paroisse de Sainte-Gudule, contraints par l'édit de Joseph II du 26 juin 1784 à transférer leur cimetière en dehors de la ville, y réservèrent certaines parcelles aux inhumations des protestants et des juifs de toutes les paroisses.

Et chose assez curieuse, ainsi que le constate M. Ouverleaux, les registres mortuaires de Sainte-Gudule contenaient les actes d'enterrement des protestants et des juifs, enregistrés et intercalés parmi ceux des catholiques.

En ce temps-là, catholiques, protestants et juifs faisaient, semble-t-il, assez bon ménage.

Le même char funèbre de Sainte-Gudule servait au transport des corps des juifs et des protestants décédés; les non-catholiques étaient inhumés par les soins de l'administration paroissiale et soumis, à l'exception des pauvres, aux mêmes droits d'enterrement que les catholiques.

Jusqu'en 1829, la communauté israélite de Bruxelles fit inhumer ses morts dans le cimetière de Sainte-Gudule; à cette époque, elle acquit de la fabrique de l'église de la Chapelle un terrain contigu au cimetière de cette paroisse, situé à Saint-Gilles. La régence de Bruxelles, par une décision du 11 février 1829, approuva cette acquisition [2].

Les inhumations des israélites furent faites à Saint-Gilles jusqu'en 1877. La ville de Bruxelles créa alors son cimetière communal d'Evere. Le consistoire central israélite de Bel-

mise; à Copenhague, la Société du Repos éternel, fondée il y a un siècle, etc.

[1] Sur la situation des israélites de Belgique sous l'ancien régime, M. Émile Ouverleaux, bibliothécaire adjoint à la Bibliothèque royale de Bruxelles, a publié un remarquable travail, paru dans le *Journal de la Société des études juives de Paris*.

[2] Aujourd'hui est pendant entre la synagogue et la ville de Bruxelles un procès relatif à la propriété de ce cimetière.

Digitized by Google

gique demanda à l'autorité municipale de désigner la partie du nouveau cimetière où pourraient avoir lieu les enterrements israélites. Le conseil communal de Bruxelles répondit à cette demande par une fin de non-recevoir. (Délibération du 29 octobre 1877.)

Alors les israélites procédèrent à leurs inhumations dans des cimetières étrangers : des corps furent transportés à Koekelberg, d'autres à Anvers, puis à Nivelles, jusqu'au moment où la commune d'Uccle consentit à accorder aux juifs des concessions dans une partie séparée de son cimetière; c'est là que se font aujourd'hui toutes les inhumations israélites; les principales familles juives y ont fait établir leurs caveaux.

La Société de bienfaisance accorde à ses membres et aux pauvres une concession de terrain à perpétuité. Toutefois, elle a fait construire un grand caveau, dont les compartiments sont réservés aux indigents.

Sur la question des inhumations au point de vue israélite, bien des choses seraient à dire. Sans vouloir entamer l'examen de cette matière si délicate et si controversée, je tiens à mentionner seulement une importante délibération prise le 5 février 1883 par le consistoire central de Belgique, d'après laquelle les honneurs religieux doivent être rendus à tout coreligionnaire décédé, quel que soit le cimetière où ait lieu l'inhumation.

Déjà, en 1866, le grand rabbin de Belgique avait exprimé des idées de grande tolérance, lors d'un conflit qui avait surgi entre la Libre-Pensée de Bruxelles et la synagogue.

A cette époque, un rédacteur de l'*Indépendance*, M. Behrend, membre israélite de la Libre-Pensée, avait été inhumé avec le concours du rabbin.

Certains amis du défunt prétendirent que l'intervention d'un culte quelconque au chevet et sur la tombe de Behrend n'était qu'une méprise.

M. Astruc, alors grand rabbin de Belgique, répondit par une lettre dont j'extrais ces lignes :

« Behrend était membre de la Libre-Pensée, nous le « savions. Le judaïsme n'exclut personne de ses temples

Digitized by Google

« pendant sa vie (I Rois, 8, 41), ni de ses cimetières après « sa mort (Yoré-Déah, 367, 91).

« Non-seulement il admet dans les uns et dans les autres « les israélites qui ont cessé de pratiquer ses rites, mais « encore il y reçoit les étrangers, sans leur demander sur le « seuil aucune formule de sa confession. Il les appelle tous « sans distinction à la fraternité ici-bas, et à l'immortalité « dans la vie à venir.

« Voilà pourquoi Behrend a pu devenir libre-penseur en « restant israélite ; voilà pourquoi, libre-penseur, il a levé en « ma présence son regard vers le ciel ; voilà pourquoi, enfin, « la franc-maçonnerie et aussi la Libre-Pensée ont pu inter- « venir sans aucun obstacle, à côté du judaïsme, sur le tom- « beau d'un frère, d'un ami, d'un coreligionnaire. » [1]

La décision consistoriale du 5 février 1883, dont j'ai parlé plus haut, consacre donc la théorie libérale de la bénédiction de chaque tombe dans le cimetière commun. On chercherait en vain, je pense, dans les décisions doctrinales des autorités spirituelles d'autres religions, l'exemple d'une innovation aussi hardie en matière de sépultures.

Une fois de plus, les israélites belges ont prouvé que leurs lois et leurs mœurs n'ont rien de contraire aux lois et aux mœurs de leurs concitoyens, que leurs dogmes se concilient parfaitement avec les lois civiles sous lesquelles ils vivent, et que pour eux le respect de la loi et la soumission à la loi sont le premier et le plus impérieux des devoirs civiques [2].

[1] Un Père jésuite, le R. P. Huguet, qui a commenté cette lettre, n'a trouvé d'autre reproche à adresser à M. Astruc que celui-ci, véritable merveille de banalité : « On le voit, écrivait-il, le chef de la synagogue belge professe des principes extrêmement larges!... ». — *Terribles châtiments des révolutionnaires*, Paris, Ruffet, p. 498.

[2] Le Grand-Sanhédrin de 1807 a reconnu que dans la loi mosaïque se rencontrent des dispositions *religieuses* et des dispositions *politiques*. Les premières sont par leur nature absolues et indépendantes des circonstances et des temps; les secondes, destinées à régir le peuple d'Israël en Palestine, quand il avait ses rois, ses pontifes, ses magistrats, ne sauraient plus être applicables, depuis qu'Israël ne forme plus un corps de nation.

Le judaïsme forme aujourd'hui une religion et non plus une nation ;

Digitized by Google

Les pauvres étrangers. — Le judaïsme prescrit d'exercer en tout temps l'hospitalité envers les étrangers et les pauvres. D'après la légende, la maison du patriarche était ouverte aux quatre points cardinaux et chacun pouvait y trouver la subsistance et le gîte. « Que ta maison soit toujours large ouverte, et que les pauvres soient tes commensaux. » (Aboth, I, 4.)

Les exigences de la vie moderne ne permettent pas au riche d'accomplir à la lettre ces commandements de la morale juive; néanmoins, l'œuvre de l'hospitalité est bien loin d'avoir disparu.

A Bruxelles, tous les jours, ceux de fête exceptés, un administrateur de la bienfaisance est chargé de recevoir les pauvres étrangers. Les indigents de passage à Bruxelles, qui ne sont pas en état de continuer à leurs frais leur voyage, reçoivent de la Société de bienfaisance des frais de séjour ainsi qu'une indemnité qui leur permet de se remettre en route.

Ces pauvres ne peuvent être secourus qu'une seule fois. On leur accorde les ressources nécessaires à la continuation de leur voyage, ou bien on les rapatrie directement chez eux. Dans certains cas, la Société cherche à s'entendre avec d'autres œuvres de bienfaisance ou avec les consulats étrangers établis ici, en vue de répartir la dépense.

Dans le groupe de ces malheureux de passage se rencontrent surtout des Polonais, puis des Russes, des Autrichiens et quelques Allemands. La majeure partie demande à

l'autorité religieuse doit être soumise à l'autorité politique. Le Sanhédrin confirme le principe que *la loi de l'État est la loi.*

Déjà, au milieu du IIIe siècle de notre ère, au temps des Amoraïm de Babylonie, le docteur de la loi, Samuel, un jurisconsulte éminent, avait proclamé le premier ce principe que « les ordonnances du gouvernement local ont force de loi pour les israélites ».

En matière d'enseignement aussi, les israélites bruxellois ont donné un autre témoignage de leur obéissance à la loi. Au lendemain du vote de la loi du 1er juillet 1879, ils supprimèrent leurs écoles, qui étaient pourtant en pleine prospérité.

Digitized by Google

être dirigée sur Paris. La bienfaisance israélite, qui y est mieux organisée, mieux outillée encore et disposant de ressources plus considérables, trouve plus aisément qu'ici les moyens de secourir ces pauvres, de les établir si c'est possible, ou de les renvoyer dans leur patrie.

Parfois, se présentent des pseudo-israélites, munis de certificats falsifiés, d'attestations et de papiers faux. Une agence interlope se charge de délivrer toutes ces pièces. Pour déjouer les supercheries de ce genre, il suffit de s'entretenir durant quelques instants en *yudisch* [1] avec ces personnages sur les choses de la religion juive ; le moyen, quoique vieux, réussit toujours.

Un autre groupe de *schnorre* [2], ou légendaires mendiants de profession, se recrute parmi les Polonais. Pour eux, le « tour d'Europe » est en fort grand honneur. La plupart de ces malheureux, mourant de misère chez eux et ayant charge de familles nombreuses, haïs et persécutés sur le sol de leur résidence, qui ne peut devenir celui de leur patrie, préfèrent parcourir l'Europe. Vrais types de juifs-errants, ils vont de pays en pays, de communauté en communauté, se renseignent au sujet des familles israélites riches que renferme chaque localité, mendient partout, et sans jamais travailler nulle part, vivent de l'exploitation de la charité.

La plupart de ces mendiants sont âgés ; quelques-uns pourtant, il est triste de le dire, sont dans toute la vigueur de la jeunesse et ne sont dignes d'aucune sorte de pitié.

Les vieux accumulent sou par sou un petit pécule, c'est la dot de leur fille ou le modeste lot réservé à leurs vieux jours.

Les administrateurs de la bienfaisance cherchent toujours à empêcher que l'argent destiné aux vrais pauvres ne soit détourné de sa destination au profit de certains fripons.

[1] Le *yudisch* est un patois, composé d'allemand et d'hébreu, que parlent surtout les juifs occidentaux de la classe pauvre ; de même qu'en Orient, et particulièrement en Turquie, la langue en usage parmi les juifs pauvres est le *judeo-espagnol*, patois composé d'hébreu, d'espagnol, de turc et de grec.

[2] Terme *yudisch* signifiant vilain mendiant.

Digitized by Google

Malheureusement, il est fort aisé de devenir victime et dupe des exploiteurs de la bienfaisance.

Aussi, pour éviter les plus criants abus, mentionne-t-on sur un registre spécial les secours accordés aux pauvres de passage; on y renseigne leurs nom, lieu de naissance, l'endroit d'où ils viennent, celui où ils se rendent, la date et le montant du secours accordé.

Mais ce ne sont là que de minimes précautions, la plupart du temps inefficaces et vaines.

Les prêts. — Un des principaux griefs formulés contre les juifs est que l'usure serait permise entre israélites et étrangers et défendue aux israélites entre eux. A l'Assemblée constituante déjà, M. de Clermont-Tonnerre se fit un devoir de dissiper cette erreur ou ce mensonge : « L'usure, dit-on, est permise aux juifs ; cette assertion n'est fondée que sur une interprétation fausse d'un principe de bienfaisance et de fraternité qui leur défendait de prêter à intérêt entre eux [1]. »

La défense pour un juif de réclamer un intérêt quelconque d'un prêt n'était pas seulement inspirée par une raison de charité ; le législateur juif entendait s'opposer à l'accumulation dans les mêmes mains de fortunes considérables; il voulait l'égalité des biens, la médiocrité des fortunes personnelles ; de là toute une série de prescriptions légales : la prohibition du prêt à intérêt, la libération des dettes à la fin de l'année sabbatique, la libération des terres à la fin de l'année jubilaire.

Le prêt à intérêt n'est pas toujours défendu d'une manière générale; il faut rechercher la cause et le but de l'emprunt.

S'agit-il de secourir une famille, l'intérêt est toujours

[1] Voici les deux textes du *Deutéronome* relatifs aux prêts : « S'il se trouve à côté de toi un nécessiteux, si c'est un de tes frères qui séjourne dans tes murs, n'endurcis point ton cœur contre lui et ne lui ferme point ta main. Ouvre-la-lui au contraire et relève-le par des prêts suffisant à ses besoins.» (Chap. 15, v. 7, 8.)

« Tu ne prêteras pas à intérêt à ton frère ni de l'argent, ni du grain, ni quelque autre chose que ce soit. » (Chap. 23, v. 19.)

Digitized by Google

défendu. Non seulement entre juif et juif, mais encore entre juif et étranger le prêt doit être gratuit, quand il s'agit d'obliger celui qui réclame notre secours et que l'emprunt a une cause de bienfaisance et non un objet de commerce ou de spéculation.

L'argent est-il demandé, au contraire, pour entreprendre un commerce, le capital du prêteur court-il des risques, alors l'intérêt est autorisé, même de juif à juif.

Tels sont les principes [1].

C'est en s'en inspirant que les dames israélites de Bruxelles ont fondé, en 1852, la Société des secours efficaces, pour assister par des prêts sans intérêt les petits commerçants et les industriels, et leur permettre de maintenir ou de relever leur industrie ou leur commerce.

Le règlement de cette Société l'autorise aussi à subsidier des œuvres de bienfaisance, à distribuer des secours en argent, des habillements, des chaussures, et à concourir par tous les moyens au soulagement de la misère.

Toute demande de prêt ou de secours doit être adressée par écrit à la présidente. Une dame de l'administration procède à une enquête sur la situation du solliciteur, portant sur la moralité du demandeur, sur l'importance de son ménage et de ses charges, sur les soins dont il entoure l'instruction et l'éducation de ses enfants.

Les prêts sont remboursables par un centième par semaine, à dater de la semaine qui suit le prêt, de manière que sa restitution soit effectuée dans le délai de deux années. Le prêteur signe un engagement en due forme; s'il ne remplit pas exactement ses promesses, il ne peut plus recevoir de nouvelle avance de fonds.

Au dos de l'engagement se trouvent quatre-vingt-dix-neuf bulletins imprimés qui sont découpés et remis à l'emprunteur à titre de quittance au fur et à mesure des rem-

[1] Ces principes ont été exposés dans les réponses 11 et 12 aux questions posées par les commissaires impériaux à l'assemblée des notables israélites du 26 juillet 1806. On les retrouve dans les délibérations VIII et IX des décisions doctrinales du Grand-Sanhédrin.

Digitized by Google

boursements; après le versement du dernier centième, l'engagement est restitué à l'emprunteur.

Les prêts ne sont accordés qu'aux personnes, habitant Bruxelles depuis trois ans, qui envoient leurs enfants régulièrement à l'école, et qui s'engagent à leur faire apprendre un métier au sortir de l'école.

En 1886, la Société de secours efficaces a fait des prêts à trente-un emprunteurs pour une somme totale de onze mille francs; elle a accordé en outre d'importants secours en argent et des subventions à des œuvres de bienfaisance.

Les dames administratrices gèrent elles-mêmes les intérêts de la Société et ceux des pauvres avec un dévouement et une économie dignes des plus vifs éloges.

Les opérations ordinaires ont porté sur plus de vingt-trois mille francs, et les frais d'administration ne se sont élevés qu'à la somme modique de soixante-dix francs [1].

C'est un exemple de bonne et parcimonieuse administration à signaler aux œuvres de bienfaisance officielle.

Les mères israélites. — La mortalité des enfants en bas âge, chacun le sait, est effroyable. La statistique nous montre que tout enfant qui naît a autant de chances de mourir dans l'année qui suit sa naissance qu'un vieillard de quatre-vingt-dix ans.

Or, il a été constaté que la mortalité des nouveau-nés israélites est bien inférieure à celle des nouveau-nés dont les parents appartiennent à d'autres religions.

A l'appui de cette affirmation, on ne peut produire, il est vrai, que des chiffres se rapportant à la Prusse ; là seulement, ont été faites sur la mortalité de l'enfance des observations d'après la confession religieuse des parents.

Voici quelques chiffres significatifs :

Sur 100,000 nouveau-nés légitimes, 22,875 n'atteignent pas la première année, chez les protestants;

[1] Tous les chiffres indiqués dans cette étude sont ceux de 1886; je les ai extraits du dernier rapport présenté par le président du consistoire central à l'assemblée générale des membres des communautés israélites de Belgique, tenue le 17 avril 1887.

Digitized by Google

Sur le même nombre, 22,315 n'atteignent pas la première année chez les catholiques ;

Sur le même nombre, 17,152 seulement n'atteignent pas la première année chez les israélites [1].

Cet avantage en faveur des israélites, à quelles causes faut-il l'attribuer?

D'abord, aux soins empressés et délicats dont les juifs entourent la mère qui accouche et l'enfant qui voit le jour. Ici, comme à d'autres points de vue, les israélites recueillent les effets d'une hérédité favorable.

De tout temps, ils ont songé à protéger la première enfance, et dans leur législation s'en trouvent les traces. Ainsi, un des devoirs que le Talmud impose à la femme est d'allaiter elle-même son enfant. Le père n'est tenu de payer une nourrice que s'il dispose de ressources considérables, lui permettant de supporter aisément cette dépense.

D'après le Talmud, si la femme nourrit elle-même son enfant, ce fait seul la dispense de tout travail en faveur de son mari ; elle a droit à une nourriture meilleure, plus substantielle et plus abondante que celle qu'elle reçoit en temps ordinaire.

Une autre raison expliquant la faible mortalité de l'enfance chez les israélites, c'est que, dans tous les pays et sous tous les climats, la femme juive s'abstient des travaux durs et pénibles ; l'usage lui interdit en quelque sorte le travail industriel. De plus, les bases économiques de la famille chez les juifs sont en général plus solides que chez tous les autres peuples et que dans les autres religions, d'abord à cause des persécutions dont les israélites furent jadis victimes, et ensuite parce qu'ils ont toujours considéré que la mission et le rôle de la femme sont tout entiers au foyer domestique.

Malgré les conditions favorables dans lesquelles se trouvent les nouveau-nés israélites, les dames juives de Bruxelles

[1] Fircks, *Die Zeit der geburten und die Sterblichkeit der Kinder*, dans la *Zeit. des K. preuss. statist. Bureaus*, *XXV* (1885), p. 93-142. — Mayr et Salvioni, *La Statistica e la vita sociale*, p. 495.

Digitized by Google

ont fondé la *Société des mères israélites*, dans le but de secourir les femmes indigentes au moment de leurs couches, d'arracher les nouveau-nés à la mort, en faisant donner aux mères et aux enfants tous les soins que réclame leur état.

Les femmes indigentes, mariées, résidant dans l'agglomération bruxelloise depuis au moins deux ans, ont le droit d'être secourues.

La Société leur fournit des layettes, du linge, des objets de literie, les soins médicaux, des secours alimentaires et autres; elle soigne les enfants, les fait vacciner et les entoure d'une véritable sollicitude maternelle.

Les dames administratrices appartenant aux familles les plus distinguées de Bruxelles sont tenues de faire elles-mêmes la visite des familles assistées, de distribuer les secours et de veiller à ce que les enfants reçoivent tous les soins désirables.

Cette Société a institué et entretient une crèche-école gardienne et a créé tout récemment un ouvroir.

L'orphelinat. — M. le baron Maurice de Hirsch [1] a fondé, en 1871, l'orphelinat israélite de Bruxelles, qui est en pleine prospérité. On y place les orphelins de Belgique; il s'y trouve aussi quelques enfants originaires de Turquie, spécialement protégés par le fondateur de l'établissement.

Les jeunes gens sont tenus de suivre les cours de nos écoles primaires jusqu'à l'âge de treize ans; ils entrent ensuite en apprentissage, sont obligés d'apprendre un

[1] M. le baron Maurice de Hirsch est un israélite dont la munificence ne saurait être assez vantée. Lors de la grande persécution des juifs de Russie en 1881-82, M. de Hirsch mit à la disposition du comité de Paris une somme d'un million de francs; en 1878, il donna à l'Alliance de Paris un million pour l'œuvre de l'apprentissage israélite d'Orient et d'Afrique; il paye à la même société la cotisation de 12,000 membres, soit une centaine de mille francs par an. Il vient, en outre, de donner 150 millions destinés à créer des écoles professionnelles au profit des israélites hongrois, roumains, turcs et russes.

La maxime du baron de Hirsch est que : « Richesse plus que noblesse oblige. »

Digitized by Google

métier, et placés sous la protection du comité de patronage; le directeur est chargé de leur surveillance et est responsable devant la commission administrative.

Les orphelins sont admirablement soignés; leur instruction, leur éducation sont à l'abri du moindre reproche; on les élève comme des enfants de la bourgeoisie; aussi, la plupart de ceux qui sortent de cet établissement modèle trouvent-ils à se caser dans les conditions les plus favorables.

Le nombre des orphelins étant assez restreint, les dépenses résultant de leur entretien sont relativement considérables.

Ainsi, chaque enfant a coûté, en 1886, 1,058 fr. 65 c., soit en moyenne, par élève et par jour, 2 fr. 90 c.

L'an dernier, l'établissement renfermait quinze orphelins.

*
* *

La maison des vieillards. — En faveur des vieillards israélites existe une *maison de retraite*. Pour y être admis, il faut être âgé de soixante-cinq ans au moins, être Belge ou habiter la Belgique depuis au moins six années et être d'une moralité irréprochable.

Le comité d'administration de cette maison peut refuser l'admission des vieillards atteints d'infirmités désagréables ou de maladies contagieuses; de même, il peut autoriser l'admission de vieillards âgés de moins de soixante-cinq ans.

Les administrateurs visitent la maison quand ils le jugent convenable; au moins une fois par semaine, l'administrateur-économe est tenu de faire cette visite.

Les pensionnaires valides peuvent sortir de la maison dans la journée seulement; le conseil peut leur concéder la permission d'aider aux travaux du ménage, dans la mesure de leurs forces et de leurs aptitudes; dans ce cas, une rémunération leur est accordée.

Les vieillards ne peuvent être autorisés à travailler en dehors de la maison que par les administrateurs.

En 1886, onze vieillards ont séjourné dans la maison de retraite. Les dépenses d'entretien se sont élevées pour chacun

Digitized by Google

d'eux à 1,034 fr. 41 c.; le prix d'entretien de chaque vieillard a donc été de 2 fr. 83 c. par jour.

*
* *

Dotation des jeunes filles. — La coutume d'abord, puis la loi mosaïque ont consacré à charge du père de famille l'obligation de doter ses filles. Le Talmud a fait un devoir légal de cette obligation purement morale.

Toute fille a droit à une dot de cinquante zouz, ce qui représente un peu plus de 200 grammes d'argent. Le droit pour la fille de recevoir sa dot prime tous les autres. Les filles, d'après la loi juive, étaient inhabiles à succéder; les fils ou leurs ayants droit ne pouvaient entrer en jouissance de l'héritage, provenant soit de leur père, soit de leur mère, que pour autant que les dots des filles eussent été réservées.

Si le père était trop pauvre pour pouvoir doter lui-même sa fille, la caisse de l'assistance publique était chargée de ce soin [1].

D'aucuns ont prétendu que l'obligation de fournir la dot était imposée au père pour remédier en partie à l'inégalité existant entre les enfants des deux sexes.

Je crois plutôt que les juifs ayant toujours essayé de favoriser le mariage, l'institution de la dot répondait uniquement à ce but. Et cela me paraît d'autant plus manifeste que la charité officielle devait doter les filles pauvres et que, là, il ne pouvait être question de rétablir entre les filles et les garçons l'égalité que violaient les principes de la loi successorale.

La tradition, si puissante chez les israélites, a maintenu l'usage de la dot. Dans de nombreuses communautés, des œuvres de bienfaisance ont été instituées spécialement en vue de doter les jeunes filles pauvres. A Berlin, à Francfort,

[1] Sur la condition de la femme juive, on trouvera d'utiles renseignements dans le travail de M. le rabbin Weill: *La femme juive.* Versailles, Cerf, 1881.

Digitized by Google

à Paris, à Alger, à Constantine existent de semblables sociétés.

A Paris, chaque année, plusieurs dots de 1,500 francs sont disponibles; s'il se présente un nombre de solliciteuses supérieur à celui des dots à conférer, celles-ci sont attribuées par la voie du sort; puis des secours sont accordés pour l'achat de layettes.

A Bruxelles, l'œuvre de dotation des jeunes filles est indépendante des comités de bienfaisance. M. J. R. Bischoffsheim a institué la fondation *Hachnassath Callah* [1].

Les jeunes filles âgées d'au moins vingt ans, d'une moralité exemplaire, qui ont fréquenté assidûment les cours de l'école primaire et fait un apprentissage sérieux dans une maison particulière ou dans une école professionnelle, reçoivent une dot de 1,600 francs.

Œuvres diverses. — Il y a encore au sein de la communauté bruxelloise certaines fondations privées, n'ayant aucun caractère légal, administrées généralement par les familles des fondateurs.

Quelques personnes ont légué des sommes dont les revenus, convertis en livrets de caisse d'épargne, doivent être décernés comme prix aux meilleurs élèves israélites des écoles communales et aux enfants les plus méritants des cours d'instruction religieuse.

Une bourse a été instituée pour favoriser les études moyennes ou l'établissement des meilleurs élèves de l'école primaire, et une autre de 1,600 francs par an pour faciliter les études supérieures des jeunes gens israélites de Bruxelles.

Quatre sociétés de secours mutuels, privées et essentiellement israélites, fonctionnent à Bruxelles. Ce sont le *Cercle des Amis israélites*, l'*Égalité*, le *Vooruitgang* et la société *Menachen Avelin;* cette dernière présentant la particularité de n'assister ses membres que lorsqu'ils sont éprouvés par un deuil.

[1] Dénomination hébraïque signifiant : Dotation de la jeune fiancée.

Digitized by Google

* * *

Les israélites possèdent à Bruxelles une œuvre d'apprentissage très remarquable. L'analyse que j'en désire faire comportant quelque développement, j'entreprendrai dans un prochain numéro de la *Revue* l'exposé de l'institution de patronage des apprentis et ouvriers israélites bruxellois.

* * *

Les israélites belges, ceux de Bruxelles surtout, forment le comité régional de Belgique de la fameuse *Alliance israélite universelle*, établie à Paris [1]. Cette société puissante travaille partout à l'émancipation et aux progrès moraux des israélites, soutient et protège tous ceux qui souffrent pour leur qualité d'israélite et poursuit la régénération du judaïsme par l'instruction et le travail.

Fondée en 1860, l'Alliance comptait, au 31 décembre 1887, 32,237 membres ; elle possédait à la même époque 49 écoles et près de 9,000 élèves ; elle subventionne 25 ateliers d'apprentissage qu'elle a établis en Orient et en Afrique. Par ses soins ont été créées une école industrielle à Jérusalem et une école agricole à Jaffa ; elle a aussi établi des colonies agricoles juives en Palestine et aux États-Unis.

Il serait impossible de mentionner tous les actes accomplis par cette société. Ce fut surtout lors du congrès de Berlin de 1878 que son intervention fut le plus glorieuse et le plus féconde : elle envoya auprès des membres du congrès trois délégués ; grâce à leurs efforts, joints à ceux du gouvernement français, furent votés les articles 5, 20, 35 et 44 du traité de Berlin (13 juillet 1878), proclamant qu'en Serbie, en Roumanie, dans la Bulgarie et la Roumélie orientale, la

[1] L'Alliance de Paris est reconnue par les israélites du monde entier. Toutefois, les Anglais ont créé la « Anglo-Jewish Association in connexion with the Alliance israélite universelle » ; les Autrichiens ont formé de leur côté la « Israelitische Allianz zu Wien ». Le but est identique, et les trois sociétés unissent leurs efforts dans une action commune pour réaliser le même idéal.

Digitized by Google

distinction des confessions religieuses ne peut être un motif d'exclusion ou d'incapacité en ce qui concerne la jouissance des droits civils et politiques.

Ce qui indique le mieux l'importance de l'Alliance, ce sont les attaques désespérées, mais convergentes, que dirigent contre elle les antisémites de tous les pays.

* * *

Enfin, à Bruxelles, existent encore les fonds secrets de la bienfaisance, c'est-à-dire la caisse du grand rabbin, alimentée par des dons anonymes. Le grand rabbin distribue ses secours comme il l'entend et ne doit rendre de compte à personne.

Ses seuls guides sont sa conscience et son cœur.

* * *

J'ai montré dans cette étude comment est comprise la charité par les juifs bruxellois, venant en aide à l'homme dès l'instant de sa naissance, le soutenant dans l'évolution de son existence, pour ne point l'abandonner même au moment de la mort.

Et l'on doit admirer d'autant plus l'action juive en faveur des pauvres quand on songe que, à Bruxelles, trois cents familles aisées supportent à elles seules l'onéreux fardeau des charges de la bienfaisance. Les frais de la charité et du culte israélites, payés par les fidèles de la capitale, s'élèvent à près de cent cinquante mille francs par an.

Le fonds de réserve de nos sociétés est insignifiant : le moyen le plus sûr de le mettre à l'abri de toute revendication est de n'en pas posséder; aussi la charité puise-t-elle toutes ses ressources dans les dons, les offrandes, les contributions volontaires de chacun.

Et à côté de nos sociétés juives, combien ne trouve-t-on pas d'œuvres laïques, créées par les Montefiore, les Bischoffsheim et d'autres?

Quand les antisémites viennent parler des chimériques périls que l'esprit juif fait courir à la société, montrant nos

Digitized by Google

œuvres, nous, israélites, ne sommes-nous pas en droit de répondre que si, en matière de philanthropie et de charité, l'idée juive pénétrait et dominait le monde ce ne serait pour l'humanité ni un malheur, ni une honte?

Mais, dit-on encore, dans leur bienfaisance, les juifs sont exclusivistes. Le fussent-ils même, ce qui n'est pas, encore pourraient-ils répondre à ce dernier reproche par cette justification que j'emprunte à Théodore Reinach:

« Tant qu'il y aura de par le monde des créatures méprisées ou persécutées par cela seul qu'elles sont israélites, les efforts individuels ou collectifs des juifs auront leur raison d'être, la solidarité qui les inspire sera légitime. Comme l'ont dit les anciens docteurs qui prophétisaient les temps messianiques, Israël ne cessera d'être une famille que lorsque l'humanité tout entière sera devenue une grande famille à son tour [1]. »

LOUIS FRANK.

[1] *Histoire des Israélites*. Hachette.

Digitized by Google

LE FLAMAND DANS NOS HUMANITÉS NATIONALES

« La fin de l'année 1887 a été marquée dans nos Chambres belges par ce qu'on appelle *la querelle des langues.* » Tel est le début de la *lettre ouverte*, que la fédération des associations libérales flamandes vient d'adresser aux libéraux wallons. Ce manifeste, longuement développé, constitue un document à retenir pour notre histoire contemporaine. Il dénonce un malentendu grave, une situation critique pour l'avenir belge. Il attaque hardiment la question par ses plus hauts côtés patriotiques et même scientifiques. Il conclut par ces mots : « La solution rationnelle s'impose donc : égalité des deux langues, ou plutôt, autonomie de chaque langue là où elle règne. Car il n'est personne, croyons-nous, qui élève ce que Defacqz appelle « l'injuste et déraisonnable prétention d'imposer à une partie du territoire la langue d'une autre ». C'est, sans doute, dans le même esprit qu'a été voté l'article VIII (*égalité des deux langues nationales*) du programme du congrès libéral progressiste du 30 mai 1887.

I

Mais, au point de vue vraiment belge, cela peut-il suffire? D'un côté le flamand, de l'autre le français ; puis, ce serait tout? Notre devise nationale, qu'on a eu tort de traduire (car on ne traduit pas les devises sans les trahir), à quoi répondrait-elle? A une simple juxtaposition fédérale? Tel n'était pas l'esprit du Congrès national.

A voir le peu que nous savons des discussions concernant

Digitized by Google

l'article 23 de la Constitution, le Congrès semblait plutôt porté à exagérer l'unité. Toutefois, il s'en tint sagement à une langue unique pour les actes du gouvernement [1] en ayant soin de stipuler que les lois insérées au *Bulletin officiel* seraient accompagnées d'une traduction flamande ou allemande pour les communes où l'on parle ces langues.

Un des premiers actes du gouvernement provisoire de 1830 avait été la proclamation de la liberté des langues. Comme il s'agissait d'une revanche contre le néerlandais imposé trop brusquement partout comme langue officielle, il était évident que le français devait profiter de la réaction. Aussi bien, cette langue universelle avait eu la prééminence en Belgique pendant quatre siècles. Aux états généraux de 1465, le français avait été la langue officielle du gouvernement et des conseils d'État. C'était en français que Charles-Quint, l'empereur gantois, avait proclamé son abdication.

Beaucoup croyaient en 1830 que le français deviendrait en peu de temps la langue usuelle de la plupart des Belges instruits. On avait vu des Flamands eux-mêmes pétitionner contre le hollandais obligatoire. Comment n'eût-on pas pris le change? Déjà en 1817, un bourgmestre de Louvain, J.-B. Plasschaert, publiait une brochure où il semblait prédire la déchéance du flamand.

Triste ou, plutôt, ironique retour des choses! On colportait au profit de la langue française ce que l'on avait dit du néerlandais sous le roi Guillaume : « Il y a une *langue belgique* et c'est le néerlandais. Au sens des articles 84 et 169 de la loi fondamentale, les Wallons n'ont rien de mieux à faire que d'imiter les Frisons, c'est-à-dire d'adopter la langue néerlandaise. Il est incontestable que la différence de langage établit la différence d'opinion et les haines nationales. Consacrer le principe d'une *égalité de droit* entre deux langues d'un même pays, c'est alimenter ces haines nationales, c'est même les porter dans la législation. Aussi les

[1] Th. Juste, *Histoire du Congrès national*, I, 382. Thonissen, *Constitution belge annotée* (2e édit.), p. 97.

Digitized by Google

Allemands de l'Alsace ont-ils le bon esprit de ne pas réclamer une liberté de langage qui les séparerait du reste de la France [1]. »

II

Mais la liberté était proclamée ; c'était là l'essentiel. Dans l'arène largement ouverte, comme aux tournois du moyen âge, on pouvait crier, avec toute confiance en l'avenir : « Au mieux faisant ! » Les Flamands ne furent pas les derniers à répondre à cet appel loyal. Dès 1834, le savant Willems est le promoteur de ce qu'on a bientôt appelé le mouvement flamand [2]. La même année, le poète Ledeganck est couronné pour son poème patriotique : *Les destinées de la patrie.*

Les destinées de la patrie ! Nous l'avouons, les flamingants étaient quelquefois tentés de ne les voir qu'à travers le fétichisme linguistique. Nous avons osé leur dire dès 1847 que par ce fétichisme ils feraient dévier ce mouvement de renaissance si remarquable et qui n'était pas un fait isolé, comme le montre la *lettre ouverte :* « Partout en Europe nous voyons refleurir des langues qu'on croyait tombées dans l'oubli. Ce qui se passe aux bords de la Lys et de l'Escaut, n'est que le pendant de mouvements analogues sur les rives de la Save et du Danube. En Finlande, en Croatie, en Danemark, la population entière réclame droit et respect pour la langue populaire. En Pologne, dans la Petite-Russie, des gouvernements despotiques s'évertuent à comprimer toute manifestation de la langue maternelle. On la prohibe à l'école, au théâtre, dans le livre, le journal et jusque dans la chanson. Des savants, des professeurs, des poètes se sont vu exiler pour leur refus d'obtempérer ; mais en vain, car c'est tout le peuple qu'il faudrait exiler, et encore irait-il, comme les

[1] J.-J. Willems, *De la langue belgique*, lettre à Van de Weyer (Bruxelles, 1829), commentée dans mon premier article sur le *Mouvement flamand* (*Flandre libérale*, 1847, 2e livraison).

[2] Voir les détails dans l'article précité. Pour Ledeganck, voir la suite de l'article, dans la 4e livraison, et notre préface de *Nos poètes flamands* (Roulers, 1887, De Seyn-Verhoungstraten).

Digitized by Google

Boërs néerlandais au Cap, fonder ailleurs une patrie nouvelle où la langue maternelle lui conserverait, sous un autre climat, les vertus de la race et l'esprit des aïeux. »

Les destinées de la patrie belge! N'est-ce pas avant tout l'accomplissement de sa vocation nationale? Or, cette vocation ne peut être que l'union. C'est là, en quelque sorte, notre physionomie, notre individualité psychologique. D'autres peuples réalisent la leur, soit dans l'unité absolue, soit dans la fédération pure et simple. Notre originalité consiste précisément à ne verser ni d'un côté ni de l'autre, pas plus que, comme le disait le *Journal des Débats* en 1853, il ne nous faut pencher ni au nord, ni au midi. C'est un peu en ce sens que J.-B. Nothomb a pu dire : « La fondation de la Belgique a dépendu d'une double transaction ; son sort en dépend encore. » (*Essai sur la révolution belge*, p. XVIII.)

Expérience belge! s'écrient quelques diplomates, non peut-être sans une nuance de scepticisme ou de dilettantisme. Qu'importe, si cette expérience est instituée depuis les premiers temps de notre histoire?

Ferdinand Henaux (*Histoire de Liége*, I, 518, 3e édition) aime à citer la belle page de Froissart, où l'on voit les Gantois de 1382 accueillis comme « bons frères et amis » par les bourgeois de Liége. Quand la nouvelle du succès de Gand parvint au pays de Liége, « tous ceulx des bonnes villes (les douze flamandes comme les onze wallonnes de la fédération) en estoient si resjoys, que il sembloit proprement que la besongne fust leur ». Le chanoine Radulphe écrivait à la même époque : « *Leodienses favebant Gandensibus, eosque per litteras animabant, quot eorum optimam judicarent esse causam, quamdiu pro veteribus legibus et libertate pugnarent.* » Quel esprit de solidarité belge dès le XIVe siècle!

Dans nos *Wallons et Flamands* (Liége, 1859), nous avons prouvé par des faits nombreux que les trois groupes principaux de l'ancienne Belgique, la Flandre, le Brabant et la principauté de Liége, préludaient déjà à cette vocation fraternelle, qui est la plus haute des traditions belges. Guichardin nous montre les Tournaisiens apprenant le flamand de même

Digitized by Google

que, dès le XVI^e^ siècle, Jacques d'Hemricourt signale les Wallons qui envoient leurs enfants au pays de Looz « apprendre honneur et tiexhe » (c'est-à-dire politesse et langue thioise). Charlemagne, l'empereur liégeois, est cité par Eginhard comme le promoteur de la plus ancienne grammaire flamande. Artevelde, Froissart, Marnix et tant d'autres vraiment Belges justifient le mot de Charles-Quint : « Qui possède deux langues, vaut deux hommes. » Et ces deux langues sont celles du pays, celles que la plupart de nos régions exigeaient pour la justice, l'administration et les affaires publiques [1].

III

Comment s'expliquer dès lors cette espèce d'*agnosticisme*, ce *non possumus* que professent aujourd'hui quelques Wallons? Comment ne pas hausser les épaules quand on vous dit : « Nous autres, Wallons, nous ne savons pas, nous ne pouvons pas, nous ne voulons pas apprendre le flamand? » Et que faut-il penser de cette société de littérature instituée il y a trente ans pour combattre les préjugés wallons, et qui dernièrement, dans une pétition au Sénat, inventait un préjugé nouveau, celui de l'existence de *quatre langues* en Belgique? Par une sorte d'hypnotisation ou de daltonisme, ces honorables dilettanti linguistiques confondaient un patois avec une langue. Pour eux, il n'y avait que le jargon de la campine liégeoise. Quant au néerlandais, il appartenait à la Hollande et nullement à la Belgique.

Il y aurait donc dans notre pays du wallon, du flamand, du luxembourgeois et... du français. A celui-ci fatalement revenait le monopole de l'enseignement classique et de la vie littéraire. Quand on affirme de telles nouveautés, on oublie (ou peut-être on ignore) la meilleure moitié de l'histoire littéraire de la Belgique. N'est-ce pas au vieux pays germanique de Charlemagne que le néerlandais a commencé, ne fût-ce

[1] J. De Marteau, *Conférence sur le flamand dans la principauté de Liége* (*Gazette de Liége*, supplément du 9 février 1888).

Digitized by Google

que par *Hendrik van Veldeke*, qui inspira aussi les plus anciens poètes-chevaliers de l'Allemagne?

Von Veldeke, der wise man,

chante Wolfram von Eschenbach, qui l'appelle *minnen meister*, à peu près comme Dante disant *il mio maëstro* pour Virgile [1].

Depuis lors, jusqu'en 1600, les meilleurs poètes néerlandais sont des Belges que la Hollande accueille avec joie. Même au XVII^e^ siècle encore, le plus grand de tous, Vondel, est un Anversois presque au même titre que Rubens, et, comme son ami, gardant le coloris brabançon. (Voir notre étude dans le dernier *Bulletin de l'Académie de Belgique* (1887). *Vondel et la Belgique.*)

Hélas! Pourquoi faut-il que la décadence des Flamands au XVIII^e^ siècle ait fait tomber leur langue dans la torpeur d'un dialecte sans écho? La domination étrangère n'a que trop éloigné ces malheureux conquis de leurs frères plus libres et plus fiers de leur originalité teutonne.

IV

Mais déjà en 1847, malgré nos défiances libérales, nous pouvions saluer la résurrection de l'esprit flamand. La jeune liberté lui avait porté bonheur. En 1857, dans la *Revue trimestrielle*, nous lui souhaitions la bienvenue à l'horizon belge : *Sijt vrolic, t'es gheworden dach!* (*Soyez joyeux : le jour s'est fait!*)

Aujourd'hui, il serait grotesque de nier la prépondérance flamande dans la littérature néerlandaise. L'autre jour, on célébrait à Utrecht le vingt-cinquième anniversaire de la société fondée en l'honneur de Van Beers, notre grand poète.

A bon droit, on a pu écrire dans la *Lettre ouverte aux libéraux wallons :*

« Les œuvres de nos meilleurs écrivains s'éditent indiffé-

[1] J. STECHER, *Histoire de la littérature néerlandaise en Belgique*, p. 18.

Digitized by Google

remment à Anvers et à Amsterdam ; nos artistes dramatiques voyagent d'Ypres à Groningue ; nos conférenciers sillonnent le pays flamand en tout sens ; tous sont également compris par les illettrés comme par les lettrés, car tous se servent de la langue néerlandaise, aussi homogène, aussi parfaite que n'importe quelle autre langue germanique... Nous pourrions rappeler aussi le compartiment de la littérature néerlandaise à l'Exposition universelle d'Anvers, où l'on pouvait contempler l'ample moisson des lettres néerlandaises et l'abondance des ouvrages de toute nature, scientifiques surtout, paraissant en cette langue. »

Certes, nous comprenons qu'au début du nouveau royaume on ait rêvé la rapide décroissance du flamand. Tout semblait favoriser ces espérances. Quelques-uns même allaient jusqu'à dire que le français était la vraie, l'unique langue de la liberté et des idées modernes. En Flandre même, l'ignorance conspirait avec le préjugé français ou wallon. A l'ouest comme à l'est, on entendait dire : « Ayons une littérature, puisque nous voulons avoir une nationalité, mais supprimons toutes ces distinctions oiseuses, toutes ces différences surannées; ayons de l'unité à tout prix !... »

On oubliait que notre raison d'être est justement dans ce dualisme qui nous empêche de tomber du côté où l'on pourrait trop pencher. On oubliait aussi la puissance des faits engendrés par la liberté. Puisque la majorité des citoyens belges ne parle que le flamand, il faut bien que de l'autre côté du pays on s'en accommode de la façon la plus patriotique. En vertu de la souveraineté populaire (article 25 de la Constitution), la Belgique ne saurait être purement gauloise.

Qu'il nous soit permis de redire à ce propos une observation communiquée au *Moniteur de l'enseignement* dès 1851:

« C'est aujourd'hui une pensée éminemment belge de résoudre dans une conciliation féconde et nationale une divergence qui paraît impérissable. Sans partager, en cette matière, ni la frayeur des uns, ni le fanatisme des autres, ne faut-il pas reconnaître qu'en raison même de notre avance-

Digitized by Google

ment politique et social, la question des langues devient chaque jour plus haute et plus pressante ?

« Se plaindre de cette difficulté serait de l'ingratitude pour le progrès qui nous l'amène ; s'en moquer serait peu prudent. Il reste donc de prendre les choses telles qu'elles se donnent, mais en travaillant loyalement à les mettre à l'unisson de nos principes. C'est, au surplus, le cas pour toutes les affaires de ce monde : si ardente qu'en soit l'allure, si ambitieuse qu'en soit la portée, elles arrivent bien à dégager, à mouvoir le fonds humain, mais où voit-on qu'il se transforme et devienne autre qu'il n'a été ?

« Il ne s'agit pas de neutraliser, d'absorber ou de détruire ; il s'agit d'agencer, d'harmoniser. C'est notre lot, et il n'est pas le pire. Si notre pays a une situation linguistique exceptionnelle, pense-t-on qu'il suffise de la nier pour l'effacer ? Ne vaut-il pas mieux s'emparer de la situation telle que Dieu l'a faite, et l'étudier comme une source de précieux renseignements sur notre développement et notre avenir ? »

V

Pierre d'achoppement, dit-on. Répondons plutôt : pierre angulaire de l'édifice national. C'est sur elle qu'il faudrait surtout bâtir l'enseignement.

Écoutons Marnix, qui pratiquait avec tant de maëstria nos deux langues nationales. Pour répondre à une invitation de Jean de Nassau, il fit un peu comme Montaigne pour M^me^ Diane de Foix, comtesse de Gurson. Il transforma une lettre particulière en dissertation pédagogique à l'adresse de tous. Ce qui nous y intéresse, c'est son insistance sur *lingua materna,* la langue maternelle qui, comme le disait l'autre jour M. Buls, fait que l'enfant *comprend* afin d'*apprendre*. Toutefois, Marnix pensait comme Labruyère « que l'on ne peut guère charger l'enfance de la connaissance de trop de langues ». Il pensait aussi « qu'un si grand fonds ne se peut bien faire que lorsque tout s'imprime dans l'âme naturellement et profondément ; que la mémoire est neuve,

Digitized by Google

prompte et fidèle; que l'esprit et le cœur sont encore vides de passions, de soins et de désirs, et que l'on est déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend ». Surtout il recommandait de faire apprendre le plus tôt possible deux langues de génie opposé, pour éviter que la prononciation des enfants, habitués à un seul accent, n'en garde toujours l'exagération instinctive [1]. Pour lui, le jeune Wallon ne pouvait que gagner à étudier, en même temps que sa langue maternelle (le français), l'idiome belge, *belgica* (le flamand). De même, le jeune Flamand devait être mis de très bonne heure, *a prima ætate,* à l'étude du français ou de l'italien. (*Ratio instituendæ juventutis.*)

Il est évident que l'opposition précoce de deux langues aussi différentes que le français et le flamand suggère aux esprits les plus paresseux d'utiles et de nombreuses comparaisons. Or, à cet âge, comparaison c'est raison; on ne se rend compte qu'en sortant à chaque instant du parler instinctif, de même qu'on n'apprécie sa maison, son quartier, sa ville qu'en en voyant d'autres. Ici, le voyage n'est pas coûteux; sans quitter son pays, on passe aisément du monde latin au monde germanique et réciproquement.

Quoi qu'on en dise aux bords de la Meuse, le flamand n'est pas plus difficile que le français, si l'on s'y prend à temps. Comme le remarquait naguère M. Stals, directeur du collège de Diest, les Wallons qui se plaignent se sont mis trop tard et trop sommairement au flamand. Dès lors, il est bien naturel qu'on se forge des difficultés insurmontables Puis, vient ce que les linguistes anglais appellent le principe du moindre effort, la paresse naturelle à l'homme; il s'aperçoit que son voisin se donne la peine d'aller à lui, d'apprendre

[1] Dans nos écoles belges, on a quelquefois essayé, non sans succès, de corriger les défauts des Flamands par l'opposition des vices de la prononciation wallonne et vice versa. La *Flandre libérale* (décembre 1887) conseille de développer l'enseignement de la langue française dans les écoles communales de Gand, afin « de modifier la diction flamande trop gutturale et de faire abandonner au peuple insensiblement certaines intonations sous lesquelles se dérobe la richesse harmonique de sa langue maternelle ».

Digitized by Google

sa langue, et, comme ce personnage d'un roman de l'abbé Prévost, il se dit : « Tout le monde apprend le français ; pourquoi m'inquiéter d'une autre langue? » N'est-ce pas comme la parodie du Grec qui appelait *barbare* tout ce qui est étranger, ou de l'hébreu pour qui les autres langues n'étaient que des bredouillements?

Ainsi est née cette légende de l'aptitude particulière des Flamands pour apprendre le français et de l'impuissance du Wallon à s'assimiler la langue flamande. On va même jusqu'à trouver l'allemand plus facile, plus doux à prononcer que le flamand. On ne tient aucun compte de l'accumulation des gutturales et des aspirations d'outre-Rhin ; on fait même bon marché de la syntaxe si compliquée de l'idiome de Gœthe. La vérité, c'est que cet idiome est plus à la mode que l'humble langage des paysans de Flandre. Une meilleure raison, c'est que le haut-allemand tend à devenir une langue européenne et se parle dans les cours et les capitales.

VI

L'attraction pour l'anglais serait bien plus explicable. Pas de déclinaison, presque pas de conjugaison ni de syntaxe, et, pour comble de facilité, la moitié du vocabulaire empruntée au français, ou pour mieux dire, au vieux français, au roman-wallon. Pourquoi ne pas consentir à reconnaître en outre que l'anglais a pour base l'ancien flamand, comme l'a mathématiquement prouvé le mémoire de l'abbé Delfortrie[1] ?

Tout récemment a paru, à Montpellier, une *Méthode pour l'enseignement simultané de l'anglais, du néerlandais et de l'allemand*. C'est M. le professeur H. Box qui l'annonce en ces termes : « Vu les nombreuses analogies qui existent dans les langues d'origine teutonique, on a pensé qu'il serait

[1] *Mémoire sur les analogies des langues flamande, allemande et anglaise* (Mém. couronnés, t. XIX. — Relire aussi l'amusant chapitre d'*Ivanhoé*, où Walter Scott met cette mixture de wallon et de saxon (flamand) en quelque sorte en action.

Digitized by Google

utile d'associer l'étude de la langue anglaise, de la langue néerlandaise et de la langue allemande. La parenté des vocabulaires est connue ; pourquoi ne pas conduire les élèves de telle sorte que l'effort qu'ils sont obligés de faire pour apprendre l'une de ces trois langues leur *soit utile pour les autres?* L'expérience a montré depuis longtemps qu'apprendre des langues sœurs n'est guère plus difficile qu'apprendre une langue isolée, l'enseignement simultané a été expérimenté, non sans succès, avec de jeunes enfants qui ont fait, en suivant cette méthode, des progrès très rapides en anglais et en allemand. »

Sans doute, il ne faut pas abuser de cette simultanéité. On l'a fait observer plus d'une fois au sujet de méthodes analogues proposées par des pédagogues belges. Mais il nous a paru piquant de retrouver au fond de la Provence cette attestation de l'utilité du néerlandais, tant méconnue en Wallonie.

VII

Le *Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne* constate (t. VIII, 2e série) que le wallon tend à se perdre, absorbé par l'instruction de plus en plus largement répandue dans le peuple. Le rapporteur d'un des derniers concours dramatiques (*ibid.*, p. 101) déplore l'intrusion des tournures françaises modernes dans le vieux patois. Qu'est-ce à dire? N'est-ce pas le contraire qui serait peu explicable? Dans nos villes flamandes, on signale des transformations analogues. A Gand et à Anvers notamment, les enfants de la petite bourgeoisie et de la classe ouvrière parlent un flamand plus épuré, plus rapproché de cette langue littéraire qui, aux XIe et XIIe siècles, s'est épanouie en Limbourg et en Flandre.

Si les patois reculent ainsi devant les deux langues nationales, si nos bibliothèques populaires s'enrichissent chaque jour des œuvres de plus en plus nombreuses de nos deux littératures, le moment ne viendra-t-il pas bientôt où l'on trouvera tout naturel d'initier l'enfance et la jeunesse à

Digitized by Google

toutes les ressources intellectuelles, à toutes les facultés de la patrie? Serait-ce donc si difficile, alors qu'en Suisse, en Autriche et par ailleurs, on voit depuis longtemps pratiquer cet enseignement bilingue et même trilingue [1] ?

Cette nécessité de connaître les deux langues s'affirme de plus en plus, soit à cause du développement de nos deux races, soit par suite de la facilité des relations, le mélange des citoyens et la fréquence de leurs rapports. Moins que jamais l'isolement est possible, fût-il même désirable. Nous ne croyons pas que même les particularistes du *Westhant* s'obstinent jusque-là.

En revanche, à la Chambre, au plus fort de ces tristes querelles de langues, des députés, vrais patriotes, vrais pères de famille, font entendre des paroles de bon augure.

Le 30 novembre 1886, M. Magis, de Liége, disait : « Pour ma part, je regrette que dans les provinces wallonnes on ne s'applique pas davantage à l'étude de la langue flamande [2]. » Un autre représentant liégeois, M. Neujean, dans la séance du 1er décembre, allait jusqu'à dire :

« Il faut que la population flamande connaisse la véritable pensée des Wallons... Il faut dissiper les calomnies... Nous désirons, quant à nous, non pas que les Flamands soient chassés de nos provinces, mais qu'ils y soient accueillis à bras ouverts, et nous faisons tous nos efforts pour que nos ouvriers les y reçoivent comme des frères.

« A notre avis, Wallons et Flamands ne peuvent assez se pénétrer de cette idée. Nous désirons que *nos enfants apprennent le flamand*, nous leur persuadons que la possession des deux langues nationales est un puissant instrument de réussite.

[1] Dans les Grisons, tout paysan de l'Engadine sait le roumanch et l'allemand. Dans l'armée autrichienne, rien de plus commun que les officiers qui parlent couramment trois langues.

[2] M. Dolez (*Annales parlementaires*, séance du 23 novembre 1861) disait aussi : « Il est désirable que *tous* les Belges apprennent nos deux langues. »

Digitized by Google

« J'inclinerais, pour ma part, à rendre le cours de flamand *obligatoire dans les provinces wallonnes;* il y aurait, selon moi, des mesures à prendre pour rendre l'étude de cette langue plus générale chez nos enfants. »

VIII

En dehors même de ces intérêts de nationalités, l'on peut encore invoquer des préoccupations moins idéales, moins généreuses peut-être, mais à coup sûr légitimes et respectables. Je disais en 1872, en envisageant ce côté de la question :

« N'oublions pas que, depuis 1830, la plus vaste carrière a été ouverte à toutes les initiatives, à toutes les industries. Le plus déshérité de nos compatriotes peut y entrer, peut y réussir. En même temps, un appel plus vif, plus général est fait à tous ceux qui doivent participer directement à l'activité politique comme à tout autre mouvement de la vie sociale. Cette affluence toujours croissante, toujours plus prononcée vers la chose publique, vers les intérêts communs, ne laissera bientôt plus dans l'oubli et dans l'ombre que ceux qui s'obstinent à y rester. Il en résulte que toutes nos populations, quel que soit leur langage, se pressent déjà au rendez-vous du progrès national.

« Quel est donc, je le demande, Messieurs, à votre bon sens, quel est donc le chef d'administration ou publique ou privée qui hésiterait encore à exiger de ses agents, de ses employés, de ses fonctionnaires, qu'ils comprennent la langue des citoyens au milieu desquels ils ont à agir et à vivre [1] ?

« Cette nécessité du flamand comme du français, pour tout Belge qui aspire à quelque honorable emploi de ses facultés, pour tout citoyen qui ne veut pas s'isoler et se cantonner

[1] Voir *Moniteur belge*, 29 septembre 1872. (Discours prononcé le 25 septembre, au temple des Augustins, à la cérémonie de la distribution des prix aux lauréats du concours universitaire et du concours général de l'enseignement moyen.)

Digitized by Google

dans sa province, a été signalée naguère par un orateur wallon avec une chaleur vraiment patriotique.

« Il y cinq ans, à la distribution des prix de l'athénée de Liége, M. d'Andrimont, alors bourgmestre et se faisant l'organe d'un bureau administratif où ne siègent que deux Flamands, exhortait les élèves et leurs familles à comprendre ces nouvelles exigences de la patrie renouvelée. »

IX

Puisque le flamand a sa réalité et son importance, puisque, selon toute probabilité, il gardera, s'il ne l'augmente, sa place déjà notable dans le programme de nos écoles, pourquoi ne pas tirer plus complètement parti d'une situation que la passion et le préjugé peuvent seuls méconnaître?

Ce qu'on a très bien dénommé *les humanités modernes*, sera très prochainement le lot du plus grand nombre des écoliers. Il ne faut plus se dissimuler que pour beaucoup d'entre eux, « c'est un bel agencement que le grec et le latin, mais il s'achète trop cher ». Par plus d'une considération, soit de fortune, soit de goût, soit de position, soit d'intelligence, il n'est pas donné à tout le monde de s'arrêter, de s'élever aux belles études gréco-latines. Mais dans une sphère plus modeste, on n'a pas à renoncer à certaines initiations qui, dépassant le travail professionnel, le *brot-studium*, confèrent cette noblesse de sentiments et d'idées propres à l'être humain suffisamment développé. S'il faut laisser à des privilégiés l'honneur de cultiver la grâce et la sagesse antiques dans leur expression originale et propre, on peut encore en jouir convenablement à travers une traduction moderne. Cet *humanisme*-là a sa part de réalité, d'efficacité; car l'antiquité classique a produit des idées si claires et si vraiment humaines qu'on peut les acclimater dans toutes les régions, les interpréter dans tous les idiomes. A défaut de la gymnastique grammaticale et logique que favorisent les textes grecs et latins, l'opposition des langues romanes et des langues

Digitized by Google

germaniques fournit, même avec les vieilles méthodes, de fécondes suggestions.

Sur le terrain littéraire, la situation est encore plus favorable. Molière et Voltaire, Dante et Pétrarque, Cervantès et Caldéron, Milton et Shakespeare, Gœthe et Schiller, Camoëns, Vondel et Bilderdijck, et tant d'autres du Nord et du Midi, apparaissent comme des écrivains-étendards, *standard-writers*, dont chaque nom rappelle une légion de poètes ou de prosateurs. Dans ces œuvres si variées, outre l'expression fidèle de chaque siècle, de chaque race, on trouve encore le renouvellement et la transformation des idées de l'antiquité. Au besoin même, par d'heureuses traductions aujourd'hui tant répandues et si accessibles à toutes les bourses, le plus modeste étudiant peut dire comme Lafontaine :

> Tout peuple peut avoir du goût et du bon sens,
> Ils sont de tout pays, du fond de l'Amérique...
> J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi.

X

A cet égard, l'étudiant belge a des avantages que ses amis de France et d'Allemagne peuvent lui envier. Il trouve dans son pays, dans sa ville, ce qu'ils doivent demander à l'étranger. Qu'il ait abordé les humanités classiques ou les humanités modernes, il profite, dès qu'il le veut, de la situation neutre et centrale de la Belgique. Veut-il connaître l'allemand, l'anglais ou quelqu'une des langues scandinaves[1] ? Par le flamand, tout est aplani, préparé. Au bout de quelques leçons, il s'aperçoit que la plus ancienne de nos deux langues nationales, celle qui vient du *francique* de Charlemagne, ne diffère de chacune de ces langues germaniques que comme le wallon différerait du français. Pousse-t-il plus loin sa curiosité? Veut-il maintenant se rendre compte, par exemple,

[1] Voir P. Lebrocquy, *Analogies linguistiques*, et C.-J. Hansen, *Platduitsch en Nederlandsch* (Antwerpen, 1878).

Digitized by Google

de l'évolution de la poésie allemande? Il se rappelle que le Limbourgeois Veldeke, au début du XIII[e] siècle, était le parangon des *minne-singer* au tournoi poétique de la Wartburg et qu'il fit passer en Allemagne plus d'une idée littéraire empruntée au latin et au français. Plus tard, c'est le *Reinaert* qui inspire la satire d'outre-Rhin; plus tard encore, c'est le Gantois Daniel Heinsius qui enseigne à Opitz la régularité du rythme allemand[1]. Peut-être aussi risquera-t-on la comparaison de Milton et du *Lucifer* de Vondel, ou bien l'étude des traductions allemandes du romancier H. Conscience. Au surplus, Flamands et Hollandais depuis plus d'un siècle s'attachent à transporter en langue néerlandaise les plus originales productions de la muse germanique. Le plus souvent, la traduction de l'allemand, de l'anglais, du suédois, du norvégien est littérale et transparente.

Que ce soit donc par la langue ou par l'histoire littéraire, le Belge qui a étudié le flamand tel que l'on commence à l'enseigner aujourd'hui, ne se trouve pas longtemps dépaysé, désorienté dans les littératures du Nord. On voit bien que le nom de *Germania* est né dans notre pays d'Austrasie.

S'il s'agit, au contraire, des littératures du Midi, c'est naturellement celle de la France qui doit nous initier. Ici se rencontrent d'autres faveurs de notre vieille histoire. Le plus ancien romancier français, Chrestien de Troye, s'est développé à la cour de Winendale. Perrot de Saint-Cloud, le satirique, a inspiré notre *Reinaert*, qui l'a dépassé. Benoît de Sainte-More a été imité en flamand et en allemand par Veldeke. Les poésies de Jean de Meung, de Rutebeuf, de Corneille, de Delille, etc., ont été tour à tour imitées ou simplement traduites par nos poètes néerlandais. Mais ce qui vaut mieux : la Belgique a doté la littérature française d'écrivains remarquables : Jean Lebel, Froissart, Comines, Marnix, le prince de Ligne, sans compter tant de trouvères, princes, gentilshommes ou bourgeois, qui composèrent des

[1] J. STECHER, *Histoire de la littérature néerlandaise en Belgique*, p. 243.

Digitized by Google

chansons de geste, des fabliaux, des pastorales, des farces, des sirventes, etc. Pendant longtemps, comme l'observait Vauquelin de la Fresnaye, le français ne s'appelait que le *vualon*. Si restreinte que soit aujourd'hui notre activité littéraire, on voit qu'elle a déjà eu son époque de splendeur. C'est un passé qui, pour nos deux langues, n'est pas sans promesse :

Dat niet en es, dat mach noch sijn
Daer op soe rust die herte mijn!

Le vieux dicton a raison : « Ce qui n'est pas encore, peut encore venir; le cœur ne s'interdit pas l'espérance. » Toujours est-il que par nos deux langues nationales qui seront bientôt, si je puis dire ainsi, patriotiquement enseignées, nos jeunes gens de toutes les classes sociales pourront, selon les proportions voulues, s'imprégner de ce cosmopolitisme mitigé qui doit être comme l'atmosphère de la Belgique. Pays de transit entre la France, l'Allemagne et l'Angleterre, c'est à lui plus qu'à un autre que s'accommode une pédagogie de littérature comparée. Pour lui, tout particulièrement, comparaison c'est raison, neutralité c'est justice, sympathie eclectique, c'est nécessité de position et d'avenir. Tour à tour, dans le miroir latin comme dans le miroir germanique, l'esprit belge pourra se regarder, s'étudier. Or, Flamands ou Wallons, sans sortir de nos frontières, nous pourrons à notre gré nous rapprocher ou nous éloigner de tel ou tel courant littéraire, nous inspirer des influences de l'Est ou de l'Ouest sans perdre notre individualité nationale. Évitons le daltonisme qui ne nous laisserait de choix qu'entre le prisme français et celui de l'Allemagne. Soyons hospitaliers à toutes les idées, d'où qu'elles soufflent, et comptons bien que, grâce à l'émulation coopérative de nos deux races, de nos deux littératures, nous avons quelque chance d'échapper à l'absorption étrangère. Mieux nous connaîtrons l'Allemagne et l'Angleterre, moins nous devrons craindre de nous livrer encore à notre séculaire sympathie pour les lettres françaises. Au fond, en installant définitivement

Digitized by Google

nos humanités nationales, nous ne ferons que continuer nos meilleures traditions. Supprimez quelques périodes de torpeur néfaste et voyez si l'ancien pays des Baudouin et des Lothaire n'a pas dû toujours osciller entre deux empires. La devise de l'université de Gand : *inter utrumque*, semble se refléter en toutes nos choses belges, quand ce ne serait que dans ce flamand, le plus francisé des germaniques, et ce wallon, le plus germanisé des gaulois.

En vérité, sans être taxé de courtisannerie, on peut affirmer que dans cette question palpitante d'intérêt patriotique, le roi Léopold II a trouvé le mot décisif. Le *Globe illustré* le disait hier : C'est un prince dont l'ambition se porte surtout à être le citoyen modèle, le premier citoyen de son royaume, comme d'autres n'ont voulu être que les premiers grenadiers de leur empire. Il semble s'inspirer de ces vers de Lamartine :

> Il saura qu'aux jours où nous sommes,
> Pour vieillir au trône des rois,
> Il faut montrer aux yeux des hommes
> Ses vertus auprès de ses droits.

Or, plus importante peut-être pour notre avenir, que la visite du roi des Pays-Bas en mai 1884, est cette parole du roi des Belges au théâtre flamand (13 octobre 1887) : *Indien de kennis der vreemde talen ten onzen tijde bijzonder nuttig is, is die der nationale talen eene noodzakelijkheid. Het is noodig ze aan de jeugd gelijktijdig te doen aanleeren, en het is te wenschen dat het gebruik ervan aan alle Belgen meer en meer gemeen worde* [1].

J. Stecher.

[1] « Si, de nos jours, la connaissance des langues étrangères est particulièrement utile, celle des langues nationales est une *nécessité*. Il est nécessaire de les apprendre en même temps à la jeunesse, et il est à souhaiter que l'usage de ces deux langues devienne de plus en plus commun à tous les Belges. »

Digitized by Google

DU PRINCIPE DE L'ÉVOLUTION DES ÊTRES

Le bonheur, c'est, pour chaque être, l'essor intégral et continu de toutes ses facultés, de toutes ses attractions naturelles. L'être créé est heureux, quand il est dans la voie de sa destinée. TOUSSENEL.

L'homme est une intelligence servie par des organes. DE BONALD.

Le grand principe de l'évolution des espèces, si admirablement établi par Darwin, ne rencontre presque plus de contradicteurs sérieux dans le monde de la science et de la philosophie. Il est aujourd'hui reconnu qu'à l'origine, la vie organique s'est produite à l'état le plus rudimentaire, que c'est par la suite des temps, après de longs et difficiles tâtonnements, de profondes révolutions atmosphériques, que le principe de vie a acquis une forme substantielle. C'est dans le monde physique qu'il faut rechercher l'origine de la vie, dans les manifestations qui s'y accomplissent sans cesse ; c'est là qu'on peut constater les progrès en tout genre qui se sont réalisés à toutes les époques de la gestation terrestre et qui continueront à se produire dans l'avenir, avec plus d'intensité encore, à mesure que les forces intellectuelles prendront un plus grand développement et réduiront davantage l'action de la matière animale, des instincts grossiers dont elles subissent la fâcheuse impression.

Dans une remarquable étude intitulée : *La vie et la pensée*, M. Em. Burnouf recherche, sous un autre aspect, les origines de la vie :

« La vie, dit-il, est une force qui a son siège dans l'infi-

Digitized by Google

nité d'atomes qui composent l'individualité de tous les êtres; la vie est aussi la propriété de l'atome et tous les atomes sont vivants. Ce sont des forces et ces forces possèdent la vie.

« Dans un corps vivant, les atomes sont subordonnés entre eux et, pour ainsi dire, solidaires les uns des autres. Leurs rapprochements variés donnent lieu à des mains, à des pieds, à des poumons, à un estomac; en un mot, à ces masses plus ou moins grosses et de formes diverses, qu'on appelle organes.

« Le corps vivant de tous les êtres, de la plante jusqu'à l'homme, n'est donc qu'un assemblage de microbes agglomérés, composant des organes et finalement une personnalité. »

Mais, pour composer cette individualité, en coordonner les éléments, un principe vital essentiel est de toute nécessité; M. Burnouf en infère que, chez tous les êtres, coexiste un atome invisible, mais actif, qui donne l'impulsion à l'ensemble, en harmonise tous les éléments.

C'est ce que semble confirmer M. Claude Bernard dans les lignes suivantes :

« La forme qui caractérise l'être, dit-il, n'est pas une conséquence de la nature du protoplasma. C'est dans les organismes complexes tels que l'homme, que cette action de la forme, obéissant à la pensée directrice, se montre dans toute son énergie. L'organisme complet est un agrégat de cellules dans lequel les conditions de la vie de chaque élément sont respectées, chacun de ces éléments restant subordonné à l'ensemble : on dirait un vaste mécanisme résultant de l'assemblage de mécanismes secondaires. C'est la subordination des parties de l'ensemble qui fait de l'être complexe un système lié, un tout, un individu, c'est ainsi que s'établit l'unité dans l'être.

« Ce qui constitue l'être humain, répète à son tour M. Flammarion, ce qui l'organise, ce n'est pas sa substance matérielle, ce n'est ni le protoplasma, ni la cellule, ni les fécondes et merveilleuses associations du carbone avec l'hydrogène, l'oxygène et l'azote, c'est la force animique, invisible, immatérielle. C'est elle qui groupe et retient asso-

Digitized by Google

ciées les innombrables molécules qui composent l'admirable harmonie des corps vivants.

« Que le corps se désagrège tout d'un coup après la mort, comme il se désagrège lentement et se renouvelle perpétuellement pendant la vie, peu importe. L'âme demeure. L'atome cérébral organisateur est le centre de cette force. Lui seul est indestructible.

« Ce que nous voyons est trompeur, le réel c'est l'invisible. »

En dehors des forces élémentaires qui constituent les êtres, il n'y a de place pour rien, puisqu'elles sont en contact et que l'espace n'est que leur rapport d'extériorité. D'autre part, un corps vivant : homme, oiseau, insecte, offre une unité d'action, de fonctions, de formes que personne ne méconnaît et qui lui vaut le nom d'individualité. Il faut conséquemment admettre, dit M. Burnouf, qu'il y a dans chaque vivant un atome, pour ainsi dire central, autour duquel tous les autres atomes se sont groupés, de telle sorte qu'il communique à l'ensemble sa propre individualité, laquelle, ayant comme forme réelle une action modificatrice sur les autres atomes, il les coordonne en quelque sorte autour de lui et leur communique cette unité de fonctions vitales et de formes qui fait d'eux tout un seul individu. Les deux conditions métaphysiques de cette organisation vitale et de son fonctionnement sont l'espace et le temps.

Les écrivains, même les plus attachés aux doctrines du catholicisme, sont amenés par l'évidence à confesser le principe de l'évolution universelle et de l'existence de l'atome central. « Il faut, dit M. Denys-Cochin, dans ses études sur *L'évolution et la vie*, chercher dans le monde physique les conditions et non les causes de la vie, et rien ne peut être comparé au principe d'activité qui réside dans le germe. La vie est donc une force d'un genre particulier et non une transformation des autres forces de la nature.

« Le travail des organes est mis au service de la vie, mais ne constitue pas la vie. Le germe, là est le secret de la vie; sans lui, les matières les plus fécondes, les plus semblables

Digitized by Google

à celles où la vie réside, le lait, le sang eux-mêmes restent éternellement stériles et inertes. Au contraire, dès qu'un germe est présent, les matières minérales les plus inertes, les plus stériles, rompant les alliances formées dans leurs affinités naturelles, obéissent à des lois nouvelles et se groupent en des combinaisons qu'aucune force chimique n'aurait pu provoquer. Le corps vivant sort de la poussière et y retournera, mais il est pétri d'un limon particulier que la vie seule a pu composer. »

Le germe central qui est le siège de la pensée et le principe de vie est destiné à donner l'existence à un être quelconque, à devenir finalement un animal d'espèce supérieure après une longue série d'existences sous des formes diverses. Ainsi, par exemple, le germe humain n'a pas acquis subitement, par une sorte de miracle, la force d'analyse qu'il manifeste pendant son existence organique; les principes de raison se sont dégagés par degré; ils apparaissent déjà chez les vertébrés inférieurs, s'éclairent à mesure que l'on s'élève d'espèce en espèce, pour arriver enfin dans l'homme à la clarté et à la distinction.

Dans chacune de ses existences, l'atome central, le germe primordial, l'âme enfin, fait un pas, plus ou moins sensible, dans le perfectionnement relatif de sa pensée, conséquence du travail intellectuel auquel il s'est livré, du développement de sa faculté d'analyse, c'est ce que nous constatons aisément en parcourant la série de tous les êtres que la nature procrée et accumule autour de nous.

Il faut donc admettre, ajoute M. Denys-Cochin, que, dans tout corps vivant, existe un atome central, une force indivisible d'où procède l'individualité pour ce corps tout entier, que c'est de lui aussi que procède la forme, non seulement celle du corps vivant, mais de chacun de ses organes, qu'il est le siège de la pensée et donne à tous les degrés de l'existence l'impulsion à tout l'organisme.

Tous les êtres se composent donc de deux éléments distincts soumis aux lois éternelles de la nature. C'est avec la matière que se constituent les organes physiques, c'est à

Digitized by Google

l'aide de l'atome central que s'accomplissent les œuvres de la pensée, que l'âme s'épure, se modifie dans une harmonie qui tend sans cesse à la perfectibilité.

D'abord à son origine, l'âme, comme la graine avant d'être germée, est incapable de se développer, elle manque des conditions nécessaires pour accomplir sa tâche; peu à peu cependant, elle se dégage des liens qui paralysent son essor, elle s'éveille en quelque sorte, elle prend possession d'elle-même et acquiert, dans des évolutions successives, des qualités qui éclairent son intelligence et lui ouvrent les voies de l'avenir.

Chez les êtres inférieurs comme chez l'homme, les mêmes phénomènes se produisent; chacun d'eux réalise le programme des évolutions qui est la condition déterminante de son existence.

L'âme, selon Spinoza, tout en étant l'idée du corps, n'en est cependant pas le produit. Il y a plus : si elle ne crée pas son mouvement, elle le dirige, non pas au sens propre du mot, mais en cet autre sens qu'il y a entre les deux concordance nécessaire et que l'âme, se délivrant d'elle-même par le progrès de sa connaissance et de son amour, se délivre aussi du corps et, en s'en délivrant, le transforme et le délivre à son tour.

L'âme n'agit donc pas sur le corps directement, mais par l'intermédiaire de ses idées, qui deviennent des instruments de liberté, d'instruments de servitude qu'elles étaient.

L'âme donc, et c'est aussi l'avis de M. Stahl, fabrique elle-même son corps, le modifie, le perfectionne ou l'amoindrit selon ses agissements, elle veille à sa conservation, elle le répare, le restaure ou en compromet l'existence. C'est une force qui met en action les organes du corps, les dirige selon sa volonté.

Kant lui-même n'est pas moins positif à cet égard; il reconnait que si la matière et la pensée sont étroitement unies sur la terre, il est vraisemblable qu'il peut n'en être plus de même dans l'infinité des mondes, là où habitent des êtres de nature plus perfectionnée. L'âme immortelle, se demande-

Digitized by Google

t-il, dont la mort ne suspend pas, mais transforme seulement l'existence, ne sera-t-elle pas appelée à contempler de plus près toutes les merveilles de la création?

De degré en degré, ajoute M. E. Burnouf, la vie monte sans cesse de l'état inorganique auquel elle confine, jusqu'à l'être pensant, et la pensée va elle-même, plus ou moins confuse, de la plante à l'homme, où elle a acquis, dans la plus large mesure connue de nous, la faculté d'analyse. Il n'est pas possible à l'homme de fixer une limite aux progrès de la pensée; rien ne prouve que, dans d'autres parties de l'Univers, il n'y a pas des êtres plus avancés que l'homme, plus savants, supérieurs à lui en toutes choses.

Cette démonstration semble la conséquence de ce qui s'est passé sur la terre depuis l'origine. Elle ne possédait alors aucun être vivant et c'est longtemps après que les formes de la vie et de la pensée se sont produites successivement. Il faut donc que nous reconnaissions que les germes existant aujourd'hui sont le résultat d'une élaboration antérieure de la vie et de la pensée, qu'il n'y a dans l'Univers ni anéantissement ni création, mots vides de sens; que tout atome, devenu centre d'organisme, existait avant l'apparition de la vie terrestre; et que, s'il ne vivait pas encore de la vie organique, c'est que les conditions de cette vie n'étaient pas réalisées pour lui.

Ainsi, la vie terrestre, longue ou brève, est pour l'atome central une étape, la préparation à une vie subséquente, et cette préparation s'accomplit par un nouvel aménagement d'un groupe d'atomes réunis autour de lui, constituant ses organes nouveaux, adéquat à sa constitution.

L'élaboration se fait à la fois sur les divers éléments de la vie antérieure et se continue durant la vie présente dont l'atome central est le foyer. Quand vient la mort, le groupe élaboré rentre dans le grand corps de la nature, mais non dans l'état où il se trouvait quand il a commencé sa dernière incarnation, car il a acquis des facultés nouvelles, prêtes à éclore quand les temps seront révolus.

Ainsi, pour l'espèce humaine par exemple, que de progrès,

Digitized by Google

de transformations se sont accomplis en elle depuis l'époque quaternaire! Et cependant, quelles profondes différences nous pouvons encore constater, non seulement entre les diverses races, mais parmi les membres d'une même nation, d'une même famille! Quand l'on veut remonter à la cause d'un pareil état de choses, ne doit-on pas, pour trouver une réponse pertinente, la rechercher dans des existences antérieures, plus ou moins troublées, plus ou moins bien accomplies? Tous les êtres humains n'arrivent pas sur la terre avec les mêmes aptitudes, le même degré d'intelligence: les uns ont des passions violentes, des appétits grossiers, sensuels que l'éducation la mieux coordonnée ne parvient pas à maîtriser; d'autres, dès leurs premières années, font preuve de facultés extraordinaires, de qualités spéciales qui émerveillent ceux qui sont à même de les apprécier. N'est-il pas probable que ces êtres conservent les traces de leurs existences antérieures et qu'ils emporteront dans leur future existence les défauts et les qualités qu'ils auront contractés pendant leur passage ici-bas?

L'atome central qui donne à l'homme la vie et l'intelligence doit donc être le produit d'une longue et pénible évolution qui s'est prolongée à travers les siècles, d'une durée pour nous inappréciable.

Darwin et ses disciples nous font assister aux évolutions multiples qui s'accomplissent chez toutes les espèces depuis l'atome jusqu'à l'homme et font éclore la pensée elle-même qui, confuse et inerte chez les races inférieures, commence enfin à devenir lucide en arrivant à l'espèce humaine.

Est-il présumable que notre station actuelle sur la terre soit le terme fatal où s'accomplissent nos destinées; n'est-il pas évident au contraire que l'avenir prépare, à ceux d'entre nous qui s'en seront rendus dignes, des jouissances ineffables réservées aux esprits d'élite qui consacrent leurs existences au développement incessant de leurs facultés morales et intellectuelles ?

L'évolutionniste ne saurait sans inconséquence désavouer pareille doctrine; il sait que chaque existence inférieure est

Digitized by Google

une préparation à une modification organique qui se produira dans la suite des temps; il doit donc conclure que le même phénomène s'accomplira chez l'être humain qui grandit au fur et à mesure que progressent ses facultés morales et intellectuelles.

La personnalité humaine est évidemment un être complexe fourni par des éléments qui se développent parallèlement et conjointement avec le corps, mais qui, en outre, puisent, dans ce développement corrélatif, la possibilité d'une cohésion et d'une union de plus en plus étroites, qui créent un véritable organisme spirituel, une personnalité. En d'autres termes, la personnalité intellectuelle et morale résulte du développement des affinités, des attractions et enfin de l'union entre éléments d'abord plus ou moins distincts, séparés, développement qui s'accomplit au sein de l'organisme corporel, comme dans un milieu destiné à favoriser cette opération.

Le développement corporel ainsi compris est une préparation, une constitution progressive de ce milieu favorable à la combinaison durable des éléments de la personnalité. Avec l'organisation supérieure du corps se manifeste bien clairement la personnalité humaine, c'est-à-dire cet organisme spirituel dont les éléments sont si fortement reliés en un faisceau qui donne l'illusion de l'unité parfaite, de l'unité simple. Cet organisme a conscience de lui-même et sait qu'il n'est que momentanément uni à l'organisme corporel dont il est enveloppé et que c'est la conséquence nécessaire de son évolution terrestre.

Dans ces conditions, la fin de l'existence présente ne peut être un sujet de vive affliction pour celui qui a conscience d'avoir bien accompli sa tâche ici-bas; c'est plutôt pour lui une délivrance du joug de la matière, de tous les instincts qui retardent ou paralysent son évolution.

A l'enveloppe corporelle dont il a, jusqu'ici, été embarrassé, peut, pour lui, succéder un organisme moins grossier, mieux disposé pour la perception, un nouveau milieu où pourront s'épanouir les facultés, les aptitudes de son être.

Digitized by Google

Ce qui rend surtout effrayante la fin de l'existence terrestre, ce sont les appareils lugubres dont on se plaît à l'entourer, ce sont les légendes, les menaces de peines éternelles et sans rémission dont on menace les natures vulgaires, d'autant plus faciles à impressionner qu'elles sont plus ignorantes des lois les plus élémentaires de la création.

L'homme raisonnable doit dédaigner toutes ces craintes chimériques. « La mort, dit Longfellow [1], le célèbre écrivain américain, n'est ni le commencement ni la fin. Ce n'est nullement une transition d'une vie à une autre, c'est la transition d'une forme d'existence à une autre forme. *La vie est toujours*, et aucun anneau n'est brisé dans le perpétuel enchaînement de l'être, pas plus que lors du passage de l'enfance à la maturité, de la maturité à la vieillesse. Contemplée de ce point de vue, quelle magnifique chose que la vie de l'homme, de quelle splendeur se revêt sa destinée! *Je suis, tu es.* Conjugaison d'écolier, me direz-vous? Non pas; symbole, au contraire, de l'éternelle présence de la vie. »

La mort, dit M. Saisset, dans son *Essai de philosophie religieuse,* est pour l'imagination un objet d'épouvante, et en réalité, la naissance et la mort ne sont que des accidents qui ne touchent que la surface de l'existence. Les êtres se transforment, nul ne périt. Et si la mort n'est qu'une transformation pour la plante et la bête, comment atteindrait-elle l'homme?

Dieu a élevé l'homme au-dessus de la nature sensible, il n'appartient à la terre que par les racines de son être, mais non par la vie morale, qui l'élève jusqu'aux régions célestes.

Non, l'homme ne peut périr, car il n'est au pouvoir d'aucune force de la nature de prévaloir sur ce qui vaut mieux qu'elle et vient de plus haut.

Désespérer de l'avenir, c'est manquer de confiance en Dieu, c'est manquer envers soi-même d'estime et de respect.

La puissance de l'homme est de connaître, de vouloir, de sentir et d'aimer. Il a pour carrière la suite des siècles, et pour objet l'être infini.

[1] *Hypérion.*

Digitized by Google

Que deviendra l'homme à la mort? Son âme est immortelle de sa nature, car elle n'est pas sujette à ces configurations changeantes qui font que tout corps, en tant que mode de l'étendue, doit périr. De plus, l'âme est par essence une chose qui pense, et il est de sa nature de penser toujours.

L'âme n'a donc avec la matière organique que des rapports momentanés, conséquence de son développement intellectuel ou moral, insuffisant pour atteindre à un affranchissement de son enveloppe grossière et, lorsque survient la mort, l'âme n'en est pas atteinte, mais, au contraire, elle est affranchie et rendue à elle-même.

Tout être, quel qu'il soit, dit Leibnitz, est immortel de sa nature. Rien ne périt comme rien ne commence d'être; absolument parlant, la création et l'annihilation ne sont pas choses naturelles, mais choses divines, et il faut les concevoir non dans le temps, mais dans l'éternité. Pour nos yeux corporels, les êtres semblent sortir du néant pour y rentrer. La raison dissipe ces prestiges; elle nous apprend que les êtres ne font que se transformer sans cesse, passant d'un état donné à un autre état. C'est là ce que l'on appelle la mort.

En réalité, point de mort, mais un progrès perpétuel et spontané du monde tout entier vers le comble de beauté et de perfection universelles dont les œuvres de Dieu sont capables, de sorte que le monde marche à une condition toujours meilleure.

La vie terrestre pour l'âme, dit aussi M. Tiberghien, est un état de transition, une parenthèse dans la vie éthérée qui est son état normal.

L'âme descend sur la terre comme une étrangère; elle s'y trouve associée à un corps qu'elle ne connaît pas et elle doit, à l'aide de ce corps, entrer en relations avec ses semblables et avec la nature pour accomplir sa destinée. S'il y a une vie future pour nous et si l'âme doit y contracter une nouvelle union avec la matière, il est permis de penser que cette matière sera en harmonie avec la condition de l'esprit.

De tous ces enseignements, de ceux, plus nombreux et plus déterminants encore, que la science nous prodigue chaque

Digitized by Google

jour, il faut logiquement conclure que la mort n'est que la dissolution de la matière organique dont les corps sont composés, mais que l'âme, qui est une substance spirituelle, ne saurait en être atteinte.

Quand, disait récemment M. A. Sabatier, dans la *Critique philosophique*, chez les espèces, une phase inférieure a préparé l'avènement d'une supérieure, le corps primitif disparaît et un nouveau corps est produit, composé de tous autres éléments. Ainsi, quand la vie veut passer rapidement ou lentement d'un état inférieur à un état supérieur, elle modifie son milieu, soit ambiant, soit corporel, d'une manière plus ou moins profonde, dans le but de supprimer les obstacles opposés par le premier milieu à une évolution ascendante.

N'y a t-il pas lieu de penser que notre organisme spirituel, abandonnant le milieu terrestre et l'enveloppe corporelle qui ont été les conditions et le siège de son premier développement, fera son entrée dans un milieu et dans une enveloppe plus favorables pour une phase supérieure de son évolution?

La mort de l'homme ne serait plus alors ce mal physique infligé au péché comme le plus terrible des châtiments, mais une délivrance, l'acte le plus bienfaisant et le plus désirable pour ceux qui ont des raisons de croire à une vie d'outre-tombe.

L'évolutionniste peut donc n'éprouver aucun embarras en présence de la mort et de l'immortalité. A l'enveloppe corporelle et au milieu terrestre qui ont préparé la cohésion du faisceau personnel et la constitution de l'organisme spirituel peuvent rationnellement succéder l'enveloppe d'une autre sorte et un nouveau milieu, destinés à donner à la personnalité humaine le moyen d'un nouvel épanouissement. Cette enveloppe et ce milieu peuvent, à leur tour, céder la place à de meilleurs; et ainsi peuvent se former et se comprendre les corps glorifiés et cette transformation de gloire en gloire dont parle si éloquemment saint Paul.

Telles sont les doctrines nouvelles préconisées avec une incontestable autorité par les esprits les plus éminents de

Digitized by Google

notre époque. Elles ne sont en réalité que l'écho, illuminé par la science, des grandes pensées qui ont germé dans la conscience des hommes de génie, au temps où la Grèce et Rome étaient au faîte de la splendeur. Les grands esprits des temps modernes ne font que répéter après Homère : *Les âmes sont comme les lumières du firmament : elles ne s'éteignent dans notre hémisphère que pour briller sur un autre.*

HENRI MARICHAL.

Digitized by Google

LES ORIGINES DU CATHOLICISME

A. Marignan, *La foi chrétienne au quatrième siècle.* Études d'iconographie religieuse. Paris, Picard, 1887. Un volume in-8° de xxviii et 174 pages.

M. Marignan continue par ce volume la publication des belles études d'histoire religieuse dont il nous a déjà fourni des spécimens dans ses plaquettes sur *le Triomphe de l'Église* et sur *la Médecine dans l'Église au* vi^e^ *siècle* [1]. La grande originalité de ce travail comme des précédents réside tant dans la grande part que l'auteur y fait à l'archéologie que dans la manière dont il conçoit celle-ci. Jusqu'ici, l'archéologie chrétienne ou bien n'avait pas eu la place qu'elle méritait, ou bien n'avait pas été comprise comme elle aurait dû l'être. D'une part, les monuments figurés n'étant pas connus ou l'étant mal, les savants se laissaient trop exclusivement absorber par les sources écrites, les œuvres des Pères de l'Église, c'est-à-dire qu'ils jugeaient trop souvent de tous d'après une élite intellectuelle et morale fort restreinte. D'autre part, presque tous les archéologues, appartenant à l'orthodoxie romaine, obéissaient à une tendance détestable dont un maladroit souci d'apologétique paraît avoir été la cause première. Au lieu de s'arrêter au sens littéral des images, ils cherchaient le plus souvent à leur donner un sens

[1] Voyez sur ces ouvrages les livraisons de juin et octobre 1887 de cette revue.

Digitized by Google

symbolique en s'autorisant de textes des Pères. Or, rien n'est plus faux que de considérer les monuments figurés du christianisme du IVe ou Ve siècle comme la traduction plastique des idées des théologiens de ce temps. Celles-ci, les dogmes surtout, étaient lettre morte pour la foule pour qui et par qui les images étaient faites. Plus hardi que certains de ses devanciers, M. Marignan abandonne définitivement le système des explications détournées. Les conséquences de ce changement de point de vue se font sentir à chaque page de son livre. Une courte analyse en fera saisir quelques-unes.

L'idée mère de ce volume, comme des plaquettes qui l'ont précédé, est que, si le monde est devenu chrétien, c'est que le christianisme était lui-même devenu assez païen pour le recevoir. L'Église ne put détruire les anciens cultes qu'en les reproduisant, c'est-à-dire en accomplissant leur office aux yeux de la foule. Elle le fit naïvement, d'une manière assez inconsciente, entraînée par la force même des choses. C'est sous des enveloppes très grossières que les idées chrétiennes qui ont fleuri au moyen âge et à la Renaissance ont été semées dans notre Europe occidentale.

Un coup d'œil sur les cinq chapitres du livre nous permettra de mieux apprécier cette thèse.

Le premier nous dépeint la société chrétienne. A l'époque où le christianisme devint la religion officielle de l'empire, au IVe siècle, ses partisans étaient encore fort peu nombreux, en Occident surtout. A Rome, sur une population de 1,500,000 habitants environ, on n'en comptait pas beaucoup plus de 35,000 [1]. Sauf un très petit nombre d'exceptions, l'Église chrétienne se recrutait dans les classes inférieures

[1] Dans un livre composé en même temps que celui-ci (*Geschichte des Untergangs des griechisch-römischen Heidenthums*, I. Iéna, 1887), M. Schulzte adopte le chiffre de 100,000 chrétiens pour Rome à l'époque de l'édit de Milan. M. Marignan, en rendant compte de ce livre dans une revue qu'il vient de fonder en collaboration avec MM. Wilmotte, de Liége, et Platon, de Bordeaux, le *Moyen Age* (numéro de janvier 1888), paraît bien établir que cette évaluation est encore trop élevée, au moins du double.

Digitized by Google

de la société, *de vili plebecula congregata*, dit saint Jérome. Les petits marchands, les artisans, les mendiants, les esclaves qui s'affiliaient au nouveau culte ne pouvaient pas abandonner entièrement leur façon toute païenne de sentir. Chaque jour, la qualité des chrétiens alla donc diminuant en proportion de la quantité. Les esprits plus cultivés qui dirigeaient cette foule n'auraient pu que difficilement réagir contre ses tendances peu élevées. Eux-mêmes étaient presque tous fort crédules. Jusqu'au IVe siècle, le christianisme fit très peu d'adeptes dans l'aristocratie et le monde de clients qui en dépendait. Longtemps les nobles se montrèrent indifférents ou hostiles, soit par une sorte de bon goût, ils auraient cru déchoir en se commettant dans des réunions de si petites gens, soit par patriotisme, car on ne doit pas oublier que les empereurs qui ont été les plus durs pour les chrétiens sont aussi ceux qui ont eu le plus de souci d'assurer l'avenir de la civilisation romaine. A partir du IVe siècle, cet élément de résistance commença à disparaître. D'une part, la vie débauchée des nobles provoqua dans le sein de leur classe une réaction à la fois ascétique et chrétienne, et ce qu'il y avait de meilleur parmi eux alla recruter dès lors l'avant-garde du christianisme, les moines. De l'autre, les invasions vinrent ruiner les grandes familles. Il ne devait bientôt plus rester dans le monde qu'une seule grande force intellectuelle : des moines demi-lettrés, à cause du milieu dont ils étaient sortis, en présence d'une foule sans culture de paysans arriérés et de barbares naïfs.

Les deux chapitres suivants nous exposent la manière dont la masse comprenait les principales idées du christianisme. Ce qu'elle pensait de Dieu, de Jésus, des anges, etc., rien ne peut mieux nous l'apprendre que les monuments figurés où se reflète naïvement la façon de voir de tous. Le dogme de la Trinité était incompris. Le peuple ne connaissait que Jésus et Dieu le Père. C'est à une époque plus récente qu'on leur joignit l'Esprit-Saint sous la forme d'une colombe. On se figurait Dieu assis sur une cathédra, un tabouret sous les pieds, comme le Zeus de Phidias. Les anges, sans nimbes

Digitized by Google

et sans ailes à l'origine (ces attributs ne leur furent donnés que plus tard à l'imitation des génies de l'antiquité) l'entouraient. Le paradis était représenté comme un jardin plein de rosiers en fleur et d'arbres aux fruits d'or, où les saints se promenaient habillés de blanc, après avoir été introduits par les anges dans la salle où Jésus leur donnait le baiser de paix. Les élus seuls, d'ailleurs, y pénétraient. La masse des hommes pieux n'y devait parvenir qu'après le jugement dernier. En attendant la résurrection qui devait avoir lieu mille ans avant ce jugement, ils reposaient dans le sein d'Abraham, un séjour dont la conception était fort vague. Rien ne montre mieux les fluctuations de la pensée chrétienne à cette époque que les variations du type de Jésus. Les premières images, assez récentes d'ailleurs, car dans le principe les chrétiens étaient trop imbus d'idées juives pour penser donner à leur Messie une forme plastique, le représentent vêtu simplement, les pieds nus, imberbe et tenant un volumen à la main. Plus tard, au IVe siècle, le christianisme devient plus mondain ; l'aristocratie commence à y entrer. Jésus est figuré avec une barbe, un air plus noble; c'est le roi du paradis. Enfin, les moines arrivent et Jésus devient un ascète aux joues ridées, à la barbe longue et inculte, disgracieux, lugubre. Les mêmes influences ont agi sur les types des apôtres. Quant à l'histoire de Jésus, ce que le peuple y préféra alors, ce fut l'époque de la naissance. La représentation de l'adoration des mages se fixa très tôt. Jésus, âgé de trois ou quatre ans, y figurait assis sur les genoux de sa mère et entouré de trois ou quatre mages (en Orient, on en comptait jusqu'à douze) vêtus du costume des prêtres de Mithra et lui offrant des parfums et des poupées. Quant à la crucifixion, on ne la représentait pas, un peu sans doute parce que les païens en riaient trop volontiers, comme on le voit par les questionnaires des martyrs. Le rôle de Marie était assez effacé. L'énergie morale de la mère des Machabées faisait plus d'impression sur les esprits vraiment chrétiens. C'est la lutte contre les idées manichéennes qui amena les orthodoxes à lui donner plus d'importance.

Digitized by Google

C'est surtout lorsque l'on étudie le culte des saints ou des martyrs que l'on voit le mieux jusqu'à quel point le christianisme se matérialisait. Aux yeux de la foule chrétienne, les martyrs et les saints jouaient le rôle des héros et des dieux du temps passé. Chacun d'eux était territorial. Il protégeait la localité qui possédait ses reliques et dont les pèlerinages à son tombeau contribuaient à faire la prospérité. Aussi les cités gallo-romaines luttaient à main armée pour les os d'un saint comme les villes grecques pour les os d'un héros. La moyenne des esprits était restée la même. Les païens éclairés ne manquaient pas de le faire observer : « Vous nous attaquez, disaient-ils aux chrétiens, mais vous faites comme nous. » Saint Augustin avait beau répliquer : « Les édifices que nous consacrons aux morts dont l'âme est près de Dieu ne ressemblent pas aux temples que vous bâtissez à vos divinités. Si nous y érigeons des autels, ce n'est pas pour sacrifier aux martyrs, mais au Dieu de ces martyrs qui est aussi le nôtre. » Le peuple n'était pas à même de comprendre cette distinction délicate. Il s'adressait au martyr directement. Rien n'est plus typique à cet égard que les formules du rituel : « Accorde-nous, Seigneur, disait le chrétien, que cette offrande profite *à l'âme* de ton serviteur Léon. » *Annue nobis, Domine, ut animæ famuli sui Leonis hæc prosit oblatio.* Sauf les mots, *annue nobis, Domine* et *famuli*, traces des idées nouvelles, le texte dans son sens principal, le seul que la masse comprenait, est d'allure toute païenne. On y reconnaît toujours le vieux point de vue animiste que l'offrande nourrit réellement l'âme du mort, et un Romain sacrifiant à un héros ou aux mânes de son père ne devait pas prononcer des paroles bien différentes. Beaucoup plus tard, aux siècles de scolastique, les théologiens arrivèrent à formuler leur théorie plus élevée du saint, n'agissant pas directement, mais usant de son influence auprès de Dieu pour lui recommander les fidèles qui le chargeaient de transmettre leurs prières ; et, alors, Innocent III put donner à la vieille formule un sens monothéiste en en changeant quelque peu les termes : « Accorde-nous, Seigneur, que *par l'intercession* du

Digitized by Google

bienheureux Léon cette offrande nous profite. » *Annue nobis, quæsumus, Domine, ut intercessione beati Leonis hæc nobis prosit oblatio.* Mais revenons au IVe siècle. Les idées plus élevées des théologiens du XIIIe siècle sont alors seulement en germe chez quelques esprits d'élite, et Augustin lui-même, qui est un des premiers à les émettre, avoue franchement combien la religion populaire de son temps est matérielle. « Autre chose, dit-il, ce que nous ordonnons de faire ; autre chose ce que nous ordonnons de ne pas faire, mais que nous sommes forcés de permettre jusqu'à ce que nous puissions le supprimer (*et donec emendemus, tolerare compellimur*). »

L'Église ne se montrait pas seulement tolérante pour les idées païennes. Elle se faisait dans bien des cas leur complice. Le culte des saints en offre encore un exemple frappant. Pour satisfaire aux grossiers besoins religieux d'une foule habituée depuis toujours à la division à l'infini du pouvoir surnaturel, il fallait un grand nombre de saints; or, c'était précisément ce qui faisait défaut. La tradition faisait en somme connaître peu de martyrs, du moins en Occident, et cela pour deux raisons excellentes : d'abord, il n'y en avait pas eu beaucoup [1]; ensuite, faute d'archives bien tenues, les souvenirs étaient fort vagues. On se vit donc dans la nécessité d'augmenter artificiellement le nombre des saints. Le procédé fut presque partout le même. Une ville avait-elle besoin d'un saint en remplacement du dieu dont on avait démoli le temple, un songe indiquait à un prêtre du lieu la tombe d'un martyr plus ou moins imaginaire. On allait l'exhumer en grande pompe; on le transportait dans une église, et comme il ne manquait pas de guérir des malades, un petit culte se formait dont tout le monde était content. Le saint, une fois admis par la piété populaire, on lui fabriquait une légende. C'était l'ouvrage d'un moine. La recette était simple; on s'inspirait d'une vie plus ou moins

[1] Le chiffre des victimes des persécutions a été extrêmement exagéré. La persécution de Déce, par exemple, qui est considérée comme une des plus violentes, ne fit que dix-sept victimes à Alexandrie.

Digitized by Google

authentique : quelques miracles banaux, le récit du procès presque toujours le même et la description d'un supplice plus ou moins horrible. Le peuple acceptait sans contrôler l'histoire qu'on lui lisait au jour de la fête du saint. Plus tard seulement, son imagination se mit aussi à travailler. Il prit les traits qui lui plaisaient le plus, les remania, y enchâssa de vieux contes et créa ainsi parfois une belle légende orale à côté de l'insipide histoire écrite. Ce serait une bien grande erreur de se montrer sévère et d'accuser de mauvaise foi et de supercherie les moines qui ont fabriqué ces vies de saints. Ces braves gens furent les premières dupes de leurs fraudes pieuses. Ne connaissant parfois d'un martyr que son nom, mais persuadés que ce martyr avait *dû* faire des miracles, prononcer de belles paroles devant le juge païen et subir un supplice cruel, ils écrivaient de très bonne foi et les miracles et le procès et le supplice en tirant tout de leur imagination. Il leur suffisait de penser : « un saint aussi important a dû guérir des paralytiques, faire jaillir une source, etc., » pour écrire à l'instant : « il a guéri des paralytiques, il a fait jaillir une source, etc. »

Les deux derniers chapitres du volume sur l'*Iconographie des catacombes* et l'*Iconographie des sarcophages* sont consacrés à étudier le culte des morts chez les chrétiens. Ici encore, nous ne trouvons pas de différence essentielle entre la société chrétienne et la société païenne. Les rites des funérailles se ressemblaient. On ne cessa pas de parer le mort de riches vêtements, de porter le deuil en noir, de faire les enterrements aux flambeaux, même en plein jour, et avec accompagnement de pleureuses. Chose à noter, le clergé n'y figurait, semble-t-il, que s'il s'agissait d'un ecclésiastique ou d'un personnage très important. L'idée que l'on se faisait de la condition du défunt restait de même toute païenne. Du moins, tout paraît l'indiquer : on continuait à placer dans la tombe des objets lui ayant appartenu, les jouets des enfants, les bijoux des femmes, en même temps que des amulettes pour garantir du mauvais œil. Les inscriptions funéraires se ressemblaient aussi. Païens et chrétiens les

Digitized by Google

choisissaient d'ailleurs sur les mêmes albums. L'enterrement dans les catacombes n'était pas non plus une chose exclusivement chrétienne. L'usage de ce genre de sépulture était une nécessité pour les pauvres de Rome, chrétiens ou non. Comme le terrain coûtait très cher aux environs de la capitale, on y avait imaginé les cimetières en profondeur, composés de galeries souterraines; ces nécropoles étaient la propriété d'associations funéraires dont les membres acquéraient au prix d'une cotisation minime le droit d'être inhumés dans le cimetière commun. Les chrétiens, pauvres gens pour la plupart, formaient les plus puissantes de ces associations. On a cru pendant longtemps que leurs catacombes étaient secrètes, qu'ils y tenaient des conciliabules et s'y réfugiaient en temps de persécution. Autant d'erreurs. Ces souterrains, couloirs sombres, étroits, remplis d'émanations putrides, bien connus de la police, d'ailleurs, n'étaient que des tombeaux et ne pouvaient servir à autre chose. Cet incommode système de sépulture commença à être abandonné vers le IVe siècle, époque où apparurent les cimetières communs en plein air [1]. C'est aussi de ce temps que date l'usage d'enterrer les personnages de distinction et les membres du clergé dans les sanctuaires mêmes, usage que l'on a eu tant de peine à déraciner à la fin du siècle dernier. Enfin, rien ne vient plus clairement établir la thèse de M. Marignan que ses études sur les premières manifestations de l'art chrétien, que les catacombes d'abord, les sarcophages ensuite, nous ont conservées. Cet art ne se distingue guère de l'art païen de la même époque que par sa grande infériorité. La conscience, au fond peu chrétienne, de la foule ne pouvait pas créer un art nouveau. Élevés dans les ateliers païens et y travaillant encore (des prêtres même étaient dans ce cas), les ouvriers, on ne pourrait dire les artistes, restaient pour le fond et pour la forme fidèles à l'art antique. Leurs productions, peintures et sculptures, fourmillaient de motifs païens, animaux fantastiques,

[1] Les tombeaux des anciens étaient le plus souvent isolés le long des grand'routes.

Digitized by Google

génies ailés, etc., auxquels on n'attribuait depuis bien longtemps qu'une valeur décorative. Aucune initiative. Les sujets chrétiens sont traités à la païenne : Endymion endormi devient Jonas sous la treille, etc. On christianise un peu le *cliché* antique et c'est tout. Quant à des traces de symbolisme ou de préoccupations dogmatiques, il n'y en a pas.

En somme, on peut dire qu'il n'y avait pas de différence radicale entre les deux sociétés, et il n'y a à cela rien d'étonnant. Le christianisme, si parfait qu'on aime à se le figurer, n'a pu échapper à la loi de l'histoire, qui n'admet pas de changement brusque.

E. Monseur.

Digitized by Google

TOAST DE L'AÏEUL

Je veux vous faire un sermon
Puisqu'en main je tiens le verre :
Sage, ne sois point sévère ;

Belle, ne sois pas démon.

L'oiseau chante dans la haie,
N'en croyons pas les hiboux !
Le devoir doit être doux,
La vertu peut être gaie.

Le bien pour l'humanité
N'est pas un lit de Procuste ;
La justice la plus juste
Sera toujours la bonté.

La raison doit y souscrire,
C'est l'universel conseil :
Quel franc baiser, le soleil !
Et la fleur, quel frais sourire !

Aimons sans doute moqueur,
Et laissons aimer sans blâme :
Cherchons la santé de l'âme
Dans le bien-être du cœur.

Puis, en nos diverses voies
Portant une égale humeur,
S'il faut souffrir pour l'honneur,
Trouvons-y de saintes joies.

C. P.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

Funérailles de M. F.-Ph. Bourson, directeur du *Moniteur belge*, décédé à Bruxelles, le 21 mars 1888. — Bruxelles, imprimerie de la régie du *Moniteur*, 1888.

Légitime hommage rendu à un écrivain qui a servi avec honneur sa patrie d'adoption. Bourson, qui était né en France en 1801, s'était fait docteur en médecine à Montpellier, avant de devenir journaliste en Belgique. 1830 le porta à la fondation et à la direction du *Moniteur*, décrété par le régent dès le 10 juin 1831. Il y resta plus de cinquante ans, s'y montra politique habile, écrivain spirituel, économiste distingué, critique judicieux d'art et de théâtre, hôte aimable des proscrits français. Comme doyen de la presse belge, il était partout où il avait à la représenter, et il y apportait le tact de l'homme politique et l'à-propos de l'homme d'esprit. Il aurait pu dire avec Van de Weyer : « Je m'honorerai (en mourant) d'avoir été journaliste toute ma vie. »

Ses livres ne sont pas nombreux, mais ses articles ne sont pas à compter. Il a publié, sous l'anonyme, l'*Histoire parlementaire du traité de 1839 entre la Belgique et la Hollande*, 2 vol., qui font suite à l'*Histoire parlementaire du Congrès de 1831*, par le chevalier Huytens. Ses autres publications sont des brochures politiques et des extraits de revues. On peut en trouver la liste dans la *Bibliographie nationale*. On y remarquera surtout son étude publiée dans la *Revue trimestrielle* sur le système Hare, qu'il fut le pre-

Digitized by Google

mier à faire connaître en Belgique (1864). Puis viennent trois rapports au gouvernement sur la littérature et l'art dramatique en Belgique. Ils sont comme la préface de la création du prix triennal de littérature dramatique, dont Bourson fut plusieurs fois rapporteur. Deux de ces rapports ont été réimprimés dans un recueil intitulé : *Les prix quinquennaux et triennaux en Belgique,* rapports officiels, 1850-1870. (Bruxelles, 1870.) Le deuxième, concernant une période où le prix ne fut pas décerné, a donné lieu à une polémique entre lui et M. J. Guilliaume, dans la *Revue trimestrielle.* Les autres n'ont paru qu'au *Moniteur.*

On pourrait faire, de ses études d'économiste dans le *Moniteur*, un choix qui intéresserait et instruirait encore. Ses études d'art sont de même : il y a peu de temps, un journal de Dinant reproduisait, de ses *Salons* de peinture, les articles concernant les débuts de Wiertz : *Patrocle,* le tryptique du *Christ au tombeau,* etc. La justesse d'aperçu, la finesse d'appréciation, la clarté spirituelle du style qui distinguent ces études sont qualités durables.

Enfin, M. le secrétaire général du ministère de la justice a pu dire sur sa tombe que son caractère était à la hauteur de son esprit.

ERRATUM. — Dans notre critique littéraire du 15 janvier, au nombre des Belges célèbres, on a mis Linné au lieu de Dodonée. Nos lecteurs auront compris que c'était une erreur qu'il est à peine utile de rectifier.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1888

Dr VANLAIR. La vie latente 5
ÉM. LECLERCQ. Walter Scott. Esquisse. 34
SALVATORE FARINA. Monsieur Moi. (*Dernière partie.*) 44
JULES GUILLIAUME. Les places de jeu 78
EUGÈNE MONSEUR. Travaux récents sur les origines de la littérature grecque 92
CH. POTVIN. Chronique littéraire 108

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1888

COMTE DE HOMPESCH. La paix ou la guerre 121
EUGÉNIE PRADEZ. A qui la faute? esquisse. 139
FERNAND THIRY. La charité envers les criminels. 161
ALBERT MICHEL. Poésies 179
Dr VANLAIR. La vie latente. (*Dernière partie.*) 182
CH. POTVIN. Chronique littéraire : *Le bonheur*, par Sully-Prudhomme. 205

ESSAIS ET NOTICES :

AUG. GITTÉE. Contes populaires de Basse-Bretagne 221

Digitized by Google

LIVRAISON DU 15 MARS 1888

F. YSERENTANT. Gheel et sa colonie d'aliénés. 225
ALFRED LAVACHERY. La cour Sainte-Claire (*nouvelle*). 253
AD. DE VERGNIES. Le suffrage politique et le radicalisme en Belgique. 289
CH. POTVIN. Chronique littéraire 318

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1888

ÉMILE DE LAVELEYE. Situation actuelle de la question balkanique. 329
Mme EUGÉNIE PRADEZ. Une condamnation à mort. 347
LOUIS FRANK. La bienfaisance israélite à Bruxelles 363
J. STECHER Le flamand dans nos humanités nationales 389
HENRI MARICHAL. Le principe de l'évolution des êtres 407
E. MONSEUR. Les origines du catholicisme 419
CH. POTVIN. Toast de l'aïeul (*poésie*) 428
NÉCROLOGIE : F.-Ph. Bourson 429

Digitized by Google

Digitized by Google